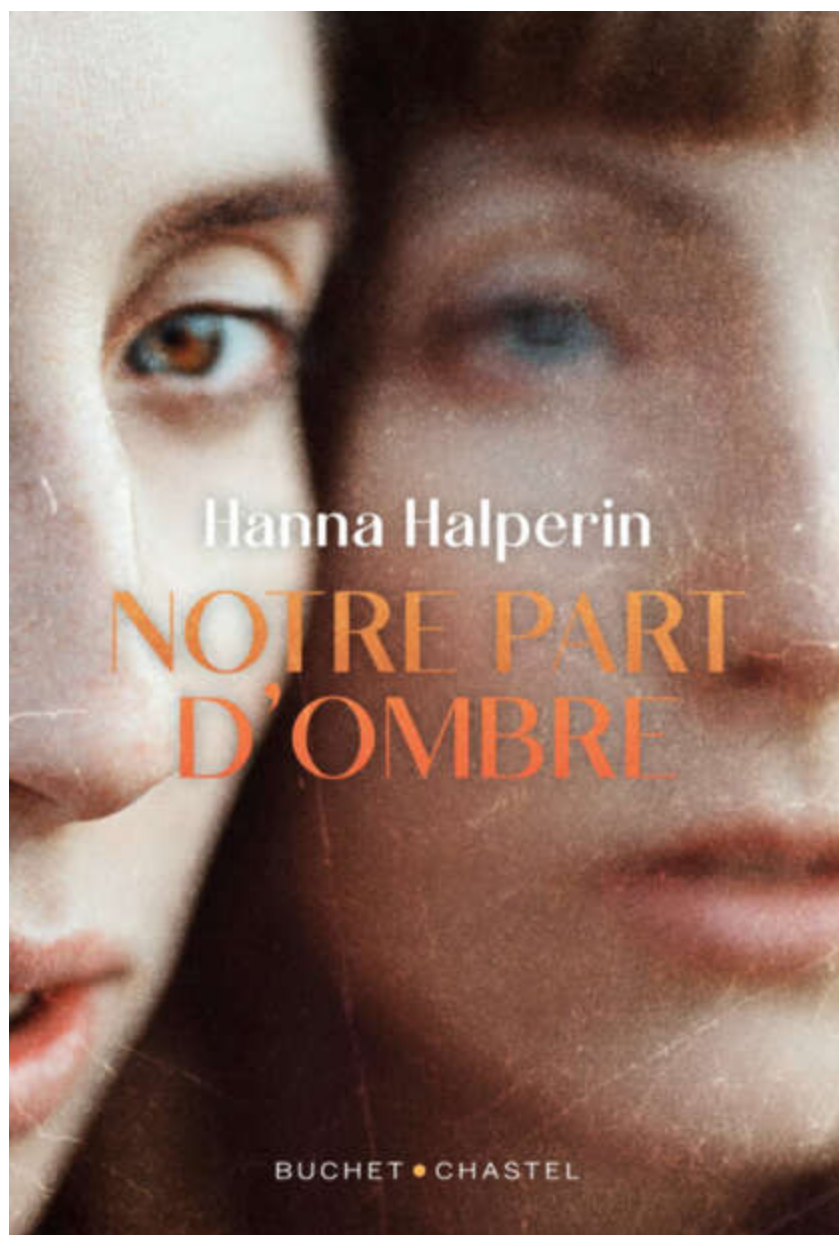




Hanna Halperin

NOTRE PART
D'OMBRE

BUCHET • CHASTEL



OceanofPDF.com

HANNA HALPERIN

NOTRE PART D'OMBRE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
ALICE DELARBRE

BUCHET • CHASTEL

OceanofPDF.com

« *Notre part d'ombre* est intime, brutal et tendre. C'est un roman écrit avec les tripes et le cœur. Les personnages de Halperin sont pleins d'humanité, même s'ils se déçoivent les uns les autres, même s'ils sont confrontés à l'indicible. Quel premier roman généreux et audacieux ! J'ai adoré. Je n'arrive pas à me le sortir de la tête. »

Kate Elizabeth Russell, autrice de *Ma sombre Vanessa*

Lorsqu'elles rejoignent leur mère pour l'aider à déménager, Nessa et Tanya comprennent que celle-ci est victime des violences de son compagnon. Réveillant des secrets longtemps enfouis, cette découverte rebat aussitôt les cartes des dynamiques familiales et bouleverse les rôles établis.

Alors que Tanya, qui est avocate, pousse sa mère à porter plainte, Nessa, prise dans des sentiments contradictoires, veut apaiser la situation, par crainte de décevoir sa mère et de contrarier son beau-père.

Dans une narration habile entre le passé et le présent, ce roman est un portrait magnétique et sans faille du lien entre sœurs, une exploration tranchante de l'héritage de la violence, et de la façon dont le traumatisme se répercute de génération en génération.

Hanna Halperin anime des ateliers d'écriture à Boston et travaille auprès de victimes de violence intrafamiliales. Notre part d'ombre est son premier roman. Publié début juillet 2021 aux États-Unis, il a reçu un

accueil très élogieux de la presse américaine.

OceanofPDF.com

Les publications numériques de Buchet/Chastel sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-283-03624-2

OceanofPDF.com

Pour Sofia et Gabe

OceanofPDF.com

Quand elles étaient petites, Nessa et Tanya Bloom jouaient à se poursuivre dans l'escalier de leur maison. Celle qui prenait sa sœur en chasse s'approchait tout près, sur ses talons, tendait une main pour lui agripper les chevilles, lui pincer les hanches, lui donner une tape sur les fesses. C'était drôle au début, cette exaltation de la fuite, cette exaltation de la poursuite. Elles riaient, enivrées par cet affrontement, par sa frivolité, jusqu'à ce que celle qui cherchait à s'échapper hurle : « Stop, j'ai les frissons du ventre ! »

Les frissons du ventre étaient une sensation qu'elles éprouvaient parfois dans leurs rêves – celle de ne pas réussir à courir assez vite, alors que les longs doigts fureteurs et possessifs d'un poursuivant étaient sur le point de les atteindre. Elles ne se faisaient jamais mal entre elles ; elles n'étaient pas du genre à se plaquer au sol, et elles ne se battaient pas. Elles se disputaient sans arrêt, mais sans en venir aux mains – pour savoir qui passerait en premier, qui aurait le rose, qui aurait le bleu. Elles hurlaient à tour de rôle, pour défendre ce qui était juste, légitime, pour s'imposer dès lors que l'une s'estimait plus méritante que l'autre. Leur mère avait pour habitude de lever l'index. « Vous voulez vraiment vous écharper pour un grain de poussière ? » leur demandait-elle. Et en général, la réponse était oui.

Néanmoins, elles ne s'écharpaient pas quand elles étaient dans l'escalier. C'était un jeu, jusqu'à ce que l'une d'elles ressente les frissons du ventre, et alors, d'un coup, elles s'arrêtaient.

Un jour, lors d'un trajet de retour de vacances – parents à l'avant de la voiture, sœurs à l'arrière –, Nessa et Tanya avaient observé un vieux qui les doublait en décapotable rouge. Il avait croisé leur regard et, d'un air de conspirateur, il avait souri et posé un doigt sur ses lèvres : *chut...* Elles

avaient poussé des cris – de surprise, de gêne, de fureur... de quoi exactement ? Elles n'en savaient trop rien. C'était électrisant. Cette sensation des frissons du ventre, là, sur une autoroute.

– Hé oh ! Vous n'allez vraiment rien faire ? avaient-elles imploré leurs parents. Vous n'avez pas envie de tuer ce détraqué ?

À l'époque, leurs parents étaient encore ensemble. Et ils s'étaient contentés de rire. Bien attachées sur la banquette arrière, Nessa et Tanya s'étaient senties à l'abri. La petite voiture familiale leur avait paru aussi sûre et impénétrable qu'un vaisseau spatial, filant sur l'autoroute. Nessa s'en souvient, chaque fois qu'elle emprunte l'autoroute du Massachusetts, la « Mass Pike », du regard de ce type en voiture, comme s'il savait que rien ne pouvait lui arriver.

Ils étaient revenus au fil des années – les frissons du ventre –, pas seulement dans l'escalier, mais dehors aussi, dans d'autres endroits, avec d'autres hommes. Nessa ne peut s'empêcher de penser que son corps a su avant elle qu'un certain type de danger l'attendait. Avant qu'elle ne le comprenne.

Son pire souvenir des frissons du ventre, ce souvenir dont elles ne parlent jamais, Tanya et elle – ne serait-ce que pour admettre que ça a eu lieu –, elles l'ont ressenti lors d'une soirée chez Dan, quatorze ans plus tôt. Nessa n'a jamais commis pire erreur de sa vie. Et pourtant, dans ses phases les plus sombres, ce qui s'est passé lui paraît inéluctable. Comme si elle avait toujours été destinée à atterrir dans cette maison délabrée, sur ce canapé défoncé, accompagnée de sa petite sœur. Comme si toute son existence, elle avait pris cette direction. Comme si, enfants, se poursuivant dans l'escalier, Tanya et elle se préparaient l'une l'autre à ce qui les attendait.

I

OceanofPDF.com

En toute honnêteté, Tanya Bloom n'a pas le temps de faire la route jusqu'au Massachusetts pour vider sa maison d'enfance. Elle a des dizaines de dossiers à éplucher, et même si elle compte emporter son ordinateur, les chances qu'elle puisse avancer sont maigres. Aider sa mère à quitter le 12 Winter Street promet d'être éprouvant, et Nessa ne fera sans doute pas grand-chose. D'ailleurs, mieux vaudrait que Tanya envoie sa mère et sa sœur passer la journée à Boston et qu'elle se charge, toute seule, d'arpenter les pièces avec de gigantesques sacs-poubelle pour jeter la plupart des choses. Sa mère a beaucoup de mal avec les au revoir, quelle que soit la situation.

Ce déménagement n'a aucun sens. La prétendue propriété dans le New Hampshire dont son beau-père, Jesse, a récemment hérité n'est rien de plus qu'un terrain vague poussiéreux. La bicoque qui s'y trouve est si vieillot et lugubre que Tanya a à peine pris le temps de faire défiler les six photos qu'elle avait reçues sur son téléphone avant d'appeler sa mère pour la convaincre de renoncer à ce projet.

– Jesse va la retaper. On a plein d'idées !

Voilà ce que Lorraine répétait en boucle avec un entrain qui confinait tellement à l'hystérie que Tanya avait compris que Jesse devait être assis juste à côté d'elle. La conversation n'avait pas duré plus de trois minutes.

Tanya a posé deux jours de congé pour faire le voyage – un jeudi et un vendredi –, et c'est une première depuis qu'elle a pris ce poste de procureur adjoint à Manhattan, un an auparavant.

– Comment tu vas occuper ton week-end sans moi ? demande-t-elle à Eitan, son mari, ce matin-là. Tu devrais sortir avec Will. L'aider à faire de nouvelles rencontres.

Il est six heures trente, ils n'ont pas traîné au lit aussi tard depuis une éternité – des mois au moins. N'importe quel autre jeudi, à cette heure, Tanya viendrait tout juste de rentrer de la salle de sport, elle serait sur le point de se lancer dans la folle course matinale pour être à la station de métro de la Seventy-Ninth à sept heures cinquante dernier carat.

Eitan grimace.

– C'est encore trop tôt. Et Will n'est pas armé pour faire face aux New-Yorkaises.

– Son ex était new-yorkaise, rétorque Tanya en roulant sur le flanc vers lui.

C'est le moment de la journée où elle le préfère, quand il ne s'est pas encore lavé, rasé, ni brossé les dents, et qu'il est encore un peu flou après sa nuit de sommeil. Elle est la seule au monde à le voir comme ça.

– Peut-être, mais il a besoin de quelqu'un de gentil. Pourquoi pas une fille du Midwest ?

– On connaît des gentils, nous ?

– Pas vraiment, répond-il avec un sourire, avant de lui prendre la main. Hé ! Pourquoi pas ta sœur ?

– Je crois qu'elle a rencontré un type au travail, un minable. De toute façon, je ne te laisserai jamais arranger le coup entre Will et Nessa.

– Et pourquoi ça ?

– Il est trop gentil pour elle. À moins que ce ne soit elle qui est trop gentille pour lui.

Même si « gentille » n'est pas vraiment le mot que Tanya cherche.

– Où est le problème alors ?

– Deux vrais gentils ne peuvent pas être ensemble. Ils s'ennuieraient. Il n'y aurait aucune tension entre eux.

– Donc j'en déduis que c'est moi le gentil dans notre couple ?

– Évidemment. Je ne connais pas plus bonne poire que toi.

Tanya lui tapote le ventre.

Son téléphone portable vibre sur la table de nuit, et elle se penche par-dessus Eitan pour jeter un coup d'œil à l'écran. C'est un texto de Nessa.

Merde, je crois que j'ai une cystite.

Des points de suspension s'animent dans la bulle suivante, avant l'arrivée de plusieurs autres textos, coup sur coup.

C'est normal de faire pipi 7 fois en 1 heure ?

J'ai l'impression que je vais perdre mon vagin urètre.

Pas normal, non, répond Tanya. Tu veux que je demande une ordonnance à Eitan ?

Oui, s'il te plaît ! écrit Nessa.

OK. Bois en attendant.

Tanya repose son téléphone.

– Nessa a besoin d'une ordonnance pour des antibiotiques. Elle a une infection urinaire.

– Elle devrait faire une analyse d'urine avant...

– Eitan, lorsqu'on est une femme, on sait quand on a une cystite.

– Histoire de se faire prescrire les antibiotiques adaptés.

– Prescris ceux que tu as l'habitude de donner à tes patientes. On ne va pas se prendre la tête pour ça.

– D'accord.

Eitan attire la main de Tanya vers lui pour y déposer un baiser.

– Bon, tu es sûre de ne pas vouloir leur dire ? Pas même à Nessa ?

Tanya secoue la tête.

– Et tu ne penses pas qu'elles le remarqueront ?

– Non, dit-elle d'un ton sans appel.

La seule personne qui connaisse assez le corps de Tanya pour avoir repéré des changements, c'est Eitan. Selon les prédictions des livres et de son médecin, son ventre ne tardera pas à s'arrondir, et cette pensée la terrifie.

Tanya a rencontré Eitan Abrams trois ans plus tôt, lorsqu'elle était en deuxième année de droit à Columbia, et lui en troisième année de médecine au Mount Sinai. Dès le début, elle a été attirée par cet homme tendre et grave. Il était juif, comme le père de Tanya avec le même type de beauté. Des yeux aux paupières lourdes et aux longs cils, couleur olive verte, un regard vif. Son nez avait quelque chose de noble.

Ils n'avaient pas cherché à avoir d'enfant. Ils avaient tous deux vingt-huit ans, et selon elle ils étaient trop jeunes de quasi dix ans pour devenir parents dans le monde actuel. Ils avaient des vies actives, bien remplies et satisfaisantes ; nul besoin d'un bébé par-dessus le marché.

Et pourtant, le mois précédent, Tanya avait eu du retard. Elle avait acheté un test de grossesse sur un coup de tête pendant sa pause déjeuner. Elle ne s'attendait à rien. Elle avait même été surprise par cet achat impulsif. Elle n'avait pas pour habitude de réagir avec autant de fébrilité ; elle avait toujours été prudente et n'avait, de toute façon, jamais multiplié les rapports sexuels. Elle avait vidé une bouteille d'eau, puis elle s'était enfermée dans les toilettes du Starbucks avec son test. Deux lignes roses étaient rapidement apparues dans la petite fenêtre. Sa première pensée avait été : est-ce que je vais devoir m'absenter du travail pour avorter ? La seconde : il y a un petit être – moitié Eitan, moitié moi – dans mon utérus à cet instant très précis.

Ce soir-là, dans la rame de la ligne 1, si bondée que Tanya avait à peine assez d'espace pour respirer, elle avait jeté un coup d'œil aux places les plus proches des portes, celles réservées aux personnes âgées, handicapées, enceintes. Un sentiment proche de la colère l'avait traversée. Elle ne voulait pas de traitement de faveur. Elle ne voulait pas qu'on attende d'elle qu'elle s'asseye. Elle avorterait, oui, avait-elle décidé, fin de la discussion.

Arrivée chez elle, une demi-heure plus tard, elle avait senti dans le hall de l'immeuble une odeur d'ail rôti. Eitan préparait le dîner. Il voudrait garder le bébé, Tanya le savait. Ce maudit Eitan ne désirerait rien de plus au monde.

Il avait rompu avec son éducation orthodoxe des années auparavant et n'était plus pratiquant. Il n'avait rien d'un moralisateur non plus, et il n'adhérait évidemment pas au mouvement anti-avortement. Mais il avait tout du bon père de famille. Ce qui, elle en était consciente, aurait dû lui plaire.

Il avait été élevé dans une famille juive orthodoxe modérée. En tant que benjamin, et seul garçon, d'une fratrie de cinq enfants, il avait pris conscience dès son plus jeune âge de l'hypocrisie de la religion. À la synagogue, alors que son père et lui priaient en bas avec les autres hommes, sa mère et ses quatre sœurs aînées prenaient place sur le balcon bondé et étouffant – en été, les ventilateurs étaient si bruyants que les femmes entendaient à peine le rabbin.

En réalité, c'était sa colère à l'encontre de ses parents, bien plus que toute règle ou rituel archaïques, qui avait éloigné Eitan de la religion. Pourtant, Tanya apercevait encore parfois des vestiges de traditionalisme chez son

mari. Ils croisaient une famille dans la rue, et Eitan souriait d'un air approbateur – alors que Tanya, elle, se crispait. Et il ne s'agissait pas de n'importe quelle famille, non, Eitan aimait les grandes familles conventionnelles. Une mère et un père, une flopée d'enfants, tous ces gènes mélangés et répartis au hasard pour créer des êtres différents et néanmoins apparentés. Ça agaçait Tanya de voir le visage d'Eitan s'éclairer devant un jeune couple avec un bébé dans une poussette, ou devant un père portant un enfant sur les épaules, accompagné de sa femme dévouée, enceinte.

Eitan affirmait qu'elle se trompait, mais Tanya savait qu'il ne voulait pas seulement avoir des enfants avec elle... il voulait des enfants juifs.

Quand Tanya était plus jeune, sa propre famille s'était aussi prêtée au jeu des rites religieux. Suivre des cours de Talmud Torah, allumer la hanoukia, aller à la synagogue pendant la période des fêtes juives... Et lorsque son père avait quitté sa mère, une grande partie de ces habitudes s'était perdue. Lorraine était en principe catholique – même si elle n'avait pas mis les pieds dans une église depuis son enfance –, et en l'absence de Jonathan, elles avaient toutes les trois renoncé à leur judaïsme. Elles n'en voyaient plus l'intérêt.

– Qu'est-ce que tu prépares ? avait-elle lancé en entrant dans l'appartement.

Elle se préparait à lui parler du test de grossesse.

– La recette aux aubergines, avait-il crié de la cuisine.

Après s'être délestée de son sac et de son ordinateur, Tanya était allée trouver Eitan. Ils avaient échangé un baiser rapide.

– Comment s'est passée ta journée ? lui avait-il demandé en retournant aux fourneaux.

Elle avait retiré ses chaussures à talon.

– Intéressante.

– Et ta réunion, ça a été ?

– Pas mal, oui. Je te raconterai plus tard.

Elle avait pris un verre sur l'égouttoir pour le remplir d'eau. Elle tremblait.

– Je disais donc que ma journée avait été intéressante, mais pour une autre raison.

– Ah ?

Eitan avait réglé le feu sous les aubergines pour qu’elles mijotent tranquillement, puis il avait ajouté en les remuant :

– Comment ça ?

– Je suis enceinte.

Tanya n’avait pas prévu d’annoncer les choses de façon aussi abrupte, sans aucun préambule. Elle n’avait même pas su, sur le moment, ce qu’elle ressentait en prononçant ces mots à voix haute.

Eitan avait fait volte-face. Il avait un air presque comique, avec ses yeux qui lui mangeaient la moitié du visage.

– Tu plaisantes, hein ?

– Parce que tu penses que c’est le genre de blague que je ferais ?

– Tu es vraiment enceinte ?

– Si je me fie au test que j’ai acheté en pharmacie ce midi, oui.

Eitan avait alors eu un sourire si large que Tanya avait gémi. Elle avait néanmoins été surprise de constater qu’elle retenait des larmes.

Il avait lâché la spatule et s’était pratiquement jeté sur elle.

– La vache !

– J’ai dit la même chose, avait-elle ri en lui rendant son étreinte.

– Oh, Tanya...

Il l’avait serrée si fort qu’elle avait poussé un petit cri.

– Eitan, tu vas le tuer.

Il avait, évidemment, fondu en larmes.

– Chéri, les aubergines, lui avait-elle dit.

– On s’en fout des aubergines !

Elle avait alors compris qu’il n’y aurait pas d’avortement mais un bébé. Il était déjà là.

Tanya avait plusieurs raisons de vouloir cacher sa grossesse à sa mère et à sa sœur. Elle finirait par les en informer, bien sûr. Elle n’avait pas le choix. Elle avait cependant l’intention de repousser cette annonce tant qu’elle pourrait physiquement cacher son état.

Tanya n’aimait pas particulièrement attirer l’attention sur son corps. Non, ce n’était pas tout à fait exact. Elle aimait, de temps en temps, retenir l’attention de certaines personnes – Eitan, surtout, même s’il lui arrivait

d'apprécier la sensation de susciter l'admiration d'autres hommes et même d'autres femmes, du moment qu'ils gardaient leurs distances, qu'ils savaient se montrer discrets et pas trop rustres... Et il fallait qu'ils soient eux aussi attirants, d'une façon ou d'une autre.

Pourtant elle appréhendait l'arrondissement de son ventre. Elle voyait bien la façon dont les gens se comportaient en présence des femmes enceintes. Soudain, tout le monde se sentait autorisé à fixer bouche bée leur abdomen, à leur poser, sans détour, des questions d'ordre physiologique. *Vous avez la nausée ? Des fringales ? C'est votre premier ? Vous en voulez d'autres ?*

Plus jeune, Tanya avait partagé une intimité physique avec sa sœur et sa mère qui était aussi confortable que naturelle et qu'elle avait aujourd'hui du mal à se représenter. Il y avait pourtant eu une époque où elles se montraient nues les unes devant les autres sans la moindre gêne. Elles se baignaient sans maillot, elles occupaient la salle de bains en même temps, alors que l'une d'elles se douchait. Elles allaient aux toilettes sans fermer la porte. Lorsque Tanya avait eu ses premières règles à treize ans, Nessa lui avait montré comment mettre un tampon, en servant elle-même de cobaye. Et lorsque, un beau jour, elle avait décidé de se raser entièrement les poils pubiens, « juste pour voir ce que ça donne », elle s'était empressée d'aller présenter le résultat à Tanya. Elles avaient ri, surnommant aussitôt le sexe de Nessa « le rat-taube nu ».

Aujourd'hui les choses avaient changé – dans leur rapport à leur corps, et entre elles de façon générale. Alors qu'à une époque Tanya jugeait inoffensifs certains détails physiques – poils sous les aisselles, sur le pubis, ces mystérieux petits reliefs autour de ses aréoles –, à présent elle les gardait pour elle. Elle ne pouvait pas s'empêcher de les relier à la sexualité.

Sa mère et sa sœur avaient la fâcheuse habitude de s'observer – individuellement et entre elles –, et Tanya n'y échappait pas. « Qu'est-ce que vous regardez ? » s'était-elle surprise à vouloir hurler parfois, quand elles se montraient trop insistantes. Et pourtant, elle n'avait jamais rien dit, parce que, tout compte fait, elle préférait ne pas connaître la réponse.

Nessa Bloom ne croit pas en Dieu, et pourtant, quand elle a des cystites aussi carabinées, elle se dit parfois que quelque chose, quelqu'un la punit. Et ce ne sont pas les quatre heures de bus qui vont l'aider. Elle aurait préféré aller à Arlington en voiture, mais Henry a réussi à la persuader de la lui prêter pour le week-end.

– Quelle belle journée, se réjouit la voisine de Nessa, souhaitant visiblement engager la conversation.

Elle lui jette un coup d'œil. La femme a un visage large, constellé de taches de vieillesse, et elle porte un rouge à lèvres violacé qui fait des paquets aux commissures de son sourire. Ses vêtements ont une odeur de renfermé, sans doute après avoir passé beaucoup d'années dans une penderie.

– C'est vrai, convient Nessa.

Elle retourne le sourire, ce qui lui coûte, tant elle souffre.

– L'été approche à grands pas.

La femme modifie sa position sur son siège pour être face à Nessa.

– Espérons que la clim fonctionne.

– Oui.

Nessa doit être prudente avec ce genre de femme, seule, désireuse de discuter et d'établir un lien. Elle a un don pour les attirer.

– La dernière fois que j'ai pris un bus de cette compagnie, pour aller à Boston, la clim est tombée en panne à mi-chemin.

– Oh, non.

– Ça n'a pas été trop pénible parce qu'il faisait frais dehors. Par contre un jour comme aujourd'hui... On fondrait sur nos sièges.

Elle joint le geste à la parole en rejetant en arrière sa tête et ses bras d'un mouvement théâtral. Puis elle glousse.

– Vous rentrez chez vous ou vous partez ?

Au moment d'ouvrir la bouche, Nessa se rend compte qu'elle ne sait pas comment répondre à cette question.

Quelques minutes plus tard, le bus quitte la gare routière et s'engage dans Elm Street pour rejoindre la Mass Pike en direction de Boston. Nessa retrouve cette sensation familière de boule au ventre. Une sensation pas entièrement désagréable – les frissons du ventre –, mais déconcertante, et associée à une cystite elle produit un sentiment de nostalgie intense en elle.

Elle rentre plus souvent à Arlington que Tanya. C'est rare qu'elles se retrouvent ensemble dans la maison où elles ont grandi, et ce sera d'ailleurs la toute dernière fois. Nessa croise les jambes et presse ses cuisses l'une contre l'autre.

Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction de l'affreuse minuscule cabine des toilettes au fond du bus, se demande combien de temps elle parviendra à tenir avant de devoir y retourner. Sa voisine risque de trouver ça louche à partir de la troisième ou quatrième fois. Elle pensera que Nessa se drogue, ou qu'elle a la diarrhée. En tout cas, elle peut se féliciter de ne pas être assise à côté d'un mec mignon, ou d'un mec tout court.

Nessa résiste à la tentation d'envoyer un autre texto à Tanya, même pour la tenir au courant de l'évolution de son infection urinaire.

À la place, elle écrit à Henry. *Tu es arrivé à temps chez le Dr Janeski ?*

Elle fixe l'écran de son téléphone. Henry répond soit dans la seconde, soit des heures, voire des jours, plus tard. Quand dix minutes se sont écoulées sans qu'elle reçoive de réponse, Nessa range son téléphone dans une poche de son sac à dos, appuie sa tête contre la vitre teintée et ferme les yeux.

Elle a rencontré Henry au cabinet du docteur Janeski, et elle sait qu'elle doit mettre rapidement un terme à leur histoire si elle veut continuer à travailler pour la psychiatre. Pourtant, malgré la maladresse de Henry au lit, malgré sa brutalité – tant physique qu'émotionnelle –, elle attend toujours avec impatience leurs rendez-vous.

Leur histoire a commencé un mois plus tôt, lorsque Nessa est tombée sur lui à l'arrêt de bus à l'angle de Main Street. Elle ne l'avait pas reconnu avant de remarquer son sweat-shirt camouflage à capuche, sa posture avachie. Il était grand, dépassant le mètre quatre-vingts, et il était aussi voûté que s'il se trouvait dans une pièce au plafond bas, alors même qu'il était en plein air. Henry Alden, du cabinet du docteur Janeski, avait-elle compris au moment où il faisait tomber la cendre de sa cigarette.

Elle s'était approchée de lui, en s'attendant à ce qu'il la reconnaisse, mais il avait fallu qu'elle vienne se poster juste sous son nez. Il lui avait lancé un drôle de sourire, d'un air de dire « On se connaît ? »

– Henry, c'est ça ?

Il avait hoché la tête, toujours en souriant.

– Nessa. Je suis la secrétaire médicale du docteur Janeski.

– Ah, oui, avait-il dit en hochant de nouveau la tête. Bien sûr, oui.

Il avait laissé son regard glisser du visage de Nessa à son corps.

– Vous attendez le bus ?

Elle avait acquiescé alors qu'elle n'habitait qu'à quelques pâtés de maisons de là, à moins de huit minutes à pied.

– Vous aussi ?

– Ouais.

– Je peux vous en piquer une ?

Il avait sorti un paquet de Camel de sa poche arrière avant de le lui tendre.

Pendant un moment, ils avaient fumé en silence, et Nessa avait senti que Henry l'observait. Elle avait tenté de se rappeler ce que disait son dossier médical. C'était elle qui l'avait créé, qui avait photocopié la carte d'assurance-maladie de Henry, qui avait écrit ALDEN en lettres capitales sur l'étiquette, qui avait glissé une fiche perforée sur le dessus pour que le docteur puisse la renseigner lors de la première séance.

Il avait été arrêté l'automne précédent pour le vol d'un taxi, s'était-elle alors rappelé. Ses parents, qui l'hébergeaient et le nourrissaient, avaient insisté pour qu'il voie un psychiatre. *Anxiété* avait écrit le docteur Janeski dans la case réservée au diagnostic. Elle utilisait un stylo-feutre à pointe fine pour prendre ses notes, et les lettres de son écriture en pattes de mouche ressemblaient à des cils avec des paquets de mascara. Nessa n'avait pas l'impression que Henry était un anxieux.

C'était très malvenu de sa part de l'avoir abordé – une violation des normes réglementaires de sa profession –, et si le docteur Janeski l'apprenait, elle serait furieuse. Elle y verrait peut-être même un motif suffisant pour renvoyer Nessa.

Henry avait sorti son téléphone.

– Le bus aurait dû passer il y a dix minutes déjà. Je déteste les transports en commun, putain.

– Je comprends. Vous n'avez pas de voiture ?

– Si, mais on m'a retiré mon permis.

Il avait levé les yeux au ciel en souriant. Elle avait trouvé qu'il avait un joli sourire.

– Je le récupère dans six semaines, avait-il ajouté.

– Et pourquoi on vous l'a retiré ?

– Vous allez me prendre pour un fou.

– Je vous promets que non.

– J'étais complètement défoncé, et il y avait ce taxi sous mes yeux, sur Spring Street.

Il avait indiqué la direction de la rue en question.

– Le chauffeur était descendu pour aider une vieille dame à porter ses sacs en haut des marches. Il avait laissé la voiture ouverte, et le moteur tournait, alors je me suis mis au volant et je suis parti.

Son sourire était à la fois timide et fier.

– Pourquoi vous avez fait ça ? l'avait interrogé Nessa, souriant elle aussi.

– J'en ai pas la moindre idée. C'était débile. J'ai dû passer la nuit en prison et maintenant je suis obligé de compter sur ces putains de transports publics.

– Je peux vous raccompagner si vous voulez.

Il avait haussé les sourcils.

– C'est vrai ?

– Il faut juste aller d'abord chez moi à pied, mais ce n'est pas très loin.

– Super.

Ils avaient descendu Main Street, et Nessa avait aimé cette sensation de marcher à côté de quelqu'un d'aussi grand. Elle s'était sentie petite et fragile, deux choses qu'elle éprouvait rarement.

Elle vivait à Northampton depuis deux ans et elle connaissait bien le dédale de son quartier – les trottoirs irréguliers, les maisons aux couleurs inhabituelles, lilas, vert pâle ou jaune vif, les jardins sur rue qui commençaient tout juste à refleurir –, pourtant en le parcourant avec Henry, elle voyait tout d'un œil neuf.

– C'est là, avait-elle dit en s'engageant dans la voie privée où était garée sa voiture.

Elle vivait seule à l'étage d'une petite maison. Les propriétaires habitaient au rez-de-chaussée avec leur doberman.

– Vous vivez ici ? avait lancé Henry en observant la construction de haut en bas, exactement comme il l'avait fait avec elle quinze minutes auparavant.

Nessa avait hoché la tête avant d'appuyer sur le *bip* de sa voiture pour la déverrouiller.

Pendant un instant, ils étaient restés plantés là, chacun devant sa portière, sans l'ouvrir.

– C'est comment à l'intérieur ?

– Vous voulez voir ? lui avait-elle répondu.

Et Henry avait acquiescé.

Depuis, ils se retrouvaient une ou deux fois par semaine pour coucher ensemble. Henry restait généralement dormir, et Nessa le reconduisait chez ses parents le lendemain matin.

Il faisait partie des patients qui ne voyaient le docteur Janeski que pour se faire prescrire des médicaments – il venait deux fois par mois au cabinet afin de renouveler son ordonnance de Xanax et c'était tout. Il ne suivait aucune thérapie, et il y avait peu de chances pour qu'il aborde sa vie sexuelle lors d'un rendez-vous. Nessa lui avait fait promettre de ne pas en dire un mot. Mais la psychiatre n'était pas idiote, et Nessa cachait mal son jeu. Lors du dernier rendez-vous de Henry, le jeudi matin, elle s'était cachée dans les toilettes pour ne pas être dans la salle d'attente lorsque le docteur Janeski viendrait le chercher.

Ce ne serait pas la fin du monde si elle était renvoyée, se raisonnait-elle. Elle travaillait dans ce cabinet depuis deux ans maintenant, et elle avait fait le tour de son poste. Elle était chargée de répondre au téléphone, d'envoyer

des ordonnances par fax, de s'occuper de la facturation. Rien de bien compliqué. Un travail ennuyeux la plupart du temps, avec quelques brefs moments d'exaltation, et Henry, avec ses yeux de petit garçon et sa taille incroyable, avait été le dernier d'entre eux.

– Qu'est-ce que tu penses du docteur Janeski ? avait-elle demandé à Henry la veille, au lit.

Les symptômes de son infection urinaire n'étaient pas encore là – ils étaient apparus brusquement, après que Henry l'avait déposée à la gare routière le matin même.

– Elle est sympa, avait-il dit avec un haussement d'épaules.

Nessa avait alors compris qu'il se fichait bien de sa psychiatre – de ce qu'il pensait d'elle et de ce qu'elle pensait de lui.

Après leur première relation sexuelle, Nessa avait consulté, à plusieurs reprises, le dossier de Henry. Il avait trente-trois ans, soit trois de plus qu'elle, et il était paysagiste. Il avait été renvoyé par la plupart de ses employeurs, en général parce qu'il s'était présenté au travail ivre ou défoncé. Dans sa jeunesse, il avait eu des ennuis à l'école, et on lui avait diagnostiqué, à tort, un TDAH, un trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité. Selon un psychologue scolaire, qui avait transmis ses notes au cabinet, l'année des huit ans de Henry, sa mère avait brusquement quitté le foyer pour revenir un an plus tard avec une brûlure intrigante sur le bras et le mot *respect* tatoué à l'intérieur de la lèvre inférieure. Ces détails avaient touché Nessa. Pas par ce qu'ils disaient de la mère de Henry, mais parce que c'étaient des choses que Henry avait remarquées, auxquelles il avait réfléchi et dont il avait parlé.

Un jour, quand elle en aura les moyens, Nessa entreprendra une thérapie. Elle se connaît suffisamment bien pour savoir qu'elle souffre sans doute d'un léger trouble mental. Elle n'entend pas de voix, ni rien d'aussi tordu. Mais elle est souvent triste – la plupart du temps en réalité –, même si ça ne se voit pas forcément.

Au bout de deux heures de route, le bus s'arrête sur une aire de repos, et Nessa agrippe son sac, puis se faufille devant sa voisine, tant elle est impatiente d'utiliser de vraies toilettes. Pendant qu'elle fait la queue, elle regarde de nouveau son portable. Aucun message, ni de Tanya ni de Henry, en revanche Jesse, son beau-père, lui a écrit.

Ton bus arrive bien à midi à la gare Sud ?

C'est en général Jesse qui vient la chercher ou qui la dépose quelque part – il a pris cette habitude depuis qu'il est entré dans leurs vies, à l'époque où Nessa avait quatorze ans et Tanya, douze. Elle sait qu'il aime ça, donner un coup de main dans des domaines où le ferait un père. Elle l'imagine déjà, au milieu de la foule à la gare, les mains dans les poches, cherchant du regard celui de Nessa, avant d'agiter une main, en souriant, puis d'aller à la rencontre de sa belle-fille. Il insiste toujours pour porter ses bagages, même si elle n'a qu'un sac à dos et qu'il est déjà sur ses épaules. Il est d'une ponctualité irréprochable.

Oui, midi, répond-elle. Elle ajoute un smiley.

Une cabine finit par se libérer, et Nessa se précipite à l'intérieur, manquant de renverser une femme au passage. Elle claque la porte derrière elle, et ferme le verrou de ses doigts tremblants. Elle a suivi le conseil de Tanya et a bu de l'eau toute la matinée, et cette fois, quand elle s'assied sur la cuvette, elle réussit à libérer un jet d'urine. C'est un tel soulagement que les larmes lui montent aux yeux.

Lorraine Bloom prend à gauche pour s'engager sur le parking du Menotomy Beer & Wine, et s'allume une cigarette. Il est neuf heures, le caviste est fermé à cette heure, le parking désert. Le magasin se trouve sur Broadway, la rue perpendiculaire à Winter, juste au coin de leur maison, qui n'est pas visible d'ici. L'herbe en bordure du trottoir ondule sous la brise et joue avec la lumière. Les filles seront bientôt là, Nessa viendra en bus, Tanya en voiture. Il y a des détails à régler avant leur arrivée.

Le téléphone de Lorraine tinte. Jesse. *Où es-tu ?*

Coincée dans les bouchons, répond-elle. À 5 min.

Elle observe les points de suspension qui s'animent sur l'écran, pendant que Jesse tape sa réponse. Puis ils disparaissent, réapparaissent, et enfin s'effacent pour de bon. Lorraine pose son portable dans le porte-gobelet et jette sa cigarette par la fenêtre. Elle a toujours des pastilles à la menthe et du bain de bouche dans la boîte à gants, ainsi qu'un bocal de beurre de cacahuètes pour masquer l'odeur de la menthe.

Elle se rince la bouche, avale un peu de beurre de cacahuètes et quitte le parking pour remonter lentement Winter Street. Elle ne connaît plus aucun de ses voisins, à l'exception des O'Brien, le couple âgé qui occupe la maison mitoyenne de la leur, à Jesse et à elle. La plupart des gens qui vivaient dans cette rue quand les filles étaient petites ont déménagé et, à un moment donné, Lorraine est passée du statut de jeune mère de jolies petites filles à celui de femme d'âge mûr qui évite de croiser le regard de ses voisins et se gare parfois devant chez eux pour fumer avant de rentrer chez elle.

Ses filles sont toujours jolies, bien sûr, mais elles sont adultes maintenant, accaparées par leurs propres vies. Tanya a conservé le genre de beauté qu'elle a toujours eu – de longs cheveux soyeux, des pommettes hautes que tout le monde lui envie, des yeux verts de chat, insondables. Une beauté affûtée, nette. C'est la première chose que l'on remarque chez elle. Elle ressemble à son père, Jonathan. Nessa, elle, est devenue belle en grandissant, même si elle ne le sait toujours pas. Lorraine voit bien cette façon qu'elle a d'évoluer dans le monde, en remarquant tout sauf elle-même – et en ne se doutant pas, surtout, que quelqu'un pourrait la voir, elle aussi. La fille aînée de Lorraine porte sa vulnérabilité sur son visage, aussi flagrante qu'une moustache de lait – sans en avoir conscience, ce qui est à la fois attendrissant et un peu désolant.

Lorraine ne peut pas identifier avec précision le moment où elle a été chassée du cercle intime de ses filles, mais ça s'est produit pendant leur adolescence. « Rien de plus normal », disaient les autres parents en voyant ses filles prendre leurs distances avec elle – non que Lorraine ait abordé ce sujet-là avec beaucoup de monde. Elle n'a jamais été de ces femmes qui se lient d'amitié avec d'autres mères ni invitent souvent les amis de leurs enfants à venir jouer à la maison. Était-ce justement le problème ? Elle se le demande parfois.

Non, ce qui s'est produit pendant l'adolescence de ses filles ne lui a pas du tout donné le sentiment d'être « normal », même si rien, en un sens, ne l'avait plus été après le départ de Jonathan.

D'ici quelques mois seulement, Lorraine quittera Winter Street. Pour la première fois de sa vie, elle n'habitera plus à Arlington. Elle est née dans cette ville. Elle la connaît comme on connaît un parent proche – son odeur et ses humeurs, ses pires aspects et ses meilleurs, les détails qui échapperaient à un visiteur de passage. Elle l'a vue évoluer au fil des décennies, depuis l'époque où, la vente d'alcool étant encore prohibée, l'on ne trouvait qu'une poignée de restaurants, et où elle était surtout peuplée de grandes familles catholiques. Les gens semblaient tous se connaître alors.

Aujourd'hui, Arlington propose toute la gamme des cuisines du monde – libanaise, indienne, mexicaine –, elle est devenue une « destination ». Il y a un Starbucks. Quand le Menotomy Beer & Wine a ouvert, c'était le premier magasin à vendre de l'alcool depuis la prohibition. Lorraine et Jesse s'y sont rendus le soir de son inauguration pour acheter deux bouteilles du vin

le plus cher qu'elle ait jamais goûté ; ils les ont bues jusqu'à la dernière goutte, tous les deux, sur le perron de la maison.

En 1985, avec la construction de la gare d'Alewife, on a brusquement pu rejoindre Cambridge et Boston en quelques minutes de train. Les habitants de Cambridge qui n'avaient plus les moyens d'y vivre ont commencé à emménager à Arlington – enseignants, artistes, étudiants, personnes exerçant des professions libérales. « Des snobinards », se plaignait la mère de Lorraine, à l'époque où elle était encore en vie.

Jonathan Bloom était l'un de ces transfuges. Avocat d'affaires, juif et originaire de New York.

– De l'État, pas de la ville, avait-il précisé à Lorraine lors de leur premier rendez-vous, comme s'il devait s'en excuser.

– Je n'y ai jamais été.

– Où ? Dans l'État ou dans la ville ?

– Les deux.

– Il faut que je t'y emmène. On mangera mieux qu'ici.

Il faisait allusion aux pâtes dans leurs assiettes, et elle avait souri, sans savoir si elle devait se sentir folle de joie ou insultée. Elle l'avait emmené dans son restaurant préféré d'Arlington.

Jesse et elle n'ont plus les moyens de vivre à Arlington, surtout depuis qu'elle a perdu son travail. Au début, elle résistait, lorsque Jesse parlait de déménager. Elle ne connaît personne dans le New Hampshire, et elle sera encore plus loin de ses filles. Et puis Arlington, c'est chez elle. Elle ne se voit vivre nulle part ailleurs. À présent, pourtant, elle s'habitue à l'idée. Peut-être que prendre un nouveau départ, dans un endroit inconnu, c'est justement ce qu'il leur faut, à Jesse et à elle.

La voiture de Jesse est garée devant la maison, et Lorraine laisse la sienne le long du trottoir, derrière la Volkswagen des O'Brien. Elle a terriblement envie d'une autre cigarette, mais elle range le paquet dans la boîte à gants, avec le bain de bouche et le beurre de cacahuètes. Jesse sait qu'elle fume, seulement il croit qu'elle essaie d'arrêter. Leur dernière dispute, si récente qu'elle n'est pas encore tout à fait oubliée, portait sur ce sujet. Jesse, qui était rentré plus tôt du travail, a trouvé Lorraine en train d'enchaîner les cigarettes dehors, sur le côté de la maison, un cimetière de

mégots dans l'herbe à ses pieds. Depuis qu'elle a été renvoyée de l'association pour laquelle elle travaillait, Stand Together, elle est à un paquet par jour. Parfois plus quand ça ne va pas. Ces derniers temps, elle a l'impression d'être constamment soit en train de fumer, soit en train de se laver les dents.

Elle écoutait de la musique, les écouteurs bien enfoncés dans les oreilles, et elle n'a pas entendu Jesse arriver. Quand elle a senti sa main sur son épaule, la peur lui a transpercé le ventre. Elle a sursauté en poussant un cri, et son iPhone est tombé dans l'herbe.

– Combien de ces mégots datent d'aujourd'hui ? a-t-il voulu savoir.

Elle a envisagé de l'embobiner, mais le risque d'être prise en flagrant mensonge n'en valait pas la peine.

– Tous.

Il s'est agenouillé dans l'herbe pour les mettre dans sa paume et les compter.

– Huit cigarettes en un après-midi, a-t-il dit avant de lever les yeux vers elle. Pourquoi est-ce que tu m'as raconté que tu arrêtais ?

– C'est le cas. J'essaie. Je suis accro, Jesse.

Il lui a jeté un regard dur.

– Désolée.

Un rire cruel lui a échappé.

– Ce n'est pas à moi que tu dois présenter des excuses. Je ne vais pas mourir d'un cancer des poumons, moi.

Puis il a jeté les mégots dans l'herbe et il s'est relevé.

– Tu me dois dix dollars.

– Pour quelle raison ?

– À ton avis, bordel ? Le paquet.

Il a tendu la main.

– File-moi ce qui reste.

Lorraine a sorti le paquet de sa poche arrière pour le donner à Jesse. Il ne contenait presque plus de cigarettes, de toute façon, et elle en avait deux neufs dans sa boîte à gants.

Elle entend Jesse dans la cuisine. Il chantonne, et le poids logé dans la poitrine de Lorraine s'envole soudain.

– Chérie !

Dans l'entrée, Sally dort sur le ventre en remuant la queue – signe qu'elle rêve. Lorraine se penche pour la gratter doucement derrière les oreilles.

– Hé, mon bébé, murmure-t-elle.

La chienne remue, ouvre ses immenses yeux injectés de sang sans soulever la tête pour autant. Elle cligne les paupières avec paresse avant de les refermer. C'est une vieille dame maintenant, de quatorze ans, ce qui correspond à quatre-vingt-dix-huit années humaines. Et Lorraine la considère ainsi : une femme d'une vieillesse inimaginable.

– C'est la tristesse incarnée, avait observé Nessa avec mélancolie, le jour où la petite chienne de la race des bassets, encore très jeune, était arrivée sous ce toit.

Les filles étaient adolescentes alors.

– Tout n'est pas obligé d'être triste, avait rétorqué Tanya.

Dans la cuisine, Jesse s'affaire aux fourneaux en caleçon et, à l'autre bout de la pièce, un énorme bouquet trône sur la table.

– Lorrie, dit-il en lui jetant un regard par-dessus son épaule, je suis désolé.

Elle se dirige vers la table pour toucher un pétale soyeux, plonger le nez dans le bouquet et respirer. Les fleurs sont synonymes d'excuses. Les fleurs sont synonymes de sexe. Elle ferme les yeux et tente de forcer son corps à se détendre. Elle pense à la voix de la femme sur les cassettes de méditation qu'elle écoute. « Relâchez la tension dans vos orteils. Dans vos mollets. Vos genoux. Évacuez l'énergie négative à la prochaine expiration. »

Elle sent que Jesse s'est rapproché avant qu'il ne la touche – une électricité dans l'air. Il enfouit son visage dans l'espace entre l'épaule et le bas du visage de Lorraine, et elle sent, dans son cou, les larmes qu'il a versées, puis il pose ses lèvres au même endroit, et elle se retient d'éclater de rire, parce qu'il vient d'effacer, d'un baiser, ses propres pleurs. « Quel imbécile ! » s'écrie intérieurement Lorraine, railleuse – même si son visage ne trahit rien.

Les baisers de Jesse se déplacent du cou à la clavicule. Ensuite, il s'agenouille devant Lorraine pour lui baiser le ventre, tout en remontant ses mains le long de ses jambes, vers ses fesses.

Lorraine espère que ça ira vite ; elle a beaucoup de choses à faire. Elle passe en revue la liste pendant que Jesse la soulève pour la porter dans le salon. Elle ne s'est pas lavé les cheveux depuis plusieurs jours. Ils ont besoin de cartons de déménagement supplémentaires. Ils sont presque à court de papier toilette. Elle imagine la réaction d'effroi de Tanya s'il n'y en a pas.

Jesse l'allonge sur le canapé et la déshabille, ôtant chacun des vêtements comme s'il déballait un cadeau fragile. Il plie soigneusement le jean et le tee-shirt qu'il lui a retirés, avant de la débarrasser de sa culotte, d'ouvrir les agrafes de son soutien-gorge et de faire glisser l'une après l'autre les bretelles sur ses bras.

Il s'assied par terre, à côté d'elle, et commence à la toucher. Il est si doué pour ça qu'elle en éprouve de la haine. Il lui prodigue des caresses douces et tendres.

– Je t'aime, dit-il d'une voix qui évoque une bouée sur une mer noire et calme.

Elle ouvre brièvement les yeux. Depuis le canapé, elle aperçoit le sommet de la tête de Sally, ses oreilles tombantes étalées comme deux couettes de part et d'autre. Lorraine est contente que la chienne dorme. Elle culpabilise toujours d'avoir des rapports quand elle est à côté, de la même façon qu'elle refuserait de coucher avec Jesse si Nessa ou Tanya occupait la chambre voisine de la leur.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Jesse.

– Sally...

– Sally va très bien.

Lorraine referme les yeux. Elle soulève son bassin et Jesse lui agrippe plus fermement la cuisse, tandis que son autre main continue son mouvement patient. Lorraine presse les paupières de toutes ses forces, se cambre et ressent cette envie contradictoire d'aboutissement du plaisir et de son prolongement à l'infini.

Mais ça se termine, Lorraine pousse un ultime soupir et laisse ses reins retomber sur le canapé.

Et voilà, elle est chez elle. La peinture marron écaillée, chocolat au lait, qui contraste avec le jaune pâle de la balustrade et de l'encadrement des fenêtres et des portes. Une association de couleurs si familière à Nessa, si inhérente à Arlington qu'une sensation physique l'accompagne, surtout aujourd'hui qu'elle rentre pour la dernière fois. Elle connaît la courbe ample des fils téléphoniques sur le ciel délavé de printemps, les poubelles vert forêt alignées le long de la façade, sur le côté, qui se fondent avec le marron chocolat.

Un agent immobilier a planté un panneau sur la petite pelouse qui mérite à peine ce nom. Une énorme bannière bleue le barre en diagonale : VENDU. Quelques ballons rouges sont attachés à la balustrade, ils rebondissent les uns contre les autres. Quelqu'un, l'agent immobilier sans doute, a installé des pots de fleurs au pied des marches du perron.

À l'intérieur, Nessa ne reconnaît pas immédiatement sa mère. De dos, Lorraine paraît vieille et rabougrie. C'est surtout dû à ses épaules, à cette façon qu'elle a de se recroqueviller sur elle-même, tête baissée, comme pour prier, alors qu'elle fait simplement la vaisselle. Son jean est trop grand pour elle, il pend un peu aux fesses, et on aperçoit l'élastique de sa culotte.

– Maman, dit Nessa en approchant par derrière.

Lorraine fait volte-face, une lueur de panique dans les yeux. Elle sourit, et sa fille est surprise de découvrir que ses dents sont baguées.

– Mon trésor, répond Lorraine en la serrant dans ses bras.

Quand elle s'écarte, elle se cache la bouche avec la main.

– C'est affreux, hein ? J'ai suivi les conseils de la dentiste.

– Non, ça va, dit Nessa, horrifiée. Mais je ne comprends pas très bien, tes dents étaient parfaites.

Jesse les rejoint alors dans la cuisine avec le sac de Nessa. Il vient enlacer Lorraine par la taille et tire un peu sur son tee-shirt. Jesse a toujours été beaucoup plus grand qu'elle, néanmoins aujourd'hui cette différence paraît démesurée, comme s'ils n'étaient pas tous les deux à la même échelle. Jesse, le cadet de Lorraine de dix ans, n'a jamais complètement perdu son côté enfantin, et même si sa barbe de trois jours est désormais parsemée de gris, même si son ventre se ramollit, on dirait toujours un grand enfant, au regard pétillant et aux joues roses.

Nessa sent monter une vague de tristesse face à la négligence de sa mère – comment Lorraine peut-elle laisser son tee-shirt remonter et sa culotte dépasser ? Tanya sera exaspérée par autant de laisser-aller, ça ne fait aucun doute, et c'est là une divergence fondamentale entre les deux sœurs. Nessa ne sait pas avec certitude d'où vient ce qui les rend si différentes aujourd'hui, même si elle pourrait avoir une petite idée...

– J'ai du mal à y croire, dit-elle en promenant son regard autour d'elle. La maison paraît déjà si vide.

Lorraine observe la cuisine comme si elle la voyait pour la première fois.

– Ça fait un moment qu'elle paraît vide, lâche-t-elle avant de s'appuyer contre Jesse, qui la serre contre lui.

Nessa explore les piles de vêtements dans leur ancienne chambre, à Tanya et à elle. La plupart auraient dû finir à la poubelle il y a des années – jeans pattes d'éph qu'elles portaient à l'école primaire, brassières de sport aux bretelles effilochées, culottes tachées. Il y a la veste en jean avec les roses rouges brodées dans le dos que Nessa portait presque tous les jours au collège, la veste en simili cuir de Tanya, de chez Limited Too, bleu métallisé. Au milieu des habits se trouvent aussi Ellie l'Éléphant et Lisa le Singe, au pelage râpé et décoloré, au corps tout mou.

Chacun de ces objets paraît chargé de souvenirs, ce qui les rend presque magiques : de la même façon que l'odeur d'un tube de colle peut vous transporter dans telle salle de classe, ou les premières notes d'une chanson vous rappeler un amour d'enfance. Une peluche dans chaque main, Nessa se réjouit que Tanya ne soit pas encore arrivée : Tanya qui n'a aucun penchant pour la nostalgie, qui a le regard résolument tourné vers l'avant,

jamais vers l'arrière. Elle lèverait les yeux au ciel en voyant sa grande sœur câliner ces vieux animaux.

Nessa sort son portable pour prendre une photo de la pièce, puis elle s'assied à côté des piles. Elle ouvre son fil de discussion avec Henry et tape un message : *Ma chambre d'enfance*. Elle joint la photo. Avant d'effacer le message pour en rédiger un deuxième : *Ma mère a un appareil dentaire, c'est bizarre*. Mais elle l'efface aussi. Elle ne veut pas l'effrayer, et parler de sa famille, c'est une façon d'attendre quelque chose, de vouloir être comprise.

Nessa finit par écrire : *Tu sais que j'ai des courbatures depuis ce matin ?* Elle appuie sur « envoyer ».

Quelques secondes plus tard, elle reçoit un smiley qui fait un clin d'œil et tire la langue. Suivi des mots : *Reviens, ton corps me manque*.

Elle sourit et pose son téléphone à côté d'elle, avant de s'allonger sur le parquet. Elle se relève presque aussitôt pour aller faire pipi ; elle a beau insister, rien ne vient.

Elle écrit à Tanya des toilettes. *Maman a un appareil dentaire*.

La réponse de Tanya, dictée à Siri, arrive aussitôt : *C'est quoi ce délire ?*

Un peu plus tard, on frappe à la porte de la chambre. Nessa s'attend à découvrir sa mère, mais c'est Jesse.

– Je sors promener Sally. Tu veux venir ?

Nessa tient la laisse – elle est neuve, d'un magenta éclatant, avec des empreintes de pattes. Sally se traîne devant Jesse et elle à un rythme d'escargot, semblant mûrement réfléchir à chacun de ses pas laborieux. Déjà toute jeune, Sally était une créature amorphe, avec des aboiements mélancoliques et une tendance à s'endormir en pleine agitation.

L'année de l'adoption de Sally, 2003, avait été difficile pour Nessa ; la soirée avec Dan projetait une ombre constante sur leurs vies même si elles faisaient comme si rien ne s'était produit. Ce soir-là, quand c'était pourtant arrivé, Nessa avait eu l'impression de prendre un virage et de passer d'une réalité à une autre. Mais avec le temps les souvenirs devenaient flous et les chances d'en parler un jour – de faire un voyage dans le temps pour tout arranger – semblaient disparaître à tout jamais. Tanya lui adressait à peine la parole à l'époque, et Lorraine passait tout son temps libre avec Jesse, si

bien que Nessa avait souvent l'impression d'être seule à la maison avec la jeune chienne. Elle avait pris l'habitude de s'allonger avec elle en rentrant de cours, de caresser ses longues oreilles douces et de lui chanter tout bas des chansons, comme si Sally avait été un petit enfant qui pourrait un jour apprendre les paroles.

Nessa et Jesse descendent Winter Street et s'arrêtent toutes les deux ou trois minutes pour permettre à Sally de renifler un carré de gazon ou d'étudier une fissure sur le trottoir.

– Comment ça va, au travail ? demande Jesse.

– Ça va, répond Nessa. Je m'ennuie pas mal, mais ça permet de payer les factures.

Un gamin du quartier les double sur son vélo : il vacille un peu et agrippe le guidon de toutes ses forces en fixant la route avec une concentration intense. Au bout de la rue, un homme, qui doit être son père, lui crie des instructions.

– Tu crois que tu aimerais faire la même chose que le médecin qui t'emploie ?

– Devenir psy ? rétorque Nessa en jetant un coup d'œil à Jesse.

Elle a encore envie d'aller aux toilettes, alors qu'ils viennent juste de quitter la maison. Elle décide de faire abstraction.

Il confirme d'un hochement de tête.

– Je crois, oui.

Nessa ne se voit pas exercer dans beaucoup de domaines, mais elle sait écouter.

Le père du garçon à vélo les dépasse en courant, une main levée pour les saluer. Nessa et Jesse répondent d'un signe de tête.

– Bravo, mon grand ! Tu étais bien stable !

– Tu comprends les gens, observe Jesse.

Nessa hausse les épaules. Elle n'arrive pas à savoir si c'est une question ou une affirmation.

– Ben... en quelque sorte, oui.

– Et c'est facile de te parler.

– Ah bon ?

– Oh, oui. Moi, en tout cas, j'ai toujours trouvé que c'était facile. Tu écoutes. C'était déjà ton cas, petite. Tu étais très attentive, pas seulement à ce que disent les gens, mais aussi à ce qu'ils ne disent pas.

– Merci, Jesse. Ça me touche que tu penses ça.

Nessa tente de cacher combien ça lui fait plaisir, même si ça doit se voir comme le nez au milieu du visage. Ces derniers temps, elle réfléchit à quitter son poste de secrétaire et à postuler à une formation d’assistante sociale. Smith en propose une bonne. Enfin envisager et passer à l’action sont deux choses différentes.

Il lui a fallu atteindre vingt-quatre ans pour réussir à trouver en elle l’énergie d’être candidate à des formations supérieures. Avant ça, elle avait passé plusieurs années à suivre des garçons sans but précis. Il y avait eu ce voyage à travers les États-Unis avec Trevor, qui s’était terminé dans le Montana, quand ils s’étaient retrouvés à court d’argent. Elle avait ensuite vécu un temps dans la chambre de son petit copain, Max, sur le campus du Bennington College, jusqu’à ce que le responsable du dortoir comprenne leur petit manège et la mette à la porte. Puis elle avait eu une histoire d’un an avec un homme marié, qui continuait parfois à lui envoyer des textos. Pour être honnête, elle s’était surtout beaucoup ennuyée ces années-là, et sentie très seule.

À l’occasion de la remise des diplômes de Tanya, Nessa avait été submergée par la beauté du campus de Smith – les allées bordées d’arbres, les bâtiments en brique majestueux, l’étang de Paradise Pond. Les étudiantes diplômées, qui se surnommaient entre elles les « Smithies », s’étaient toutes prises dans les bras – même Tanya, qui détestait pourtant ça. Nessa avait envoyé sa candidature à Smith – et dans aucune autre fac –, sans rien dire à personne le jour où elle avait reçu au courrier une petite enveloppe. *Nous sommes au regret de vous informer...* Elle s’était donc rabattue sur l’université publique du Massachusetts à Amherst – à vingt minutes de chez elle –, et elle avait entamé un premier cycle alors que Tanya emménageait à New York pour suivre son cursus en droit. Nessa s’en était suffisamment bien tirée dans les cours qui l’intéressaient et avait laissé tomber ceux qui l’ennuyaient. Elle avait décroché son diplôme sans mention, sans aucun projet en tête ni petit ami à ses côtés.

Elle avait décidé de s’installer à Northampton, l’ancien territoire de Tanya. Lorsqu’elle croisait des étudiants de Smith en ville – qui sortaient boire un café ou bruncher, prendre un verre à la Green Room ou chez Packard –, elle aimait imaginer Tanya, heureuse et épanouie, bras dessus, bras dessous avec une amie.

– Pourquoi y a-t-il un vide dans votre CV ? avait demandé le docteur Janeski lors de l’entretien d’embauche de Nessa.

La psychiatre était à la recherche d’une assistante « méticuleuse, avec une expérience dans la psychologie et un tempérament chaleureux ». Nessa était convaincue de faire l’affaire.

– J’ai voyagé, avait-elle répondu.

– À l’étranger ? avait répliqué le docteur en haussant un sourcil.

– J’ai passé beaucoup de temps dans le Vermont.

La psychiatre avait enchaîné avec la question suivante.

Nessa s’était alors dit qu’elle n’était peut-être pas faite pour devenir psychologue. Elle comprenait la tristesse – ce qui procurait souvent un sentiment de sécurité aux gens de son entourage –, mais elle n’avait pas encore compris comment exploiter cette tristesse, ou comment la chasser.

Sally s’arrête pour renifler et se met à tourner en rond sur le trottoir, à la recherche d’un endroit pour se soulager. Nessa et Jesse s’arrêtent eux aussi.

– J’ai toujours trouvé que c’était facile de te parler, moi aussi, lui dit-elle. Je vois un mec en ce moment... C’est un de ses patients.

Jesse hausse aussitôt les sourcils.

– Un patient de ta psy ?

Nessa confirme d’un hochement de tête et tente de déchiffrer l’expression de Jesse. Elle perçoit de l’amusement, et quelque chose de plus cinglant aussi.

– Alors il est fou ?

– Pas plus que la moyenne.

– Ah oui ?

– Il a volé un taxi. La clé était sur le contact, le moteur tournait au ralenti. J’ai cru comprendre que le chauffeur était sorti pour aider une cliente chargée. Il a pris le volant et il est parti avec le taxi.

Jesse éclate de rire, et Nessa aussi.

– Purée ! Ça n’a pas dû bien se terminer.

– Non. Il a été arrêté.

Nessa baisse les yeux vers Sally, qui vient de déposer quatre crottes de la taille de balles de golf au milieu du trottoir. Elle lance un coup d’œil à la maison devant laquelle ils se trouvent. Elle paraît flambant neuve. C’est aussi une maison partagée, mais contrairement à la leur, dont les deux portes sont proches, comme un couple qui se tiendrait par la main, les deux

entrées sont chacune à une extrémité de la façade, afin de garantir au mieux l'intimité de tous. Nessa imagine sans mal l'ancienne construction que celle-ci est venue remplacer. Petite et bordeaux, avec une peinture si écaillée que la façade semblait tachée.

– Fais attention, quand même, reprend Jesse. Ce voleur de taxi... il est gentil avec toi ?

– Ça lui arrive.

– C'est-à-dire ? insiste Jesse, soudain très sérieux. Il ne te fait pas de mal quand même ?

– Non, non, ce n'est pas son genre. Tu as emporté un sacquet ?

Jesse tâte ses poches avant et arrière.

– Merde, non.

Ils échangent un sourire, comme deux gosses qui s'en tirent à bon compte après avoir fait une bêtise.

– Tant pis, dit Nessa et ils se remettent en route. Il a parfois des comportements de vrai connard, ajoute-t-elle. Mais c'est pas grave, je vais le quitter.

Ce n'est pas qu'elle ait besoin que Jesse la persuade d'arrêter de voir Henry. Au fond, elle s'en fiche, de Henry. Il ne restera pas très longtemps dans sa vie, elle l'a toujours su. C'est juste qu'elle aime bien quand Jesse réagit de cette façon, qu'il s'emporte un peu. Le père de Nessa n'a jamais été très protecteur. Sans doute parce qu'il n'était pas très présent. Il se contentait de la surface des choses, comme s'il craignait, en creusant un peu trop, de découvrir un fatras qu'il préférerait ne pas voir.

Jesse, lui, voit tout.

– Tu crois qu'il l'acceptera ? demande-t-il. Qu'il en restera là ?

– Il n'aura pas le choix, dit Nessa au moment où ils traversent la rue vers l'école privée, un bâtiment en brique avec une allée en demi-cercle devant.

À une époque, elle accueillait des enfants souffrant de troubles affectifs. Aujourd'hui, c'est un établissement classique, qui va du CP à la troisième.

Le garçon à vélo fonce dans leur direction, une expression de terreur figée sur le visage. Son père court derrière lui. Nessa observe Jesse, qui semble plongé dans ses pensées et ne remarque rien. Est-ce qu'il pense à elle ?

– S'il ressemble aux hommes que je connais, dit Jesse, il pensera au contraire qu'il a le choix, si.

– Je ne suis pas inquiète.

– Bon, mais si jamais tu as besoin que quelqu'un lui fasse passer le message, tu m'appelles, d'accord ?

Nessa imagine la scène : Jesse débarquant chez elle, à Northampton, pour dire à Henry de dégager. Une perspective aussi réjouissante qu'embarrassante.

– Ouais, je t'appellerai. Mais je t'assure qu'il n'y aura pas de problème.

– Tant mieux.

Le petit cycliste s'est mis à hurler.

– Papa !

Nessa est surprise par sa voix, si aiguë, si vulnérable.

– Comment je fais pour m'arrêter ? gémit-il. Comment je freine ?

– Rétropédale ! lui hurle son père. À l'envers, fiston !

Nessa, Jesse et Sally s'arrêtent pour suivre la suite des événements. Pour une raison inexplicable, le garçon ne réussit pas à rétropédaler ou à faire quoi que ce soit. Il continue à foncer, le cou rentré dans les épaules, son casque immense et de travers sur sa petite tête. Jesse glisse à Nessa :

– Ce gosse va se prendre une sacrée gamelle...

Même si c'est subtil, elle surprend une pointe d'exultation dans le ton de son beau-père.

Lorsque Tanya arrive, plus tard ce soir-là, Nessa et Lorraine sortent l'accueillir devant la maison.

– Il y avait des embouteillages terribles à la sortie de New York, dit-elle en embrassant sa mère puis sa sœur. Sans mentir, j'ai mis deux heures à remonter vingt blocs.

Tanya a toujours possédé un talent mystérieux pour rester fraîche et pimpante, même après cinq heures de route. Elle porte une queue-de-cheval impeccable, le visage encadré de quelques mèches sombres, et quand Nessa la prend dans ses bras, elle sent une bouffée du shampoing de sa sœur, avec des notes de noix de coco. Tanya porte un pantalon en lin noir et un tee-shirt ajusté de la même couleur. De minuscules diamants brillent à ses oreilles. Elle n'a pas de maquillage à l'exception d'un peu de rouge à lèvres, d'un rose mat, et d'un soupçon de blush sur les joues. Elle est, comme toujours, plus jolie que dans les souvenirs de Nessa.

– Tu dois être affamée, dit Lorraine en lui glissant une mèche de cheveux derrière l’oreille.

– J’ai grignoté dans la voiture, répond Tanya, qui a un très léger mouvement de recul lorsque sa mère la touche.

Nessa s’attend à ce que sa cadette fasse une remarque sur les bagues de Lorraine, mais elle ne lâche pas un mot sur le sujet. À dire vrai, elle semble éviter de poser les yeux sur leur mère.

Jesse les rejoint dans l’entrée.

– Bonjour, Tanya.

Elle lui décoche un bref sourire que son regard dément.

– Bonjour.

– Tu veux que je te débarrasse ? dit-il en tendant la main vers sa valise.

Tanya crispe les doigts sur la poignée.

– C’est bon.

Une réaction fugace traverse les traits de Jesse avant de disparaître.

– La route a été bonne ?

– Longue et sans événement particulier.

Tanya baisse la poignée rétractable de sa valise à roulettes, puis la soulève pour la monter à l’étage.

– Ness, lance-t-elle par-dessus son épaule, d’un ton plus chaleureux, tu viens ?

Nessa et Tanya filent à la pharmacie pour récupérer les antibiotiques prescrits par Eitan. Nessa savoure ce moment dans la voiture de sa sœur. Elles longent le cinéma le Capitol et la boulangerie Quebrada ; la supérette à l’angle de Massachusetts Avenue, où se trouve la pharmacie, et d’Everett, où elles allaient à pied, petites, acheter des bonbons. La ville n’a presque pas changé. « Mass Avenue » est toujours bordée d’immeubles de l’avant-guerre ou d’ensembles massifs de logements bon marché des années 1960 et 1970. Quelques maisons de style colonial sont éparpillées au milieu de la douzaine de petits commerces.

Elles dépassent la rue qui conduit à l’étang de Spy Pond, où leurs parents les emmenaient pique-niquer quand elles étaient enfants. Elles longent ensuite leur ancien lycée – immense bâtiment en brique autoritaire avec ses colonnes blanches et son toit pointu d’église. Nessa jette un coup d’œil à

Tanya, qui ne tourne pas la tête en direction de l'établissement, ne serait-ce qu'une seconde.

Nessa avale le premier comprimé dans la voiture, sur le parking de la pharmacie.

- Tu devrais vraiment prendre rendez-vous avec ton médecin.
- Je sais reconnaître une cystite.
- Oui, mais il y a différents types de germes et donc d'antibios.
- Eitan a fait des histoires pour rédiger cette ordonnance ou quoi ?

Tanya ne cherche pas à cacher son exaspération. Elle semble réfléchir à ce qu'elle va répondre.

- C'est juste plus responsable d'aller chez le médecin, Nessa.
- Ce qu'il faudrait surtout, c'est que je prenne l'habitude d'aller aux toilettes après un rapport.

Tanya se détourne, et Nessa regrette sa dernière remarque, cette allusion à sa sexualité.

- Ça a l'air sympa, cet endroit, observe Tanya.
- Quoi ?
- Ce café.

Tanya tend la main par la vitre baissée, pour lui indiquer l'autre côté de la rue.

- Celui avec l'auvent jaune. Maman quitte Arlington juste au moment où ça devient mignon.

Nessa observe la vitrine plongée dans le noir sous le joli auvent jaune. Dessus, on peut lire le mot *Louisa's* en lettres blanches. Elle n' imagine pas du tout sa mère et Jesse dans ce genre de café, qui doit vendre les cookies cinq dollars, diffuser une musique indé à la cool et posséder un tableau d'affichage près du comptoir avec des annonces pour des cours de yoga et de guitare.

Tout à fait le type d'endroit qui pourrait attirer Lorraine de l'extérieur mais qui lui vaudrait, si elle proposait d'entrer, des railleries de la part de Jesse.

« Je suis capable de te préparer un meilleur café dans notre foutue cuisine, dirait-il.

- C'est l'atmosphère qui compte, protesterait Lorraine.
- Je vais t'en donner, moi, de l'atmosphère, bébé. »

Puis Jesse la prendrait par les épaules et la serrerait contre lui, pour l'entraîner loin du café.

Oui, leurs conversations ressemblaient à ça. Nessa savait que Tanya les trouvait gnangnans, et un peu gênants. Pour Nessa, ils ressemblaient à un couple d'adolescents. Avec leur besoin de frimer l'un devant l'autre. D'être toujours en train de flirter, toujours en train de se disputer.

– Comment il s'appelle déjà ? demande Tanya. Ton mec...

– Henry.

– Et vous êtes amoureux ? ajoute Tanya avec un sourire ironique.

– Moi, non. Et même parfois il me repousse.

– Qu'est-ce qui te repousse chez lui ?

– Il est un peu dégueu, en fait. Il se cure le nez devant moi. J'ai l'impression qu'il ne s'en rend même pas compte. Une fois je l'ai vu essuyer son doigt sous le siège de ma voiture.

Tanya éclate de rire.

– Ahhh, Nessa ! Tu lui as dit quelque chose ?

– Non, on ne se connaît pas encore assez bien.

À leur retour à la maison, Lorraine sort s'asseoir avec elles deux sur les marches du perron. Le soleil s'est couché, le ciel est d'un bleu profond, ponctué par la lumière laiteuse des réverbères de Winter Street. Sur le trottoir d'en face, l'immense écran télé des voisins projette des couleurs sur la fenêtre du rez-de-chaussée. Quand Lorraine s'allume une cigarette, Tanya s'écarte et agite une main devant son nez.

– Maman, il faut que tu arrêtes.

Comme elle ne répond rien, Tanya se couvre le nez et la bouche.

– C'est égoïste de fumer.

– Pourquoi ça ?

– C'est un suicide à petit feu, au fond. On a besoin de toi, nous, on n'a aucune envie de...

– Oh lala, Tanya, détends-toi un peu, intervient Nessa.

Elle a tendance à oublier combien sa sœur est prompte à la critique, avec quelle facilité tout le monde la déçoit – elle semble vivre les défauts des autres comme une attaque personnelle.

Lorraine éteint sa cigarette sur la marche du perron et jette ce qu'il reste dans un des pots de fleurs.

– Comment va votre père ?

– Bien, répond Tanya d'une voix qui monte dans les aigus, ravie de changer de sujet de conversation. Ils vont tous bien. Ils partent bientôt en vacances, dans le Maine, je crois. Ben s'est cassé le bras il y a plusieurs mois, mais on vient de lui retirer son plâtre.

Nessa a un pincement au cœur. Elle n'était pas au courant pour le bras de leur demi-frère, ni pour les vacances dans le Maine.

– Ça me fascine d'imaginer votre père avec un fils, dit Lorraine. Je suis sûre qu'il s'en occupe très bien. Jonathan a toujours eu suffisamment confiance en lui pour ne pas entrer en compétition avec les autres hommes. C'est quelque chose qui m'a toujours plu chez lui.

– Jesse est pareil ? lance Nessa, alors qu'elle connaît la réponse.

– Jesse se sent obligé d'entrer en compétition avec le facteur, pour l'amour de Dieu ! « Pourquoi est-ce qu'il te fait toujours signe de la main, là ? » l'imité-t-elle en secouant la tête. Punaise. Je suis contente d'avoir deux filles. Il vous adore.

– Et Eitan ? ajoute Nessa.

– Il a confiance en lui, répond simplement Tanya, sans que Nessa puisse déterminer si sa sœur est ennuyée ou agacée par la conversation.

– Il est tellement gentil, ton Eitan, dit Lorraine d'un ton complice, comme si elles étaient des amies à une soirée pyjama.

Tanya ne répond rien, elle abandonne sa tête sur l'épaule de Lorraine et ferme les yeux.

– Je suis fatiguée, maman, murmure-t-elle, d'une voix de petite fille tout à coup.

Lorraine l'enlace. Nessa est jalouse de sa sœur, de sa capacité à se laisser dorloter par Lorraine.

– Je suis tellement contente que mes filles soient rentrées, dit-elle.

Elle prend Nessa par les épaules aussi, qui s'abandonne à cette étreinte, et l'espace d'un instant il y a ce sentiment de proximité, cette impression qu'elles pourraient rester assises là un moment, mais non, Tanya redresse la tête et lâche :

– Il fait trop froid dehors.

– Rentrez, mes chéries, dit Lorraine. Je vous rejoins dans une minute.

Nessa et Tanya se lèvent et laissent leur mère fumer tranquillement sur le perron.

OceanofPDF.com

Cette nuit-là, Nessa se réveille en sursaut d'un cauchemar – un rêve récurrent, où ses dents tombent en miettes dans sa bouche et où elle recrache les morceaux, à peine plus gros que des grains de poussière, dans sa main. Elle s'assied dans son lit, passe sa langue sur ses dents, toujours là, bien entières et alignées.

Elle perçoit comme une vibration dans l'atmosphère – Nessa ne sait pas bien de quelle nature, mais elle comprend soudain qu'elle a été réveillée par un bruit fort. Un claquement de porte. À côté d'elle, Tanya dort, recroquevillée sur le flanc, un oreiller serré contre elle. Nessa se lève doucement et sort dans le couloir. Le parquet est froid sous ses pieds nus. La porte de Lorraine est ouverte, et Nessa entre dans la chambre. Les murs nus semblent la fixer. Le lit est vide.

En bas, elle se dirige vers la lumière dans la cuisine. Dès qu'elle s'en approche, Nessa aperçoit sa mère. Lorraine est par terre, adossée aux placards, genoux repliés, en chemise de nuit. Elle incline la tête si bien que son oreille droite touche presque son épaule droite. Elle se tient le cou. Quand elle lève les yeux vers Nessa, celle-ci constate que le blanc de son œil gauche est entièrement rougi – et que le droit est marbré de rouge.

Nessa se précipite vers elle. De près, Lorraine sent très fort. Une odeur puissante qui donne la nausée – un parfum artificiel de fleurs mêlé à celui de la décomposition et de la transpiration. Une odeur qui n'est pas familière et qui, pour une raison étrange, effraie encore davantage Nessa que les yeux de sa mère. Lorraine fait glisser une de ses mains sur sa gorge et serre à peine les doigts ; aussitôt Nessa comprend ce que Jesse a fait.

– Il est où ?

– Parti.

Nessa se relève.

– J’appelle les flics.

Lorraine l’agrippe violemment par le poignet et, malgré sa résolution, Nessa s’assied.

– Je ne veux pas les mêler à ça.

Lorraine balaie sa cuisine de son regard rouge et brillant.

Nessa et elle entendent alors des bruits de pas, et elles redressent aussitôt la tête, terrifiées. Ce n’est que Tanya.

– Oh, mon Dieu, lâche-t-elle en écarquillant les yeux.

En quête d’une réponse, elle se tourne vers Nessa, qui se contente de secouer la tête, interdite.

– Il faut m’emmener à l’hôpital, dit Lorraine, sans s’adresser à Nessa ou à Tanya, mais au vide.

Tanya se précipite vers sa sœur et sa mère. Elles se relèvent toutes les trois, et l’odeur est si forte que c’en est gênant. Nessa a soudain une vision de l’avenir, lorsque Lorraine sera vieille, que Tanya et elle devront l’aider à quitter un fauteuil.

– On va prendre ma voiture, décide Tanya. Je vais chercher mon sac.

Elle prend le volant ; Nessa s’assied à l’arrière avec leur mère et lui tient la main, douce et étonnamment froide. Lorraine garde les yeux ouverts et rivés droit devant elle, sur le pare-brise. Dans le rétroviseur, Nessa peut voir le visage de Tanya, qui a le regard clair et les traits impassibles, pourtant elle agrippe si fort le volant que ses doigts sont blancs, et elle dépasse la limite de vitesse de plus de vingt kilomètres-heure.

C’est le milieu de la nuit et les rues sont presque désertes, Mass Avenue est un ruban noir et lisse qui se déroule devant elles. Elles enchaînent les feux verts, comme si la ville savait ce qui se passe et leur dégageait le passage. Nessa jette un coup d’œil par la vitre aux autres conducteurs nocturnes – essentiellement des camionneurs. Elle se demande où est Jesse. Dans un bar, sans doute, ou en train de rouler sans but. Elle l’imagine avec les mains autour du cou de Lorraine. Cette image lui donne aussitôt la sensation d’étouffer, et elle est incapable, pendant quelques secondes, de déglutir ou de prendre une inspiration, tant sa gorge est prise dans un étau de panique.

Elle se rappelle la fois où elle avait ramené chez elle un type rencontré sur Tinder qui a posé les mains sur son cou pendant qu'ils couchaient ensemble.

– Tu aimes ça ? lui avait-il susurré en exerçant une légère pression.

C'était la seule question de toute la soirée dont la réponse semblait réellement l'intéresser. Nessa avait été surprise : il avait l'air si doux.

– Oui, lui avait-elle répondu.

Il s'appelait Nick, et ils avaient continué à coucher ensemble le restant de l'été. Ils n'avaient jamais rien fait d'autre néanmoins. Il lui avait dit qu'il ne recherchait pas une histoire sérieuse.

Nessa avait attendu qu'il recommence. Ça n'était jamais arrivé, et elle avait eu trop honte pour réclamer. Mais ça avait, malgré tout, toujours été là entre eux comme une possibilité, et c'était ce qui rendait leurs ébats intéressants. À la fin de l'été, Nick avait annoncé à Nessa qu'il avait une petite amie et qu'il ne pouvait plus la voir.

Elle observe de nouveau sa mère. Puis elle baisse sa vitre pour que l'air printanier, frais, emplisse le silence et masque l'odeur de fleurs en décomposition.

Quand elles arrivent aux urgences de l'hôpital Somerville, une infirmière accourt aussitôt avec un fauteuil roulant pour aider Lorraine, qui se traîne visiblement.

– Doucement, voilà, dit-elle en l'aidant à s'asseoir.

L'infirmière ne semble ni surprise ni inquiète de voir les yeux écarlates et les marques de la même couleur qui ont commencé à apparaître sur le cou de Lorraine.

– C'est calme, ce soir, lui dit-elle. Vous ne devriez pas attendre trop longtemps avant de voir un médecin.

– Merci, répond-elle. Ce sont mes filles, ajoute-t-elle en levant une main. J'aimerais qu'elles viennent avec moi.

L'infirmière regarde Nessa et Tanya, puis elle sourit :

– Aussi jolies que leur mère.

Elle pousse le fauteuil roulant dans le couloir, et les deux filles lui emboîtent le pas. Ça fait très bizarre à Nessa, cette impression que sa mère connaît cette infirmière, sa mère qui paraît minuscule dans ce fauteuil, dans

lequel elle s'est d'ailleurs aussitôt assise, comme si ce n'était pas la première fois.

OceanofPDF.com

Tanya a du mal à respirer. Une odeur étrange flotte dans la salle d'attente – étrange au sens de « mauvaise » –, et chaque fois qu'elle pose le regard sur sa mère aux yeux rouge sang elle sent monter de son ventre une vague de nausée si puissante qu'elle doit se retenir de courir vomir aux toilettes. Elle essaie donc de fixer le front de sa mère ou de perdre son regard dans le vague chaque fois que celle-ci se tourne dans sa direction. Une chance que Nessa se charge de lui tenir la main. Si Tanya était contrainte de toucher Lorraine dans cet état, elle est à peu près certaine qu'elle vomirait pour de bon.

– Mais où est le docteur, putain ? répète-t-elle pour la troisième fois, en sortant son téléphone.

Il est une heure quatorze. Eitan dort forcément.

– Je suis sûre qu'il ne va plus tarder, trésor, répond Lorraine d'une voix douloureusement rauque.

Tanya regrette aussitôt d'avoir posé la question.

– Excusez-moi un instant.

Dès qu'elle est dans le couloir, elle se met à courir. Elle atteint les toilettes, accessibles aux handicapés, juste à temps, et claque la porte derrière elle.

Petite, elle pleurait toujours quand elle vomissait. Pas après, mais pendant. Comme si les deux réactions physiologiques étaient liées. Elle ne sait pas l'expliquer. Elle a perdu cette habitude en grandissant, celle de pleurer dès qu'elle vomit. Et pourtant là, tandis qu'elle se précipite sur la cuvette immaculée des toilettes, des larmes brûlantes roulent sur ses joues, à croire que le lien entre les deux est rétabli.

– Merde, marmonne-t-elle dans la cuvette, une fois qu'elle a vidé le contenu de son estomac.

Elle redresse la tête et découvre une affiche plastifiée sur le mur devant elle. *C'est douloureux d'appeler, mais c'est encore plus douloureux de ne pas réagir. Contactez un de nos conseillers spécialistes des violences conjugales, disponibles 24 h/24, si vous ou quelqu'un de votre entourage...*

Tanya tire la chasse, puis elle se lève pour constater les dégâts dans le miroir. Son visage n'est pas en aussi mauvais état qu'elle ne le craignait. Elle n'a pas assez pleuré pour avoir les yeux bouffis, et après s'être rincé le visage et la bouche avec de l'eau froide elle redevient présentable.

Elle sort son portable pour appeler Eitan.

Il décroche à la seconde sonnerie.

– Tout va bien ?

Sa voix, à demi endormie, exprime un mélange d'empressement et d'inquiétude. Il est habitué à être rapidement sur le pont avec ses nuits de garde.

– Oui, moi ça va, mais pas maman.

Tanya a un trémolo et elle se demande si elle va encore pleurer. Elle réussit pourtant à se ressaisir.

– Jesse l'a étranglée. On est aux urgences, on attend le médecin.

Elle jette un coup d'œil à l'affiche au-dessus des toilettes et envisage de l'arracher – comme si elle craignait qu'il n'y ait un micro caché derrière.

– Oh, la vache, Tanya.

Elle l'imagine s'asseyant dans leur lit.

– Tu veux que je vienne ?

– Non. Enfin si, bien sûr. Mais je ne pense pas que ce serait une bonne idée.

– Comment c'est arrivé, enfin ?

– Je ne sais pas. On cherche encore à comprendre.

Tanya se détourne du miroir pour aller et venir dans les toilettes.

– Pour être parfaitement honnête, Eitan, je ne peux pas m'avouer surprise. Bien sûr, je suis choquée. Personne ne s'attend à se réveiller en pleine nuit et à découvrir une chose pareille... Mais Jesse a tout du type violent. Il est dans la manipulation et le contrôle, il manque de confiance en lui et il recherche le pouvoir. Il la maltraite psychologiquement depuis des années. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'il en vienne aussi aux

main. Je pensais juste que je me serais rendu compte de quelque chose, ou qu'elle l'aurait quitté si ça allait aussi loin, tu vois ?

En prononçant ces mots, elle s'interroge : est-elle tout à fait honnête ? C'est vrai, elle ignorait que Jesse s'en prenait physiquement à sa mère. Tanya ne s'est jamais autorisée à envisager une telle chose. Et elle ne rentre presque jamais à Arlington. Elle appelle sa mère une fois par mois, au mieux, et elles n'abordent aucun sujet personnel. Tanya ne prend pas de nouvelles de Jesse.

– Tanya...

– À moins que ce ne soit une première, et dans ce cas il faut le faire arrêter et en finir au plus vite. Prendre des photos des blessures... Il y a des témoins puisque nous sommes aux urgences. En somme, on a toutes les preuves qu'il nous faut. On obtiendra sans aucun mal une injonction d'éloignement, il sortira de nos vies une bonne fois pour toutes et on n'aura plus jamais à voir son horrible tronche de connard.

– Tanya...

– Quoi ?

– Est-ce que ça va ?

– Ouais.

– Tu parles vraiment très vite.

– Et... là... c'est... mieux ?

Elle entend qu'Eitan prend son élan.

– Tu as dû avoir très peur.

Il utilise sa voix douce, celle que Tanya associe à son éducation religieuse, avec son désir acharné de paternité, avec cet amour qu'il lui porte, si inconditionnel qu'il confine presque au ridicule.

– Je n'ai pas de temps pour une séance de psy, je dois rejoindre ma mère. Je t'appelle plus tard, d'accord ?

– Oui, s'il te plaît. Et Tanya, tiens-moi au courant si tu changes d'avis, je peux venir.

– Promis.

Elle sait toutefois avec certitude que ça n'arrivera pas. Sa vie avec Eitan appartient à une sphère distincte de sa vie avec sa famille. Elle ne veut surtout pas mélanger les deux. Elle ne veut surtout pas prendre le risque de contaminer son bonheur avec cette part d'ombre.

OceanofPDF.com

– Lui et moi, c’est fini, déclare Lorraine.

Elle est assise dans son lit d’hôpital, en blouse médicale, et Nessa est à son chevet, sur un tabouret roulant. Tanya, quand elle revient des toilettes, s’assied sur un second tabouret qu’elle approche brutalement du lit.

– On devrait demander son arrestation, dit-elle en sortant son portable. Tout de suite.

Lorraine secoue la tête avec vivacité puis grimace.

– Non.

– Et pourquoi ça ?

– Ça ne fera que l’énervier encore plus.

– D’accord, mais est-ce qu’il partira ?

Tanya a enfilé son manteau sur son pyjama, pourtant elle dégage quelque chose de professionnel dans sa posture, dans sa façon de se pencher en avant jambes croisées, son téléphone à la main, comme une arme. Nessa se sent rétrécir en présence de sa petite sœur.

– Partir d’où ? demande Lorraine.

– De la maison.

– C’est là qu’il vit, Tanya.

Elle regimbe aussitôt.

– Eh bien, il doit dégager. On ne rentrera pas s’il est là.

– Je ne peux pas le mettre à la porte, Tee.

– Bien sûr que tu peux. Tu ne veux pas porter plainte, et c’est une erreur, laisse-moi te le dire, parce que tu pourrais obtenir une injonction d’éloignement, ce qui le contraindrait légalement à partir.

Sous l'éclairage blafard de l'hôpital, le visage de Lorraine est livide. Son mascara a laissé des traînées et des petits paquets autour de ses yeux injectés de sang.

– Je ne veux pas en faire toute une histoire.

– Mais c'est lui, maman, qui en fait toute une histoire ! Regarde-toi !

Lorraine ne répond rien. L'odeur de fleurs en décomposition s'est accentuée, et Nessa se rend soudain compte qu'elle retient son souffle, qu'elle évite de respirer.

– Maman, est-ce que c'est déjà arrivé ? murmure-t-elle.

– Non, réplique Lorraine avec force. On s'est disputés, c'est compliqué.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué, dit Tanya en montrant le cou de sa mère.

Celle-ci baisse les yeux.

– Je l'ai frappé en premier.

– Je m'en fous.

Le regard de Tanya semble habité. Quelque chose a changé en elle, depuis son retour des toilettes. Elle est passée de la stupeur à la fureur, et Nessa a un peu peur d'elle – des mots qui pourraient franchir ses lèvres. Elle ne connaît plus Tanya comme elle la connaissait dans leur enfance. Et c'est dû à Tanya, qui ne se laisse plus approcher aussi facilement. Dans les situations de crise, elle se retranche... Et Nessa se retrouve seule avec ses interrogations et son sentiment d'inutilité.

– Il t'a étranglée, maman, insiste Tanya.

En quête de soutien, elle lance à sa sœur un regard féroce, mais Nessa est pétrifiée. Elle connaît ça, la honte qui paralyse. Honte de ne pas avoir su que Jesse était capable d'une chose pareille. Alors qu'elle aurait dû le savoir. Pire : Jesse était quelqu'un en qui elle avait toute confiance. Quelqu'un dont elle se sentait proche, qu'elle aimait même peut-être. Tout ça est insoutenable.

– Depuis combien de temps ça dure, cette histoire ? finit-elle par demander, alors que Tanya continue à vriller ses yeux sur elle.

Nessa ne s'explique pas pourquoi elle semble être l'objet de la rage de sa sœur.

– Il n'y a pas d'« histoire », se défend Lorraine, qui continue à fixer Tanya. On s'est disputés et on s'est laissé déborder, lui et moi. Ça arrive parfois.

– Ce n'est pas une dispute, ça. Je n'en reviens pas d'avoir à t'expliquer une chose pareille, maman. Tu serais complètement idiote de le laisser revenir.

– Tanya, ne me parle pas sur ce ton.

– Comment est-ce que je te parle ? riposte-t-elle. Comme une fille qui n'a pas envie de retrouver sa mère morte dans sa propre cuisine ? Tu mesures à quel point la situation déconne ?

– Pourquoi vous vous êtes disputés ? intervient Nessa.

– Il a entendu ce que j'avais dit à son sujet, répond Lorraine d'une voix étranglée, exprimant une émotion pour la première fois de la nuit. Sur le facteur. Et sur le fait que votre père avait confiance en lui. Je n'en reviens pas d'avoir été assez conne pour dire une chose pareille alors que Jesse était juste à côté.

On frappe alors à la porte, un seul coup, et un médecin en blouse blanche entre sans attendre de réponse. C'est un homme si maigre que sa silhouette a presque des courbes concaves.

– Lorraine, dit-il d'une voix à la gravité surprenante pour son physique.

Alors qu'il s'approche du lit, les sœurs font rouler leurs tabourets en arrière, pour lui laisser de l'espace.

– Docteur Reimer. Je vous présente mes deux filles, Nessa et Tanya.

Il leur serre brièvement la main à chacune avant de reporter son attention tout entière sur Lorraine.

– Comment vous sentez-vous ?

Lorraine a un sourire désabusé, et Nessa sent son estomac se nouer dès qu'elle voit les bagues de sa mère.

– J'ai connu des jours meilleurs.

– J'aimerais vous poser quelques questions sur ce qui s'est passé. Vous préférez que vos filles attendent dans le couloir ?

Lorraine considère ses filles avec défiance.

– Elles peuvent rester.

Le docteur Reimer consulte alors le dossier électronique ouvert sur l'ordinateur posé sur une console haute, dans un coin de la chambre, puis il s'assied à côté de sa patiente.

– Pourriez-vous me décrire l'enchaînement des événements de la soirée ?

– C'est mon mari. On s'est disputés.

Elle se touche le sommet du crâne, et Nessa remarque alors combien elle a les cheveux gras. Elle est d'ailleurs étonnée de ne pas l'avoir remarqué plus tôt.

– Il m'a lancé un flacon de savon liquide, qu'il m'a renversé dessus. Et ensuite il m'a étranglée.

Nessa a la nausée. Elle observe Tanya à la dérobée : son visage n'exprime pas la moindre émotion. Maintenant que le médecin est là, elle est sur la réserve, étonnamment, comme si elle voulait se mettre en retrait.

– Avez-vous perdu connaissance ?

– Non.

– Vous n'avez pas vu apparaître des points lumineux dans votre champ de vision, ou d'autres manifestations du même type ?

Lorraine plisse les paupières.

– Un peu, peut-être.

Le docteur hoche la tête.

– Décrivez-moi ce que vous avez vu.

– Dans ma vision périphérique, les choses se sont mises à tanguer. J'ai vu des flashes.

– Et côté déglutition ?

Lorraine se touche la gorge avant de déglutir.

– Ça va. Un peu douloureux.

– Des bourdonnements dans les oreilles ?

– Non.

Le docteur Reimer se redresse.

– Vous voulez bien lever les yeux vers moi.

Lorraine penche la tête en arrière. Il l'ausculte, lui tâte le visage.

– Ça fait mal ?

Lorsque Lorraine déglutit cette fois, Nessa lit dans son regard de la souffrance.

– Un peu.

– Vous avez une hémorragie sous-conjonctivale.

Voyant que sa patiente ne paraît pas comprendre ce qu'il dit, il ajoute :

– Les vaisseaux à l'intérieur de vos yeux ont éclaté.

Lorraine est si surprise qu'elle se tourne vers ses filles.

– C'est vrai ?

Le médecin se rassied à côté d'elle et, quand il reprend la parole, son ton est encore plus enveloppant qu'avant.

– Lorraine, souhaiteriez-vous vous entretenir avec un psychologue ? On peut en faire venir un tout de suite.

Ce n'est pas la première fois qu'il le lui propose. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

Lorraine secoue la tête.

– Je n'en ai pas besoin.

– Je m'excuse d'insister, Lorraine, mais si, vous en avez besoin.

Elles quittent l'hôpital une heure plus tard, avec l'instruction pour Lorraine de se reposer, et le numéro de la permanence téléphonique d'une association spécialisée dans les violences domestiques, pour le cas où Lorraine changerait d'avis.

Elles n'échangent pas un mot pendant le trajet du retour, même si le silence n'est pas le même qu'à l'aller : il s'accompagne d'une tension. Lorraine et Nessa ne se tiennent plus la main. Tanya continue à foncer, et ses coups de volant sont moins doux. Nessa ouvre sa vitre et caresse l'air avec sa main jusqu'à ce que Lorraine lui demande de fermer parce qu'elle a froid.

Lorsqu'elles se garent devant la maison, il est trois heures, et la voiture de Jesse n'est pas là.

– Et s'il revient ? s'inquiète Tanya en coupant le contact.

– Il ne reviendra pas, dit Lorraine. Je lui ai envoyé un texto. Il va dormir chez un ami.

– Et demain ? insiste Tanya.

Lorraine soupire.

– On verra ça le moment venu. On va se coucher maintenant.

Cette nuit-là, Nessa s'efforce d'étouffer ses pleurs dans son oreiller. Elle déteste le regard que Tanya a posé sur elle dans la chambre d'hôpital, la colère qu'elle a semblé éprouver face à l'incapacité de Nessa d'intervenir dans la conversation, ou seulement pour dire ce qu'il ne faut pas. Tanya ne s'est pas recouchée, et Nessa est convaincue que c'est parce qu'elle lui en veut.

Nessa se reproche d'être sortie faire un tour avec Jesse. Elle est gênée d'avoir ressenti une telle joie quand il l'a complimentée, quand il lui a proposé de dire à Henry de dégager. Elle a honte d'avoir avant tout ressenti de la tristesse lorsque Tanya a évoqué l'injonction d'éloignement. La tristesse de ne peut-être plus jamais revoir Jesse.

Nessa en veut à sa sœur, aussi. C'est facile de mettre son nez dans les relations des autres, d'émettre des jugements et de proposer des changements, quand on est attendu à la maison par quelqu'un qui vous aime. Pour les femmes comme Tanya, la peur de la solitude n'existe pas.

Nessa prend son portable pour écrire un message à Henry. *Tu me manques*. Elle sait qu'elle ne l'enverra jamais, pourtant elle laisse les mots là, dans la petite fenêtre de leur fil de textos.

Soudain, un événement stupéfiant se produit. Des points de suspension apparaissent dans la bulle de Henry. Il est en train de lui écrire. Nessa cesse aussitôt de pleurer et attend, le cœur battant. Les points de suspension disparaissent.

Elle attend une heure entière, mais aucun message n'arrive jamais.

Tanya ne remonte pas se coucher cette nuit-là. Elle s'assied dans l'escalier avec son téléphone, elle guette Jesse.

Une voiture se gare devant la maison à cinq heures, et elle se lève. Le déchaînement de son cœur est si violent, si hors de contrôle, que tout son corps palpite. Elle tient son téléphone dans une main et ses clés dans l'autre. Elle a suivi un cours de krav maga il y a quelques années, et elle répète les mouvements dans sa tête. Elle se souvient de la posture initiale de combat, une jambe derrière l'autre, l'attaque avec le coude. Jesse ne risque pourtant pas de s'en prendre à elle. Il est trop malin, trop calculateur pour faire une chose aussi stupide. C'est d'ailleurs tout le problème avec lui – ce que Lorraine refuse de comprendre. Ses emportements n'ont rien d'incontrôlé. Au contraire.

Elle pense à Eitan, à ce qu'il dirait s'il savait qu'elle se prépare à affronter Jesse. « Laisse-moi au moins venir t'aider », insisterait-il. Mais Tanya a appris il y a bien longtemps qu'une seule personne peut vraiment la protéger, et c'est elle.

Jesse entre en chancelant. Il referme la porte derrière lui puis redresse vivement la tête dès qu'il aperçoit Tanya. Il empeste autant que s'il sortait d'une cuve de bière.

– Tu ne peux pas rester ici, lui dit-elle tout bas, pour ne réveiller ni Lorraine ni Nessa.

Il promène son regard autour de lui.

– Je vais dormir sur le canapé.

– Non.

Il soupire.

– Tanya...

Elle déteste ça, quand il prononce son prénom.

– Quoi ?

– Comment va-t-elle ?

Il se décompose, et Tanya comprend qu'il a pleuré, elle remarque ses yeux rougis et son visage marbré.

– À ton avis, enfin ?

Il se laisse glisser à terre et se prend la tête à deux mains.

– Tu as trente secondes pour partir. Sinon, j'appelle les flics.

Jesse s'en va, mais le cœur de Tanya ne ralentit pas. Elle s'allonge sur le canapé et agrippe le plaid bleu, les yeux grands ouverts. Des images défilent dans son esprit, des images qu'elle ne veut pas revoir, de choses auxquelles elle n'a pas pensé depuis des années. Elle essaie de se concentrer sur des détails sans intérêt, comme la couleur des murs, le contact de la laine du plaid sur son menton et ses avant-bras. Elle se force à visualiser Eitan – ses yeux, son nez, ses bras –, leur appartement new-yorkais. Mais elle le revoit sans arrêt, lui, l'expression avide de son visage quand il a fondu sur elle cette fameuse nuit, la lumière tamisée de la chambre. L'espace qui se réduisait.

Elle s'assied. Elle se dirige vers la porte d'entrée pour en secouer la poignée. C'est bien fermé. Ce qui ne change rien à la situation, bien sûr ; Jesse a la clé. Et pourtant ça l'apaise. Elle se rend dans la cuisine et l'allume. Elle évite de regarder l'endroit où, il y a encore quelques heures, Lorraine était avachie par terre. Elle ouvre le réfrigérateur et le congélateur, étudie leur contenu. De la nourriture industrielle, des barquettes de traiteur, des plats préparés. Triste mais pas surprenant.

Elle opte pour une pomme et du beurre de cacahuètes. Sa mère achète la marque préférée des enfants, avec des morceaux croustillants. D'un autre côté, se raisonne Tanya, c'est peut-être un choix de Jesse. Pendant qu'elle mange, le soleil du petit matin pénètre progressivement par la fenêtre pour former des flaques de chaleur. Tanya pense à la lumière dans la chambre de sa mère, elle se demande à quoi ressemblera le visage de Lorraine ce matin, s'il aura changé de forme et de couleur après plusieurs heures.

Le bruit de mastication de Tanya et le bourdonnement du réfrigérateur sont les seuls bruits dans la maison. Comparé à New York, Arlington est si calme que c'en est déroutant. Complètement flippant. Tanya est étonnée d'avoir pu supporter ça, petite, toutes ces heures de nuit, de silence continu. Elle avait Nessa, bien sûr, juste au-dessus d'elle dans leurs lits superposés. Le son de sa respiration, de ses soupirs, de ses murmures. C'était ce qui arrivait quand on partageait sa chambre avec sa sœur. Il n'y avait jamais de silence complet. Parfois, Tanya pouvait quasi entendre Nessa penser.

Elle termine sa pomme et monte chercher ses vêtements de course. Nessa dort. Les rideaux sont tirés, et la chambre est plongée dans une douce lumière bleu saphir, la même que celle des matins de leur enfance.

Nessa remue. À l'adolescence, elles ont démonté les lits superposés et placé chacun d'eux le long de murs opposés.

– Il est quelle heure ?

– Tôt, répond Tanya en furetant dans sa valise. Rendors-toi.

Nessa se retourne et remonte sa couette sur sa tête.

En bas, Tanya s'assied sur la dernière marche pour lacer ses baskets. Il resurgit dans son esprit. Lui. Pas seulement son visage, mais son corps entier. Et cette fois le souvenir de son odeur est présent lui aussi. Un mélange de tabac, de savon mais qui ne parvient pas à masquer quelque chose de putride, comme du jambon avarié. Tanya se relève d'un bond, presse les paumes de ses mains sur ses yeux et secoue la tête pour chasser ces pensées.

Elle se précipite dehors et, aussitôt, elle se sent mieux, libérée de l'atmosphère étouffante qui règne entre ces quatre murs. La journée vient à peine de débiter, le soleil est encore bas à l'horizon, les maisons de Winter Street sont toujours endormies, immobiles et silencieuses. Tanya part dans la direction de Mass Avenue, dépasse les courts de tennis déserts puis l'aire de jeux, tout aussi vide, devant l'école privée – cet établissement rassure Tanya, ça a toujours été le cas, même lorsqu'il était fréquenté par des élèves souffrant de troubles du comportement, qu'elle entendait crier de chez elle.

Plus elle se rapproche de Mass Avenue, et plus les habitations deviennent cossues. Un certain nombre de celles qui existaient dans son enfance ont été détruites et remplacées par de nouvelles, plus grandes et plus modernes. Tanya atteint Mass Avenue, l'artère principale d'Arlington, qui vient de Boston et traverse plusieurs de ses banlieues. Si elle tournait à gauche sur la

route, elle atteindrait assez rapidement North Cambridge – un endroit sordide, sans grand intérêt, très bruyant à cause de la circulation et qui donne cette étrange impression d’être à la fois bondé et à l’abandon, avant, si elle persévérait, de rejoindre la partie de Cambridge plus luxueuse, avec ses constructions en brique recouverte de vigne vierge, ses ponts qui franchissent le Charles et où pullulent les étudiants. Cette petite bulle d’excellence rassurante.

Et enfin Central Square. Quand Tanya pense à cet endroit, elle a l’image d’une cicatrice exposée au soleil, devenue sombre et laide. Elle l’évite autant que possible.

Voilà pourquoi elle prend à droite sur Mass Avenue, en direction du centre-ville d’Arlington puis, au-delà, des banlieues plus cossues – Lexington et Concord. Où la révolution a vu le jour. Demeures spacieuses avec de beaux jardins, les meilleures écoles publiques de l’État. Elle imagine son père, Simone et Ben, encore endormis dans leurs belles chambres silencieuses de Lexington.

Tanya prend de la vitesse, dépasse l’arrêt de bus, une rangée de boîtes aux lettres et un adolescent qui semble complètement défoncé. Bientôt, tout se confond. Le monde est flou, et la respiration de Tanya s’apaise.

À son réveil, Nessa découvre que Tanya est sortie et que Jesse n'est pas rentré. Elle emprunte la voiture de sa mère. Sans connaître l'adresse exacte, elle sait que l'endroit se trouve sur Inman Street, juste à côté de Central Square. Une fois qu'elle a trouvé la rue, la maison de Dan est plus facile à localiser qu'elle ne le prévoyait. C'est rapide aussi, à vingt minutes de route à peine. Elle prend Mass Avenue, longe Porter Square puis Harvard Square, et s'enfonce dans Cambridge. C'est inquiétant de penser qu'il était aussi proche d'elles toutes ces années. Et elle se demande soudain avec horreur si elle a pu le croiser dans la rue, ou monter dans la même rame de métro que lui sans le savoir. Et si elle se retrouvait nez à nez avec lui aujourd'hui, le reconnaîtrait-elle ?

Elle se dirige vers cette adresse comme aimantée par une force d'attraction qui la dépasse. Une fois arrivée à destination, elle se gare le long du trottoir d'en face et elle observe. Le canapé à rayures rouges et vertes est toujours là, dehors, et il y a une voiture garée devant, une Honda gris métallisé, éclaboussée de boue, avec une plaque minéralogique du Rhode Island.

Le temps a une drôle de façon de déformer les dimensions. La maison à deux niveaux est plus petite que dans le souvenir de Nessa, et plus proche de la rue. La minuscule pelouse devant n'est pas plus large qu'une bande étroite, un peu comme la leur, mais elle est d'un beau vert vif – bien entretenue. L'ensemble des lieux est plus soigné et en meilleur état que dans sa mémoire, on pourrait presque croire que la maison a fait un tour chez le coiffeur et perdu un peu de poids. Nessa se fait soudain la réflexion que Dan ne vit peut-être plus ici, même si elle a du mal à imaginer qu'un nouvel occupant aurait décidé de garder ce canapé humide et défoncé.

C'est la première fois qu'elle revient ici depuis cette nuit-là, il y a quatorze ans, et elle ne sait pas pourquoi elle est là, sauf que la nuit dernière, après leur retour de l'hôpital, elle a rêvé de lui alors que ça n'était pas arrivé depuis des années. Elle s'est endormie en pensant à Jesse, et elle s'est réveillée en pensant à Dan. Pour une raison étrange, les deux hommes ont fini par se confondre dans son esprit. Même dans son rêve, ils étaient interchangeables, l'un devenant l'autre, et inversement. Ça répondait à une logique alors, celle des songes. Et Nessa ne l'avait pas remise en question. À son réveil, elle a eu l'impression que c'était une sorte de réponse, ou un indice.

Quelque chose est en train de se passer en elle. Elle transpire et son estomac produit des bruits étranges. La culpabilité, comprend-elle soudain. Elle en est imprégnée. Elle imagine Dan à l'intérieur, avachi dans un fauteuil relax, tête en arrière, pieds relevés, ne se doutant de rien. Nessa se demande ce que Tanya penserait si elle savait que sa sœur est venue ici. Est-ce qu'elle la haïrait ? Ou est-ce que, au contraire, elle comprendrait parfaitement ? Nessa s'interroge : Tanya rêve-t-elle de Dan, elle aussi ? Elle n'osera jamais lui poser la question. Le simple fait de la formuler dans sa tête lui fait si honte qu'elle se sent faiblir... et pourtant elle se la pose.

Nessa reste garée là quinze minutes à traquer des signes de vie à l'intérieur de la maison. Celle-ci demeure si imperturbable qu'il pourrait s'agir d'une photo.

1999

Nessa allait avoir treize ans, quand son père a quitté le 12 Winter Street. La maison, qui s'apparentait à un nid solide aux yeux de Nessa, qui les avait toujours protégés, sans qu'il y ait de questions à se poser, lui semblait soudain fragile et tout sauf fiable. Certains détails qui avaient toujours été présents prenaient tout à coup une autre signification. Le petit marécage à l'arrière, par exemple.

– Admirez un peu cette belle vue, disait Lorraine aux hommes qu'elle ramenait, d'un ton qui se voulait drôle.

Nessa et Tanya les entendaient parler depuis le salon, où elles passaient l'essentiel de leur temps désormais, devant la télévision ou un film. Lorsqu'elles entendaient Lorraine rentrer après un de ses rendez-vous, Nessa baissait le volume du téléviseur et tendait l'oreille. Elle voulait entendre la voix de l'homme qui raccompagnait Lorraine, et celle de sa mère dans ces circonstances.

Avant de l'emmener dans la cuisine, celle-ci passait toujours une tête dans le salon.

– Comment ça va, les filles ? Vous avez assez mangé ?

Elles hochaient la tête en souriant pour la chasser. Lorraine culpabilisait de les laisser seules, pourtant Nessa comprenait sa mère et son besoin d'hommes. Depuis le départ de leur père, la solitude de Lorraine avait pris racine et éclos en quelque chose de sauvage et de terrifiant.

Elle était toujours de meilleure humeur dans les périodes où elle fréquentait quelqu'un – dans ces moments-là, les meilleurs côtés de Lorraine ressortaient, elle se montrait affectueuse et un peu niaise, elle riait à toutes les blagues de ses filles. Son moral pouvait s'effondrer brusquement sans prévenir, alors elle disparaissait dans sa chambre

plusieurs jours d'affilée, racontant sa dernière rupture à ses amies au téléphone, et parfois à Nessa, aussi, quand elle lui montait de quoi grignoter et des bouteilles d'eau gazeuse bien fraîches.

Même si ça lui faisait drôle de voir des inconnus sous leur toit, sa mère était plus heureuse avec ces hommes, et Nessa en venait donc à souhaiter leur présence. Tanya, elle, n'avait jamais aimé ça. Peu lui importait avec qui leur mère avait rendez-vous, ou de quelle humeur cela la mettait.

– C'est tous des gros nazes, avait-elle dit un jour à Nessa, comparés à papa.

Nessa était assez grande, à l'époque, pour ne plus avoir besoin de se percher sur le plan de travail de la cuisine afin d'accéder à la vue de la fenêtre. La nuit, le marécage semblait noir et soyeux, comme un trou dans lequel on pourrait tomber. C'était là que Lorraine embrassait les hommes qu'elle ramenait à la maison. Elle leur montrait la vue, puis elle se retournait et les laissait la plaquer contre le plan de travail, explorer de leurs mains ses flancs et son dos. Nessa ignorait comment elle savait que ça se passait ainsi, mais elle le savait. Ils se taisaient brusquement, et le silence qui s'échappait de la cuisine pour lui parvenir jusque dans le salon possédait une qualité qu'elle était la seule à percevoir. Elle le voyait bien à la façon dont Tanya, pourtant assise à côté d'elle, ne prenait pas la peine de retenir sa respiration. Elle n'y prêtait aucune attention.

Lorsqu'elle était seule dans la cuisine, Nessa se retournait pour avoir le dos collé contre le plan de travail, et elle se penchait en arrière, imaginant qu'elle allait, elle aussi, être embrassée. Elle fermait les yeux et s'enlaçait elle-même, laissait ses mains s'attarder sur sa minuscule poitrine flambant neuve. Elle adorait ses seins plus que tout chez elle. Leur douceur au creux de ses paumes, et surtout leur présence, le fait qu'ils soient à la fois cachés mais visibles sous ses tee-shirts.

En tant qu'aînée, Nessa occupait le lit du haut. Elle adorait être là, dans son cocon, tout près de l'endroit où le mur rencontrait le plafond, si près qu'elle ne pouvait pas vraiment s'asseoir sans se cogner la tête. Quand elle se penchait par-dessus la barrière sur le côté, elle pouvait toucher le ventilateur au plafond. Il lui servait de rangement pour ses affaires. Chaque

fois qu'elle avait besoin de quelque chose, elle n'avait qu'à se pencher pour faire tourner le ventilateur et attendre que la bonne pale soit la plus proche. Elle rangeait son gloss, son vernis à ongles et son miroir compact sur l'une d'elles, son matériel de dessin sur une autre, et un paquet de cigarettes qu'elle avait trouvé dans le sac à main de sa mère sur la dernière. Lorraine s'était mise à fumer après le départ de leur père parce qu'elle pensait que cela l'aiderait à perdre du poids. Elle aurait été contrariée de savoir que Nessa était au courant, et donc sa fille aînée faisait semblant de ne pas remarquer que son haleine et ses cheveux sentaient le tabac, qu'elle s'absentait régulièrement de la maison pendant cinq minutes pour fumer sur le côté de la maison. Parfois, quand Nessa était seule, elle sortait une cigarette et la glissait entre ses lèvres, soufflait une fumée imaginaire sur un visage imaginaire et murmurait son nom en direction du plafond. « Je m'appelle Nessa », disait-elle, comme si quelqu'un venait de l'aborder.

La chambre de Lorraine se trouvait au bout du couloir, et depuis que le père des filles ne vivait plus là elle n'aimait pas y dormir seule. Il lui arrivait de passer la nuit dans leur chambre, dans le lit du bas avec Tanya. Elle disait qu'elle aurait volontiers partagé celui de Nessa, mais qu'elle devait toujours se lever en pleine nuit pour aller aux toilettes et qu'elle n'avait aucune envie d'avoir à emprunter l'échelle.

Lorraine travaillait dans un centre pour adultes atteints de déficiences motrices, Stand Together, où elle les aidait à faire des choses telles que s'habiller, manger ou se laver. Certains avaient besoin d'aide pour se préparer des repas ou postuler à des emplois, et Lorraine était aussi là pour eux. Le vendredi, c'était le jour de sortie, dans un parc du coin ou au magasin de beignets Dunkin' Donuts. Les journées de Lorraine étaient longues, mais elle aimait que son travail ait du sens, elle aimait embellir la vie de ceux dans le besoin.

Dans le monde de Lorraine, il y avait deux catégories de personnes : celles qui donnent et celles qui prennent. Elle donnait, et son ancien mari prenait, lui.

– C'est ce qui a fait que ça a marché au début, avait-elle expliqué aux filles, et que ça s'est fini ensuite.

À la façon que Lorraine avait de lui parler, comme à une adulte, Nessa devinait que sa mère la rangeait dans la catégorie de celles qui donnent, elle aussi. Lorraine les pensait semblables de ce point de vue, et le lien qui les unissait était, pour cette raison, différent de celui qui l'unissait à Tanya. Ce que Lorraine n'avait pas compris à l'époque, c'est que Nessa appartenait en réalité au camp des profiteurs. Et personne ne voyait à quel point elle prenait.

C'était parfois de petites choses : des billets d'un dollar dans le tiroir de la table de nuit de Lorraine, ou des bonnets et des moufles qu'elle chipait dans la caisse des objets trouvés de l'école. Pendant les cours d'arts plastiques, elle fourrait des stylos à paillettes et des gommes dans ses poches. Un jour, elle avait même embarqué une boîte entière de feutres sans que personne remarque rien. Après Halloween, cette année-là, elle avait piqué des bonbons à Tanya pour pouvoir faire durer les siens plus longtemps.

Pendant son heure de liberté à la maison, entre la fin de ses cours et le retour de sa mère ou de sa sœur, Nessa pétait un plomb. Elle aimait engloutir une pizza surgelée entière et plusieurs cookies, avant de monter dans sa chambre avec un paquet entier de crackers au fromage, qu'elle grignotait en faisant ses devoirs. À l'heure du dîner, son ventre menaçait d'éclater, ce qui ne l'empêchait pas de manger le repas préparé par sa mère, même s'il s'agissait d'une autre pizza. Il fallait faire les courses deux fois plus souvent.

Récemment, elle avait été plus loin : un gloss parfum pastèque, piqué à la supérette, alors même qu'elle avait l'argent pour l'acheter dans sa poche. Ça avait été plus facile que prévu, il avait suffi de fourrer le petit objet dans la manche de sa veste et de sortir du magasin, sans un mot, avec un air innocent – c'était son air naturel, de toute façon. Tous les matins, elle le récupérait sur la pale du ventilateur et s'en appliquait avant de partir au collège. Il recouvrait ses lèvres d'un petit voile brillant rosé, qui rappelait à Nessa l'aspect des fleurs sous la pluie. Quand Tanya lui avait demandé si elle pouvait en mettre elle aussi, Nessa était retournée à la supérette et en avait piqué un second pour sa sœur.

Lorraine rencontrait des hommes sur un site ; son amie Wendy l'avait aidée à s'inscrire. Nessa fouinait parfois sur l'ordinateur maternel – la page du site en question était ouverte la plupart du temps – pour voir à quoi s'attendre. Sa mère avait téléchargé trois photos sur son profil : Nessa avait déjà vu deux d'entre elles dans les albums de famille du salon, mais elle ne connaissait pas la dernière. Sur la première, Lorraine portait sa blouse préférée, léopard, et elle avait une main sur la hanche. Elle était jolie, soignée, et paraissait un peu agacée, comme si la personne derrière l'objectif venait de faire une blague stupide. Nessa imaginait son père disant : « Montre-moi tes jolies dents bien blanches, chérie », ce qu'il disait souvent, à l'époque où il appelait encore Lorraine « chérie ». Venait ensuite un gros plan de Lorraine, en plein éclat de rire, les yeux plissés et pétillants. Nessa avait reconnu l'expression de sa mère, celle qu'elle avait sur une photo prise toujours par son père sur la plage, avec Tanya et elle. Le cliché avait été recadré et on ne voyait plus des deux filles que le sommet de leurs épaules bronzées.

Sur le troisième, Lorraine était presque méconnaissable. Elle portait une robe noire que Nessa n'avait jamais vue, et elle fixait l'objectif avec un regard intense et les lèvres légèrement entrouvertes – on aurait dit qu'elle s'apprêtait à confier un secret.

Nessa avait poursuivi son exploration du site et découvert que Lorraine échangeait régulièrement des messages avec un certain Raymond. Raymond perdait ses cheveux, il avait un gros nez mou et un sourire charmant mais hésitant, qui laissait penser qu'il n'était pas certain de pouvoir montrer ses dents. Il avait proposé à Lorraine un dîner, et elle avait accepté. Puis il lui avait soumis les noms de quatre restaurants possibles, et Lorraine n'avait pas encore répondu. Nessa la soupçonnait d'être déçue. Elle n'aimait pas avoir à décider ; elle préférait un homme qui prenait les choses en main.

C'était un vendredi, et les filles passaient la nuit chez leur père. Nessa et Tanya avaient préparé leurs sacs en prévision de leur soirée dans le nouvel appartement où vivait désormais Jonathan, au sein d'une résidence. Il y avait une piscine dans son bâtiment, et un élégant hall d'entrée avec de gros fauteuils confortables, des distributeurs de boissons et de nourriture. Nessa avait l'impression de loger dans un hôtel chic.

Jonathan avait dû partir pour le travail à Salt Lake City, et les filles n'étaient jamais restées aussi longtemps sans le voir – six semaines.

Nessa se trouvait dans la cuisine avec sa mère lorsqu'elles l'avaient entendu arriver et klaxonner. Lorraine, occupée à couper des légumes, avait secoué la tête et souri avec amertume.

– Nessa, dit-elle sans quitter la planche des yeux, tu peux dire à ton père de venir, s'il te plaît ?

– Bien sûr, répondit-elle avant de courir le chercher.

La voiture de Jonathan, garée devant la maison, vibrait de chaleur et de musique. Elle avait des vitres teintées, et dès qu'il aperçut sa fille, il baissa la sienne pour sortir la tête.

– Hé, Ness !

Elle lui fit un signe de la main. Il était rasé de frais et ses cheveux étaient plus courts. Elle tenta de lui sourire, mais elle avait l'impression d'être laide, comme quand on sourit pour une photo et qu'on sait, sans avoir besoin de voir le résultat, qu'elle est ratée.

– Maman voudrait que tu viennes.

Jonathan sourit à son tour, d'une façon suggérant qu'il s'attendait à ce que Nessa dise ça, et se tourna ensuite vers le siège passager. Elle ne comprit qu'à cet instant qu'il n'était pas seul dans la voiture.

– J'en ai pour deux minutes, dit-il.

Et même si elle ne pouvait pas voir à qui son père parlait, Nessa sut, au ton employé, que c'était une femme. L'idée que son père fréquente une autre femme forma un nœud douloureux dans la poitrine de Nessa. À dire vrai, c'était un tout autre sujet que celui de voir Lorraine avec un autre homme, principalement parce que Jonathan savait ce qu'il voulait, alors que Lorraine cherchait encore à déterminer ses besoins.

Nessa repartit en courant vers le perron pour le regarder approcher. Elle n'avait plus souvent l'occasion de le voir rentrer à la maison, et elle voulait graver cette image dans sa mémoire.

Quand il arriva dans l'entrée, Lorraine sortit de la cuisine – elle venait de se remettre du rouge à lèvres et tenait une spatule.

– Comment s'est déroulé ton voyage ? lui demanda-t-elle d'une voix inhabituellement aiguë. Je voulais qu'on parle ensemble du traitement de Tanya.

– Elle continue à prendre ce truc contre les brûlures d'estomac ?

Il fourra ses mains dans les poches de sa veste puis ajouta :

– Le voyage s’est bien passé, merci. J’ai eu beaucoup de travail.

Lorraine hocha la tête. Elle avait son visage sérieux, celui dont elle se servait pour parler de ses patients.

– Oui. Elle doit prendre un comprimé entre trente et cinquante minutes avant de manger. Pas après, sinon c’est moins efficace.

Elle jeta un coup d’œil à sa fille aînée.

– Nessa a l’habitude.

Jonathan sourit en se frottant les mains.

– OK, super. C’est comme l’autre fois.

– Tanya n’a pas encore fini son sac, tu veux entrer ?

Elle tendit le menton en direction de la porte, qu’il avait laissée ouverte.

– Ça éviterait de transformer la maison en glacière.

– Pardon, s’excusa-t-il en fermant. Elle en a encore pour longtemps ?

– C’est bien possible, répondit Lorraine au moment où Tanya apparaissait au sommet de l’escalier.

Son sac à dos était si rempli qu’il menaçait d’éclater.

– Bonjour, papa.

Sans prévenir, elle retira son sac pour le lancer au pied des marches, où il atterrit avec fracas.

– Les filles, je vous présente Simone, leur dit Jonathan, au moment où elles montaient sur la banquette arrière.

Tanya était occupée à chanter une version détournée de « Vive le vent ». Quand elle se rendit compte qu’il y avait une quatrième personne dans la voiture, elle se transforma en statue.

– C’est une amie du travail, ajouta leur père.

Simone se tourna vers les deux sœurs en souriant. Elle était jolie, pas de la même façon que leur mère, douce et romantique. Non, Simone avait ce genre de beauté qui vous fait douter de sa réalité. Elle avait le teint mat, des traits d’une perfection impensable – une bouche en bouton de rose, des yeux de la forme et de la couleur des amandes, des cheveux qui accomplissaient le miracle d’être à la fois châains, dorés et bronze.

– J’étais impatiente de faire votre connaissance à toutes les deux.

Elle tendit le bras pour leur serrer la main, mais Nessa et Tanya se contentèrent de la fixer du regard.

– Enchantée de vous rencontrer, finit par lâcher Nessa, parce qu’il fallait bien que quelqu’un dise quelque chose.

Simone retira son bras et se tourna de nouveau vers le pare-brise.

– Moi aussi, Nessa.

Surprise que cette femme connaisse son prénom, elle la vit échanger un sourire avec Jonathan qui lui serra le ventre.

À côté d’elle, Tanya gigotait, elle n’arrivait pas à retirer son sac à dos, et elle tirait sur son écharpe qui s’était emmêlée dans les bretelles. Nessa l’aida à se dépêtrer. Il y avait une pesanteur dans la voiture, qui émanait surtout de Tanya. Nessa comprenait ce qu’elle éprouvait. Elle se sentait coincée, elle avait terriblement envie de pleurer, mais elle savait que ça ne servirait à rien, parce que leur vie ressemblait à ça dorénavant.

– Qu’est-ce que vous voulez pour le dîner, les filles ? lança leur père. Une pizza ?

Simone se retourna vers elles, et Nessa se demanda si elle pensait être incluse dans l’expression « les filles ».

– On mange tout le temps de la pizza, répondit Tanya d’un air maussade.

– C’était juste une proposition, Tee. On choisira ce qui vous fait plaisir.

– Il y a un excellent restaurant indien juste à côté de chez votre papa. Vous aimez la nourriture indienne ?

Après avoir jeté un regard noir à Simone, Tanya murmura, en direction de Nessa : « Des pâtes. »

– Tanya aimerait des pâtes, répéta-t-elle à leur père.

Puis elle sourit à Simone, qui continuait à les regarder. Une part d’elle se sentait fière qu’une femme aussi belle la considère avec autant d’intérêt, même si elle avait le pressentiment qu’il fallait davantage l’attribuer au charme de son père qu’à l’une de ses qualités à elle.

Jonathan était de ces hommes qui font rire les femmes et qui intimident les petites filles. Il avait un sourire qui vous donnait envie d’y répondre. Nessa avait compris ce jour-là que ce n’était pas rien d’avoir cet atout dans sa vie – en tout cas ça avait été quelque chose de très important pour leur mère. Maintenant qu’elle était privée de Jonathan, Lorraine pataugeait, elle passait son temps à regarder autour d’elle, à essayer de comprendre qui elle pouvait bien être sans lui.

– Alors, c’est décidé, pâtes pour le dîner, déclara Jonathan.

Brusquement la voiture accéléra, et ils se retrouvèrent sur l’autoroute qui les conduirait de l’autre côté de la ville, dans la résidence de leur père. Ils gardèrent tous le silence, et Nessa pensa à sa mère, seule à la maison, avec son rouge à lèvres foncé et sa spatule.

Après le dîner, Jonathan voulut savoir qui aimerait faire un plongeon dans la piscine, et Tanya bondit en s’écriant : « Moi, moi, moi ! » Nessa l’accompagna dans la salle de bains pour qu’elles se mettent en maillot de bain. Elles se déshabillèrent et laissèrent leurs vêtements en tas sur le carrelage avant de danser en faisant de vilaines grimaces devant le miroir.

Tanya s’arrêta brusquement de gesticuler pour fixer la poitrine de Nessa dans le miroir.

– Des seins ! s’écria-t-elle.

– Jalouse ? rétorqua son aînée avec un sourire narquois.

– Non, dit Tanya, même si Nessa lisait le contraire dans le regard de sa sœur.

Après avoir enfilé son haut de maillot, Nessa mit les deux mains derrière sa tête puis adopta une pause aguicheuse en se regardant dans le miroir. Tanya l’imita, mais on aurait plutôt dit qu’elle avait un rot coincé.

– Tu la trouves jolie, Simone ? demanda Nessa.

Tanya enfila les bretelles de son une-pièce rose.

– Elle ressemble à ça.

Elle fronça les sourcils et loucha tout en faisant des dents de lapin. Elle était si vilaine qu’elles se roulèrent de rire par terre.

La salle où se trouvait la piscine résonnait et était si bien chauffée que l’hiver semblait soudain très loin. L’eau était d’un beau bleu vif, presque couleur de bonbon, qui devenait plus foncé à l’endroit le plus profond et qui scintillait un peu sous l’éclairage tamisé. Nessa et Tanya étaient descendues pieds nus. Tanya s’approcha du bord du bassin, s’assit et immergea ses pieds, avant de remuer les jambes. Nessa s’agenouilla à côté et mouilla ses doigts. Elle toucha la nuque de sa sœur, qui poussa un cri strident.

Leur père et Simone les rejoignirent, lui en maillot de bain bleu marine, elle en deux-pièces jaune.

– Elle est comment ?

Tanya remua l'eau avec ses pieds puis répondit à Simone :

– Froide.

Nessa descendit dans l'eau, et un frisson lui remonta le long du dos. Elle prit une profonde inspiration, ferma les yeux de toutes ses forces et mit la tête sous l'eau. Dans le silence épais elle étendit les bras et les jambes, et elle se propulsa en avant, aussi rapide et légère qu'une anguille.

Nessa ondulait vers le grand bain quand elle sentit une main lui attraper le pied. Elle remonta aussitôt à la surface dans une gerbe, prête à se jeter sur sa sœur, mais en ouvrant les yeux elle constata que celle-ci était encore assise au bord du bassin avec Simone. C'était son père qui était dans l'eau avec elle, un sourire jusqu'aux oreilles.

Elle plongea dans sa direction et chercha à lui attraper le pied à tâtons. Lorsqu'elle réussit à le saisir, elle serra de toutes ses forces et sentit les orteils de son père se recroqueviller à l'intérieur de sa paume. Elle remonta en se tortillant, satisfaite. Des bulles s'échappaient de sa bouche et de son nez, laissant penser qu'elle débordait de bonheur.

En rouvrant les yeux, pourtant, elle vit que Simone et Tanya étaient en train de patauger dans la piscine, elles aussi ; Nessa n'avait plus son père pour elle seule. Tanya se pinça le nez, avala une immense goulée d'air et mit la tête sous l'eau. Simone, elle, se laissait flotter comme dans une baignoire, ses longs cheveux mouillés jusqu'à la nuque, mais secs sur le sommet du crâne.

– Marco ! cria Jonathan en fermant les yeux d'un geste théâtral avant de décrire un tour sur lui-même dans l'eau.

Seule Simone participa au jeu et répondit :

– Polo !

– Marco ! répéta-t-il.

Tanya rejoignit Nessa en nageant comme un petit chien et lui éclaboussa le visage. Nessa lui rendit la pareille, et sa petite sœur rit aux éclats.

– Polo, dit de nouveau Simone, d'une voix à peine plus forte qu'un souffle, ce qui n'empêcha pas Jonathan de l'entendre.

Il avança dans l'eau vers elle, à l'aveugle, et soudain Nessa comprit pourquoi sa mère disait que son père était quelqu'un qui prenait.

Simone passa la nuit à l'appartement. Leur père tenta de faire comme s'il n'y avait rien de plus naturel, pourtant Nessa voyait bien les regards qu'il jetait dans leur direction, à Tanya et à elle, pour tenter d'évaluer leur réaction. Les deux sœurs dormirent sur le canapé-lit du salon avec les draps, la couette et les oreillers que Jonathan avait achetés exprès pour elles. Au moment de leur faire un bisou de bonne nuit, il leur demanda si elles voulaient entendre la berceuse que Lorraine et lui avaient pour habitude de leur chanter quand elles étaient petites. L'idée qu'il puisse l'entonner seul heurta Nessa dans sa chair, mais Tanya accepta sa proposition, et elle dut donc se tourner vers le mur, qu'elle fixa tout en plantant ses ongles dans ses paumes le temps que la chanson se termine. Le silence était si parfait que rien ne venait lutter avec la voix de leur père, et la berceuse parut durer une éternité.

Le matin, pendant que leur père préparait le petit déjeuner, Nessa s'enferma dans la salle de bains et fouilla dans le vanity-case de Simone. C'était un véritable coffre au trésor, avec des dizaines de tubes argentés, de palettes en plastique contenant plusieurs teintes de blushs, et toute une variété d'instruments de maquillage dont elle ignorait l'usage. Elle aimait la sensation des différents tubes et pinceaux, ces objets chers et mystérieusement féminins.

Puis un tableau prit forme dans son esprit. Elle était avec Simone. La scène était d'une grande précision, si pleine de détails qu'on aurait cru qu'elle s'était déjà produite, alors même que c'était impossible, puisqu'elle ne connaissait Simone que depuis la veille. Simone lui montrait comment se maquiller. Elle se baissait, lui appliquait du blush sur les joues, soufflait pour chasser l'excédent de poudre. « Ferme les yeux », disait Simone pendant qu'elle lui mettait du mascara. Dans cette scène imaginaire, Nessa était plus âgée et plus jolie. Elle avait gardé toutes ses qualités et s'était débarrassée de ses vilains défauts ; elle était une version améliorée d'elle-même.

Dans cette scène, elle se préparait pour un rendez-vous. « Ne le laisse pas te faire des choses dont tu n'as pas envie, lui disait Simone. Maintenant presse tes jolies lèvres l'une contre l'autre. » Et elle faisait le geste pour le

montrer à Nessa. Jonathan n'était pas présent, mais Nessa savait qu'il était juste de l'autre côté de la porte de la salle de bains, qu'il guettait leur sortie.

Ces images étaient si apaisantes que Nessa s'autorisa à s'y plonger. Elle les fit défiler à plusieurs reprises dans sa tête – le maquillage des joues, des yeux et des lèvres –, répétant les mots de Simone. Au bout de quelques minutes, elle eut cependant le sentiment qu'elle devait arrêter. Elle rouvrit les yeux et se força à regarder son reflet tel qu'il était, sans laisser son imagination le déformer, lui donner l'illusion qu'elle était plus heureuse, plus jolie ou plus mince que dans la réalité.

Elle n'essaya pas le maquillage – elle n'était pas assez bête pour afficher des preuves de son méfait sur son visage –, mais elle fourra deux tubes de rouge à lèvres, un crayon pailleté pour les yeux et un des blushs rose pâle dans ses poches. Elle fouilla encore dans le vanity-case et trouva un petit pochon en velours sur lequel était écrit, en lettres argentées : *Salt Lake City, Bijouterie Morgan*. Il contenait une chaîne en or si légère et fragile que, lorsque Nessa la fit tomber dans sa paume, elle ressentit un très léger chatouillis qui disparut rapidement, comme si le bijou s'était confondu avec sa peau. Elle le plaça devant son cou pour voir ce que ça donnait sur elle, puis elle s'assit, retira sa chaussette, et glissa la chaîne à l'intérieur avant de l'enfiler de nouveau.

Jonathan avait préparé des gaufres pour le petit déjeuner, et Nessa en avait déjà englouti trois alors que les autres attaquaient à peine leur deuxième.

– Doucement, Ness, lui dit son père. Tu vas te rendre malade.

Elle haussa les épaules, prit le temps de bien mâcher les bouchées suivantes en ouvrant grand la bouche pour que son père puisse voir que la gaufre avait été réduite en bouillie. En s'appliquant à déglutir bruyamment, elle pensa soudain au traitement de sa petite sœur.

– Papa, tu n'as pas donné son comprimé à Tanya.

– Ah, oui ! Merci, Nessa.

Jonathan versa du sirop d'érable sur ses gaufres. Il avait les cheveux dressés sur un côté de son crâne, et les plis que l'oreiller avait laissés sur son visage lui donnaient, étonnamment, l'air d'être nu, comme si Nessa voyait une partie de son corps qui aurait dû être couverte.

– Tee ? On va prendre ce comprimé, hein ?

À cet instant précis, Nessa haït son père.

– T’es débile ou quoi ?

Jonathan, Tanya et Simone se tournèrent tous vers elle.

– Un vrai débile, putain.

– Nessa, comment est-ce que tu...

Elle interrompit son père :

– Maman t’a bien spécifié qu’elle devait prendre son traitement avant de manger sinon ça sert à rien.

Elle hurlait.

– Et maintenant, si elle a des brûlures d’estomac, ce sera à cause de toi !
Et si elle vomit aussi !

– Calme-toi, Nessa. Ce n’est pas la fin du monde.

Il se tourna vers Tanya.

– Tee, tu peux prendre le comprimé même si tu as déjà mangé, tout ira bien.

Tanya hocha la tête en regardant sa gaufre entamée, et Simone recula sa chaise, donnant l’impression qu’elle allait proposer d’aller chercher le médicament.

– Tu n’en sais rien, insista Nessa.

– Je te demande pardon ?

Nessa comprit alors qu’elle mettait son père mal à l’aise devant Simone.

– Tu n’en sais rien, si tout ira bien. Tu fais comme si tu savais tout, alors que c’est faux.

Elle se leva.

– Je vous prie de m’excuser, ces gaufres sont vraiment dégueulasses.

Elle attendit que Tanya éclate de rire ou que son père hurle, mais ils restèrent silencieux. En quittant la cuisine, elle sentit tous les regards la suivre et elle tira sur son tee-shirt pour couvrir les bourrelets sur ses hanches que Lorraine appelait des poignées d’amour, même si Nessa ne comprenait pas pourquoi : elles n’avaient rien d’aimable.

Personne ne parla à Lorraine de l’incident du petit déjeuner. Ni Nessa, ni Tanya, ni leur père. Elle n’aurait su dire s’ils ne voulaient pas l’humilier ou s’ils craignaient, pour le faire, d’avoir à mentionner Simone.

Cette nuit-là, quand Nessa fut certaine que sa mère et Tanya dormaient toutes les deux dans le lit du bas, elle sortit son nouveau maquillage de sa poche et le rangea sur la pale du ventilateur qu'elle avait fait tourner vers elle, avec le gloss à la pastèque. Dans le noir, elle admira sa collection, composée de pièces de choix qui formaient un ensemble parfait, comme une petite famille. Elle imagina son reflet dans le miroir le lendemain matin, son visage quelconque qu'elle embellirait.

Quant au collier en or toujours caché dans sa chaussette, elle décida de l'offrir à sa mère. Elle profiterait d'une absence de Lorraine pour entrer dans sa chambre et elle le mettrait à un endroit suffisamment visible pour être sûre que sa mère le trouverait, mais sans mise en scène particulière, pour que celle-ci ne puisse pas deviner comment il avait atterri là. Au début, Lorraine serait sans doute perplexe. Elle ne se rappellerait pas avoir acheté cette chaîne, et elle se creuserait les méninges, puis finirait par se dire qu'il s'agissait d'un vieux cadeau qu'elle avait tout bêtement oublié. Elle interrogerait peut-être ses filles, et comme Tanya n'en saurait rien, Lorraine secouerait la tête et oublierait toute cette histoire.

« Aucune idée non plus, maman, dirait Nessa, mais il te va vraiment bien.

– Tu trouves ? » répondrait Lorraine en effleurant le collier brillant autour de son cou.

Nessa sourirait, peut-être même qu'elle irait prendre sa mère dans ses bras et lui dirait :

« Mais oui, regarde-toi dans un miroir, maman. Tu verras comme tu es belle. »

À son retour de son jogging matinal, Tanya constate que Nessa est sortie et que Jesse n'est pas encore revenu. Elle dit à Lorraine qu'elle a une course à faire, pour le travail, puis elle prend sa voiture de location et va rejoindre Simone à leur lieu de rendez-vous habituel. Tanya et Simone ont découvert Rosie's l'année de première de Tanya, à l'époque où elles ont commencé à sortir ensemble. C'est un café discret, dans une petite rue qui donne sur Harvard Square. Les mois les plus chauds de l'année, il y a même une terrasse à l'arrière, où elles ont justement prévu de se retrouver ce jour-là. Leurs rendez-vous ne sont pas secrets, même si aucune d'elle n'en parle à personne dans la famille.

Simone est déjà là quand Tanya arrive, installée à une table extérieure. Elle porte une robe longue jaune qui épouse son corps élancé, et des sandales compensées. Elle a raccourci ses cheveux, un carré au niveau du menton, avec une raie sur le côté. Lorsqu'elles sont ensemble, les gens les prennent souvent pour une mère et sa fille, et même si Tanya ne laisse jamais rien transparaître, ça lui fait plaisir – cette petite comédie qu'elles jouent ensemble, en se tenant un peu plus près l'une de l'autre que d'habitude, avec Simone qui paie l'addition pour elles deux.

Aujourd'hui, sa beauté est presque une offense. Une façon de narguer Lorraine.

Plus tôt dans la matinée, Tanya a envoyé un bref texto à Simone pour l'informer de ce qui s'était passé, si bien que celle-ci dès qu'elle aperçoit sa belle-fille à l'entrée de la terrasse se lève pour l'accueillir avec des gestes qui expriment de l'effolement.

– Je suis heureuse de te voir, dit-elle en embrassant Tanya sur la joue.

Aussi loin que remontent ses souvenirs, sa belle-mère a toujours porté le même parfum, Rose Noir, qui se vend dans un petit flacon en verre vendu cent quatre-vingt-dix dollars dans les grands magasins. Tanya a fait des recherches.

– Moi aussi, dit-elle en ressentant alors un pincement de culpabilité à l'idée de lui dissimuler quelque chose.

Elle n'a eu aucun mal à cacher sa grossesse à sa mère et à sa sœur, et subitement, elle a l'impression de mentir.

Elles s'asseyent et remontent leurs lunettes de soleil sur le sommet de leur crâne.

– Est-ce que le bras de Ben va mieux ?

– Oui, oui, répond Simone en agitant la main. Tanya, dis-moi, comment va-t-elle ? Et toi ?

– Son visage est dans un de ces états... Mais ça va passer. Il est revenu cette nuit, il devait être cinq heures.

Simone ouvre de grands yeux ébahis et indignés, et malgré elle Tanya en est réconfortée.

– J'ai réussi à le faire repartir.

– Il est dangereux, ma chérie. Tu ne devrais pas l'affronter seule.

– On va demander une injonction d'éloignement.

– Ah tant mieux.

– Enfin, elle ne se montre pas très coopérative.

– Ta mère ?

Tanya hoche la tête. Simone pince les lèvres. Elle s'interdit de dire quoi que ce soit sur Lorraine. Ça a toujours été le cas.

– Et comment va Nessa ?

– Elle est autant dans le déni que notre mère. C'est toujours la même histoire avec Jesse.

Une serveuse apporte leurs cafés, qu'elle pose délicatement sur la table, ainsi qu'un petit pot de crème.

– Est-ce que je peux avoir du lait de soja ? demande Simone.

– Et moi un thé à la menthe, ajoute Tanya. Merci.

La serveuse repart aussitôt vers le comptoir.

– J'essaie d'éviter la caféine, explique Tanya.

– Ah, je ne savais pas. Je n'aurais pas dû passer commande sans te consulter avant.

– Ne t’en fais, c’est récent.

– Tu as du mal à dormir ?

– Pas vraiment. Je tente juste de m’en passer.

Elle ne quitte pas Simone des yeux en prononçant ces mots, et elle s’avise qu’elle a un don pour le mensonge. Simone n’envisagerait pas un seul instant que Tanya puisse lui dissimuler quoi que ce soit.

– Eitan va venir ?

Tanya fait non de la tête.

– Trop de travail ?

– Il aurait pu se libérer, je crois. C’est trop dur pour moi, de tout gérer de front. Tout le monde. Ça serait une source de stress supplémentaire de l’avoir ici. Je préfère ça... cloisonner ces deux parties de ma vie.

Simone semble hésiter à dire quelque chose, et Tanya sait qu’elle cherche le meilleur moyen de la sonder. Elle ne lui en laisse pas l’occasion.

– Tu as prévenu mon père ?

– Pas encore, répond Simone. Je le ferai, en rentrant. Je voulais te parler d’abord.

– Merci. Et Ben va bien ?

– Très bien, ma chérie. On lui a retiré son plâtre juste à temps pour la fin de la saison de base-ball.

– Tu as des photos ?

Simone sourit et sort son portable de son sac pour le tendre à Tanya, qui fait défiler les clichés.

– J’adore celle-ci, dit-elle en tournant l’écran vers Simone.

Ben est en tenue de base-ball, il encourage son équipe depuis le banc de touche. Son bras gauche est dans un plâtre couvert de signatures et de messages, et il lève son bras droit au-dessus de sa tête, d’un geste triomphal. Tanya est surprise chaque fois qu’elle voit une photo de Ben, et encore plus quand elle a l’opportunité de le voir en chair et en os, à l’idée qu’il est son petit frère. Elle n’a pas l’impression qu’ils sont liés au même titre que sa sœur et elle le sont. Tanya aime Ben, mais d’un amour distant et simple, moins crucial. Comme elle aime son père.

Il a fallu beaucoup de temps, dix ans à dire vrai, pour que Tanya se sente suffisamment à l’aise avec Simone et lui parle ouvertement. Maintenant que c’est le cas, ses conversations avec sa belle-mère sont devenues essentielles pour l’aider à supporter les réunions de famille. Tanya peut se confier sans

fard, et si elle souhaite couper court à la discussion, Simone le comprend tout de suite.

La serveuse apporte le thé et le pichet de lait de soja. Tanya regarde sa belle-mère le verser dans son café, former une élégante spirale blanche dans le liquide presque noir.

Lorsqu'elle était plus jeune, Tanya haïssait Simone. Étant donné les circonstances, c'était tout à fait naturel. Elle avait fini par surmonter sa haine pour sa belle-mère – à moins que cette haine n'ait plutôt été destinée à son père. Simone était différente de Lorraine. Elle était raffinée et sûre d'elle, elle avait un diplôme en droit de Harvard et une maison de vacances à Martha's Vineyard. Elle venait d'une famille riche, et ça se voyait à sa façon d'interagir avec le reste du monde. Elle était habituée à obtenir ce qu'elle désirait, et Tanya avait pris l'habitude, quand elle était avec elle, de le faire aussi. Lorsqu'elle avait postulé à des cursus en droit, le père de Simone, un juge aux affaires familiales retraité, lui avait écrit une lettre de recommandation et avait passé un coup de fil au responsable des admissions de Columbia pour « appuyer sa candidature ». Le jour où Tanya avait reçu une réponse positive, c'est Simone qu'elle avait appelée en premier.

Simone, une intellectuelle juive formée dans l'une des meilleures universités du pays, était la femme dont Jonathan avait toujours dû rêver, et il s'était accroché à elle sans avoir un seul regret. Il s'était impliqué dans sa vie avec elle comme il ne l'avait jamais fait avec Lorraine, à ce que Tanya en savait. Et elle avait mis du temps à comprendre que Simone n'y était pour rien, et que cela en disait long sur son père, en revanche.

Simone et sa famille, originaire de Manhattan, étaient de ceux assez élégants pour ne pas exhiber leur chance en société – et pourtant on sentait, dès qu'on leur parlait, que la vie les avait favorisés. Leur intelligence, leur assurance discrète... elles sautaient aux yeux. À l'instar d'une hygiène irréprochable. Toutefois Tanya savait que ça n'était pas à la portée de tout le monde. L'existence que Simone et Jonathan menaient désormais à Lexington – celle qu'ils offraient à Ben – coûtait cher, et la possibilité de son accès se transmettait de génération en génération.

Simone ne le dirait jamais à Tanya, mais elle n'aurait pas accepté d'élever son fils dans une maison aussi petite, avec un voisinage aussi contigu, à Arlington, où les écoles n'étaient pas exceptionnelles. Plus tard, Ben ferait sans doute des études supérieures à Harvard et identifierait un

nouveau type de diabète, à moins qu'il ne devienne un violoncelliste de renommée mondiale. Il avait commencé à prendre des cours l'année de ses quatre ans. « Bientôt, il devra faire un choix entre le base-ball et le violoncelle », lui avait dit Simone récemment. Les universités ne s'intéressent qu'à l'excellence. Sa chambre mesure le double de la taille de celle que Nessa et elle ont eue en grandissant. Elle est décorée sur le thème du base-ball, avec des stickers sur les murs et une collection de balles dédicacées exposée sur la dernière étagère de sa bibliothèque. Tanya n'en veut ni à Ben ni à Simone. Elle comprend. C'est normal de vouloir offrir à son enfant ce qu'on a eu, et même davantage. Celui à qui elle en veut, c'est son père.

Après le divorce, sa mère est restée vivre sur Winter Street avec Nessa et Tanya. Jonathan participait aux traites de la maison et versait une pension alimentaire – ce qu'il a continué à faire pendant de nombreuses années –, ce qui n'a pas empêché Lorraine de voir son niveau de vie baisser, et avec le sien celui de Nessa et de Tanya. Avec le recul, Tanya n'est pas surprise, étant donné la carrière de son père et l'avocat qu'il avait embauché pour le représenter, un vrai requin.

Ses deux parents avaient rapidement refait leur vie – tous deux avec des partenaires considérablement plus jeunes. Simone avait quatorze ans de moins que Jonathan, et Jesse, dix de moins que Lorraine. Pendant un temps, Tanya s'était sentie personnellement offensée : elle avait eu l'impression que ses parents cherchaient à effacer les dix dernières années de leur vie pour repartir de zéro avec des gens à peine sortis de l'adolescence.

Le jour où Tanya avait reçu son diplôme de droit, ses quatre parents et beaux-parents étaient présents, assis ensemble avec Nessa, Eitan et Ben. Lorsque Tanya les avait rejoints après la cérémonie, avec sa toge et sa toque, Lorraine et Simone s'étaient précipitées pour prendre, chacune, un selfie avec la jeune diplômée, tant elles étaient impatientes de s'éloigner l'une de l'autre. Tout en prenant la pose, Tanya avait observé Jesse et Jonathan qui discutaient à quelques pas de là, bras croisés. Jonathan était à l'aise dans ce décor universitaire, mais Jesse, lui, détonnait. Il faisait frais ce jour-là, et il portait un coupe-vent rouge vif sur sa veste de costume et une casquette des Red Sox. Un étudiant avait même crié, en passant juste à côté : « Aux chiottes les Red Sox ! » Et Jesse avait rétorqué du tac au tac : « Aux chiottes toi-même, trouduc ! »

Tanya avait aussitôt jeté un coup d'œil à son père. Elle avait constaté que Jonathan était à la fois horrifié et amusé. Il cherchait à capter l'attention de Simone pour partager un moment de complicité. Il aurait peut-être écarquillé les yeux ou souri discrètement, si Simone n'avait pas eu la délicatesse d'éviter le regard de son mari, faisant mine de ne pas avoir entendu la remarque de Jesse.

– Arrête ça tout de suite, avait grommelé Lorraine à l'intention de Jesse. Pourquoi est-ce que tu portes la casquette d'une équipe de Boston alors qu'on est à New York ? Des fois, je ne te comprends vraiment pas.

Tanya n'aurait su dire qui elle méprisait le plus à cet instant précis, de Jesse ou de son propre père.

Elle était au lycée quand elle avait commencé à rechercher la compagnie de Simone ; elles avaient noué une relation à deux, à l'écart du reste de la famille. Au début, Tanya ne confiait rien d'essentiel à sa belle-mère. Elle ne lui avait pas parlé de ce qui s'était passé, cette fameuse nuit, avec Nessa et Dan – plusieurs années s'écouleraient avant que Tanya en parle à quiconque.

Elle évoquait son copain de l'époque, Dylan Starr, et les amis qu'elle avait rencontrés grâce à lui. Elle racontait à Simone ce qu'elle faisait en cours, l'université où elle rêvait d'aller, les carrières qu'elle envisageait. Elle mentionnait Nessa, aussi. Il lui avait fallu longtemps pour comprendre que sa sœur portait en elle cette tristesse, une tristesse qui déteignait sur Tanya, qui lui donnait l'impression de suinter du lit d'en haut et de tomber sur le sien, toutes les nuits.

Jusqu'à ce qu'elle le comprenne, Tanya avait été furieuse contre Nessa. Il était devenu impossible de s'endormir et de se réveiller avec elle au-dessus de la tête. Une chose aussi anodine qu'entendre sa sœur bâiller pouvait mettre Tanya hors d'elle. Chaque fois que Nessa bougeait et que le matelas remuait légèrement – elle semblait penser que sa petite sœur ne se rendrait compte de rien –, Tanya ressentait le besoin de lever les pieds pour donner un grand coup dans le lit du haut, de lui hurler d'arrêter.

Elle était partagée entre ressentiment et chagrin pour sa grande sœur, et c'était ce dernier sentiment qui dévastait Tanya, lui donnant envie de s'enfuir le plus loin possible de chez elle – loin de Nessa et de leur mère, de

l'atmosphère étouffante dans laquelle elles vivaient, enfermées dans leur maison de Winter Street.

Dix années s'étaient écoulées avant que Tanya raconte à quelqu'un ce qui s'était passé chez Dan. À ce jour, seules deux personnes étaient au courant.

Il y avait d'abord eu Simone. Cela remontait à l'époque où Tanya avait senti qu'elle tombait amoureuse d'Eitan. Elle n'était pas entrée dans les détails, se contentant des faits principaux : l'adresse électronique, les bières dans le salon, puis la chambre dans laquelle il l'avait conduite. Tanya n'avait pas du tout parlé de lui – ce qu'il avait pu faire et dire. Elle n'avait même pas donné son nom, et quand Simone s'en était enquis, Tanya avait répondu qu'elle ne le connaissait pas.

– Tu dois en parler à Eitan, avait insisté Simone après l'avoir écoutée. Pas pour lui, mais pour toi. Pour votre histoire.

– C'est tellement humiliant...

– Tu n'as aucune raison d'avoir honte.

Simone lui avait alors pris les mains, ce qui avait surpris Tanya. Elles n'avaient que très peu de contacts physiques, ne s'embrassant que rapidement pour se dire bonjour et au revoir.

– Aucune, avait insisté Simone.

Pour la première fois, Tanya avait envisagé que ça puisse être le cas.

– Tu dois me promettre de ne le répéter à personne.

Elle avait du mal à retenir ses larmes.

– Tu dois me promettre de ne pas en parler à mon père.

– Je te le promets, l'avait rassurée Simone en lui serrant les mains. Je t'aime, tu sais.

Et bien qu'elle n'ait rien dit, Tanya avait la certitude que sa belle-mère ne doutait pas de la réciprocité. Qu'elle avait compris pourquoi Tanya s'était confiée à elle.

Elle avait donc parlé à Eitan quelques semaines plus tard, et elle lui avait raconté les détails, à lui.

À présent, elle observe Simone qui déguste son café au lait de soja, et elle se demande ce qu'elle ressentirait si elle était sa fille plutôt que celle de Lorraine. Sa vie serait-elle très différente ? Serait-elle, elle, différente ? Une interrogation complètement vaine, bien sûr. Tanya ne serait pas Tanya si c'était le cas. Elle serait une autre femme.

Tanya est bien la fille de sa mère. Impossible de nier cette réalité. De même qu'elle est la sœur de Nessa.

Ce qu'elles partagent dépasse l'ADN et le passé commun. Quand Nessa et elle étaient petites, elles appelaient ça les « frissons du ventre », une sorte d'intuition du danger. Même si Tanya en vient à s'interroger aujourd'hui : et s'il s'agissait moins d'une intuition que d'une prédisposition, pour ne pas dire une aspiration. Tanya porte par réflexe une main à sa tête pour sentir la cicatrice à l'arrière de son crâne, le petit bourrelet invisible à l'œil nu – uniquement perceptible au toucher –, cette manifestation physique des frissons dans le ventre. Comme tant d'autres choses, Nessa et elle ne parlent plus jamais de ces frissons, pas depuis ce qui est arrivé, et pas depuis que Tanya a été blessée. Même si elle est certaine que sa grande sœur doit encore les ressentir parfois, parce que c'est son cas, à elle. Ce n'est pas le genre de chose qui disparaît d'un coup.

OceanofPDF.com

1999

La chanson d'amour qui passait dans le cabinet de l'orthodontiste était un de ces airs entraînants qui donnaient envie à Nessa de danser. À l'intérieur de ses baskets, elle remuait les orteils en rythme, tout en conservant le reste de son corps immobile.

Le docteur Paterson appuyait fort sur ses molaires du bas, et un petit cri animal s'échappa du fond de la gorge de Nessa.

– Referme pour voir, lui dit-il. Bien.

Nessa rouvrit un œil. Le visage du docteur Paterson se trouvait à quelques centimètres du sien. À cette distance, elle pouvait voir les pores sur son nez, ces milliards de minuscules points huileux. Il se rapprocha encore, et un poil rebelle de ses sourcils lui chatouilla presque la joue. Il était plus long et plus épais que les autres, comme un poil pubien.

– C'est presque terminé.

Nessa referma les yeux et se tordit les mains en s'efforçant de respirer par le nez. Le docteur Paterson sentait le désinfectant médical associé à une autre odeur, personnelle.

– Ça restera sensible quelques jours, Nessa. Il faudra manger des aliments mous pendant une semaine.

Il retira ses gants en latex en les faisant claquer, puis les jeta et remit son alliance.

Nessa passa sa langue sur ses dents en essayant de se convaincre que ça ne la contrariait pas. L'intérieur de sa bouche lui semblait trop étroit avec ce nouvel attirail. Le docteur Paterson lui tendit un miroir, et Nessa lui adressa un sourire forcé. Elle ressemblait à un cyborg.

– Tu en as pour deux ans. Si tout se déroule comme je le prévois, peut-être un peu moins.

Il la congédia d'un geste de la main et elle suivit le couloir menant à la salle d'attente, pour rejoindre sa mère et Tanya.

Elle remarqua immédiatement l'ondulation brillante autour du cou de sa mère. Il y avait trois jours qu'elle avait posé le collier sur la lampe de chevet de sa mère, et elle commençait à se dire que Lorraine n'allait jamais le remarquer.

Celle-ci parut entendre les pensées de sa fille, car elle effleura brièvement la chaîne avant de poser son magazine en souriant.

– Alors, ma chérie, fais-nous voir.

Nessa montra ses dents. Tanya sortit le nez de son livre pour considérer sa grande sœur avec curiosité, tandis que Lorraine se rapprochait.

– Et tu as mal ?

– C'est sensible.

Nessa n'osait pas regarder le collier directement, mais en posant les yeux sur le visage de sa mère, elle l'apercevait, juste en dessous.

– Tu as choisi quelle couleur ? demanda Tanya.

– Rose et vert. Une sur deux.

Nessa pinça les lèvres. Elle allait devoir apprendre à sourire sans découvrir ses dents.

Sur la route du retour, Nessa monta à l'avant à côté de sa mère.

– Je vais préparer une soupe de nouilles pour le dîner, dit-elle. L'assistante médicale m'a donné une liste des aliments les plus adaptés aux appareils dentaires. Les yaourts, les gratins de pâtes, les glaces. Et les soupes, bien sûr.

Elle les compta sur ses doigts.

– Tous tes plats préférés, conclut-elle.

– Je n'ai pas envie de soupe, lança Tanya, assise à l'arrière.

– Aujourd'hui, c'est la journée de ta grande sœur, Tee.

Nessa coula un regard à Tanya, plongée dans son livre. Ses cheveux tombaient sur les pages. Son pouce reposait dans le creux au-dessus de sa lèvre supérieure.

Nessa n'avait pas envie de soupe, elle non plus, mais elle ne dit rien. Elle aimait entendre ces mots : « la journée de ta grande sœur ». Sa mère lui jeta un coup d'œil. Leurs regards se croisèrent et elles se sourirent.

Il n'y avait pas assez de nouilles dans la soupe pour en faire un repas consistant, et Tanya sortit un paquet de crackers du placard, qu'elle versa dans le bouillon, pour les manger comme des cookies trempés dans du lait.

– Tu en veux ? proposa-t-elle en tendant le sachet.

Nessa secoua la tête. Peut-être que cet appareil aurait au moins l'avantage de l'aider à se restreindre à table.

Après le dîner, Lorraine voulut savoir si ça ne les dérangeait pas qu'elle sorte prendre un verre avec un ami. C'était une façon de dire qu'elle avait un rendez-vous. Elles lui donnèrent toutes les deux leur bénédiction, et Nessa suivit sa mère à l'étage pour la regarder se préparer. Lorraine changea de sous-vêtements, avant de disparaître dans son dressing. Elle en ressortit avec la robe noire qu'elle portait sur la photo du site de rencontre.

Elle se tortilla pour la faire glisser sur ses hanches, puis arrangea le tissu de sorte qu'il épouse parfaitement sa poitrine. Des années auparavant, pour amuser ses filles, Lorraine avait l'habitude de se pencher pour faire pendre ses seins comme deux noix de coco. « Là, c'est maman, disait-elle en en attrapant un, et là, papa. Et ils s'embrassent. » Elle les pressait l'un contre l'autre, pour mimer le baiser, ce qui lui donnait un décolleté vertigineux. « On veut les noix de coco ! » lui réclamaient parfois les filles, et elle s'exécutait, à la satisfaction générale. Depuis le départ de Jonathan, Lorraine avait complètement arrêté de le faire, et ni Tanya ni Nessa n'en parlaient plus.

Lorraine observa son reflet dans le miroir de la salle de bains. Nessa guettait le moment où sa mère poserait les yeux sur le collier, pourtant celle-ci vérifia ses cheveux et sa poitrine sans s'attarder sur son cou entre les deux.

– À ton avis, je les garde attachés ou je les lâche ?

Elle retira la pince qui retenait ses cheveux, et ils retombèrent en vagues sur ses épaules.

– Attachés, dit Nessa, sans bien savoir pourquoi.

Sa mère était plus jolie avec les cheveux lâchés.

– J'aime bien ta chaîne, ajouta-t-elle, parce que c'était plus fort qu'elle.

– Merci, ma chérie.

Lorraine enroula ses cheveux en chignon au sommet de son crâne. Tout en le tenant d'une main, elle écarquilla les yeux et fit gonfler ses narines.

– Tu trouves vraiment ça mieux ?

– Oui, dit Nessa avant de poursuivre, après une hésitation. Elle vient d'où ?

– La pince ? Du supermarché, je crois.

– Non, la chaîne.

– Ah...

Elle la toucha de nouveau, exactement comme dans la salle d'attente du docteur Paterson.

– Ton père me l'a offerte il y a longtemps.

Lorraine avait menti avec une telle rapidité et une telle aisance que Nessa en vint à se demander si elle pensait vraiment qu'il s'agissait d'un cadeau de son ancien mari. Peut-être lui avait-il offert un collier en or un jour.

Lorraine approcha ses mains en coupe de sa bouche et souffla, avant de verser du bain de bouche dans un verre et de se rafraîchir.

– Tu as rendez-vous avec qui ?

Lorraine recracha le bain de bouche dans le lavabo, s'essuya les lèvres avec le dos de la main.

– Un homme qui s'appelle Raymond.

Elle fit une grimace à Nessa dans le miroir.

– Il est médecin. Enfin chiropracteur. Je ne sais pas si ça compte.

Nessa hocha la tête. Elle ne savait pas ce que faisait un chiropracteur.

– Comment ça va, ton appareil, ma chérie ?

– Je me suis habituée. Je ne me souviens plus comment c'était avant.

Nessa et Tanya regardèrent *La Mélodie du bonheur* pendant que leur mère allait à son rendez-vous avec Raymond. Au milieu du film, elles le mirent sur pause et allèrent se préparer une glace. Nessa plaça le pot au micro-ondes pour la ramollir un peu, pendant que Tanya s'occupait de sortir du réfrigérateur la crème Chantilly, les pépites de chocolat et le bocal de cerises au marasquin.

Elles retournèrent ensuite dans le salon, pour manger leur dessert sous le plaid. Nessa avait une préférence pour la seconde moitié du film, quand les nazis arrivaient et que, soudain, le danger était imminent. Elle s'était fait,

depuis peu, la réflexion qu'elle aurait pu être touchée personnellement par ces événements, si elle était née à une autre époque. Cette pensée lui avait procuré un mélange de honte et de fierté. Elle avait commencé à se préparer à sa bat-mitsva deux semaines avant que son père quitte la maison. Et celle-ci avait été annulée, même si personne ne le lui avait annoncé directement. Tanya ne suivait plus de cours de Talmud Torah.

Nessa aurait dû en être soulagée, elle le savait ; elle n'avait plus besoin de suivre de cours de préparation, d'apprendre un bout de la Torah ou d'écrire un discours. En réalité, elle était dévastée. Elle ne serait jamais une vraie juive – elle ne suivrait pas la voie qu'elle s'était imaginée pour elle-même.

– Tu as déjà entendu parler de la Shoah, hein ? demanda-t-elle à Tanya pendant la scène où Rolfe apporte au capitaine von Trapp un télégramme des nazis.

– Ouais, répondit Tanya d'une façon qui fit douter Nessa que ce soit réellement le cas.

Sa petite sœur n'avait pas encore eu le temps d'arriver aux cours sur les camps de concentration, et elle n'avait pas lu *Compte les étoiles* à la Talmud Torah – ce qu'elle ne ferait donc sans doute jamais.

– C'est quand les nazis ont enfermé tous les juifs dans des camps, où on leur rasait la tête, tatouait un numéro sur le bras, pour ensuite...

– Nessa, protesta Tanya, j'essaie de regarder le film.

Elle finit par s'endormir, la joue contre le dossier du canapé. À la fin du film, l'horloge du lecteur DVD indiquait 21 h 51. Nessa était trop fatiguée pour monter dans leur chambre. Elle s'apprêtait à mettre un second film lorsqu'elle entendit la porte d'entrée, puis la voix mélodieuse de sa mère.

– J'ai passé une soirée formidable, Raymond.

– Appelle-moi Ray, s'il te plaît.

– Ray, répéta-t-elle d'un ton enjôleur.

– Moi aussi. Mais je suis vraiment désolé pour tes linguines, tu sais.

– Oh, ne t'en fais pas pour ça. Tu n'y es pour rien.

Ils rirent ensemble. Nessa reconnut tout de suite le rire forcé de sa mère, celui qu'elle réservait aux adultes.

– J'aimerais beaucoup te revoir, reprit Raymond.

– Moi aussi.

Lorraine baissa alors la voix, et Nessa dut tendre l'oreille pour entendre la suite.

– Je t'inviterais bien à entrer, mais mes filles dorment.

Suivit un silence, de ceux qui accompagnaient un baiser. Nessa eut des picotements dans le dos et sur les hanches, à l'endroit où elle imaginait les mains de Raymond sur sa mère. Elle glissa sa main entre ses jambes. Elle avait des picotements ici aussi. C'était comme être sur des montagnes russes, au moment de la descente, quand on a l'impression que tout l'intérieur de son corps se met à flotter.

Puis la porte de la maison se referma, et Nessa entendit le pas de sa mère. Elle se roula en boule et, imitant Tanya, colla sa joue au dossier du canapé, les yeux fermés. Quelques secondes plus tard, elle sentit le regard de sa mère sur elles. Tanya laissa alors échapper un pet sonore dans son sommeil, et Nessa enfonça son visage dans le dossier pour étouffer un fou rire. Elle guetta celui de sa mère, mais Lorraine restait muette.

Elle l'entendit approcher à pas de loup, sentit la douce présence d'une couverture sur son dos – le plaid en laine bleu, elle le reconnut à son odeur –, puis la caresse fraîche de sa mère, sur sa tête. Nessa écouta ensuite Lorraine se rendre dans la cuisine. Le petit bruit de succion de la porte du réfrigérateur, qui s'ouvrait et se refermait, celui plus sec d'une boîte en plastique, le *bip* du micro-ondes. L'odeur de la soupe. Le ronronnement du four ne couvrit pas tout à fait le son des crackers que Lorraine grignotait. Quand le micro-ondes bipa une dernière fois, Nessa rouvrit les yeux. En silence, elle se libéra du plaid et se rendit, sur la pointe des pieds, dans sa chambre à l'étage.

Quelques jours plus tard, lorsque le téléphone sonna dans la soirée, Nessa sut tout de suite au ton de sa mère – et à son « Quoi de neuf ? » charmeur – qu'il s'agissait de son père. Il y avait un second poste dans la chambre de Lorraine, et elle se précipita donc à l'étage. Elle décrocha au moment où son père disait :

– ... au sujet de Nessa.

– C'est-à-dire ?

Nessa écarta le combiné de sa bouche pour qu'ils ne puissent pas l'entendre respirer.

– J’ai peur qu’elle n’ait volé quelque chose dans mon appartement la dernière fois.

– Quelque chose ?

Nessa perçut aussitôt la déception dans la voix de Lorraine – Jonathan appelait pour sa fille, pas pour elle.

– Un collier, précisa-t-il. En or.

Nessa imagina aussitôt Lorraine portant une main à son cou.

– Est-ce que tu l’as vu ? ajouta-t-il.

– Non.

– Tu es sûre ?

– Oui, je suis sûre.

Elle poursuivit alors d’un ton mordant :

– Depuis quand tu t’es mis à porter des bijoux, Jon ?

– Il n’est pas à moi.

– Évidemment.

– Je ne t’en parle que parce qu’il a coûté cher. Et parce que je pense que c’est sans doute Nessa qui l’a.

Il s’interrompit.

– Je m’inquiète pour elle, Lorraine. Elle a pris beaucoup de poids. Qu’est-ce que tu en penses, toi ?

– Va te faire foutre, riposta-t-elle comme si c’était elle qu’il venait de traiter de grosse. Notre fille n’a pas piqué le collier de ta copine, d’accord ?

Nessa glissa sa main sous son tee-shirt et tâta ses bourrelets, avec le même geste que celui de sa mère lorsqu’elle choisissait des fruits au supermarché.

Jonathan resta silencieux un long moment.

– Tu vois, Lorraine, c’est exactement ce genre de réaction qui n’est pas appropriée, je t’en ai déjà parlé. Est-ce que tu peux me passer Nessa ?

Lorraine prit une brusque inspiration, et lorsqu’elle parla de nouveau, sa voix semblait si faible, si jeune, qu’on aurait cru qu’il s’agissait de quelqu’un d’autre.

– Tu as présenté cette femme aux filles ?

Comme Jonathan ne répondait pas, Lorraine se mit à pleurer. Des larmes silencieuses au début, accompagnées de reniflements. Mais elles laissèrent place à de gros sanglots, qui devaient ressembler à ceux qu’elle versait petite fille, à l’époque où elle ne cherchait pas encore à les contenir.

Nessa pleurait elle aussi. Elle plaqua sa main sur sa bouche, et les larmes coulèrent le long de ses joues, sur sa main, puis dans les plis de son cou.

– Je suis désolé, Lorrie, bredouilla Jonathan. Je suis désolé.

Lorraine s'étrangla, on aurait dit qu'elle allait vomir, et Nessa se força à raccrocher le téléphone dans la chambre.

Au dîner, Lorraine ne portait plus la chaîne. Remarquant que sa mère refusait de la regarder ou de lui parler, Nessa fut saisie de nausée à l'idée qu'elle avait fait une grosse bêtise. Tanya était un vrai moulin à paroles. Ni sa mère ni sa sœur ne l'écoutaient vraiment, mais elles faisaient toutes les deux semblant, et Nessa était soulagée par la présence de sa petite sœur, qui leur fournissait un divertissement. Quand Tanya demanda l'autorisation de sortir de table pour aller allumer la télé, Lorraine hocha la tête. Nessa se leva aussi, et sa mère la transperça de son regard.

– Reste un peu.

Lorraine attendit d'entendre la télé dans le salon avant de continuer :

– Pourquoi tu ne m'as pas dit que ton père avait une copine ?

Nessa ne s'attendait pas à cette question. Pour être honnête, elle ne savait pas pourquoi elle n'avait pas parlé de Simone à sa mère, sinon que prononcer le mot « copine » devant Lorraine était une perspective terrifiante.

– Je n'en sais rien.

Une tache rouge fleurit alors sur le décolleté de Lorraine, puis remonta le long de son cou vers son visage.

– Tu te rends compte à quel point je me sens bête ? De découvrir que tout le monde savait sauf moi ? Que je suis la dernière au courant ?

Nessa baissa les yeux vers ses cuisses. Est-ce que ça arrangerait les choses ou est-ce que ça les empirerait au contraire si elle se mettait à pleurer ?

– Ça ne t'a pas traversé l'esprit que ça aurait été une bonne chose de me prévenir ?

Nessa ferma les yeux de toutes ses forces en cherchant à faire venir les larmes, mais ils restaient secs.

– Regarde-moi.

Elle releva la tête. Le visage de Lorraine était écarlate et tremblait à certains endroits – au-dessus des sourcils et au niveau du menton. Nessa ne réussit pas à chasser la pensée qui prenait déjà forme dans son cerveau : sa mère était vilaine.

– Je suis désolée, maman.

Le regard de Lorraine se radoucit aussitôt, comme si ses yeux étaient deux flaques gelées en train de fondre. Elle cligna plusieurs fois les paupières.

– Ce n’est pas ta faute, dit-elle d’un ton plus tendre.

Lorraine rapprocha sa chaise de la table et se pencha vers sa fille.

– Comment elle s’appelle ?

– Simone.

– Tu sais depuis combien de temps ils se voient ?

Nessa secoua la tête, soulagée de ne pas connaître la réponse.

– Tu sais où ils se sont rencontrés ?

De nouveau elle secoua la tête.

– Tu sais ce qu’elle fait dans la vie ? Quel est son métier ?

– Non.

– À quoi elle ressemble ?

Nessa haussa les épaules.

– De quelle couleur sont ses cheveux ?

Les yeux de Lorraine brillaient d’impatience.

– Châtain, je dirais.

– Et ils sont bouclés ou raides ?

– Raides.

– Quelle longueur ?

Nessa toucha son bras pour répondre.

– Elle a quel âge ?

– Je ne sais pas.

– Et si tu devais lui donner un âge, qu’est-ce que tu dirais ?

Nessa compara plusieurs nombres dans son esprit.

– Vingt-neuf ?

– Mon Dieu, lâcha Lorraine.

Puis elle se décomposa et se cacha le visage à deux mains.

– Je ne suis pas sûre de moi, reprit Nessa, qui se reprochait sa réponse. Je me trompe sans doute.

Lorraine souffla bruyamment et murmura « Doux Jésus » dans ses mains.

– Elle n’est pas très jolie, maman.

Lorraine redressa aussitôt la tête.

– Tanya dit qu’elle ressemble à ça.

Nessa fit la grimace avec les sourcils froncés, les yeux qui louchent et les dents de lapin. Sa mère rit. Nessa recommença, en forçant encore le trait, et Lorraine fondit en larmes.

– Nessa, ma chérie, dit-elle en les séchant, je tiens à te dire quelque chose, mais tu ne dois surtout pas en parler à ta sœur, d’accord ? Elle n’est pas assez grande pour comprendre.

Nessa hocha la tête. C’était si doux d’entendre sa mère l’appeler ma chérie qu’elle faillit lui prendre la main et la serrer. Au lieu de quoi elle se pencha vers elle au-dessus de la table, et elle tenta de lui faire comprendre avec son regard combien elle l’aimait.

– Ton père me trompait. À l’époque où nous étions encore mariés. Tu connais le sens de ce mot ?

Nessa fit oui de la tête. Tromper. C’était une de ces choses qu’elle connaissait tout en étant incapable de dire qui la lui avait apprise.

– Salaud, marmonna Nessa.

Elle n’avait jamais employé ce mot encore, et elle craignit que sa mère ne la gronde – ou ne se moque d’elle –, pourtant Lorraine se contenta de hausser les épaules avec un sourire triste.

– J’ai pensé que c’était mieux de te le dire. Pour que tu sois au courant de toute l’histoire.

Ce soir-là, Nessa repensa à Simone dans son maillot de bain. Elle se représenta le nœud jaune, dans sa nuque, et elle imagina Simone levant les bras pour le défaire, le haut de son maillot glissant au sol. Elle devait avoir des seins plus petits que ceux de Lorraine, mais aussi beaux : des mamelons sombres et rigides, la zone autour froide et couverte de chair de poule. Nessa rembobina le film, et cette fois elle imagina que c’était son père qui défaisait le nœud dans la nuque de Simone. Il laissait ensuite ses mains glisser le long des flancs de Simone pour lui retirer aussi le bas. Nessa imaginait alors Simone entièrement nue, allongée sur un lit les jambes écartées, son triangle de poils bruns semblable à celui qu’elle-même

possédait désormais – ce qui était tantôt une source d’excitation, tantôt une source de gêne.

Alors qu’elle avait ces pensées, son corps se mit à pulser avec impatience. Elle se retourna sur le ventre et glissa sa main entre ses cuisses. Elle exerça une pression et, lentement, silencieusement – pour que Tanya ne remarque rien en bas –, elle donna des coups de reins contre ses doigts, répondant à chaque pulsation par une pression. Elle ferma les yeux et imagina que sa main était celle de quelqu’un d’autre – pas celle de son père, ni celle de Simone, ni de personne de sa connaissance –, un homme anonyme et sans visage, qui l’aimait infiniment.

La respiration de Nessa se précipita. La sensation de flottement des montagnes russes se diffusa de son bas-ventre au reste de son corps – jusque dans ses bras, ses jambes, ses doigts et ses orteils. Des picotements chauds si incroyables qu’elle dut enfouir son visage dans son oreiller pour étouffer les petits râles de plaisir qui lui échappaient.

Lorsque Nessa retourne au 12 Winter Street après sa virée qui l'a conduite devant la maison de Dan, elle trouve Tanya et Lorraine assises sur les marches du perron. Leur mère fume, en tenant sa cigarette avec décontraction. Elles portent toutes les deux des lunettes de soleil et, de loin, elles forment un tableau idyllique, on dirait deux adolescentes dans le coup avec beaucoup de temps à tuer.

En voyant Nessa approcher, elles la regardent par-dessus la monture de leurs lunettes, et elle a le pressentiment désagréable qu'elles viennent de parler d'elle.

Lorraine tape une marche avec sa sandale.

– Assieds-toi.

Et Nessa s'exécute, elle prend place sur la marche du dessous et s'adosse aux jambes de sa mère.

Tanya tend le bras pour attraper un cheveu sur le tee-shirt de sa sœur.

– Tu étais où ?

– J'ai fait un tour.

– « J'ai fait un tour », répète Tanya en l'imitant avec une voix grave et théâtrale.

– Oh, je peux vraiment rien dire avec vous.

Nessa pince le gros orteil de Tanya, qui retire son pied avec une grimace.

– Bon, on a pris une décision. Maman va demander une injonction d'éloignement.

Nessa se retourne pour observer Lorraine. Impossible de déchiffrer son regard derrière les lunettes de soleil.

– Contre Jesse ?

– Non, contre toi, riposte Tanya. Évidemment contre Jesse !

- Et comment on fait exactement ?
- Il faut aller au tribunal. Remplir des papiers. On t’attendait.
- D’accord.
- C’est la seule solution, dit alors Lorraine, sur la défensive, comme si Nessa s’y était opposée.

Le tribunal occupe un bâtiment moderne sur Medford Street, juste à côté de la voie rapide, coincé entre une salle de gym et une pizzeria. Elles franchissent un portique de sécurité pendant que leurs sacs à main passent aux rayons X. L’agent de sécurité qui supervise les opérations perd patience quand il constate que Lorraine a oublié de sortir son iPhone de sa poche.

- Ton téléphone, maman, lui dit Tanya qui a déjà été contrôlée.
- Merde.

Elle fouille les poches de son jean en regardant les agents de sécurité d’un air paniqué, et Nessa regrette qu’elles ne puissent pas faire tout simplement demi-tour. Elle a un terrible pressentiment au sujet de cette injonction d’éloignement – Tanya semble déterminée à l’obtenir, comme si c’était la solution évidente à un problème évident.

Elles finissent par franchir cette étape. Une fois à l’intérieur du tribunal, Tanya se dirige vers un immense comptoir.

La femme derrière les observe à travers une paire de lunettes de lecture vertes perchées sur la bosse de son nez.

- Bonjour, dit-elle.

Son ton las laisse supposer ce qu’elle pense : ces trois femmes vont justement lui gâcher sa journée.

- Bonjour, répond Tanya. Ma mère voudrait déposer une requête pour une mesure de protection d’urgence.

Elle touche brièvement l’épaule de Lorraine.

La femme derrière le comptoir reporte aussitôt son attention sur elle.

- Il me faudra votre nom et votre date de naissance, ainsi que ceux de la personne visée par la mesure.

Elle pose une feuille de papier sur le comptoir et Lorraine prend le stylo en coulant un regard de biais à Tanya.

Elle écrit : *Lorraine Bloom, 10/10/1958* et *Jesse Wright, 22/05/1968*. Nessa comprend à l’écriture de sa mère qu’elle a l’esprit ailleurs.

- Quelle est la nature de votre relation avec M. Wright, madame Bloom ?
- C’est mon mari.

La femme hoche la tête, puis remet à Lorraine une planche à pince avec plusieurs formulaires.

- Je vous laisse les remplir pour me dire quel genre de mesure vous souhaitez.

Elle pose un regard sur Tanya, s’attendant à ce qu’elle intervienne.

- Vous pouvez solliciter une protection contre les maltraitances, une éviction du domicile conjugal, une interdiction d’entrer en contact. Vous pouvez cocher plusieurs cases, toutes si vous le souhaitez. Sur la dernière page, vous devez rédiger une déclaration sur l’honneur, expliquant au juge pourquoi vous craignez d’être victime de violences qui vous mettraient gravement en danger. N’hésitez pas à entrer dans les détails, en commençant par les faits les plus récents.

Elle tourne les feuilles pour indiquer la page en question.

- Quand vous rédigerez votre déclaration, à cet endroit, veuillez bien à retourner la page pour ne pas écrire sur le papier carbone. Vous avez des questions ?

Lorraine secoue la tête.

- Très bien. Je suis là si vous en avez plus tard. Rapportez-moi les documents une fois que vous les aurez complétés.

Elles trouvent un banc libre dans le hall. Nessa et Tanya encadrent leur mère. Elles ne sont pas les seules à remplir des formulaires, pendant que d’autres vont et viennent sans but apparent. Certains sont habillés pour le travail – c’est le cas de Tanya –, certains sont en jean et sweat-shirt. Nessa observe une mère et sa jeune fille qui traversent le vaste espace d’un pas vif, main dans la main. La femme a l’air à deux doigts de fondre en larmes. La petite, elle, est amorphe.

Tanya explique, à voix basse, chaque rubrique à Lorraine, lui soufflant quoi écrire. Nessa n’avait pas vu Tanya aussi détendue depuis leur retour à la maison, et elle est soudain très agacée par sa sœur – de quel droit se permet-elle de dire à leur mère ce qu’elle doit faire et comment ? Lorsque Lorraine atteint la dernière page, elle murmure :

- Et ici, qu’est-ce que j’écris exactement ?

– Tu dois expliquer au juge pourquoi tu sollicites cette mesure. Il doit comprendre que tu as peur de Jesse. Commence par la strangulation hier soir qui t’a conduite aux urgences.

Lorraine secoue la tête.

– Je ne veux pas parler de ça.

Tanya hausse un sourcil incrédule.

– Mais pourquoi, enfin ?

– Parce que.

Lorraine baisse les yeux vers le formulaire.

– Je ne veux pas lui attirer des ennuis. Je préfère expliquer qu’il crie souvent et qu’il se met en colère. C’est la première fois qu’il fait ça.

– Tu dois parler des violences physiques, rétorque Tanya, intraitable. On est là pour ça justement.

Lorraine passe sa main dans ses cheveux en jetant un coup d’œil dans le hall du tribunal.

– Maman, reprend Tanya. Est-ce que tu as eu peur hier soir ?

Lorraine ferme les yeux et semble compter dans sa tête. Puis elle les rouvre.

– C’est une histoire compliquée, Tanya. Je sais que tu ne comprends pas. Tout n’est pas blanc ou noir.

– Quand on étrangle quelqu’un au point de lui faire quasi perdre connaissance, je ne vois pas où est la nuance, moi.

– Je ne veux pas que Jesse aille en prison.

– Mais il n’ira pas, s’agace Tanya. Pas si tu ne déposes pas de plainte à la police. En revanche, tu dois en parler dans ta déclaration.

– Est-ce que Jesse la lira ?

– S’il se présente à l’audience, sans doute, oui.

– L’audience ? répète Lorraine en écarquillant les yeux.

Tanya hoche la tête avec patience, et brusquement Nessa a peur. Elle n’avait pas compris que Jesse devrait se présenter à une audience.

– Voilà comment ça fonctionne, explique Tanya. Aujourd’hui, le juge décidera de t’accorder, ou non, une mesure de protection d’urgence. S’il le fait, et il le fera si tu écris que Jesse t’a étranglée, il fixera une date pour une audience dans les dix jours qui viennent. Entre-temps, Jesse sera officiellement informé qu’il ne doit plus t’approcher. S’il le veut, il pourra assister à l’audience et exposer sa version des faits. Sa présence n’est pas

obligatoire. À l'issue de l'audience, le juge décidera de prolonger la mesure ou non. En général, elle dure une année, mais parfois c'est plus court, trois ou six mois.

La voix de Tanya est très calme.

– Mais cette injonction d'éloignement, poursuit-elle, n'est pas considérée comme un crime. Elle ne figurera pas dans son casier. Il n'aura des ennuis que s'il enfreint la mesure. Là, il se rendrait coupable d'un délit, ce qui pourrait constituer un motif d'arrestation. C'est grâce à ça que la mesure est aussi efficace.

Elle marque un silence.

– Pour les citoyens respectueux de la loi en tout cas.

Les yeux de Lorraine sont aussitôt aimantés par l'entrée du tribunal, ce qui n'échappe pas à Tanya.

– Maman, si tu as peur qu'il ne lise ta déclaration, si tu as peur de ce qu'il pourrait faire en guise de représailles, tu as encore plus de raisons de demander cette mesure.

Lorraine hoche la tête et se penche pour écrire. Ses cheveux tombent autour de son visage comme deux boucliers cachant la page.

– Qu'est-ce que tu écris ? s'enquiert Tanya.

Lorraine ne répond pas.

– Maman ?

Lorraine s'entête, et Tanya pousse un soupir théâtral.

Une fois que Lorraine a conclu sa dernière phrase et posé un point final indécis, elle se redresse pour permettre à ses filles de lire.

Je partage la vie de Jesse Wright depuis seize ans. C'est un homme qui a bon fond, mais qui vient d'une famille triste. Ses parents étaient violents. Son père frappait sa mère, et quand il était petit Jesse s'interposait pour la protéger. Il lui arrivait aussi de prendre des coups. Il porte beaucoup de colère en lui. Et, parfois, il s'en prend à moi. Il hurle, me critique, m'insulte. Dès que ça devient trop insupportable, je quitte la maison. J'ai passé une fois la nuit dans ma voiture. Il me présente toujours des excuses après, mais sur le moment, il perd le contrôle. Un jour il était tellement hors de lui qu'il a écrasé un chat avec sa voiture. La pauvre bête était au milieu de la route. Elle ne pouvait plus bouger. Elle saignait. Jesse a foncé droit

sur elle. Je ne sais pas s'il l'a fait exprès, en tout cas il n'a pas essayé de l'éviter. Il roulait très vite. Il ne s'arrêtait à aucun panneau stop. J'avais très peur.

Nessa sent monter la nausée – à cause de ce que sa mère a écrit, mais surtout à cause de ce qu'elle a omis.

Elle coule un regard en biais à Tanya, qui garde un visage de marbre.

– Le seul élément susceptible d'intéresser le juge, c'est qu'il a assassiné un chat, assène-t-elle.

– Et les hurlements, et la colère ?

Tanya secoue la tête.

– Le juge se moque de ton évaluation psychologique de Jesse. Il pourrait même avoir grandi dans un orphelinat en Russie ou avoir été élevé par des terroristes. Ça n'excuserait pas son comportement violent avec toi. Est-ce que tu t'es bien rendu compte que tu aurais pu mourir hier soir ? Tu es dans le déni, évidemment, mais...

– Tanya, l'interrompt Nessa. Arrête.

– Arrêter quoi ?

– Arrête de lui crier dessus.

Tanya lève les mains dans un geste d'agacement.

– Je ne lui crie pas dessus. Je lui expose simplement des faits. Vous ne semblez pas mesurer, ni l'une ni l'autre, la gravité de ce qui s'est passé.

– Tu nous parles comme à deux débiles, rétorque Nessa.

– C'est ce que vous êtes. J'ai vu des millions de demandes de protection rejetées. Je sais ce qu'attend un juge.

– Les filles !

La voix de Lorraine résonne dans le vaste hall et un homme assis sur un autre banc leur lance un regard curieux.

– Arrêtez.

Tanya se détourne ostensiblement, et Lorraine se lève pour aller remettre les documents à l'employée du tribunal. Les deux sœurs la suivent. L'employée feuillette les pages, lit la déclaration en diagonale, avec une expression qui ne laisse rien transparaître. Ensuite elle hoche la tête.

– Vous pouvez vous rendre dans la salle d'audience n° 1.

Elle leur indique la direction.

– Prenez à gauche puis tout droit au fond du couloir. Il y a un panneau sur la porte. Veillez à bien éteindre vos téléphones portables avant d’entrer.

Il y a une autre audience en cours. C’est une grande salle avec des murs jaune poussin, ornés de tableaux : des portraits de vieux juges aux cheveux blancs et en robe noire, dont dépasse, tel un minuscule poing, un nœud de cravate. Tanya conduit sa mère et sa sœur au milieu de la salle.

Les bancs sont déjà occupés par des personnes, certaines seules, d’autres par groupes de deux ou trois. Les avocats, assis derrière d’immenses tables en face du juge, sont plus élégants que la moyenne – leurs coiffures soignées, en particulier, les démarquent du reste de l’assemblée. Nessa est soudain soulagée d’avoir Tanya à leurs côtés, cette sœur qui peut se confondre avec les autres avocats, au style impeccable et à l’attitude hautaine.

Le juge, un homme blanc d’un certain âge avec une belle chevelure neige – son portrait ne ferait pas tache parmi les autres – s’entretient avec un jeune homme debout devant lui.

– Monsieur Mahoney, lui dit-il avec un accent de Boston très prononcé, comprenez-vous les faits qui vous sont reprochés ?

L’accusé hoche la tête. Un grand échalas voûté, avec les mains au fond des poches.

– Oui, Votre Honneur.

Il comparaît pour conduite en état d’ivresse. Nessa pense soudain à Henry, au jour où il s’est présenté devant un tribunal. Elle l’imagine en chemise, les mains croisées devant lui, opinant du chef avec respect face au juge. Pour une raison inexplicable, cette image excite Nessa.

Quand le juge appelle Lorraine à la barre, elle se raidit et se tourne vers Tanya.

– Tu vas juste là, maman, lui dit Tanya tout bas, en lui indiquant l’endroit où se tenait le jeune homme.

Elle lui serre brièvement le bras.

– Tout va bien se passer.

Tanya a un ton rassurant – sans doute celui qu’elle utilise avec ses clients.

Les deux sœurs regardent leur mère marcher d’un pas vif sur la moquette, poings serrés le long de ses flancs.

– Avec un peu de chance, le juge remarquera l’état de ses yeux, murmure Tanya.

Lorraine porte ses cheveux lâchés, collés sur son crâne, et l'étiquette de son tee-shirt dépasse de son col. Nessa se rapproche de Tanya et elles se prennent la main. La paume de Tanya est chaude et réconfortante.

– Madame Bloom, veuillez lever la main droite.

Elle s'exécute.

– Veuillez, je vous prie, décliner votre nom complet devant la cour.

– Lorraine Abigail Bloom.

– Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

– Je le jure, dit-elle en hochant la tête.

La salle engloutit ses mots.

– Très bien, madame Bloom, je vais maintenant prendre quelques minutes pour lire ceci.

Le juge tient les papiers que Lorraine vient de remplir. Pendant qu'il lit, son visage exprime une telle indifférence que Nessa en a l'estomac noué. Il pose les documents.

– Madame Bloom, vous êtes mariée à M. Wright depuis seize ans ?

– Nous sommes ensemble depuis seize ans. Mariés depuis dix.

– Et depuis combien de temps durent les agressions verbales que vous mentionnez dans ce document ?

Lorraine penche la tête.

– Depuis le début, je crois.

Nessa a honte. Elle n'avait jamais envisagé que cela puisse être une forme de violence, et pourtant elle se demande maintenant comment elle aurait qualifié tous ces cris et ces disputes.

– Et pourquoi venir trouver ce tribunal aujourd'hui ? Qu'est-ce qui vous a poussée à solliciter une mesure de protection maintenant ?

Lorraine hésite.

À côté de Nessa, Tanya est assise au bord du banc, le dos si droit qu'on dirait presque qu'elle se retient de se lever.

– Ces derniers temps, ça a empiré, finit par répondre Lorraine.

– Pourriez-vous être plus précise ?

– Eh bien, il s'emporte facilement. Il perd son calme à la moindre broutille.

– Et l'incident avec le chat, quand a-t-il eu lieu ?

– Il y a un mois, environ.

– Alors pourquoi avoir attendu jusqu'à aujourd'hui ?

– Je... j’avais besoin d’un peu de temps pour y réfléchir.

Tanya soupire.

– Madame Bloom, avez-vous peur de M. Wright ?

Lorraine conserve le silence pendant trente secondes. Puis elle hoche la tête, et il est clair qu’elle cherche à contenir ses larmes.

– Oui, dit-elle, plus fort cette fois. Oui, j’ai peur.

Le juge acquiesce.

– Bon, je ne vais pas prendre de décision dans ce sens aujourd’hui. Je n’identifie pas de caractère d’urgence. Mais je vais vous convoquer tous les deux à une audience lundi prochain, pour que M. Wright ait une chance de parler, lui aussi. À ce stade, j’ai besoin de plus de temps et d’informations pour prendre ma décision. M. Wright recevra sa convocation pendant le week-end, et l’audience se tiendra donc lundi 24 avril prochain, à dix heures. Veuillez à être présente, madame Bloom, sinon votre dossier sera classé sans suite.

Lorraine hoche de nouveau la tête.

– Bien. Je vous remercie.

Nessa et Tanya échangent un regard. Elles ont toujours été capables d’éprouver des sentiments identiques, mais là, ce qu’elles ressentent est inédit. Nessa a l’étrange impression, tout à coup, que Tanya sait où elle se trouvait plus tôt dans la journée, qu’elle a pensé à lui elle aussi.

Lorraine vient dans leur direction. Impassible. Nessa ignore si elle fait cette tête pour les tranquilliser – « Tout va bien, les filles » –, ou si son expression n’a aucun lien avec elles.

Elles vont déjeuner à Arlington. Dès que Lorraine disparaît aux toilettes, Tanya se tourne vers sa sœur.

– Je suis convaincue que Jesse va péter un plomb quand il recevra sa convocation. On devrait partir pour le week-end.

– Tu es sérieuse ?

– La situation est trop instable. Dès qu’il découvrira qu’elle a déposé une requête au tribunal et qu’elle le quitte, il va paniquer.

– Mais qu’est-ce qu’il pensera si on disparaît toutes ?

– Je me fiche de ce qu’il pense. Je ne veux pas être là, c’est tout. Et je ne veux pas non plus que maman l’affronte. On doit la convaincre de mentionner sa visite aux urgences dans sa déclaration. C’est le seul moyen.

– Tanya...

– Quoi ?

– Je suis allée devant la maison de Dan aujourd’hui.

Le visage de Tanya se voile aussitôt, comme si un filet le recouvrait et prenait au piège ses émotions. L’espace d’un instant, elle reste figée, incapable de bouger, de changer d’expression. Puis le voile se dissipe, et Nessa constate que sa sœur est hors d’elle.

– Putain, Nessa.

– Tanya, je pense qu’on devrait porter plainte. Tu avais quatorze ans, il s’est forcément rendu compte que tu étais...

– Tais-toi.

Tanya parle à voix basse et sèche, mais il y a une lueur d’hystérie dans ses yeux, celle d’une terreur enfantine.

– Maman revient, alors tais-toi, d’accord ?

– D’accord.

Nessa a eu tort. Tanya ne pensait pas du tout à Dan. Elle voudrait se pencher vers sa petite sœur pour la prendre dans ses bras, cependant elle sait bien que celle-ci ne veut surtout pas qu’on la touche.

Lorraine se glisse sur la banquette, et Tanya se compose des traits imperturbables et paisibles, avant de recouvrir d’une main ferme le poignet de sa mère.

– Maman, on part pour le week-end.

Lorraine a un sourire amer.

– Dans un endroit exotique ?

– Non, répond Tanya. Dans un endroit sûr.

Ce week-end n'était pas censé tourner autour de Dan. Mais où que Tanya aille, elle sent son odeur. Il est là, sur ses vêtements, sur ses mains, dans les odeurs de cuisine. Pendant qu'elles préparent leur sac pour partir dans le Vermont, où elles ont décidé d'emmener Lorraine quelques jours, Tanya enfouit son nez dans chacun de ses tee-shirts. Elle reconnaît d'abord l'odeur de sa lessive et son appartement new-yorkais, puis celle un peu moins agréable de sa valise, avec ce côté renfermé, mais au final c'est lui qu'elle sent – le tabac froid, la viande avariée.

– C'est répugnant, dit-elle en reposant son pull French Connection.

– Quoi ? s'étonne Nessa.

– Mes affaires puent. J'espère qu'il y aura un service de blanchisserie dans la chambre d'hôte.

Nessa ne dit rien.

Elles sont seules dans leur ancienne chambre. Elles ne se sont pas vraiment adressé la parole depuis ce que Nessa a dit au restaurant. Elles n'avaient jamais été aussi proches de discuter de cette fameuse soirée. Tanya a été si surprise d'entendre ce nom dans la bouche de sa sœur – surprise et, en même temps, troublée par la normalité de la chose. Mais surtout, elle a trouvé cruel que Nessa lui assène les choses ainsi – obscène presque –, sans la prévenir. Qu'une chose aussi anecdotique qu'un nom – trois petites lettres de rien du tout – puisse avoir un tel effet sur elle l'effraie.

« Tu n'as pas le droit de dire ça », aurait-elle voulu hurler. Ce qui aurait été absurde.

Et donc elles prennent la fuite, comme si cela pouvait résoudre leurs problèmes. Tanya sait bien que ça ne changera pas grand-chose. Mais elle sait aussi que sa mère a plus de chances de se remettre avec Jesse si elle le voit avant l'audience. Et puis Tanya ne supporte plus l'odeur de cette maison ; chaque fois qu'elle prend l'escalier, un sentiment de terreur lui alourdit le ventre, autant que si elle avait mangé quelque chose d'indigeste. Ce ne sont pas vraiment des frissons dans le ventre, parce que personne ne l'a prise en chasse. C'est plutôt le souvenir d'avoir été poursuivie, de s'être retrouvée coincée. Oui, voilà ce que ressent Tanya : elle est coincée à l'intérieur de son propre esprit, enfermée dans son propre corps. Tout ce qu'elle veut, c'est retrouver du mouvement.

Elle aspire à s'éloigner d'Arlington avec ses nombreuses enseignes de chaînes de restauration, ses stations-service, ses concessionnaires automobiles et ses églises à clocher blanc. Elle n'a aucune envie de vider cette maison en désordre, de trier tout ce bazar en trois piles – « à garder », « à jeter », « à donner ». Elle n'a aucune envie de promener la chienne dans Winter Street, ou de renouer avec toutes leurs anciennes habitudes pour « la dernière fois ». Elle n'éprouve aucune nostalgie pour cet endroit, contrairement à sa sœur et à sa mère. Cette petite banlieue étriquée et blanche de Boston, où tout le monde est prisonnier des idées reçues. Surtout les hommes, machistes et arrogants. Ces types costauds, taiseux, qui boivent tous les soirs pour oublier leur existence mais insistent pour dire qu'ils n'ont pas de sentiments. Les intellectuels prétentieux – « Je finis mon doctorat, à Cambridge bien sûr ». Le silence qu'ils laissent ensuite, pour attendre la question inévitable qui leur permettra de se lancer dans la présentation de leur parcours.

Oh, évidemment, on trouve ce genre d'hommes partout. New York regorge de misogynes, qui se prétendent parfois féministes, ou qui assument davantage. Pourtant c'est ici, dans sa ville natale, que Tanya le ressent plus profondément. C'est ici qu'elle se sent le plus vulnérable. Car elle se rappellera toujours cette sensation de grandir au côté d'une mère qui a divorcé d'un connard pour se remettre rapidement avec un autre, sans jamais se départir de son sourire, comme si elle était la femme la plus chanceuse de la terre.

OceanofPDF.com

II

OceanofPDF.com

2001

Nessa était dans la voiture quand c'est arrivé. Un coup de klaxon, un long bruit continu, puis la collision – sa ceinture de sécurité plaquée sur sa poitrine –, le crissement métallique des deux carrosseries, le hurlement de Lorraine.

– Merde, putain ! hurla-t-elle alors qu'elle se garait derrière la voiture qu'elle venait d'emboutir.

Un homme jaillit du véhicule en criant. Il faisait nuit, et sur le bas-côté de la route, sous l'unique éclairage des phares de Lorraine, il était terrifiant. Il venait dans leur direction, en postillonnant comme un fou furieux.

– Il faut que je descende, moi aussi ? lança Nessa, alors que Lorraine ouvrait sa portière, sans obtenir de réponse.

– Je suis navrée, dit Lorraine en haletant. Vraiment navrée.

Elle pleurait déjà, en serrant les pans de sa veste sur son ventre.

L'homme leva les deux mains en l'air.

– Vous ne m'avez pas vu ou quoi ?

– Non, reconnut-elle. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Vous êtes blessé ?

– Non.

Il se frictionna le menton.

– Et vous ?

– Je n'ai rien.

– Bon, tant mieux.

Il s'était radouci.

Ils se dirigèrent vers l'avant de la voiture et s'agenouillèrent pour observer les dégâts. Ensuite, ils se tournèrent vers celle du type. Quand ils se relevèrent, il disparut à l'intérieur de son véhicule un instant, puis revint

avec un stylo et un morceau de papier, qu'il tendit à Lorraine. Elle les prit pour écrire, en s'appuyant sur le capot de sa voiture. Nessa regarda l'homme qui regardait sa mère. Il était beau.

Une fois que Lorraine eut terminé, elle jeta un coup d'œil à l'automobiliste et glissa ses cheveux derrière son oreille. Il lui sourit, et Nessa sentit son propre ventre se serrer. Son sourire transformait son visage froid et parfait en quelque chose de chaleureux et d'enchanteur.

Lorraine lui remit le document complété. Alors, contre toute attente, l'homme la prit dans ses bras. Elle lui arrivait à peine à l'épaule. Une minute plus tard, lorsque Lorraine remonta derrière le volant, elle éclata de rire.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui demande Nessa, dont les mains tremblaient encore à la suite de l'accrochage.

– Il veut m'inviter à dîner au restaurant, répondit Lorraine en secouant la tête d'incrédulité.

Elle resplendissait.

Voir Lorraine tomber amoureuse, c'était comme être devant un film. Nessa était la spectatrice attentive de cette histoire, même si aucun de ses protagonistes ne semblait s'en rendre compte.

Lorraine était devenue heureuse, distraite, un sourire permanent aux lèvres. Elle mangea à peine les premiers mois, et pourtant elle préparait des repas sophistiqués pour Nessa et Tanya, écoutant de la musique pendant qu'elle cuisinait. Elle nettoyait la maison de façon compulsive. Elle chantait. Quand ses filles lui parlaient, elle hochait la tête sans vraiment les écouter.

Lorsqu'elle ne passait pas du temps avec Jesse, elle l'évoquait au téléphone avec ses amies. Sa voix et ses yeux se transformaient dès qu'il était question de lui. Nessa percevait combien sa mère s'ennuyait quand elle posait son regard sur un visage qui n'était pas celui de Jesse.

Il dirigeait un restaurant italien à North Cambridge, Angelo's, et les premiers temps il leur rapporta des barquettes de poulet à la parmigiana ou de bâtonnets de mozzarella. Lorraine était en pâmoison. Ça contrariait Nessa de voir combien la nourriture faisait le bonheur de sa mère, mais ça la contrariait encore plus de constater qu'elle y touchait à peine. Nessa

n'aimait pas manger les repas apportés par Jesse devant Lorraine et, en général, elle se relevait une fois que tout le monde dormait pour descendre dans la cuisine. La nourriture de chez Angelo's était délicieuse.

Nessa s'interdisait d'apprécier Jesse, et pourtant c'était plus fort qu'elle. À l'occasion de leur première rencontre officielle, il lui dit :

– Je te dois des excuses, Nessa, du fond du cœur. Pour avoir hurlé comme un imbécile. Quand ta mère m'a raconté que tu étais dans la voiture le jour de l'accrochage, oh, Nessa, je te jure que j'aurais voulu mourir. J'ai été très con ce soir-là. Vraiment. Je te présente mes excuses.

– C'est rien, répondit-elle, sonnée.

Aucun adulte ne lui avait jamais parlé de cette manière.

– Non, ce n'est pas rien. Et je trouverai le moyen de me faire pardonner, d'accord ? Je ne sais pas comment, mais je vais me rattraper, c'est promis.

Nessa haussa les épaules. Puis elle attendit. Des semaines passèrent sans que rien arrive. Elle n'aborda plus jamais le sujet avec lui, cependant la promesse de Jesse était comme une pierre que Nessa portait en permanence dans sa poche. Un objet froid et lisse qu'elle pouvait tenir, faire rouler distraitemment entre ses doigts, serrer dans sa paume, bien au centre.

Un jour après les cours, Nessa trouva Jesse devant la télé, plus fort qu'elles ne l'avaient jamais mise. Il était seul à la maison.

– Salut, dit-elle.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Salut, toi.

Il prit la télécommande pour baisser le volume.

Nessa retira son sac à dos d'un mouvement d'épaules et le laissa glisser à terre, avant de s'aventurer dans la cuisine pour explorer le contenu en désordre de leur frigo. Jesse l'appela du salon :

– Viens ici une seconde.

Dès qu'elle l'eut rejoint, il lança :

– On t'a déjà dit que tu lui ressembles ?

Il tendit le menton vers le téléviseur, sur lequel deux hommes s'invectivaient sur un parking.

– Attends, elle va revenir.

Quelques instants plus tard, une femme apparut à l'écran.

– Tiens !

L'actrice à laquelle il faisait allusion était si jolie que Nessa se demanda un instant s'il se payait sa tête.

– Non.

– Ah... Un truc dans les yeux.

– Vraiment ?

– Oui. Elle me fait aussi un peu penser à ta mère.

Nessa observa le visage de la femme.

– Je crois que je vois.

Elle s'assit sur le bras du fauteuil.

– Tu connais ce film ? reprit Jesse.

Elle secoua la tête.

– Il est bien. Il te plairait.

– C'est quoi, l'histoire ?

– Ces deux gars, là, sont amis. Ils viennent de faire un braquage ensemble. Le plus grand est en pétard parce que son pote, Vic, a couché avec sa petite amie. Alors que Vic ne savait pas du tout qui elle était.

– C'est pour ça qu'ils se hurlent dessus ?

– Oui.

– Et la petite amie en question, c'est l'actrice censée me ressembler ?

– Exactement. Michelle. Elle, elle savait parfaitement qui était Vic. Elle est belle mais un peu garce. Comme toujours les jolies filles.

Nessa rougit en se demandant si Jesse venait de lui dire qu'il la trouvait belle, garce, ou les deux. Elle guetta le retour de l'actrice à l'écran.

La porte de la maison s'ouvrit alors, et la voix de Lorraine retentit :

– Bonsoir, trésor !

– Bonsoir ! répondirent Nessa et Jesse de concert.

Jesse lui sourit.

– C'est toi qu'elle appelle « trésor ».

Lorraine entra dans le salon avec plusieurs sacs de courses.

– Bébé, dit Jesse en bondissant sur ses deux pieds. Tu aurais dû me laisser faire.

– Il y en a encore dans la voiture.

Elle déposa les sacs par terre et remua les doigts.

– Tiens, les clés, ajouta-t-elle. Merci.

Jesse l'embrassa au coin de la bouche.

– Tu m’as manqué, murmura-t-il, si bas que Nessa n’aurait pas dû l’entendre.

Elle comprit alors qu’elle était jalouse.

Plus tard cette semaine-là, sur un ordinateur du CDI, Nessa effectua une recherche sur l’actrice du film. Elle fit défiler les photos pour tenter de se reconnaître dans les traits de cette belle femme. Sur l’écran du téléviseur, ce jour-là, et à travers le regard de Jesse, elle avait commencé à voir la ressemblance. Aujourd’hui, elle avait surtout l’impression qu’il s’agissait d’une blague cruelle. Elle n’avait aucun point commun avec cette femme.

– Tu mates du porno ?

Nessa se retourna aussitôt, le visage brûlant.

C’était Tommy McKenzie, une grande gueule de sa classe – plus grand que la plupart des garçons, avec une tignasse rousse et des dents qui avaient toujours l’air mal brossées. Il regardait l’ordinateur par-dessus l’épaule de Nessa, et découvrit les photos de l’actrice.

– Je savais pas que t’étais lesbienne, observa-t-il beaucoup trop fort dans le silence du CDI.

Nessa s’empressa de fermer la fenêtre du navigateur.

– Mais n’importe quoi. Je cherchais juste des infos sur un film que j’ai regardé avec le mec de ma mère.

Elle se sentit rougir jusqu’au sommet du crâne.

– C’est ça, la lesbienne, insista-t-il en lui adressant un sourire pervers avant de la laisser seule devant l’ordinateur.

Ce soir-là, lorsque Nessa se caressa, elle pensa à l’actrice. Dans son fantasme, elle était cette femme, elle était belle et forte. Et elle était une garce. Elle avait le droit, parce qu’elle était belle. Nessa savait qu’un garçon comme Tommy McKenzie ne lui aurait jamais parlé de cette façon si elle avait vraiment été jolie. Il aurait été trop intimidé pour lui adresser la parole. Il aurait peut-être même été un peu amoureux d’elle. En tout cas, il aurait eu de l’attirance pour elle.

Nessa n’avait aucune idée de ce qu’on pouvait ressentir, quand on plaisait à un garçon. Elle supposait que c’était le genre de sentiment qui rendait tout plus supportable dans la vie, plus passionnant.

OceanofPDF.com

Elles ont déjà fait une heure de route en direction du Vermont lorsque Lorraine s'écrie :

– Merde !

Elle frappe le tableau de bord du plat de la main.

– Quoi ? dit Tanya, paniquée.

– Sally. On doit retourner la chercher.

Intérieurement, Tanya lâche un juron. Elle n'en revient pas que sa mère ait accepté sa proposition. Elle s'attendait à des protestations, mais Lorraine a presque aussitôt dit oui quand sa fille lui a suggéré d'aller passer le week-end à l'écart d'Arlington. Nessa a proposé Bennington, où un de ses ex avait fait ses études supérieures. Une petite ville universitaire à trois heures de route de Boston, suffisamment éloignée pour que Jesse n'ait jamais l'idée d'aller les y chercher.

– Maman, on a presque fait la moitié de la route, proteste Tanya.

Lorraine secoue la tête.

– On doit y retourner.

– Sally peut survivre un week-end.

– Enfin, Tee, lance Nessa depuis la banquette, tu penses à ce qu'il a fait à ce pauvre chat ?

Tanya lui jette un regard assassin dans le rétroviseur.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée d'emmener la chienne avec nous. Jesse pourrait le vivre comme une provocation. Dans l'immédiat, tout ce qu'il faut, c'est garder nos distances jusqu'à lundi.

– Tanya, chérie, tu dois faire demi-tour immédiatement. Je prends le volant si tu veux. On ne peut pas laisser Sally seule avec lui.

– Il a déjà levé la main sur elle ?

– Une fois, concède Lorraine du bout des lèvres. Prends cette sortie, ajoute-t-elle en pointant le doigt.

Tanya met son clignotant pour s'insérer dans la file de droite.

Elles se retrouvent aussitôt prises dans les bouchons sur la Route 2 en direction de Boston. Elles avancent à deux à l'heure et le soleil se couche déjà. Les muscles du visage de Tanya sont si tendus qu'ils commencent à être douloureux. Tout son front est crispé, signe que la migraine approche.

– Je ne sais même pas si la chambre d'hôte accepte les animaux de compagnie, lâche Tanya.

Personne ne lui répond. Devant elles s'étend un océan infini de feux arrière, qui luisent d'un beau rouge cerise. À ce rythme, elles n'arriveront jamais à temps pour l'heure limite fixée par l'établissement – vingt et une heures.

Au bout de vingt minutes de surplace ou presque, Tanya frappe le volant du plat de la main.

– Il y a eu un accident ou quoi ? Pourquoi est-ce que ça n'avance pas, enfin ?

Elle est au bord des larmes.

– C'est l'heure de pointe, dit Nessa plutôt que de se taire.

– Merci.

– On pourrait mettre un peu de musique ou quelque chose ?

Tanya lui lance le cordon pour que Nessa connecte son téléphone. Une minute plus tard, une musique particulièrement déprimante s'échappe des haut-parleurs.

– Tu veux que je m'ouvre les veines ? hurle Tanya pour couvrir les braillements tragiques.

– Tu as une envie particulière ?

– Quelque chose d'un peu moins déprimant ?

– Mmh, voyons voir si j'ai de la musique sans aucune émotion.

Tanya roule les yeux dans le rétroviseur, mais Nessa ne la regarde pas.

Le temps qu'elles atteignent Winter Street, la nuit est presque tombée et la voiture de Jesse est garée dans la voie privée. Toutes les lumières de leur moitié de la maison sont allumées. Les O'Brien ne sont pas là.

– Merde, lâche Lorraine alors qu'elles viennent de se garer le long du trottoir d'en face.

– Enfin tu t’attendais à quoi, exactement ? ne peut s’empêcher de s’agacer Tanya. Que ce serait facile ? Qu’il ne serait pas là ?

Lorraine défait la boucle de sa ceinture de sécurité.

– Non, dit Tanya. Je vais y aller.

– Je ne veux pas que tu le fasses. On ne sait même pas s’il a déjà reçu la convocation. Il pourrait être remonté.

– Et c’est précisément pour cette raison que je préfère que tu restes dans la voiture.

– Laisse-moi t’accompagner, Tee, intervient Nessa.

– On doit à tout prix éviter d’en faire toute une histoire. J’y vais, d’accord ?

– Je ne sais pas, Tee, proteste Lorraine.

– Maman ! Fais-moi confiance, s’il te plaît.

Tanya sort de la voiture et referme la portière sans un bruit. Elle remonte vers la maison, dépasse le panneau de l’agent immobilier, les ballons rouges et les pots de fleurs ridicules. La porte d’entrée n’est pas fermée à clé. Tanya l’ouvre sans bruit, guette le grincement habituel. Elle espérait trouver Sally dans l’entrée, où la chienne passe le plus clair de son temps, à guetter les nouveaux arrivants, et non. La télévision est allumée dans le salon.

Tanya décide de jouer les choses avec le plus de naturel possible, en faisant une entrée sans esclandre, mais sans se cacher. Jesse est sur le canapé, devant le téléviseur. Elle aperçoit alors un amas de poils par terre, à côté du canapé. La queue de Sally.

En entendant des pas approcher, Jesse se retourne. Il paraît surpris.

– Salut, lui dit-elle, ça va ?

Elle devine à son expression qu’il n’a pas encore reçu la convocation pour le lundi suivant.

– Vous étiez passées où ? Je commençais à m’inquiéter.

– Oh, à droite à gauche. Hé, Sal, ajoute-t-elle plus fort en s’agenouillant. Viens là, ma belle.

Sally approche d’un pas traînant en remuant la queue.

– Où est ta mère ? demande Jesse en se levant.

Tanya fait pareil.

– Je ne sais pas trop. J’étais avec Nessa. On est juste venues chercher Sally pour sortir la promener.

– Qu’est-ce que tu racontes ? dit-il en se tournant vers les fenêtres noires. Il est tard, je m’en suis déjà chargé.

– Eh bien, on va lui faire faire un petit tour de nuit. Viens, Sally.

Elle se tapote la cuisse et se dirige vers la porte de la maison, évitant soigneusement le regard de Jesse.

– Tanya, où est Lorraine ?

Il s’exprime d’un ton de plus en plus crispé, et lorsqu’elle ne répond pas, il hausse le ton.

– Tanya !

Elle fait volte-face, le cœur battant la chamade.

– Ne crie pas, Jesse.

– Alors réponds-moi.

Il se dirige vers elle, et elle prend brusquement conscience, à la façon dont sa démarche chancelle, qu’il est ivre.

– Où est Lorraine ?

Tanya tremble. Elle le hait : à cause de lui elle est terrifiée, à cause de lui elles doivent fuir la maison où elle a grandi. Elle n’arrive pas à croire qu’elle s’est réveillée ici tous les matins de son enfance, sous ce toit où elle est à présent en train de tenter de raisonner un homme ivre qui a pris leur place, à Nessa et à elle, qui se dresse dans le salon comme s’il était le propriétaire des lieux.

Elle ressent un bref accès de colère à l’égard de son père, installé dans la banlieue voisine, bien tranquille chez lui, avec sa femme et son fils – ignorant tout de ce qui se passe, à son habitude. Elle tente de chasser ce sentiment. Derrière cette colère se cache une souffrance, et Tanya en a assez.

À ce jour, elle a autant de souvenirs de Jesse entre ces quatre murs que de son propre père. Jesse affalé sur le canapé du salon, Jesse sortant des toilettes en vérifiant qu’il a bien fermé sa braguette, Jesse dans la chambre parentale, dans le lit parental. La présence de Jonathan au 12 Winter Street est plus floue que réelle – toutes les images que Tanya garde de la période de l’enfance fusionnent pour en former une seule, immense, celle de l’époque où leur père était à elles. Où leur mère était plus stable.

Tanya fait un pas vers Jesse pour donner l’illusion qu’elle n’a pas peur.

– Laisse-nous tranquilles, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforce de contrôler, comme dans une salle d'audience, même quand elle sait qu'elle est en train de perdre. Je te tiens responsable de ce qui s'est passé.

Puis elle tourne les talons, suivie de la chienne.

Une fois dehors, elle se met à courir et, malgré son âge avancé, Sally réussit à la suivre. Au moment où Tanya monte derrière le volant, une voiture de police venant d'en face se gare devant la maison, discrète, sans phares.

– C'est eux, dit Tanya.

Ensemble, elles suivent la scène depuis la voiture. Un policier sonne à la porte, Jesse vient lui ouvrir et semble avoir peur. Il sort sur le perron, en chaussettes, et lorsque l'agent lui tend une enveloppe kraft il la fixe sans comprendre, comme si on venait de lui remettre une manguette ou une boîte à musique.

Jesse la décachette sans attendre, devant le policier. Il se décompose. L'agent lui dit quelque chose et, prenant soudain conscience qu'il est sous surveillance, Jesse bat en retraite dans la maison et claque la porte au nez du policier. Le téléphone de Lorraine ne cesse de sonner pendant les deux heures qui suivent.

2002

Nessa et Tanya étaient demoiselles d'honneur au mariage de leur père. Simone leur avait choisi des robes lilas assorties, avec épaules dénudées et belles jupes en soie fraîche qui bruissait comme de l'eau contre leurs jambes.

La robe tombait à la perfection sur Tanya. Elle avait de petites épaules pâles, pareilles à des pétales délicats mis en valeur par la couleur mauve. Et le décolleté soulignait la finesse de ses clavicules. Tanya sautillait dans le jardin, souriant avec grâce à tous ceux qui tournaient le regard dans sa direction. Et les gens les regardaient, toutes les deux.

La soie lilas collait aux bourrelets de Nessa, le décolleté lui cisailait le dos et les épaules, lui laissant des marques rouges. La robe lui avait paru plus seyante dans le salon d'essayage, avec la lumière tamisée d'un ton abricot. Elle regrettait de ne pas avoir pris la taille du dessus. La seule chose que Nessa aimait c'était la façon dont le bustier épousait sa poitrine et la faisait pigeonner. Elle avait une belle poitrine, plus grosse que celle de sa mère et celle de Simone, et elle en était fière. Tanya, qui venait juste d'entrer dans la puberté, n'avait rien à montrer, elle.

Le mariage avait lieu dans la maison de vacances de la famille de Simone, à Martha's Vineyard, dans un jardin aussi grand qu'un terrain de foot. Avant la cérémonie, Jonathan et Simone avaient posé pour le photographe devant le vieux mur en pierre qui entoure la propriété. Dans le fond, trois chevaux blancs paissaient dans un champ et, au-delà, les vagues venaient s'échouer sur une plage privée. Le photographe distribuait ses instructions d'une voix monotone que son assistant exécutait, faisant prendre diverses poses aux modèles. Nessa et Tanya devant les mariés, tous

les quatre alignés, une photo avec Simone et les deux sœurs, puis une autre avec Jonathan à la place de Simone – que ses deux filles embrassaient chacune sur une joue.

– Magnifique, dit le photographe. Bon, maintenant, on va en prendre une avec juste la plus petite et le papa.

L'assistant poussa Nessa sur le côté.

Tout le monde s'extasia lorsque Tanya enlaça leur père par la taille. Nessa clignait des yeux pour s'empêcher de pleurer. Elle aurait donné n'importe quoi pour disparaître avant que le photographe annonce, inévitablement, qu'il allait prendre « la plus grande ». À moins qu'il ne dise « la plus volumineuse ». Car c'était le cas, songea-t-elle, rouge de honte. Elle se rappela brusquement un mot de son contrôle de vocabulaire la semaine passée : *colossal*.

Une fois qu'il eut terminé avec Tanya, le photographe fit un signe de tête à son assistant et annonça :

– Et maintenant l'aînée avec son papa.

Nessa faillit éclater de rire de soulagement. *L'aînée...* Elle prit la place de Tanya, et son père la serra contre lui. Jonathan sentait le shampooing, le déodorant et la pastille à la menthe, mais sous toutes ces couches de parfum, il gardait son odeur de papa. Nessa se souvint de ce qu'elle éprouvait quand elle le trouvait, le samedi ou le dimanche matin, dans la cuisine, encore en pyjama, et combien elle aimait son odeur, chaude et douce, comme les vieux tee-shirts qu'il portait pour dormir. Elle se blottit contre lui et ferma les yeux, posant la joue sur son bras.

– Charmant, dit le photographe d'une voix qui paraissait très distante à Nessa, dont les yeux restaient clos.

Elle entendit une rapide succession de *clic*, qui évoquait le bruit d'un paquet de cartes neuves qu'on mélange, puis de nouveau le photographe :

– Maintenant échangez un regard en souriant.

Nessa ouvrit les yeux et leva son visage vers celui de son père.

– Je t'aime, Ness, lui murmura-t-il en lui pressant l'épaule.

Elle regretta alors de ne plus être une petite fille, de ne plus pouvoir presser son nez contre le torse de son père et lui dire qu'elle voulait partir, qu'elle était prête – et alors, ensemble, ils auraient tourné le dos à l'immense tente bondée, ils auraient oublié la cérémonie et la fête ensuite, ils auraient ignoré tous ces gens pour rentrer à la maison, tout simplement.

– Parfait. Au tour du mari et de la mère de la mariée.

Le temps que la réception débute, le soleil s'était couché et le plafond du barnum scintillait de centaines de petites lumières chaleureuses. Lorsque Nessa levait les yeux, elle avait l'impression de dériver dans un ciel rempli d'étoiles. Sur chaque table, des bougies chauffe-plats flottaient dans de petites coupes d'eau, et de grosses chandelles blanches, hautes et larges, brillaient partout, la cire crème créant, en fondant, des formes élégantes et sophistiquées. Autour de la tente, le jardin luisait lui aussi, comme s'il était fait de velours d'un vert presque noir. La nuit possédait le même genre de beauté que Simone, si implacable que c'en était douloureux.

Nessa était seule à sa table, encombrée d'assiettes à dessert où restaient des parts de gâteau entamées, de couverts sales, de verres d'eau où les glaçons étaient réduits à de simples éclats de glace. Le reste de la tablée – Tanya et six neveux et nièces de Simone – était sur la piste de danse. Nessa jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers le centre de la tente où une marée de gens vibraient en rythme sur « Hot in Herre ». Cette chanson la mettait mal à l'aise, même à cette distance.

Un peu plus tôt, elle avait accepté de quitter sa chaise et de laisser Tanya l'entraîner sur la piste. Elle avait balancé les hanches et remué un peu les pieds, mais elle n'avait pas été capable de grand-chose d'autre. À côté d'elle, sa sœur dansait comme tout le monde au collège et au lycée, en tortillant les fesses, en se frottant contre une personne invisible derrière elle. Nessa avait fermé les yeux pour tenter d'imaginer qu'elle était seule dans sa chambre et réussir à bouger plus librement, cependant c'était impossible au sein d'une foule pareille. Elle se sentait laide et coincée, elle se faisait l'impression d'un adulte qui remuerait maladroitement la tête sur un tube destiné à des oreilles plus jeunes.

Son père dansait avec Simone et leurs nouveaux amis. Nessa les avait observés à distance pendant plusieurs minutes. Regarder Jonathan se trémousser, c'était comme observer un inconnu. Elle ne s'était pas vue un seul instant aller le rejoindre et se mêler à ce cercle d'étrangers. Quand il avait croisé son regard, il lui avait fait signe d'approcher, ce qui avait occasionné un moment de gêne pour eux deux. Nessa dans sa robe lilas trop serrée – plus consciente que jamais de son physique ingrat –, et Jonathan

qui faisait semblant de vouloir qu'elle danse avec lui. Elle avait secoué la tête puis s'était détournée pour s'éloigner. Il ne l'avait pas suivie.

À présent elle était de retour à sa table. Elle rapprocha l'assiette de Tanya et avala un morceau de glaçage, avant de terminer l'assiette de l'une des nièces de Simone.

Ne tenant plus en place, Nessa se leva et zigzagua entre les tables pour atteindre le bar. La plupart des invités étaient en train de danser, et les autres tables ressemblaient à la sienne : assiettes remplies de miettes de gâteau, vestes posées sur les dossiers des chaises, talons hauts mal cachés sous les plis des nappes. Lorsqu'elle aperçut un paquet de cigarettes qui dépassait d'un sac à main argenté à la table 13 – des Marlboro Gold, la marque que fumait sa mère –, elle le prit sans réfléchir, d'un geste vif, et le pressa contre sa cuisse. Elle traversa la tente vers la sortie, sans s'arrêter au bar, puis retrouva le jardin et son obscurité tranquille.

Elle n'avait pas de briquet, ce qui était presque un soulagement. Elle ne savait pas comment s'y prendre pour allumer une cigarette, et elle avait peur.

Mais, quand en se retournant, elle aperçut l'un des serveurs à quelques mètres de là, en train de fumer, elle eut le sentiment de ne pas avoir le choix. Si elle ne faisait rien, si elle se contentait de rentrer dans la tente et de regarder les autres danser depuis sa table, elle serait malheureuse, elle le savait. Elle avait de plus en plus de mal à se supporter, à un point qui en était dangereux.

Elle ouvrit le paquet et en sortit une cigarette qu'elle tint entre son index et son majeur. Elle s'humecta les lèvres – elle avait brusquement la bouche sèche –, avant d'aborder le serveur avec, elle l'espérait, nonchalance.

– Pardon...

Elle avait parlé si bas que le serveur ne l'entendit pas.

– Pardon, répéta-t-elle.

Cette fois il sursauta puis remonta ses lunettes sur son nez.

– Oh, la vache ! dit-il avec un petit rire. Je ne t'avais pas vue. Tu m'as foutu une de ces frousses.

– Désolée.

Elle avait une voix trop aiguë, et les doigts qui tenaient la cigarette encore éteinte tremblaient.

– Tu as un briquet ?

Il haussa les sourcils. Il était petit, il ne la dépassait que de quelques centimètres, en revanche, il avait une belle carrure mise en valeur par sa veste. Il était plus âgé que Nessa, mais sans doute pas de beaucoup. Il avait un début de barbe sur le menton et les joues. Il portait des lunettes carrées, et il avait les deux oreilles percées – il avait des écarteurs d'oreille noirs qui faisaient un trou de la taille d'une pièce de monnaie au milieu du lobe. Nessa pouvait voir, au travers, l'obscurité des bois.

Elle glissa la cigarette entre ses lèvres, ainsi qu'elle l'avait fait des dizaines de fois dans son lit, avec des cigarettes piquées à sa mère, et se rapprocha. Elle leva le menton.

Il sortit un briquet de sa poche et fit apparaître une grosse flamme. Nessa se pencha pour que l'extrémité de sa cigarette entre en contact avec le feu, puis elle inspira profondément. Une chaleur irritante lui emplit la poitrine, et elle se mit à tousser.

– Ça va ?

Le serveur jeta un coup d'œil dans les bois derrière, comme s'il craignait que quelqu'un ne les observe. Nessa hocha la tête, mais ses yeux se remplissaient de larmes, et le rouge lui montait aux joues. Elle se détourna.

– Désolée, lâcha-t-elle d'une voix étranglée.

– C'est rien.

Elle attendit que la quinte de toux soit passée pour avaler une seconde bouffée de tabac. Elle aspira moins fort cette fois-ci, et son cœur retrouva peu à peu son rythme normal.

– Tu m'as l'air trop jeune pour fumer.

– J'ai quel âge d'après toi ?

Maintenant qu'elle ne toussait plus, elle reprenait confiance, et elle avait plus de facilité à parler avec une cigarette à la main. Pour la première fois, elle comprenait pourquoi les gens se faisaient tatouer, se teignaient les cheveux en bleu ou se perçaient l'arcade sourcilière. C'était une façon à la fois de se cacher et d'attirer l'attention.

– Je ne sais pas, dit-il en la scrutant avec un regard qui l'aurait fait rougir si elle n'avait pas été dans le noir.

– Quatorze ans ?

– J’en ai seize.

C’était presque vrai.

– Ah, d’accord.

Il inclina la tête en direction de la tente.

– Comment tu les connais ?

De l’endroit où ils se tenaient, la fête paraissait très lointaine, comme une planète distincte, brillante et vibrante.

– C’est mon père qui se marie.

Il éclata de rire, surpris.

– Mais non !

– Si. C’est bizarre.

Elle le regarda tirer sur sa cigarette puis recracher la fumée sur un côté de sa bouche.

– Qu’est-ce qui est bizarre ?

– D’avoir une belle-mère. D’être censée appartenir à la même famille que tous ces gens maintenant. Je les connais à peine.

– Ah ouais, je comprends. Mon beau-père est une vraie tête de con. Rien t’oblige à faire ce qu’elle te dit, tu sais. Ils aiment penser qu’ils ont le contrôle de la situation, mais c’est faux et au fond, ils le savent.

Nessa ne répondit pas que Simone ne lui avait jamais donné aucun ordre. C’était mieux comme ça, de lui laisser croire qu’ils avaient une souffrance en partage.

– Tu avais quel âge quand tes parents ont divorcé ? lui demanda-t-elle.

Il jeta son mégot dans l’herbe et l’écrasa avec la pointe de sa chaussure.

– Ils n’ont jamais été mariés. Je suis un accident.

– Comment ça, un accident ?

Il sourit.

– Je veux dire que le préservatif s’est déchiré. Ma mère m’a eu à dix-sept ans. Et mon père n’est pas au courant de mon existence. Ou alors il a décidé que ça ne le concernait pas, je ne sais pas. Ma mère change souvent sa version de l’histoire.

– Ah quand même... Alors tu ne connais pas ton père ?

Il fit non de la tête.

– Si ça se trouve, il est là, à ce mariage.

Ils tournèrent leurs deux regards vers la tente, comme si le père du serveur avait une chance d’en sortir.

Une bulle frémit dans la gorge de Nessa. Tristesse ? Joie ? Elle n'aurait su dire si c'était une bonne ou une mauvaise chose, sinon qu'elle se sentait soudain plus en vie que d'habitude.

– Je suis désolée pour toi, dit-elle, espérant que c'était ce qu'il fallait dire.

Il haussa les épaules.

– C'est rien.

Il eut alors un regard et un sourire en coin si doux que la tête de Nessa se mit à tourner.

– Hé, tu veux quelque chose à boire ? lui proposa-t-il. Je peux t'apporter un truc en douce, sans problème.

Elle éclata de rire, choquée par sa proposition.

– Ça ira, merci, s'empressa-t-elle de répondre, regrettant aussitôt son refus.

Il sourit.

– Il faut que j'y retourne, dit-il en indiquant la maison.

– D'accord.

– À plus tard ?

– Ouais, à plus tard.

Nessa le regarda s'éloigner, une main dans la poche, tapotant sa cuisse avec l'autre. À mi-chemin sur la pelouse, il s'arrêta et se retourna.

– Hé ! cria-t-il en la montrant du doigt. Fais gaffe. Ce truc file le cancer, tu sais ?

Puis il sourit de nouveau et le corps entier de Nessa explosa de bonheur.

Elle attendit qu'il ait disparu à l'intérieur de la maison avant de jeter sa cigarette. Elle l'écrasa avec la pointe de sa chaussure, comme elle l'avait vu faire, et elle retourna à la fête, munie d'une nouvelle sorte d'armure, inattendue.

La chambre d'hôte à Bennington n'accepte pas les animaux de compagnie, mais l'hôtel juste en face, le Paradise Motel, si. Nessa est soulagée d'être assise à l'arrière avec Sally, qui a posé la tête sur ses genoux, plutôt que devant entre Tanya et leur mère, tant la tension entre elles est vive, presque âcre.

Quand les textos commencent à affluer, le portable de Lorraine tinte d'abord quelques fois. Bientôt, ils arrivent par dizaines, suivis d'un nouveau toutes les deux minutes, chacun semblant annoncé par une sonnerie plus stridente et plus insistante que la précédente.

– Qu'est-ce qu'il raconte ? demande Tanya.

Lorraine garde le silence.

– Ne lui réponds pas. Ou non, mieux, bloque-le.

Lorraine se contente de perdre son regard par la fenêtre.

Jesse finit par se lasser, à moins que Lorraine n'ait coupé le son sur son téléphone. En tout cas, la voiture devient très silencieuse. Dès qu'elles franchissent la frontière qui sépare le Massachusetts du Vermont, les routes de campagne deviennent plus sombres et plus tortueuses. Les montagnes apparaissent à l'horizon, mais dans la nuit elles dessinent des ombres aux contours troubles – des monticules d'un noir d'encre dans un ciel tout aussi sombre.

Nessa a toujours associé ces montagnes à son petit copain de Bennington. Elle s'était persuadée qu'ils étaient amoureux, que lorsqu'il chantait des chansons de Neil Young à la guitare il parlait d'elle. Et que lorsqu'il oubliait de venir la chercher à la gare routière, lorsqu'il arrivait avec une heure de retard, ou lorsqu'il se pointait ivre ou défoncé, il ne le faisait pas exprès.

À présent, en revoyant ces montagnes, elle ressent un violent pincement au cœur. Pas à cause de lui, pas à cause de Henry, pas même à cause de sa mère, qui semble incapable d'arrêter de regarder son téléphone. Non c'est un sentiment qui naît dans la poitrine de Nessa et qui remonte dans sa gorge. Et puis qui s'en va comme il est venu.

Le temps qu'elles se garent devant le motel, il est presque vingt-deux heures. Le panneau lumineux, près de la route, indique : *Chambres disponibles, petit déjeuner offert, animaux bienvenus, WiFi.*

Il n'y a presque aucune autre voiture garée devant le motel, et Nessa ne sait pas si cela lui procure un sentiment de sécurité ou l'inverse.

Dans le hall, une sonnette argentée, sur le comptoir de la réception, est accompagnée d'un petit mot : *Sonnez si vous avez besoin d'aide !* Tanya le fait et, quelques instants plus tard, une jeune femme surgit d'un pas vacillant. Elle cligne des yeux, éblouie par la lumière, et écarte les cheveux qui lui tombent sur le visage.

– Bonsoir, dit-elle d'une voix pâteuse.

Son badge indique son nom, *Erica*.

– Nous aimerions une chambre pour trois, s'il vous plaît, lui dit Tanya.

La femme bâille et remue la souris d'un très vieil ordinateur pour le faire sortir de son état de veille.

– Trois, trois, trois, marmonne-t-elle.

Nessa observe les lieux. Le hall du motel est accueillant, malgré la décoration laissant à désirer, comme un salon de mamie rempli de tout un fatras de bibelots chinés dans des vide-greniers. Les canapés sont vieux et mal assortis, mais ils paraissent confortables. Sur une table basse en bois, on trouve des piles d'exemplaires du journal local et un pot de fausses fleurs. Un grand écran plat diffuse la chaîne météo en continu dans un coin de la pièce. Le plafond est bas, pourvu de néons, complétés par des petites lampes à la lumière plus chaude. Des rideaux violet foncé sont accrochés aux fenêtres. L'incongruité de cet endroit le rend rassurant. Personne ne les trouvera jamais là.

– Des animaux ?

– Oui, un.

Erica jette un coup d'œil par-dessus le comptoir et sourit à Sally, assise aux pieds de Nessa.

– Adorable.

Elle reporte son attention sur Tanya.

– Fumeur ou non-fumeur ?

Tanya coule un bref regard à Lorraine.

– Fumeur, répond-elle.

C'est sa façon de faire un geste.

– Très bien, alors... J'ai une chambre avec deux lits doubles, ou une avec un lit queen size dans laquelle on peut ajouter un couchage d'appoint.

– Les deux lits doubles, c'est parfait.

Tanya ouvre son sac, et Lorraine la retient par le poignet.

– Ma chérie, laisse-moi payer.

– Vous n'avez pas un compte commun avec Jesse ?

Lorraine la lâche avant de confirmer d'un signe de tête.

– Et merde.

– Ne t'inquiète pas. Mieux vaut prendre toutes les précautions, même si elles sont superflues.

Nessa observe Erica, mais la réceptionniste contient parfaitement toute réaction, de curiosité ou d'autre nature, et Nessa se demande à quelle fréquence elle accueille des gens qui viennent se cacher dans ce petit motel perdu au milieu des montagnes.

Tanya lui tend sa carte de crédit, et en échange Erica lui remet trois clés magnétiques.

– Vous avez la chambre 164. Tout au bout de ce couloir-ci. Le petit déjeuner est offert.

Elles se réveillent affamées et laissent Sally dans la chambre le temps de se rendre dans la salle à manger. Elles regardent Erica pousser une table roulante vers une longue table en plastique qui sert de buffet, puis tout disposer sur la nappe à carreaux. Elle les salue d'un geste de la main avant de repartir.

Lorraine, Tanya et Nessa observent le festin : des mini-boîtes de céréales, des viennoiseries, de petits bagels moelleux, des flocons d'avoine, des yaourts aux fruits rouges et du granola, du miel fabriqué dans le Vermont et

du sirop d'érable. Elles se servent un peu de tout et remplissent de grandes tasses de café, qu'elles rapportent à leur table. Elles restent silencieuses au début, dévorant comme si elles n'avaient pas mangé depuis des jours et des jours.

Une fois qu'elles ont apaisé leur estomac affamé, elles se calment et observent tout ce qu'elles ont englouti. Elles savourent alors leur café, dans lequel elles trempent des bouts de viennoiseries.

Tanya est la première à repousser son assiette. Elle replie un de ses bras devant son visage, renifle le creux de son coude puis son aisselle.

– Je pue, dit-elle.

Elles n'ont pas pris de douche depuis la veille au matin, avant d'aller au tribunal. Sa réflexion pousse Nessa et Lorraine à l'imiter.

– La situation n'est pas vraiment meilleure de mon côté, déclare Nessa.

Tanya se penche vers elle pour lui sentir l'aiselle.

– C'est moins pire que chez moi.

– Les filles ! s'indigne Lorraine en riant, alors que Tanya présente son aisselle à sa sœur.

– Beurk, Tee ! proteste Nessa en détournant la tête.

– J'achète les déos les plus puissants du marché, et ils ne tiennent jamais assez longtemps.

– Maman, tu devrais sentir.

– Hors de question que je...

Un couple entre dans la salle à manger, et elles se taisent aussitôt. Tanya, qui a toujours le bras levé, le laisse retomber. Elle est prise d'un fou rire, qu'elle communique à Nessa. Lorraine se cache le visage à deux mains et secoue la tête.

Après les douches, Lorraine se rendort instantanément sur l'un des lits doubles. Tanya et Nessa partagent l'autre. Pendant un temps, les sœurs restent allongées en silence, écoutant la respiration de Lorraine, observant le mouvement de va-et-vient de sa poitrine.

Puis Nessa roule sur le côté pour faire face à Tanya, et elles se regardent droit dans les yeux, comme elles le faisaient plus jeunes, à l'époque où elles avaient l'impression de pouvoir partager leurs pensées et leurs sentiments. Au point que ça semblait presque magique. Ce mélange inexplicable de

sons, d'odeurs, de couleurs et d'émotions qui faisaient d'elles les filles Bloom. Ce n'était plus aussi simple. Elles avaient grandi avec la même mère et le même père. Toute leur enfance et leur adolescence, elles avaient dormi si près l'une de l'autre qu'elles pouvaient se toucher en tendant le bras. Et pourtant, malgré tout, elles avaient eu deux enfances très différentes.

– Tanya...

– Mmh ?

– Tu veux bien me masser ?

À la surprise de Nessa, sa petite sœur accepte. Elle roule sur le ventre, et Tanya s'assied à califourchon sur elle. Nessa remonte son tee-shirt et dégage les cheveux de sa nuque.

– Tu as mal où ? lui demande Tanya.

– Partout. Aux épaules.

Tanya utilise ses pouces pour malaxer le dos de sa sœur, décrivant des cercles autour de ses omoplates. Elle repère les nœuds et s'applique à les défaire, en exerçant dessus une pression douce et patiente.

– Merci, dit Nessa au bout de quelques minutes. Tu veux que je t'en fasse un aussi ?

– Détends-toi.

Elle continue à masser la nuque de sa grande sœur, qui respire profondément et ferme les yeux.

Tanya redescend tout le long de la colonne de Nessa, avec application. Ça fait mal au bon sens du terme, et Nessa se métamorphose en un autre être, un corps pur, un réseau de sensations – muscles, os, points de pression. Tout le reste disparaît. C'est un mélange de douleur et de plaisir, rien d'autre. Tout appartient au même spectre.

Henry lui manque. Elle songe combien ce sera bon de rentrer chez elle et de retrouver quelqu'un qui la serra dans ses bras.

Lorsque les larmes arrivent, ce ne sont ni des larmes de joie ni des larmes de tristesse. Juste une humidité dans ses yeux qui, au moment de cligner les paupières, lui mouille les joues.

Tanya en touche une sans rien dire. Elle déplace ses doigts dans les cheveux de Nessa et lui frictionne légèrement le cuir chevelu ; les millions de petites terminaisons nerveuses crépitent sous ses ongles.

OceanofPDF.com

2002

Au début, Tanya avait cru qu'elle s'était mal essuyée aux toilettes. Une trace d'un brun roux dans sa culotte, mais qui ne sentait pourtant pas la crotte, et qui n'était pas vraiment à l'arrière. Paniquée, elle avait attiré Nessa dans la salle de bains.

– Regarde, avait-elle dit en baissant sa culotte pour montrer à sa grande sœur la tache qui l'inquiétait.

– Tee, avait dit Nessa en ouvrant de grands yeux ronds. Tu as eu tes règles.

– Pourquoi c'est de cette couleur ?

– Parce que le sang a séché. Oh, lala il faut prévenir maman.

Lorraine était en bas avec Jesse, et Tanya ne voulait surtout pas mêler le petit copain de sa mère à cette histoire. Elle n'avait jamais aimé aucune des fréquentations de sa mère, mais Jesse était le pire. Quelque chose dans sa façon de lui sourire. Comme s'il cherchait à la conquérir, comme si en baissant trop la garde Tanya risquait de se faire piéger par lui.

– Non, pas maintenant, dit-elle à Nessa.

Elle se tourna vers le miroir de la salle de bains pour s'observer. Sa culotte était toujours baissée sur ses genoux.

– J'ai mes menstruations, dit-elle d'un ton très sérieux à son reflet.

Nessa gloussa et voulut la serrer dans ses bras. Tanya se déroba.

– Ne me touche pas, j'ovule ! hurla-t-elle, avec un soupçon d'hystérie, cette fois.

– Il te faut une serviette.

– Hors de question. Je ne mettrai pas de couche. Je veux un tampon.

C'était un mot ridicule à prononcer à voix haute.

– Tu as conscience que tu vas devoir te le mettre dans le vagin, hein ?
rétorqua Nessa.

– Oui.

– J’ai mis genre un an à comprendre comment ça marchait.

– Tu veux bien m’apprendre ?

– Viens, on va dans la salle de bains de maman.

Elles migrèrent et Nessa alluma l’éclairage puissant au plafond, ferma à clé derrière elles et fouilla dans le placard sous le lavabo pour trouver une boîte de tampons.

– Il va falloir en racheter, dit-elle en jetant un coup d’œil à l’intérieur.

Tanya ressentit un petit frisson d’excitation, et une explosion de fierté, à l’idée d’avoir rejoint les rangs des femmes porteuses de tampons de la maison.

– Tiens, voilà, dit Nessa en lui tendant un petit paquet allongé.

Tanya le regarda.

– Et qu’est-ce que je fais avec ?

– Tu l’ouvres, banane.

Tanya s’exécuta et observa le bulbe cotonneux du tampon qui dépassait d’un tube en plastique rose, le fil qui pendait de façon gênante à l’autre extrémité et faisait ressembler l’ensemble à du matériel de pêche.

Nessa baissa son pantalon de pyjama pour se retrouver en culotte.

– Alors, il faut se mettre...

Elle écarta les jambes et fléchit légèrement les genoux, comme si elle jouait en défense sur un terrain de basket.

– Puis tu trouves le trou, et tu mets le truc à l’intérieur. Quand il est bien en place, tu appuies sur l’applicateur avec ton index, et le plastique va venir tout seul.

– D’accord.

Tanya retira sa culotte tachée et se retrouva nue de la taille aux pieds. Elle adopta la même position défensive que sa sœur et, rivant ses yeux sur elle, elle chercha à tâtons le « trou » avec l’extrémité du tampon. Dès qu’elle sentit une ouverture, elle exerça une pression.

– Il y a un truc qui bloque, dit-elle.

– Comment ça ?

– Une sorte de mur.

– Essaie de changer l’angle.

Tanya fit ce que Nessa lui disait et poussa, pourtant le tampon restait coincé.

– Je ne crois pas que ce soit ça, le problème.

– Tu es sûre que tu le mets dans le bon trou ?

– Mais il n’y en a pas qu’un ?

– Tee ! T’es sérieuse ou pas ?

– Quoi ?

Tanya écarta brusquement le tampon, effrayée, soudain, à l’idée de fourrer un objet dans un trou dont elle ignorait jusqu’à présent l’existence.

– Bien sûr qu’il y a plusieurs trous. Tu sais quand même que tu ne fais pas pipi et caca par le même, non ?

– Je n’essayais pas de me mettre le tampon dans les fesses, Nessa, je ne suis pas débile.

– Bon, et tu sais qu’il y a un troisième trou, alors ?

– Oui, je sais, dit-elle en se détournant.

Elle n’en savait rien.

– Tu peux me montrer.

Nessa soupira.

– Très bien. Mais ça ne va pas fonctionner très bien sur moi parce que je n’ai pas mes règles.

Nessa baissa sa culotte sur ses chevilles.

Son sexe avait toujours été différent de celui de Tanya. Il avait quelque chose de plus extraverti. Ses petites lèvres étaient plus grandes et dépassaient – on pouvait voir leurs plis –, alors que celles de Tanya étaient cachées, comme par timidité. Maintenant Nessa avait des poils qui masquaient presque tout. Tanya en avait, elle aussi, mais pas autant que sa sœur – même si elle savait que ça allait changer.

Nessa sortit un autre tampon, puis plaça une serviette de toilette sur le carrelage.

– Je vais m’allonger pour te montrer où il va, et comment on utilise l’applicateur.

Elle s’étendit et écarta les jambes. Avec une main, elle écarta ses petites lèvres, exposant une chaire rose et humide sans poils. Tanya ne s’attendait pas à ce qu’un vagin ressemble à ça de près. Elle s’était représenté quelque chose de plat, et non doté de reliefs, de textures variées.

– Tu vois le trou, là ? demanda Nessa.

– Oui.

– D'accord, alors tu le glisses là...

Nessa inséra le tampon à l'intérieur en faisant une petite grimace.

– Ça fait mal ?

– Pas trop. Bon, alors, une fois qu'il est en place, tu pousses. Regarde, j'appuie sur la partie en plastique et le tampon remonte, tu vois ?

– Oui, je vois.

– Le fil dépasse, c'est normal. Quand tu veux retirer le tampon, il suffit de tirer dessus.

Ce qu'elle fit.

– Aïe. C'est normal, le coton est encore sec.

Elle s'assit.

– Je pense que je vais y arriver maintenant, dit Tanya.

Elle reprit la position de joueur de basket et chercha, cette fois, le bon trou avec ses doigts. Une fois qu'elle l'eut trouvé, elle écarta les lèvres comme Nessa l'avait fait et inséra le tampon.

– Ça passe, dit-elle.

Elle exerça alors une pression sur l'applicateur et, à son grand étonnement, la partie en plastique ressortit alors que le tampon restait bien en place, lui.

– Oh lala, murmura-t-elle en regardant sa grande sœur. Il est à l'intérieur, purée.

Nessa lui sourit.

– Ça fait bizarre, hein ?

Tanya se regarda dans le miroir. Le fil pendait entre ses cuisses et elle le montra.

– Crado, dit-elle avant de se mettre à danser.

– Attends le deuxième jour.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Imagine ton pire saignement de nez, mais dans ton vagin.

– Nessa ! protesta Tanya en riant aux éclats.

Sa grande sœur l'imita.

– Tu comprendras quand tu retireras ton tampon. On dirait qu'il y a eu un crime à l'intérieur.

– Je suis impatiente, dit Tanya.

Et c'était le cas.

Plus tard ce soir-là, Lorraine monta leur dire bonne nuit.

– Faites de doux rêves, dit-elle en passant sa tête par la porte entrouverte.

– Devine ce qui m’est arrivé aujourd’hui, lança Tanya, incapable de cacher cette nouvelle plus longtemps à leur mère.

– Quoi ?

– Devine !

– Tu as eu un A à ton contrôle de maths ?

– Ben, oui, mais je ne pensais pas à ça.

Lorraine entra dans la chambre et vint s’asseoir au bord du lit de Tanya. Par automatisme, elle prit Ellie l’Éléphant et caressa les oreilles flasques de la peluche.

– Donne-moi un indice alors.

– C’est rouge.

– Tu as un bouton ?

– Mes règles.

Lorraine reposa la peluche sur le lit et une expression grave se peignit sur son visage.

– C’est vrai, Tanya ?

– Oui, c’est arrivé tout à l’heure.

L’espace d’un instant, Lorraine parut sur le point d’éclater en sanglots, puis elle se jeta sur Tanya pour la serrer de toutes ses forces contre elle.

– Oh, mon Dieu ! Mais pourquoi tu ne m’as rien dit ?

– Maman, tu me tires les cheveux.

– Pardon, fit-elle en s’écartant légèrement. Pourquoi tu ne m’as rien dit, trésor ?

Elle souriait à présent et, d’un geste vif et fébrile, caressait le front de sa fille pour écarter les cheveux qui tombaient dessus et les coincer derrière ses oreilles.

Impossible de savoir si Lorraine était contente ou contrariée, ou un mélange des deux. Tanya ne s’était pas attendue à ce genre de réaction. Quand Nessa avait eu ses premières règles, Lorraine avait à peine bronché. Ça n’avait pas été différent, au fond, du jour où Nessa avait eu son appareil dentaire.

– Mon bébé a ses règles, dit Lorraine, qui continuait à caresser les cheveux de Tanya.

– Tu veux que je te montre où sont les serviettes ?

– Nessa s’en est chargée.

– Oh, super. Je peux t’expliquer comment les utiliser.

– Nessa l’a fait.

Elles restèrent muettes un instant, attendant que Nessa dise quelque chose de son perchoir, mais elle gardait le silence, ne remuant même pas dans son lit.

– Tu as mal au ventre ? demanda Lorraine.

– Non.

– Chérie, quand est-ce que c’est arrivé ?

– Il y a quelques heures.

– Pourquoi tu n’es pas venue me prévenir ?

– Arrête, maman.

– Arrête quoi ?

– De me bombarder de questions. Je ne sais pas. Je t’en parle maintenant.

– Tu sais que tu peux tout me dire, hein ? insista-t-elle tout bas.

Tanya sentit quelque chose se durcir dans sa poitrine. C’était une sensation de plus en plus fréquente ces temps-ci. Elle était incapable de donner un nom à ce phénomène, ni de prédire quand il se produirait – mais lorsqu’il était là, impossible de l’ignorer. Pendant un temps, elle avait cru que ses brûlures d’estomac recommençaient, pourtant ça n’avait rien à voir. C’était lié à sa famille. Le premier terme qui venait à l’esprit pour le qualifier était celui de colère, et néanmoins c’était un sentiment plus écœurant, plus lassant que cela.

– Je suis fatiguée, dit-elle.

– Il est tard. Je t’aime, ma chérie.

Lorraine se pencha à l’extérieur du lit du bas.

– Je t’aime aussi là-haut, trésor.

– Pareil, dit Nessa d’une voix étouffée par son oreiller.

En sortant, Lorraine laissa la porte de la chambre entrebâillée pour qu’un ruban de lumière en provenance du couloir puisse s’immiscer à l’intérieur et couper la chambre en deux.

Tanya attendit que Nessa dise quelque chose. Qu'elle fasse une blague ou un commentaire sarcastique sur leur mère, qu'elle demande à sa sœur de se lever pour fermer la porte parce que la lumière la gênait. Mais quelque chose avait changé, Nessa était ailleurs.

Lorsqu'elle s'est assise à califourchon sur Nessa, dans la chambre du motel, Tanya n'avait pas été aussi proche, physiquement, d'elle depuis des années, sans doute depuis ce jour dans la salle de bains de leur mère, quinze ans plus tôt. Quand elle sent, sur les joues de sa grande sœur, des larmes, elle fait semblant de n'avoir rien remarqué. Après tout, il est bien là, le danger de la proximité. Les gens deviennent vulnérables dès qu'on les touche. C'est d'ailleurs pour cette raison que Tanya ne prend plus ses clients dans ses bras ; elle évite même d'entrer en contact ne serait-ce qu'avec leur épaule ou leur main. Pour certains, la réaction est aussi immédiate que si l'on appuyait sur un bouton. Sa sœur en est l'illustration. Il suffit d'effleurer Nessa pour qu'elle s'ouvre, pour qu'elle se répande. Ça doit être un cauchemar de coucher avec elle, pense Tanya. Elle est sans doute ce genre de femme qui pleure après – ou pire, pendant –, qui réclame à être couvée, dorlotée.

Écœurée par cette idée, Tanya s'écarte de sa sœur. Elle songe au restaurant – « Je suis allée devant la maison de Dan aujourd'hui » –, et, cette fois, lorsqu'elle repense à ce nom dans la bouche de sa sœur, elle est révoltée. Autant que si Nessa avait murmuré quelque chose de sale, un code secret que Tanya est la seule à connaître, à comprendre.

Elle s'allonge en mettant autant d'espace que possible entre sa sœur et elle, même si elle sait que Nessa le remarquera et en sera sans doute blessée. Puis elle fait semblant de s'endormir.

La première fois que Jesse a frappé Lorraine, c'était pendant leur lune de miel. Ils s'étaient mariés en début de semaine à la mairie, tous les deux. Lorraine ne voyait pas l'intérêt d'organiser un grand mariage. Elle en avait déjà eu un, et la perspective de recommencer la mettait mal à l'aise. En plus, Nessa était en vadrouille sur les routes du pays, et Tanya terminait sa première année à Smith ; elle ne voulait pas avoir à déranger ses filles. Et puis Jesse et elle n'avaient pas beaucoup d'amis. Ils passaient la plupart de leur temps tous les deux. Sans oublier que les deux amies les plus proches de Lorraine, Wendy et Marcy, n'appréciaient pas Jesse. Quand Lorraine leur avait annoncé son mariage, celles-ci lui avaient écrit une lettre commune en soulignant les raisons pour lesquelles cette union serait, à leurs yeux, une erreur. Elles s'inquiétaient surtout que Jesse soit manipulateur.

Et il l'était. Lorraine le savait, elle n'était pas aveugle. Jesse était sanguin, possessif, tyrannique. En ce sens, il était l'opposé de Jonathan. Le premier mari de Lorraine avait toujours semblé présent avec tout le monde sauf elle. Elle avait passé la seconde moitié de leur mariage à tenter d'attirer son attention, à tenter de provoquer une réaction, n'importe laquelle. Et elle avait fini par obtenir une demande de divorce.

Jesse n'était pas indifférent. Il tenait à elle. Et il ne la quitterait pas. Lorraine en avait la certitude.

Pour leur union civile, Lorraine portait une robe crème qui lui arrivait sous le genou et Jesse un pantalon de costume avec une chemise. Il était plus beau que jamais, ses yeux bruns débordaient de tendresse, ses cheveux habituellement mal coiffés étaient peignés en arrière. Elle adorait les rides marquées qui encadraient sa bouche et se creusaient lorsqu'il souriait et riait. Et il n'arrivait pas à s'arrêter de sourire ce jour-là. Alors qu'ils se

tenaient en face l'un de l'autre dans la petite salle défraîchie de la mairie qui sentait le vieux papier et la peinture humide, elle ne ressentait qu'une seule chose, de la reconnaissance.

Ils avaient tous les deux pris une semaine de congés et loué une petite maison à Chatham, avec vue sur le bras de mer. C'était au mois de mai, et l'hiver s'accrochait au Cape Cod, qui s'était révélé plus froid et plus gris qu'ils ne s'y attendaient. Impossible de se baigner ou de porter autre chose qu'un jean et un coupe-vent. Le premier soir, il pleuvait à verse, et ils avaient dîné d'une friture de poisson dans un restaurant qui utilisait des serviettes en papier et dont la moitié de la salle était occupée par un bar. Quand Jesse avait confié au serveur qu'ils venaient de se passer la bague au doigt, celui-ci était revenu avec deux petits verres de sa meilleure tequila, et les deux jeunes mariés avaient tant bu et tant ri qu'ils ne s'étaient même pas rendu compte qu'ils étaient les derniers clients.

Ça n'aurait pas pu être plus différent de la première lune de miel de Lorraine. Jonathan l'avait emmenée à Paris. Le séjour aurait sans doute été romantique si elle avait parlé le français et avait eu plus de style. Le premier soir, au moment de passer commande au restaurant, Jonathan l'avait reprise sur sa prononciation du français devant le serveur. De ce voyage elle gardait surtout le souvenir d'une grande chaleur et d'un sentiment de malaise. Elle avait regretté de ne pas s'intéresser davantage à l'art.

Pour leur première vraie journée à Chatham, Jesse et elle s'étaient promenés au bord de l'océan. Il y avait une petite pluie fine, entre la bruine et la brume, et l'étendue de sable devant eux disparaissait dans le brouillard. Au-dessus de leur tête, les mouettes criaient, dérivant et plongeant dans un ciel couleur de pierre. Au loin, ils entendaient des cloches, mais le temps était trop voilé pour qu'ils puissent voir, au-delà du rivage, les bouées sur lesquelles celles-ci étaient accrochées. Lorraine avait insisté pour marcher pieds nus – elle aimait la sensation du sable mouillé et glacial, le côté romantique de la plage dans ces conditions. D'autant qu'ils l'avaient pour eux tout seuls.

Jesse, lui, avait la gueule de bois, et la mauvaise humeur qui allait avec. Lorsque Lorraine lui montrait les mouettes, lorsqu'elle ramassait des coquillages et des galets qu'elle lui présentait dans la paume de sa main, il roulait les yeux et poursuivait son chemin. À un moment, elle s'arrêta pour dessiner dans le sable humide avec son gros orteil. Elle écrivit *L + J* en

lettres énormes et attendit qu'il jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Comme il ne le faisait pas, elle l'appela.

– Regarde !

Il se retourna à contrecœur et s'approcha.

Pendant un long moment, il se contenta d'observer les initiales dans le sable, avant de dévisager Lorraine.

– Quoi ? Tu veux une médaille, c'est ça ?

– Ne sois pas con, répliqua-t-elle aussi sec.

Ils se trouvaient à la frontière entre la colère et la taquinerie, où ils avaient si souvent l'habitude de se tenir, comme deux funambules. Puis elle s'était jetée sur lui.

Ils s'étaient déjà battus pour s'amuser, en général avant ou après des ébats, roulant sur le lit, se chatouillant, riant.

Ils tombèrent sur le sable, et Lorraine le chevaucha.

– Oui, j'aimerais une médaille, s'il te plaît, dit-elle en lui appuyant sur le torse des deux mains.

Il sourit, l'attrapa par la taille et, avant qu'elle comprenne ce qui se passait, il la renversait pour se retrouver sur le dessus. Il la plaquait au sol et lui immobilisait les poignets.

– Lâche-moi, cria-t-elle, riant et se démenant.

– Dans tes rêves, répondit-il en la regardant gesticuler.

– Tu me fais mal !

– Dommage.

Il appuya encore plus fort et elle commença à sentir une vraie douleur dans ses poignets.

– Jesse, pousse-toi.

Il ne bougeait pas, et elle insista :

– Allez, putain.

– Ferme-la, salope.

Les mots n'avaient pas vraiment eu le temps de pénétrer dans l'esprit de Lorraine qu'il la frappait pile sur la tempe.

Des larmes jaillirent des yeux de Lorraine, tandis que la douleur irradiait dans sa joue et son oreille gauches. Elle le considéra, ébahie.

Jesse ne semblait même pas la voir. Son regard la traversait, il voyait le sable sous sa tête, perdu dans des pensées lointaines et haineuses.

Ce fut à cet instant précis qu'elle eut cette pensée : *J'ai commis une erreur en l'épousant*. Elle pensa à Nessa et à Tanya. Comme si en la frappant, elle, il s'en était aussi pris à ses filles. C'était ce qui la mettait en colère.

Il ne lui immobilisait plus les bras, et elle se dégagea, puis ramassa ses chaussures et repartit en courant dans la direction d'où ils étaient venus, une main plaquée sur son oreille endolorie.

Elle savait que Jesse la suivait – il l'appelait –, mais elle ne se retourna pas. Il n'y avait plus que leur voiture sur le parking et elle était fermée, Jesse avait la clé. Lorraine s'adossa à la portière en pressant son oreille, qui palpitait contre sa paume. C'était la première fois qu'elle recevait un coup, et elle avait l'impression d'avoir changé de dimension brusquement.

Jesse la rejoignit quelques minutes plus tard. Elle ne le regarda pas, l'humiliation était trop grande.

Elle l'entendit déverrouiller la voiture.

– Je veux rentrer, dit-elle dès qu'ils furent à l'intérieur.

Comme il ne répondait pas, elle se tourna vers lui et répéta :

– Jesse, je veux rentrer à Arlington. Aujourd'hui.

Il soutint son regard. Elle s'attendait à ce qu'il se mette en colère et proteste, mais ses sourcils froncés exprimaient de l'inquiétude, ses yeux de la tristesse.

– Je comprends, dit-il tout bas avant d'enclencher la marche arrière et de sortir du parking.

De retour dans la petite maison de location, Lorraine se rendit directement dans sa chambre et sortit les affaires des tiroirs et de la penderie pour les fourrer dans son sac. Elle avait emporté beaucoup trop de choses, et surtout des vêtements d'été complètement inadaptés à cette semaine grise et glaciale en bord de mer. Elle avait aussi pris une nuisette en dentelle noire qu'elle s'était offerte pour la lune de miel. Sexy mais pas trop. Elle couvrait le haut de ses cuisses et mettait en valeur son décolleté.

– Lorrie.

Elle redressa la tête. Jesse était avachi contre le chambranle de la porte.

– J'ai presque terminé, dit-elle en fourrant la nuisette tout au fond. Tu devrais t'y mettre.

– Attends. On pourrait discuter d'abord ?

Il parlait si bas qu'elle l'entendait à peine.

– Il n’y a rien à dire. Tu m’as frappée.

– Je ne sais pas ce qui m’a pris, murmura-t-il. Tu dois me croire, Lorrie, je ne recommencerai jamais, jamais. Bébé ?

Elle s’approcha de la table de chevet et rassembla les affaires qui s’étaient déjà accumulées ; c’était incroyable à quelle rapidité on pouvait s’approprier un lieu. Ses lunettes, sa crème pour les mains, une boîte d’allumettes du restaurant de la veille, un verre d’eau à la surface duquel flottait de la poussière.

– Lorrie, attends une seconde.

Cette fois, il parlait un peu plus fort, même si ses intonations restaient douces.

– On peut juste se poser cinq minutes et parler ? Tu peux m’accorder ça, cinq minutes, et ensuite je te promets qu’on finira les valises et qu’on partira.

Elle le regarda.

– Cinq minutes, concéda-t-elle.

– Merci, dit-il, soulagé. Merci, Lorrie.

Elle s’assit sur le lit et il vint s’agenouiller devant elle.

– Lorrie, parfois, j’ai des envies irrépressibles, débuta-t-il en ouvrant des yeux immenses. C’est compliqué pour moi d’en parler, j’ai tellement honte. Je n’ai jamais vraiment réussi à me l’expliquer à moi-même. Mais j’ai ces pulsions.

Il fixa le sol avant de la regarder droit dans les yeux.

– De te dompter. Enfin pas au sens où on pourrait l’entendre, je te rassure. C’est purement sexuel. Ça relève du fantasme. Il y a quelque chose chez toi qui provoque ce type d’excitation en moi. Ça ne m’était jamais arrivé. Et ça me fait presque peur d’être attiré à ce point par toi. J’ai envie d’essayer des tas de trucs que je n’ai pas encore testés. Quand on était sur la plage et que j’étais sur toi, l’excitation est montée d’un coup. Je n’ai jamais eu l’intention de te frapper comme ça. C’était un accident. Je me suis laissé emporter. Dominer par ma pulsion. J’ai l’impression d’être un monstre.

Il leva les yeux vers elle.

– Tu m’as vraiment fait mal à l’oreille.

Elle sentait qu’elle se mettait à pleurer, et elle sut, alors, que ses larmes allaient changer les choses – qu’elles étaient le signe qu’elle commençait à lui pardonner. Elle en fut soulagée. D’éprouver de la tristesse plutôt que de

la colère. Qu'il soit si doux.

– Je peux regarder ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, et il se leva puis se pencha pour examiner l'oreille de Lorraine. Du bout des doigts, il effleura la zone sensible tout autour et déposa un baiser sur le lobe.

– Tu as besoin de voir un médecin ?

– Je ne crois pas.

– Parce que si c'est le cas, je t'accompagne tout de suite. On peut aller aux urgences maintenant si tu veux.

– Je ne crois pas que ce sera nécessaire, Jesse. Et qu'est-ce qu'on dirait, d'abord ?

– La vérité.

– La dernière chose que j'ai envie de faire le jour de ma lune de miel, c'est de perdre du temps dans la salle d'attente des urgences.

Elle pleurait pour de bon maintenant. Elle pressa ses paupières de toutes ses forces et prit une profonde inspiration.

– J'ai une idée, dit-il en s'asseyant à côté d'elle au bord du lit. Et si on prenait un bain ? Un bain bien chaud dans cette immense baignoire. On y resterait jusqu'à avoir la peau toute fripée. Et ensuite je t'emmène dîner dehors. Dans un restaurant chic. On se fera beaux, on commandera le meilleur vin de la cave et tous les desserts à la carte. Qu'est-ce que tu en dis, Lor ?

Elle ne réussit pas à lui répondre, mais elle abandonna sa tête sur l'épaule de Jesse.

– Qu'est-ce que tu tenais à la main il y a une seconde ? lui demanda-t-il après plusieurs secondes de silence.

– Comment ça ?

– Cette chemise de nuit noire...

– Ah, ça...

Elle secoua la tête.

– C'était idiot.

– J'ai pas eu cette impression, moi.

Il fit légèrement glisser sa jambe pour venir la presser contre celle de Lorraine.

– Je peux voir ?

– Je ne sais pas, Jesse.

Et pourtant un léger frisson d'excitation montait en elle. Mêlé de soulagement.

Jesse se pencha pour fouiller dans sa valise et en sortir la nuisette. Il la tint à bout de bras, et l'observa avec une telle expression d'extase que Lorraine en eut le souffle court. Puis il se tourna vers elle.

– Je pourrai te voir avec ?

– Non, répondit-elle.

Il sourit et reposa la nuisette en dentelle noire avec délicatesse sur le lit.

– Je vais faire couler le bain. Repose-toi. Je viendrai te chercher quand il sera prêt.

Lorsque Lorraine se rappelle ces moments, elle se demande si ce jour-là, elle n'aurait pas pu changer le cours des choses. En insistant pour qu'ils bouclent leurs valises et partent sur-le-champ. Peut-être que si elle s'était montrée intraitable, son histoire aurait été différente. Mais elle était fatiguée, affamée et bouleversée, et c'était sa lune de miel. Ils avaient payé d'avance la semaine de location. Ils n'avaient pas encore essayé le jacuzzi. Un bain suivi d'un dîner romantique... le programme semblait si parfait. Elle avait donc abandonné sa tête sur l'épaule de Jesse. Elle lui avait permis d'arranger les choses.

Jesse lui envoie texto sur texto depuis qu'elles sont parties la veille, en emmenant Sally. Lorraine a mis son portable sur silencieux pour que les filles n'entendent pas l'alerte qui accompagne chaque message, mais elle les a vues arriver, un toutes les vingt minutes environ, même si elle s'est interdit de lui répondre.

Le dernier en date : *Lorrie, j'ai pris rendez-vous avec un psy pour une thérapie de couple. Le Dr Louis Keller. Il a de très bonnes recommandations. Il nous attend jeudi à 18 h. Tu n'es pas obligée de venir. Moi, j'y serai. J'espère que tu décideras d'être présente. Ne tire pas un trait sur nous deux aussi facilement.*

Elle jette un coup d'œil à ses filles. Elles sont toutes deux endormies, Tanya recroquevillée autour d'un oreiller, Nessa à plat ventre. Leurs deux chevelures, étalées, se superposent, et il est impossible de savoir laquelle appartient à qui. Pour la première fois depuis son départ d'Arlington, Lorraine répond à Jesse.

Je vais y réfléchir. Appuyer sur « envoyer ».

C'est tout ce que je te demande, répond-il quelques secondes plus tard. Elle a l'impression qu'il vient de passer la main à travers l'écran du téléphone et qu'il la touche.

OceanofPDF.com

Les filles se réveillent dans l'après-midi. La chambre du motel est baignée d'une lumière d'un rose doré et peuplée d'ombres. Le soleil qui filtre à travers les stores est aussi épais et onctueux que du miel. Adossée à un oreiller, Lorraine lit sur son téléphone. Tanya est roulée en boule à côté de Nessa, un oreiller sous le bras.

– Coucou, dit Nessa.

– Coucou, répète Lorraine.

Puis Tanya :

– Coucou.

Nessa ressent l'envie subite de ne plus jamais repartir. Elles sont si bien ici, terrées ensemble dans cette chambre, en sécurité. Jesse, Henry et Eitan, Jonathan, Simone et Ben sont tous très loin, dans un tout autre univers, qui n'existe pas ici, au sein de cette bulle de lumière. Elles pourraient vivre éternellement dans cette pièce baignée de soleil, à se nourrir exclusivement de petits déjeuners gratuits. Erica serait leur gardienne, elle dormirait dans le bureau près du hall du motel, toutes les nuits, veillant à ce qu'aucune personne dangereuse ne puisse entrer.

Northampton n'est qu'à quatre-vingt-dix minutes de route, pourtant sa vie là-bas – le cabinet du docteur Janeski, les nuits intermittentes avec Henry, les longues errances sans but dans son quartier –, tout lui semble si incohérent, comme les éléments d'une existence qui ne serait pas la sienne. Ici, cachée avec sa mère et sa sœur, Nessa se sent bien.

Elles prennent le temps de se lever et de se changer, puis elles se retrouvent ensemble dans la salle de bains pour se rafraîchir un peu. Elles se brossent les dents, Tanya sort son eye-liner de son sac et le prête à sa sœur et à sa mère. Les contusions de Lorraine ont viré du rouge vif au violet

parsemé de taches plus sombres. Elle ramène ses cheveux vers l'avant, de part et d'autre de son visage, pour masquer ses ecchymoses, comme Nessa et Tanya le faisaient lorsqu'elles avaient des suçons.

Elles quittent la chambre pour partir en quête de nourriture, et Nessa est déçue de constater que la réceptionniste a été remplacée par un homme aux paupières lourdes qui porte un crucifix en or autour du cou. Son badge indique : *Chris*.

– Vous auriez un endroit à nous conseiller pour le dîner ? lui demande Lorraine.

Nessa remarque aussitôt la pointe de séduction que celle-ci insuffle à sa voix, en la faisant monter d'un ton.

Chris inspire bruyamment et se tape le torse avec la paume.

– Sur Main Street, vous avez plusieurs options. La pizzeria a toujours beaucoup de succès. Et puis, attendez... Le pub sert de bons burgers et de bonnes bières. Et il y a le Lucky Dragon si vous aimez la cuisine chinoise. Et un endroit pour manger de la friture de poisson. On a une liste de restaurants juste ici, si vous voulez jeter un coup d'œil.

Il indique une petite table en bois avec un classeur noir et une pile de menus à emporter.

– Merveilleux, dit Lorraine.

– Prenez tout de suite à droite en sortant du parking, poursuit-il. Et continuez tout droit jusqu'à Main Street.

– Alors, les filles ? lance Lorraine, une fois qu'elles sont montées en voiture.

Tanya, assise à l'arrière, pousse un grognement.

– Rien ne me fait vraiment envie.

– Moi je mangerais bien un burger, dit Nessa.

– Tee ?

Elle pose les pieds sur l'accoudoir entre les deux sièges avant.

– Comme vous voulez.

Le restaurant est niché entre la pizzeria et une boutique de vêtements. La façade est peinte en vert et les immenses vitrines donnent sur un intérieur à l'éclairage tamisé, tout en bois et en brique.

Il y a des dizaines de tables vides et un bar. Une serveuse les installe près de la vitrine. À part elles trois, et les employés, le pub est vide.

Le serveur, un adolescent, qui leur apporte les cartes a le visage et le cou infestés d'acné purulente.

– Bienvenue, leur dit-il en leur servant des verres d'eau et en évitant de croiser leur regard.

Elles prennent connaissance de la carte en silence. Au bout d'une minute, Tanya pose la sienne.

– Il n'y a rien que je puisse manger.

– Comment ça ? s'étonne Lorraine.

– Tout est soit frit, soit dégoulinant de fromage. Mais ne vous en faites pas, j'achèterai un truc à la supérette après votre dîner.

Nessa serre les dents. Elle ne comprend pas pourquoi sa sœur ressent toujours le besoin de les rabaisser, d'établir un lien entre le gras, le fromage et elles. Elle n'a plus la même alimentation que lorsqu'elle était enfant puis ado. La faim n'a jamais vraiment disparu, cependant elle a trouvé d'autres moyens de la faire taire. Elle n'est pas aussi mince que Tanya, qui paie soixante-dix dollars par mois pour pouvoir s'épuiser sur un tapis de course utilisé dans un club de sport new-yorkais tous les matins. Pourtant Nessa aime son corps. Pas tous les jours, pas dans tous les miroirs. Mais dans l'ensemble. En général, il suffit qu'elle soit près de Tanya pour être de nouveau tentée de se goinfrer.

– Tu veux qu'on aille ailleurs ? propose Lorraine.

– Tu as écouté les choix qu'il nous a proposés ?

– Et le restaurant de poisson ?

Tanya roule les yeux.

– Si tu ne peux rien manger ici, ça ne sert à rien de rester, décrète Lorraine. Tu dois avoir faim, en plus. Et si tu prenais l'aubergine ?

– Elle est frite. Mais ça va, je n'ai pas si faim que ça.

– Un peu de gras ne va pas te tuer, Tanya, intervient Nessa.

Sa sœur pousse un petit rire.

– Eh bien, figure-toi que c'est précisément le cas, si.

– Rien ne t'oblige à nous gâcher notre plaisir.

Tanya lève les deux mains.

– Je me tais.

Le serveur revient.

– Vous êtes prêtes à passer commande ?

Comme personne ne lui répond, Nessa finit par hocher la tête.

– Vas-y, maman.

Lorraine scrute le verso du menu en plissant les yeux.

– Je me demandais... Est-ce qu'il serait possible d'avoir l'aubergine à la provençale, mais sans la faire frire ?

Elle lui indique le plat en parlant.

– Euh... une aubergine toute simple alors ?

– Oh, vous pouvez mettre un peu d'huile, disons que je préfère éviter le bain de friture.

– D'accord. Je passe l'info en cuisine.

Il griffonne sur son carnet, avant de se tourner vers Tanya. Nessa remarque qu'elle le déstabilise avec sa beauté et son regard franc.

– Et vous, mademoiselle ? bredouille-t-il.

Sous ses boutons déjà bien rouges, ses joues deviennent écarlates.

Tanya lui sourit avec aisance.

– Je reste à l'eau, merci.

– Ah, bon, d'accord.

Il commence à écrire dans son carnet, puis il se rappelle qu'il leur a déjà rempli leurs verres. Il s'adresse enfin à Nessa et il est tellement plus à l'aise avec elle que son visage reprend sa couleur habituelle.

– Et vous ?

Elle sent dans sa poitrine la morsure de la vexation, suivie de près par celle de l'humiliation. Elle est si pathétique qu'elle arrive à se sentir rejetée par un serveur de quinze ans.

– Je prendrai le sandwich à l'effiloché de porc, répond-elle pour le simple plaisir d'irriter Tanya. Et une portion de frites aux truffes à partager.

Après le départ du serveur, une minute de silence électrique s'écoule. Tanya finit par le rompre.

– Il faut qu'on parle de lundi.

Lorraine soupire.

– Je suppose, oui.

– Je ne vois aucune raison pour que tu n'obtiennes pas l'injonction d'éloignement si tu parles au juge de la strangulation, dit Tanya. Je parie que Jesse sera présent à l'audience et que le juge lui proposera de donner sa version des faits, mais je ne suis pas très inquiète. En revanche, maman, je pense vraiment que tu dois parler des violences physiques. Et des preuves matérielles de tes divers passages aux urgences. Je sais que c'est un sujet

difficile à aborder, mais le juge a besoin d'avoir tous les éléments en main pour prendre sa décision, et cet élément-là est crucial.

– Tanya, pourquoi tu ne laisses pas maman décider de ce qui est crucial ? C'est sa vie après tout.

– Tu m'en veux de quelque chose ? rétorque Tanya en se tournant vers Nessa. De ne pas avoir commandé à manger ?

– Je te trouve juste un peu condescendante.

– Les filles, s'il vous plaît, dit Lorraine en s'adossant à sa chaise.

– Maman, la grande question maintenant, c'est de savoir où tu vas vivre, reprend Tanya. Tu n'es pas obligée de déménager avant un mois environ, non ? Je suis sûre que ce sera suffisant pour trouver un appartement, ou au moins quelque chose à court terme, en attendant de t'organiser pour la suite. Et si besoin, tu peux toujours venir vivre chez nous à New York.

– Ou chez moi, ajoute Nessa. Tu peux aussi venir chez moi.

Lorraine avale une gorgée d'eau puis jette un coup d'œil en direction de la cuisine.

– Vous oubliez que j'ai un travail ici.

– Tu peux trouver un arrangement avec Selma, rétorque Tanya. Étant donné la situation, je suis sûre qu'elle comprendra.

– Ce n'est pas le genre de situation que j'ai très envie de raconter à tout le monde. Oh, regarde, Ness, tes frites sont déjà là.

– Nos frites, rectifie-t-elle. Elles sont pour tout le monde. Et surtout pour Tanya.

– Parlons plutôt de ça après le dîner, dit Lorraine. Je voudrais profiter de mon repas sans avoir à réfléchir à toute cette situation.

– L'audience a lieu après-demain, maman, insiste Tanya. Tu ne peux pas vraiment te permettre de repousser, tu sais.

Lorraine met une poignée de frites dans son assiette.

– Elles ont l'air délicieuses, non ? dit-elle sans en avaler une seule.

Nessa en enfourne une, se brûle la langue et la laisse retomber dans son assiette.

– C'est chaud.

Tanya a sorti son portable et elle écrit un texto.

Le serveur approche de la table.

– Les frites vous plaisent ?

– Beaucoup, répond Nessa.

Il hoche la tête et détaille.

– Qu'est-ce que tu fais, là ? demande-t-elle à sa sœur en tendant son menton vers le téléphone. C'est plutôt malpoli.

Tanya la regarde droit dans les yeux.

– Je suis en train de prendre mes dispositions au travail pour pouvoir me libérer lundi et assister à l'audience avec maman. Et je prévient Eitan que je ne rentrerai qu'en fin de journée et qu'il faudrait qu'il annule mon rendez-vous chez le coiffeur.

– Ma chérie, n'annule pas, intervient Lorraine. Je n'ai pas besoin de toi à l'audience. Ne t'inquiète pas pour moi.

Tanya redresse brusquement la tête, le regard assassin.

– Ah si, je m'inquiète pour toi. Je rentre, tu as perdu sept kilos et, au beau milieu de la nuit, je te trouve avec des marques de strangulation dans la cuisine.

Elle se tourne vers Nessa.

– Et toutes les deux vous faites comme s'il n'y avait aucun problème. On n'est pas en vacances, je vous signale.

Le serveur arrive avec leurs plats, qu'il dépose délicatement devant elles.

Lorraine est livide.

– Je n'aurais jamais dû faire peser ça sur vous, les filles. C'est un problème que je dois régler avec Jesse.

– Il n'y a rien à régler, maman.

Tanya hurle presque maintenant.

– Tu dois le quitter. Point.

Lorraine se tourne vers la vitrine.

– Je sais.

– Personne n'a le droit de lever la main sur toi, personne, assène Tanya en frappant la table du poing. Il devrait être en prison. Il devrait répondre de ses actes et être condamné. Tu ne peux pas le laisser s'en tirer. Et tu sais, maman, il fera exactement la même chose avec la prochaine, il...

Les épaules de Lorraine s'affaissent brusquement. L'expression de Tanya change aussitôt du tout au tout.

– Ça va aller, reprend-elle d'une voix plus douce. Tu es en sécurité maintenant. On va s'en assurer.

Nessa pose une main sur l'épaule de sa mère.

– Tanya a raison.

– Je ne...

– Quoi, maman ? l'encourage Tanya.

Elle la regarde avant de se tourner vers Nessa.

– Il ne me quittera jamais.

Les deux sœurs échangent un regard.

– Il ne rencontrera pas une autre femme.

Puis tout en elle se raidit.

– Je l'aime.

Tanya se lève si brusquement que sa chaise tombe à la renverse, et elle sort du pub en trombe.

Nessa capte l'attention du serveur à l'autre bout de la salle, où avec deux de ses collègues ils suivent la scène. Elle lui fait le signe qu'elle veut l'addition, et il hoche la tête, passant aussitôt à l'action.

– Jesse est compliqué, se justifie Lorraine en regardant Nessa. L'alcool le rend méchant. Il n'est pas tout le temps comme ça. Il devient un autre homme dans ces moments-là. Il s'en veut terriblement. Il est prêt à se faire aider. Il a accepté de suivre une thérapie de couple.

Nessa tente de se montrer compréhensive.

– Vous y êtes allés ?

– Pas encore. Il a le nom d'un psy, un médecin qui a de bonnes recommandations.

Elle regarde dehors.

– Est-ce qu'on devrait aller chercher ta sœur ?

Nessa fait non de la tête.

– Elle nous enverra un texto quand elle sera prête. Laissons-lui le temps de se calmer.

Lorraine avale une gorgée d'eau.

– Maman, c'est la première fois qu'il te blesse ?

– Oui.

– Pour de vrai ?

Lorraine pose un regard las sur elle, et Nessa est surprise de la voir battre en retraite aussi facilement.

– Il t'a déjà blessée ?

– Évidemment.

L'espace d'un instant, Lorraine paraît agacée.

– Ça a commencé quand ?

– Il n’y a pas très longtemps. Je ne me souviens pas du moment précis.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

Lorraine soupire.

– Chérie, je te promets que je te raconterai, mais je ne veux pas te contrarier davantage.

– Je peux tout entendre, répond Nessa, qui se prépare déjà au pire.

Tous ces week-ends où elle aurait pu rentrer voir sa mère et a préféré renoncer. Tous ces coups de fil d’une minute, à échanger des banalités, à se promettre de se parler plus longtemps bientôt. La culpabilité l’assaille, de cette façon déloyale que ce sentiment a de vous frapper en un souffle.

Lorraine observe Nessa. Elle semble réfléchir à ce qu’elle va dire.

OceanofPDF.com

2016

Les choses ont commencé à dégénérer vraiment après la fête chez Diane. Jesse ne voulait pas y aller. Il n'aimait pas les collègues de travail de Lorraine.

– Elles sont barbant, s'était-il plaint. Surtout la camionneuse, là, avait-il ajouté pour parler de Diane.

La fête n'en était pas vraiment une – plutôt une petite réunion entre collègues de Stand Together et amis pour célébrer la retraite prochaine de Diane. À force d'insistance, Lorraine avait fini par convaincre Jesse de l'accompagner – elle lui avait surtout promis qu'il y aurait de l'alcool, et qu'ils ne seraient pas obligés de rester très tard.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la maison de Diane, une grande demeure de style colonial à Concord, Jesse afficha un large sourire, activant son charme légendaire, et Lorraine se détendit un peu. Quand il était en société, entouré de monde, son humeur semblait toujours un peu meilleure, et Lorraine ne pouvait pas s'empêcher d'être soulagée.

Elle était près de la table des boissons lorsqu'elle reconnut un homme à l'autre bout de la pièce. Elle crut d'abord qu'elle était victime d'une illusion. Et pourtant non, c'était bien lui : Raymond, le chiropracteur du site de rencontre, avec lequel elle était sortie quelques fois des années auparavant, juste après le départ de Jonathan. Il était tout seul, un verre dans une main, et une assiette en carton pleine de nourriture dans l'autre. Il n'avait presque pas changé malgré les nombreuses années ; il avait pris un peu de poids sans doute, et perdu quelques cheveux. À l'époque, il n'avait pas su la charmer physiquement, mais aujourd'hui, près de vingt ans plus tard, elle s'intéressait moins au physique de Raymond qu'à cette question : allait-il se souvenir d'elle ou non ? Elle jeta un coup d'œil à Jesse. Il n'avait

qu'un seul objectif en ligne de mire, une bouteille de Heineken, qu'il décapsula d'un geste expert avant de la lever en direction de Lorraine, comme pour porter un toast, et d'avaler une gorgée.

Elle sortit du seau à glace l'une des bouteilles de pinot gris et se servit généreusement, hésitant entre aborder Raymond et faire semblant de ne pas savoir qui il était.

– Tu veux te saouler ? lui demanda Jesse en avisant le verre bien rempli.

– Non, répondit-elle.

– Vas-y mollo, Lor, dit-il avant de s'éloigner et de la laisser seule près du buffet des boissons.

Elle avala plusieurs longues gorgées de vin puis s'aventura dans le salon, à la recherche de ses collègues. Elle en repéra plusieurs et s'apprêtait à se mêler à une conversation, lorsqu'elle entendit son prénom.

– C'est Lorraine, non ?

Elle sourit.

– Bonjour, Raymond.

– Ouf, je suis content que ce soit bien toi. Je me suis dit que soit j'avais une mémoire exceptionnelle, soit j'allais me ridiculiser. Ça doit bien faire... quoi ? Quinze, vingt ans ?

– Dans ces eaux-là, oui.

– En tout cas, ça fait plaisir de te voir.

Il semblait sincèrement ravi, et Lorraine sentit son cœur se réchauffer.

– Moi aussi. Comment connais-tu Diane ?

– Mon épouse, Elizabeth, est très amie avec elle.

Il indiqua, un peu plus loin, un groupe de femmes, mais son geste était trop vague pour que Lorraine puisse identifier Elizabeth avec précision.

– Et toi ?

– Je travaille avec elle chez Stand Together.

– Ah, oui ! Je me souviens que tu bossais dans le social.

– Et toi, ton cabinet ?

– Oh, ça marche bien. Je pense tenir encore six ans, peut-être sept, puis imiter notre bonne chère Diane et prendre ma retraite.

– On est déjà aussi vieux ? s'inquiéta Lorraine en se touchant les cheveux, comme si la réponse s'y trouvait.

Raymond rit de bon cœur.

– Je pense qu'on s'en rapproche, oui.

Une femme les rejoignit alors. Petite et ronde, elle portait une blouse soyeuse extra-large et un pantalon de la même matière, le tout d'un rouge criard. Ses cheveux blonds étaient mi-longs sur le devant et coupés ras à l'arrière. Le genre de coiffure asexuée que Lorraine n'adopterait jamais.

– Bonjour, je suis Elizabeth, annonça-t-elle en souriant, avec la chaleur et le franc-parler d'une institutrice. Je ne crois pas que nous ayons déjà été présentées.

– Lorraine, répondit-elle en serrant la main que la femme de Raymond lui tendait.

– Lorraine ! répéta-t-elle comme si elle attendait de la croiser depuis le début de la soirée. Je suis enchantée de vous rencontrer enfin. Diane m'a si souvent parlé de vous.

– Vraiment ?

– Mais oui, bien sûr. Chéri, ajouta-t-elle en se tournant vers Raymond, tu viens de rencontrer Lorraine ?

– Non, c'est amusant, dit-il avec un petit sourire.

Il faisait au moins une tête de plus que sa femme, et pourtant à côté d'elle il semblait un peu rétrécir.

– Lorraine et moi, nous sommes brièvement sortis ensemble il y a quinze ans. Nous avons fait connaissance sur un site de rencontre !

Elizabeth écarquilla les yeux et une expression amusée se peignit sur ses traits.

– Mais non !

Lorraine sentait que le vin commençait à lui monter à la tête.

– C'est fou, hein ?

– Complètement dingue !

Puis elle éclata de rire.

– Diane ! cria-t-elle en se retournant.

Elle avait une voix d'institutrice qui portait très loin.

– Diane !

Leur hôte les rejoignit quelques minutes plus tard.

– Devine qui a fait connaissance grâce à un site de rencontre il y a quinze ans ? lui lança-t-elle, un sourire jusqu'aux oreilles.

Diane haussa des sourcils interrogateurs.

– Ces deux-là ! dit Elizabeth en prenant Raymond et Lorraine chacun par une épaule.

– Sans blague !

Jesse choisit ce moment-là pour se joindre à la conversation. Il souriait mais son regard était glacial, et Lorraine se tendit aussitôt.

– Qu’est-ce qui se passe, ici ? s’enquit-il en se plaçant derrière elle.

Il tenait une bière – la deuxième – dans une main, et il glissa le pouce de l’autre dans l’un des passants du jean de Lorraine, pour la tenir par la taille.

– Je suis Jesse, ajouta-t-il en s’adressant à Elizabeth avant de lancer un regard dédaigneux à Raymond.

– Bonjour, Jesse, lança Elizabeth avec un enthousiasme croissant, comme si chaque nouvel élément rendait cette histoire encore plus passionnante. Je suppose que vous êtes venu avec Lorraine.

– C’est ma femme.

– Je suis enchantée de faire votre connaissance à tous les deux. J’imagine que vous n’êtes pas encore au courant de la coïncidence qui nous amuse tant.

– Non, en effet, reconnut-il sans se départir de son sourire.

Il serrait Lorraine de plus en plus fort.

– Il se trouve que nos deux moitiés sont entrées en contact *via* un site de rencontre il y a quinze ans. Une chance pour nous que ça n’ait pas marché entre eux.

Jesse éclata de rire.

– Quelle chance, oui !

– On est sortis de ce pétrin avant que ça devienne vraiment à la mode, ajouta Raymond. De nos jours, il y a tellement de sites et d’applications.

– Sans parler de Tinder ! surenchérit Elizabeth en agitant les deux mains. Les jeunes se rencontrent sur ce site et se voient ensuite simplement pour... enfin vous voyez... pour tremper le biscuit... et puis ciao bonsoir. Finis, les dîners, les sorties au ciné, les rencontres avec les parents. Maintenant la jeunesse veut des applications uniquement dédiées au sexe, dit-elle en baissant sa voix, qui restait toutefois encore bien audible. On couche, et on jette.

– Tremper le biscuit ? répéta Lorraine, mais Jesse parla plus fort qu’elle.

– C’est répugnant, dit-il. Les hommes transforment les femmes en objets, ils les choisissent comme ils choisiraient une nouvelle voiture ou une nouvelle montre. Lorraine a deux filles que j’aime autant que si c’étaient les

miennes. Ça me tue de penser que des hommes pourraient voir leurs photos sur un écran et décider de les sélectionner ou non.

La gorge de Lorraine se serra à la mention de ses filles. Tanya était mariée et n'était donc pas inscrite sur ce genre de site. Mais elle savait qu'il pensait à Nessa. Jesse avait un faible pour elle – tout simplement parce que Nessa en avait un pour lui. Lorraine savait qu'il l'évoquait pour la punir, pour la rendre jalouse. Et s'il le faisait à cet instant, c'était le signe qu'il était en colère. Elle l'éprouvait dans la moindre parcelle de son corps, de la même façon qu'on sent la nausée arriver. Il était fâché qu'elle l'ait traîné à cette fête, fâché qu'elle ait fréquenté Raymond autrefois, fâché qu'elle ait eu le toupet, et l'idée, de s'inscrire sur un site de rencontre quinze ans auparavant.

– Oh, mais les filles font pareil ! intervint Elizabeth. Elles sélectionnent les garçons elles aussi. Les torts sont partagés.

Elle lança un coup d'œil complice à Raymond.

– Enfin, les torts... et les avantages.

Raymond rit à gorge déployée, et Lorraine remarqua que Jesse le considérait avec sarcasme.

– Vous savez, reprit Elizabeth en se tournant vers Lorraine, vous devriez parler à vos filles d'un site qui s'appelle Bumblebee. Ou Bumbler. Quelque chose dans ce goût-là. C'est aux femmes de contacter les hommes en premier.

Elle adressa un sourire appuyé à Jesse.

– Quel meilleur moyen d'inverser les rapports, hein ?

Ils quittèrent la fête peu après, enfin pas avant que Jesse eût sifflé deux bières supplémentaires. Pendant ce temps-là, Lorraine se cacha dans la salle de bains pour fumer une cigarette à la fenêtre. Elle trouva de quoi se rincer la bouche dans le placard de Diane, puis elle retourna se servir un fond de vin pour masquer l'odeur de menthe.

Ils n'échangèrent pas un mot sur le trajet de la maison à la voiture, et Lorraine comprit aussitôt que c'était mauvais signe.

– Tu es en état de conduire ?

Au moment où ces mots franchirent ses lèvres, elle comprit qu'ils allaient déclencher l'inévitable dispute.

– Bon sang, Lorraine, riposta-t-il, rouge de rage. Si tu ne veux pas monter en voiture avec moi, demande à un de tes putains d’amis de te raccompagner.

– Mais si je veux monter avec toi, s’empressa-t-elle de répondre.

Tandis que Jesse démarrait et s’engageait dans la rue, elle imagina un scénario alternatif, dans lequel elle aurait, en effet, cherché quelqu’un pour la raccompagner. Raymond par exemple.

Jesse appuya sur l’accélérateur pendant la totalité du trajet, traversant à quatre-vingts kilomètres-heure des zones presque toutes limitées à quarante. Il ne marquait pas d’arrêt aux panneaux stop et faisait crisser les pneus dans les virages. Lorraine finit par le supplier de ralentir, et il accéléra encore plus. Elle resta muette la fin du trajet. Lorsqu’ils arrivèrent chez eux, elle pleurait. Elle courut dans la maison, et Jesse la talonna.

– Tu savais que ce type serait là aujourd’hui ?

Ils se trouvaient dans le salon, séparés par le canapé.

– Raymond ?

– De qui d’autre veux-tu que je parle, bordel ?

– Non, je ne le savais pas, Jesse. Je n’ai pas adressé la parole à cet homme depuis quinze ans.

– Vous aviez l’air plutôt intimes pour des personnes qui ne se sont pas vues depuis quinze ans.

– On faisait la conversation, Jesse, c’est tout !

Elle leva les deux mains en signe d’impuissance.

– Qu’est-ce que je peux faire pour te convaincre que je n’aime qu’un seul homme, et que c’est toi ? Tu es mon mari. Je ne désire personne d’autre.

Jesse la dévisagea en plissant les yeux et, l’espace d’un instant, elle eut l’impression qu’il allait entendre ce qu’elle lui disait, qu’il allait même peut-être revenir sur son jugement et accepter d’envisager les choses telles qu’elles étaient réellement. Mais soudain il eut un sourire étrange.

– C’était un bon coup ?

– Quoi ?

– Alors ? Réponds !

– Enfin, Jesse. On n’a même pas couché ensemble.

Jesse ricana puis contourna le canapé pour se retrouver à quelques centimètres d’elle.

– C’est ça.

De près, il sentait la bière, la transpiration et le déodorant.

– Je t’assure qu’il ne s’est rien passé.

– Et je suis censé te croire ? Je te connais, Lorraine. Réponds-moi.

Il sourit de nouveau.

– Ou alors... il était genre super mal équipé et tu cherches à le protéger ? Il bandait mou ? C’était quoi son problème ?

– Tout ne tourne pas autour du sexe, Jesse. On est sortis ensemble deux ou trois fois. Quatre max. Je n’ai jamais vu sa bite.

– Tu lui as montré tes seins ?

– Mais ça va pas !

Elle se détourna, et il la frappa.

Ce n’était pas arrivé depuis un bon moment. Des mois, presque six. Lorraine s’était persuadée que cette facette de Jesse avait disparu. Il s’en était débarrassé, ou alors c’était Lorraine qui avait changé. Elle était devenue plus forte, plus stable. Une cible moins facile.

Et pourtant ils étaient de retour à la case départ. Elle tomba à terre et Jesse s’assit sur elle, hors d’haleine. Il l’immobilisa d’un bras. De l’autre, il exerça une pression sur sa gorge, pas assez forte pour l’empêcher de respirer, mais suffisante pour la terrifier. C’était la première fois qu’il comprimait sa trachée, et elle paniqua, haletant et se débattant.

– Tu es trop vieille pour lui de toute façon, dit-il alors avec calme. Aucun homme ne voudra plus de toi.

Lorsqu’il finit par la libérer, elle ne ressentit, dans un premier temps, que du soulagement. Elle avala des goulées d’air et roula sur le flanc pour se dégager. Elle voulut parler, pourtant ses cordes vocales l’élançaient, son corps tout entier était pris de tremblements. Elle monta au premier et se mit au lit.

Et alors la tristesse l’envahit.

Les semaines suivantes, Jesse fit ce qu’il faisait toujours après coup : il devint doux comme un agneau. Il voulait que Lorraine se sente bien avec lui. Cette fois-ci, pourtant, Lorraine se surprit à penser à Raymond. Elle imaginait la vie qu’ils avaient, Elizabeth et lui : ils se retrouvaient le soir, après leurs journées de travail respectives, au cabinet pour lui, dans l’endroit où elle exerçait sa profession pour elle. Ils préparaient le repas

puis regardaient la télévision. Elizabeth parlait de sa voix forte et enthousiaste, Raymond lui prêtait une oreille attentive et gloussait. Lorraine avait bien vu qu'ils s'appréciaient mutuellement, qu'ils s'aimaient. Elle était incapable de leur imaginer une vie intime cependant. Est-ce que Raymond était du style à tromper sa femme ? Cette pensée lui fit de la peine. D'autant que l'attirance qu'elle éprouvait pour lui – à supposer qu'il s'agisse vraiment de cela – n'avait rien de sexuel.

Elle le trouva sur Facebook. Elle avait un compte secret, qu'elle n'utilisait que sur l'ordinateur du travail. Jesse lui interdisait d'en avoir un. Il était trop jaloux, il se méfiait de chacun de ses nouveaux amis, et elle avait décidé de se connecter sans le lui dire, avec modération. Il n'était pas au courant de l'existence de ce compte. Elle avait choisi comme pseudo Lorrie Sal – pour Sally –, et elle n'avait mis aucune photo, ni aucune information permettant d'établir le lien avec elle. Pour sa photo de profil, elle en avait choisi une prise avec son téléphone un après-midi, pendant qu'elle promenait Sally. Elle représentait une fleur jaune au milieu de plantes grimpantes sur une clôture. Elle avait été touchée par cette fleur si inattendue dans ce décor. Elle avait même montré la photo à Jesse, qui avait à peine jeté un coup d'œil à l'écran de son téléphone.

– Artistique, avait-il lâché d'un ton moqueur.

La photo de profil de Raymond le montrait devant une attraction touristique. Il portait des lunettes de soleil et un sac à dos, il indiquait quelque chose en dehors du cadre. Lorraine imagina qu'Elizabeth était derrière l'objectif, qu'elle lui avait dit de sourire et de pointer le doigt. Lorraine l'ajouta à sa liste d'amis puis, après tergiversation, décida de lui envoyer un message privé.

Salut Ray ! Quelle bonne surprise de tomber sur toi après tout ce temps ! J'espère que je ne devrai pas attendre encore quinze ans avant de te revoir ! Bises. Lorrie.

Tous les jours où elle venait au bureau, elle se connectait à son compte dans l'espoir de trouver une réponse. Au bout d'une semaine de silence, elle se dit qu'il n'était peut-être pas un utilisateur très assidu de Facebook. Il ne postait jamais rien après tout. N'ayant toujours pas de nouvelles au bout d'un mois, elle finit par en venir à la conclusion qu'elle s'était trompée en pensant qu'il s'intéressait toujours à elle – que ce soit sentimentalement ou

amicalement. Et elle ne s'expliquait pas pourquoi, mais elle avait le cœur brisé.

Pourtant un jeudi matin, en arrivant au travail, elle vit qu'elle avait reçu une notification. Le cœur battant, elle cliqua dessus. *Raymond Schild a aimé votre photo*. Elle cliqua de nouveau et sa photo de la fleur sur la clôture s'afficha à l'écran. Dessous, à côté du petit pouce jaune, se trouvait le nom de Raymond. Le cœur de Lorraine en fut réchauffé pour le reste de la journée.

Une semaine plus tard à peine, Selma, sa supérieure hiérarchique chez Stand Together, passa la tête dans la cuisine du bureau, où Lorraine participait aux préparatifs du déjeuner.

– Il y a quelqu'un pour toi.

– Qui ça ? demanda Lorraine, surprise.

Selma haussa les épaules avec une moue de mécontentement. Les visites à l'improviste n'étaient pas bien vues. Lorraine s'excusa auprès des autres membres de l'équipe chargés de la cuisine avec elle et suivit Selma à l'accueil.

Au début, quand Lorraine vit Elizabeth, la femme de Raymond, assise dans un fauteuil, elle sentit une bouffée de fièvre l'envahir. Son premier réflexe, parfaitement insensé, fut de penser que Raymond voulait quitter sa femme pour Lorraine et que celle-ci était venue l'incendier. Mais lorsque Elizabeth se leva et que Lorraine vit son air inquiet, elle comprit aussitôt que ce n'était pas le cas.

– Lorraine, je suis Elizabeth, de...

– Je sais, je me souviens de vous.

– Je suis désolée de vous déranger au travail. Je cherchais le meilleur moyen de vous contacter...

Sa voix d'institutrice était étonnamment feutrée.

– Ce n'est rien.

Lorraine jeta un coup d'œil à Selma, qui ne perdait rien de l'échange.

– Prenez la salle de réunion, dit-elle sèchement à Lorraine, qui avait conscience de marcher sur des œufs.

Lorraine conduisit Elizabeth au bout du couloir et ferma la porte de la salle.

– Qu’est-ce qui se passe ?

Elizabeth se pencha vers elle au-dessus de la table.

– Raymond a reçu un message très étrange, sur Facebook, d’une certaine « Lorrie Sal ».

Lorraine sentit qu’elle piquait un fard.

– Quoi ?

Elizabeth sortit son téléphone.

– On a rapidement compris que vous n’étiez pas à l’origine du message et qu’il avait sans doute été envoyé par votre mari.

Elle tendit à Lorraine son téléphone.

Raymond, je veux te voir. Retrouve-moi au Compton Inn & Suites vendredi à 17 h. Je t’attendrai dans le hall. Ne parle à personne de ce message.

– Je n’ai jamais envoyé ça, dit Lorraine, à la fois soulagée et prise de nausée.

– Je sais. Nous avons tout de suite eu des soupçons au sujet de ce compte. Regardez... il n’y a aucun post, rien. Nous avons compris qu’il y avait un second compte avec le même pseudo, le vôtre. Celui-ci est un double.

Lorraine explora rapidement la page et vit qu’à l’exception de la photo de la fleur sur la clôture, le compte était vide ; cette « Lorrie Sal » n’avait pas d’amis, pas de posts, pas de photos.

– Le message nous a paru tellement étrange, poursuivit Elizabeth. Ray me l’a tout de suite montré, et j’ai contacté Diane, qui nous a dit que Jesse avait une tendance à...

Elizabeth s’interrompit le temps d’observer Lorraine.

– ... la manipulation.

Lorraine était mortifiée.

– Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas comment...

– Lorraine, j’ai remarqué une voiture qui venait régulièrement se garer devant chez nous. Une Honda Civic noire avec la plaque minéralogique 134GB2. Je suis presque certaine que c’est celle de votre mari.

– Je...

– S’il n’arrête pas de nous harceler, je n’hésiterai pas à aller trouver la police, reprit Elizabeth du ton d’un parent réprimandant un enfant qui s’est mal conduit. Vous devriez peut-être y aller de vous-même.

Elle se pencha de nouveau et ajouta, dans un murmure :

– Je me dois de vous poser la question. Est-ce qu’il vous frappe ?

– Non, répondit Lorraine par réflexe.

– Mais ça ne change rien. Se faire passer pour vous et envoyer ce genre de message...

Elle haussa les sourcils.

– Ça ne doit pas être très agréable.

Lorraine se raidit. Elle se sentait toute drôle à l’idée qu’Elizabeth, Raymond et Diane avaient parlé de son mariage. Elle regretta alors, avec un désespoir soudain, d’avoir envoyé un message idiot à Raymond. Elle se sentait humiliée qu’Elizabeth soit au courant, et Diane aussi sans doute.

– Je m’occupe très bien de mon mariage toute seule. Je le fais depuis dix ans.

Elizabeth hocha la tête brièvement.

– Je préférerais vous prévenir.

Après une hésitation, elle poursuivit :

– Je ne sais pas ce qu’il mijote, mais tout ça n’est pas très rassurant.

Elle se leva.

– Je vais vous laisser reprendre le travail, maintenant.

Lorraine se leva à son tour, le cœur au supplice.

– À l’avenir, sachez que je ne peux pas recevoir de visite ici. Je n’y suis pas autorisée, et mon employeur aura une mauvaise image de moi.

Ce soir-là, lorsque Lorraine rentra à la maison, la voiture de Jesse n’était pas garée devant et elle en fut soulagée. Elle ne savait pas comment elle allait pouvoir aborder le sujet avec lui.

Elle rentra, nourrit Sally et se mit à faire la vaisselle qui traînait depuis le petit déjeuner. Quand Jesse arriva derrière elle, quelques minutes plus tard, elle eut à peine le temps de comprendre ce qui se passait, tant tout alla vite. Il l’agrippa par les cheveux et lui frappa le visage contre le rebord de l’évier. Le nez de Lorraine le heurta avec une telle violence qu’elle poussa un hurlement de douleur. Il recommença, six ou sept fois, avec, chaque fois, plus de force.

Elle sentit ses dents contre ses lèvres, et ses lèvres contre l'inox. Elle entendit plusieurs de ses dents craquer, puis rebondir dans l'évier. Le sang jaillissait de son nez. La scène parut se dérouler en accéléré et au ralenti simultanément. La douleur était insoutenable, mais c'était surtout la quantité de sang et le fait de ne pas savoir quand ça s'arrêterait qui terrifiaient Lorraine plus que tout. Jesse parlait de la voiture de Raymond en vociférant.

Soudain, ce fut terminé. Lorraine s'écroula sur le carrelage en se tenant le visage comme s'il risquait, sinon, de tomber en miettes. Tout était poisseux de sang – son visage, ses mains, ses vêtements. Elle ne savait pas d'où une telle quantité pouvait provenir. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle ne vit que du rouge presque noir. Elle perdit connaissance.

À son réveil, plusieurs minutes après, elle était toujours adossée au placard de la cuisine et Jesse lui appliquait de la glace sur le visage.

– Hôpital, parvint-elle à articuler.

Il ne dit rien, elle se leva en grimaçant, et il ne chercha pas à la retenir. Elle récupéra ses dents dans l'évier, roses de sang, et les fourra dans sa poche. Elle prit le volant d'une main pour se rendre aux urgences. De l'autre, elle pressait une poignée de serviettes en papier contre sa bouche. Elle ne pleurait pas. Elle ne pouvait pas se le permettre, avec un œil si gonflé qu'elle ne parvenait plus à l'ouvrir.

À l'hôpital, les adultes dans la salle d'attente faisaient semblant de ne pas la voir, mais les enfants, eux, la dévisageaient, et elle ferma les yeux. Elle n'eut pas à attendre longtemps qu'un médecin la reçoive. On soigna ses blessures et on lui fit passer une radio du visage. Elle s'entendit dire qu'elle avait de la chance que son nez ne soit pas cassé. Elle se souvient d'avoir souri en entendant ce mot, *chance*. Les dégâts les plus importants se situaient dans sa bouche. Elle fut informée qu'elle devrait consulter un dentiste et un orthodontiste. Elle passa cinq heures aux urgences. Quand elle en repartit, son visage était devenu méconnaissable – les contusions avaient viré du rouge et du rose à l'aubergine et au dégradé de jaunes, évoquant un coucher de soleil malade. Sa tête avait doublé de volume. Dès qu'elle croisa son reflet dans le rétroviseur, elle se détourna.

Quelques jours plus tard, alors qu'ils patientaient ensemble dans la salle d'attente du dentiste, avec trois dents de Lorraine dans un sachet de congélation, Jesse avoua qu'il avait créé un faux compte Facebook à son nom et envoyé un message à Raymond en usurpant son identité.

– Qu'est-ce que tu espérais faire s'il était venu au rendez-vous ? demanda Lorraine, qui avait la bouche sèche et pâteuse à cause des médicaments qu'elle prenait.

Jesse baissa les yeux.

– Je l'aurais tué.

Elle allait le quitter. Voilà ce qu'elle décida alors. Elle n'avait plus le choix.

– Jesse...

Elle prononçait mal les s.

Il fixa ses yeux sur elle.

– Regarde-moi.

– C'est ce que je fais, Lorrie.

– Non. Regarde ce que tu m'as fait.

Elle fondit en larmes et lorsqu'il voulut la toucher elle le repoussa.

Il lui expliqua qu'il avait découvert son compte Facebook secret et qu'il avait trouvé le moyen de le pirater. Il avait vu le message qu'elle avait envoyé à Raymond et, depuis, il les suivait tous les deux – Lorraine et lui –, persuadé qu'il allait la surprendre en flagrant délit d'infidélité. Le jour où Elizabeth était venue voir Lorraine, elle avait pris la voiture de Raymond ; Jesse l'avait repérée sur le parking de Stand Together, et il était devenu fou de rage.

Lorraine fut absente du travail pendant dix jours. Dès son retour, le visage encore tuméfié et contusionné, des bagues aux dents, elle fut convoquée dans le bureau de Selma. Celle-ci ne perdit pas de temps.

– Lorraine, je suis désolée d'avoir à faire ça, mais ça ne fonctionne plus.

Le ventre de Lorraine se noua aussitôt.

– C'est à cause de mon congé maladie ? Je peux t'expliquer...

– Non, l'interrompit Selma. Tu n'es plus investie dans ton travail depuis un moment, Lorraine. Tu n'es qu'à moitié présente. Nos patients ont besoin de toi tout entière, en permanence. Je veux du cent pour cent. Pas cinquante, pas même soixante-quinze.

– Je peux le faire. Je peux me donner à cent pour cent.

Selma secoua la tête.

– J’ai déjà pris ma décision.

Puis elle soupira et parut sincèrement désolée un instant.

– J’aimerais que ce ne soit pas le cas.

Lorraine baissa les yeux. Elle faisait tout son possible pour ne pas fondre en larmes, mais elle était submergée par le naufrage de son existence. À presque soixante ans, elle était au chômage. Bientôt, elle n’aurait plus de mutuelle. Elle faisait compte commun avec Jesse, et ils n’avaient pas d’économies. La maison de Winter Street était à leurs deux noms, en revanche la nouvelle, dans le New Hampshire, seulement à celui de Jesse. Elle tenta de s’imaginer faire un autre travail – serveuse, baby-sitter ou n’importe quoi dans le social, si Selma acceptait de lui rédiger une lettre de recommandation. Et pour ça, il faudrait passer un entretien. Alors qu’elle serait défigurée et empesterait le tabac. Alors qu’elle serait nerveuse. Elle imagina Jesse débarquant dans un nouvel appartement, à un nouveau travail. Il la retrouverait, et il serait fou de rage. Elle haïssait sa vie avec lui. Mais une vie sans lui serait bien plus terrifiante.

Elle ravala ses larmes. Le visage de Jesse se précisa dans son esprit. L’avenir de Lorraine était clair, et il était aux côtés de son mari.

Lorraine ne raconte pas tout à Nessa. Elle lui en dit une bonne partie, même si elle omet certains détails. Elle ne parle pas des dents cassées, ou du fait que Jesse lui interdise d’avoir un compte Facebook. Elle avoue à sa fille qu’elle n’a plus de travail, même si elle ne peut pas se résoudre à prononcer le mot de *renvoi*. Nessa a l’air effrayée, inutile d’en rajouter. Elle ne répète pas non plus ce que la dentiste lui a dit, à la fin de son intervention.

– Échappez-vous, Lorraine, lui a-t-elle soufflé en soulevant son masque chirurgical bleu, d’une voix empreinte de panique. Je vous en supplie. De femme à femme. Vos jours sont en danger.

Tanya court le risque de frapper quelqu'un. Elle ne peut pas s'en prendre à sa mère, songe-t-elle avec amertume, puisque Jesse s'en est déjà chargé. Et donc si elle frappe quelqu'un, ce sera Nessa – Nessa qui ne rendra jamais les coups. Tanya ne s'explique pas l'attachement de sa sœur pour Jesse. Comment peut-elle aimer un type pareil ? Car il s'agit bien d'amour. Elle le voit à la façon dont les traits de Nessa s'adoucissent quand il est là, dont elle le regarde, cherchant son approbation.

Dehors le ciel est capricieux, cuivré avec des nuages aubergine. Tanya prend le volant et abandonne sa sœur et sa mère au pub. Elle descend Main Street à toute allure, dépassant les boutiques pittoresques, les petits restaurants. Elle n'est pas d'humeur à se laisser charmer. Elle atteint rapidement un centre commercial et se gare sur l'immense parking pour aller acheter quelque chose à manger au supermarché.

Après avoir trouvé un sachet de minicarottes et un pot de houmous au rayon frais, elle déambule dans les allées, apaisée par la climatisation, les rayonnages de dentifrice, de tampons, de fournitures scolaires et de papeterie. Tout est à sa place. Le magasin est étonnamment calme. Les allées sont larges et propres. Les chaussures de Tanya cliquettent à chaque pas.

Elle déteste cette version d'elle-même, la femme qu'elle devient dès qu'elle reste trop longtemps au contact de sa mère et de sa sœur. Elle commence à avoir honte d'elles. Tout leur malheur finit par suinter peu à peu, c'est intolérable. Elles se transforment en caricatures d'elles-mêmes, leurs défauts sont amplifiés et exagérés. Elles reprennent invariablement, toutes les trois, leurs vieux rôles familiaux, comme si elles jouaient à faire une sorte de reconstitution, qui n'est pourtant ni amusante ni nécessaire.

Tanya se retrouve dans l'allée de la puériculture. Elle regarde les langes, les sacs à langer, les crèmes et les lingettes, les pompes à lait, les coussinets d'allaitement. Elle ne sait pas à quoi servent la plupart de ces objets, et elle ressent soudain de la colère pour Eitan – qui l'a mise enceinte, qui aspire à une vie si conventionnelle. Elle prend un lot de bodys pour nourrisson, déchire l'emballage et en sort un. Il est à peine plus grand que sa propre main, et les manches sont si minuscules qu'elle en a le souffle coupé. Elle s'empresse de remettre le body à l'intérieur du paquet.

– Excusez-moi, mademoiselle.

Tanya fait volte-face et se retrouve nez à nez avec un employé du supermarché, un homme d'une cinquantaine d'années portant un gilet bleu marine sur une chemise bleu ciel.

– Vous avez l'intention d'acheter cet article ?

Tanya secoue la tête et remet le lot de bodys sur l'étagère.

– Je voulais juste vérifier la taille.

Il lui décoche un immense sourire et hoche la tête plusieurs fois, comme si elle venait de raconter une bonne blague.

– Nous avons une politique de tolérance zéro pour le vol à l'étalage dans notre enseigne.

Son ton est presque guilleret.

– Je n'étais pas en train de voler, mais si ça vous fait plaisir, je vais les acheter.

Elle place le paquet dans son panier avec les carottes et le houmous.

L'homme fait plusieurs pas dans sa direction.

– Puis-je vous accompagner aux caisses ?

– Je trouverai mon chemin toute seule, merci.

– Je me dégourdirais bien les jambes. Allons-y ensemble.

Tanya lui adresse son regard le plus assassin et tourne les talons, prenant la direction des caisses. Elle sait qu'il la suit.

– Vous êtes enceinte ?

Elle s'arrête net.

– Je vous demande pardon ?

Il l'a rattrapée et lorgne avec curiosité le panier de Tanya avant de poser les yeux sur son ventre.

– Vous êtes enceinte ?

– Ça ne vous regarde pas... Tim, ajoute-t-elle en baissant les yeux vers le badge de l'employé.

– Ne vous énervez pas comme ça, dit-il d'un ton léger.

De près, il a de petits yeux injectés de sang, et ses cils sont si pâles qu'ils sont blancs.

– C'est joyeux d'avoir un bébé.

– Je vais régler mes achats maintenant. Et je vous remercie de ne pas me suivre. Suis-je assez claire ?

Il la détaille de la tête aux pieds.

– Je suis navré de vous avoir contrariée.

– Je ne suis pas contrariée. Je souhaite juste que vous me laissiez tranquille.

Elle est déterminée à conserver son calme. Elle tourne les talons et se dirige vers les caisses. Elle sent toujours le regard de l'homme, vrillé sur son dos.

Elle ne s'autorise à pleurer qu'une fois arrivée aux caisses, près de la sortie du magasin. Elle en choisit une tenue par une femme et prend de profondes inspirations, pressant ses paumes contre ses yeux, comme pour les apaiser. Elle est furieuse, et elle ne sait plus contre qui.

Elle laisse le lot de bodys sur le présentoir de magazines et pose les carottes et le houmous sur le tapis.

– Bonjour, madame, lui dit la caissière.

– Bonjour.

– Carte ou espèces ?

– Carte, répond Tanya en la posant sur le terminal de paiement.

Ce bref échange lui a permis de se calmer. Une fois dehors, elle appelle Nessa.

– Hé, dit sa sœur en décrochant, tu es où ?

– Au supermarché, en bas de Main Street.

– J'ai discuté avec maman. Elle va parler au juge de la strangulation.

Tanya se rend alors compte qu'elle avait retenu son souffle.

– Bien, dit-elle avant de se remettre à pleurer.

– Ça va ? lui demande Nessa.

– Je reviens vous chercher au restaurant. Rentrons au motel, cet endroit me déprime.

Ce qu'elle ressent ressemble en réalité beaucoup aux frissons dans le ventre, mais ce serait trop bizarre, trop risqué de prononcer ces mots à voix haute devant Nessa.

– D'accord, lui répond-elle. On t'attend et dès que tu es là on y va.

OceanofPDF.com

2003

L'idée avait germé chez leur père, plus précisément dans l'ascenseur, alors qu'elles descendaient à la piscine. Nessa avait seize ans et Tanya quatorze – elle venait de fêter son anniversaire. Elles ne s'étaient pas encombrées de vêtements ou de chaussures, et lorsque les portes dorées de la cabine s'étaient refermées, les deux sœurs s'étaient retrouvées face à leurs reflets miroitants : Tanya en deux-pièces blanc, avec ses jambes interminables et ses cheveux soyeux ramenés vers l'avant, sur son épaule ; Nessa, plus grande et plus plantureuse, avec sa poitrine difficilement contenue par son une-pièce noir, un chignon sur le sommet du crâne. Elles avaient vu combien elles étaient belles – pas seulement chacune, séparément, mais côte à côte, comme une illustration parfaite des opposés. Elles avaient ri en prenant la pose, puis s'étaient retournées pour admirer leur chute de reins.

Sur le trajet, l'ascenseur avait tinté et les portes s'étaient ouvertes sur deux hommes. C'était à leur tenue que Nessa les avait, dans son esprit, associés à des hommes plutôt qu'à des garçons de leur âge. Ils portaient le même genre de vêtements que son père lorsqu'il s'habillait pour le travail : chemise et pantalon en toile avec ceinture en cuir marron. Ils avaient une légère barbe. Des yeux brillants de jeunesse.

Ça n'avait duré que quelques secondes, et pourtant Nessa l'avait bien vue, cette façon qu'ils avaient de les regarder, de les engloutir : de jauger, cataloguer, fantasmer. C'était aussi évident que la pilosité de leur visage : Nessa et Tanya les excitaient.

Puis les hommes avaient baissé les yeux et étaient montés dans la cabine. L'ascenseur était reparti et ils étaient restés silencieux tous les quatre – eux faisant semblant de ne pas regarder les sœurs dans les portes

réfléchissantes, elles, de ne rien remarquer. L'oxygène avait paru se raréfier, la tension devenant palpable. Il y avait le bruit de leur respiration et la largeur de leurs épaules ; l'odeur parfaite qu'ils dégageaient, mélange de déodorant pour hommes et d'un parfum musqué, boisé et mystérieux. Ils se tenaient jambes écartées, contrairement à Nessa et Tanya, dont les chevilles, les genoux et les cuisses se touchaient. Au moment d'atteindre le rez-de-chaussée, le corps entier de Nessa était parcouru de vibrations. Les deux hommes s'étaient effacés pour les laisser sortir en premier ; Tanya et elle avaient aussitôt traversé la moquette du hall en courant, pieds nus, conscientes qu'ils étaient là, derrière elles, et qu'ils regardaient leurs fesses.

– Tu crois qu'ils avaient quel âge ? demanda Nessa une fois qu'elles eurent sauté dans la piscine.

– La vingtaine ?

Tanya flottait sur le dos, les orteils hors de l'eau.

– Et nous, ils nous ont donné combien ?

– Plus qu'en vrai, répondit Tanya. Surtout toi. Avec tes seins.

– J'avoue qu'ils sont énormes, observa Nessa en leur jetant un coup d'œil. Je ne comprends pas, d'ailleurs. C'est juste deux boules de gras. Pourquoi on en fait toute une affaire ?

– Moi, je comprends.

Tanya considéra la poitrine de sa grande sœur d'un air songeur.

– Ils sont jolis, ajouta-t-elle.

Nessa les observa de nouveau, avant de tirer sur son maillot pour faire sortir son sein droit. Il était joli, en effet, doux et bien charnu, à demi immergé.

Tanya dévisagea sa sœur et, comme si celle-ci l'avait mise au défi, elle fit passer le haut de son deux-pièces au-dessus de sa tête. Elles éclatèrent de rire. D'un geste fluide, Nessa retira entièrement son maillot, et Tanya le bas du sien, qu'elles lancèrent hors de la piscine.

– Je me sens si libre, dit Nessa en décrivant de lents cercles sur elle-même pour sentir la caresse de l'eau sur tout son corps.

Tanya se hissa sur le rebord et se leva. Tandis qu'elle restait là, nue et dégoulinante, Nessa l'étudia, subjuguée par le corps de sa petite sœur et sa beauté si lisse : le creux de deux centimètres et demi entre les deux seins, la

courbe légère des hanches, le nombril, petit croissant de lune fragile. Tanya avait toujours traité son corps comme une chose à affûter et à parfaire, comme une chose faite pour être regardée et admirée, mais de loin. Loin d'éprouver de la jalousie devant la silhouette de sa sœur, Nessa en ressentit de la fierté.

Tanya jeta un coup d'œil à la porte, et Nessa devina qu'elle aurait aimé que quelqu'un les surprenne. Les hommes de l'ascenseur. Ou n'importe quel homme d'ailleurs.

Tanya cambra son dos et étira ses bras au-dessus de sa tête. Elle plongea et fendit l'eau avec une telle grâce qu'elle ne fit presque aucun bruit.

– Qu'est-ce que ces types feraient, d'après toi, s'ils entraient, là, tout de suite ? lui demanda Nessa lorsque Tanya remonta à la surface.

– Je ne sais pas...

Elle se tourna de nouveau vers la porte.

– Peut-être qu'ils se baigneraient avec nous, compléta-t-elle.

Nessa admira son corps nu, sur lequel dansait l'eau bleue scintillante. Les détails étaient brouillés, mais les contours étaient bien présents. Personne ne l'avait encore jamais regardée comme ces hommes dans l'ascenseur, chez qui elle avait perçu un désir de la toucher.

– Et si aucun mec ne veut coucher avec moi ? lança-t-elle soudain.

Elle avait dit ça pour plaisanter, pourtant ses yeux s'étaient brusquement embués et son nez l'avait démangée, sans qu'elle comprenne très bien comment elle avait pu passer aussi facilement de la joie au désespoir.

– Bien sûr que des mecs voudront coucher avec toi. Il faut juste que tu attendes de trouver le bon.

Nessa hocha la tête. Elle en avait marre d'attendre. Elle avait épuisé toutes les réserves de son imagination, et les histoires qu'elle s'inventait ne l'excitaient plus. Elle avait pensé beaucoup trop souvent au serveur du mariage de leur père pour qu'il ait encore une réalité. Il était devenu un prolongement d'elle-même – une silhouette qu'elle avait complétée avec des détails de son invention et usée avec son désir insatiable. Elle avait déjà passé des heures, des jours, des années même, sans doute, de sa vie, à imaginer le garçon parfait.

– Dans le pire des cas, je pourrai toujours devenir une star du porno, dit-elle. Ou me prostituer.

– C'est ça, ouais, rétorqua Tanya en riant.

Nessa n'était pas certaine que sa sœur sache ce qu'était le porno ou la prostitution.

– À ton avis, ces mecs auraient été prêts à payer combien pour coucher avec nous ?

– Un million de dollars.

– Non, je suis sérieuse. Combien ?

– Aucune idée, répondit Tanya. Une centaine ?

– J'aurais dit cinquante.

– Attends, on vaut carrément plus de cinquante dollars, riposta-t-elle en regardant son corps nu. On est quand même canon.

– Tu crois ?

– Mais oui ! Regarde-nous !

– Je crois que ça me plairait, tu sais.

– Quoi ?

– De me prostituer.

Nessa barbota jusqu'au rebord, où elle s'accrocha, tout en continuant à remuer les jambes.

– Et si on essayait ?

– De coucher avec ces types pour de l'argent, tu veux dire ?

– Non, pas avec eux. Ils vivent dans cet immeuble. Ça craindrait. Il faut en trouver d'autres.

– Tu plaisantes, hein ?

– On pourrait s'inventer des noms de pute. On s'amuserait bien. Genre Crystal et Chandelier.

– Euh... non, gloussa Tanya.

– Ou alors Paris et London ? Je serais Paris, et toi, London.

– Je crois pas, non. Tu serais London, et moi Paris.

– D'accord... Ou alors Lola et Layla.

– J'aime bien ces pseudos-là.

Nessa commença à imaginer que l'un des hommes de l'ascenseur la déshabillait, mais elle chassa aussitôt ces pensées. Elle n'avait aucune envie de dévitaliser déjà ce nouveau fantasme.

Tanya se tenait au rebord elle aussi, et elle laissait flotter ses jambes derrière elle. Ses fesses dépassaient de la surface de l'eau, comme deux monticules roses, lisses et mouillés.

– C'est pas interdit par la loi de se prostituer ?

Nessa songea aux millions de vidéos classées X que des hommes regardaient tous les jours. Elle en avait visionné une sur l'ordinateur, un jour qu'elle était seule à la maison. Elle se l'était repassée le lendemain, le surlendemain et le jour d'après encore, jusqu'à la connaître si bien qu'elle pouvait reconstituer mentalement chacun des plans.

– Pas dans le Nevada.

– Ah, bon.

– Ni à Amsterdam.

– Comment on ferait ? insista Tanya. On ne peut pas simplement descendre dans la rue.

– On pourrait se créer un site internet.

Et c'est comme ça qu'une blague en l'air s'était transformée en projet.

Aucune d'elles ne s'y connaissait suffisamment en informatique pour créer un site, elles s'étaient donc contentées d'une adresse de messagerie électronique filleshot@hotmail.com – ça les faisait rire –, et d'un flyer. Elles avaient arrêté leur choix sur les pseudos Lola et Layla, et elles avaient glissé leurs prospectus dans une poignée de boîtes aux lettres de Cambridge. Elles avaient imprimé ceux-ci à la bibliothèque municipale, pour avoir la garantie que Lorraine ne pourrait pas tomber dessus par hasard.

Elles avaient jeté leur dévolu sur les maisons aux pelouses mal entretenues, avec des stores cassés plutôt que des rideaux. Elles avaient pris le soin d'observer les voitures qui pouvaient être garées devant, fuyant celles pourvues d'autocollants *Bébé à bord*, pour rechercher celles qui leur semblaient appartenir à des hommes seuls. Parfois, elles s'autorisaient un rapide coup d'œil par une fenêtre dans l'espoir d'apercevoir de potentiels clients. Il leur suffisait d'apercevoir un mouvement, même fugace, à l'intérieur, pour être prises d'un fou rire nerveux.

Pendant plusieurs semaines, personne ne les avait contactées. Elles ouvraient la boîte mail tous les jours, et plusieurs fois. « Alors ? » s'interrogeaient-elles mutuellement. Elles avaient fini, avec le temps, par se connecter moins régulièrement, et l'excitation suscitée par ce projet avait commencé à faiblir.

Puis un jour, un mail était arrivé. Elles étaient ensemble, dans le salon, quand elles l'avaient découvert. En voyant l'objet du message « Bonjour », et l'heure d'envoi, 17 h 03, elles avaient gloussé. L'idée que quiconque puisse leur répondre était grotesque – impensable, même.

– Oh, mon Dieu, dit Nessa. Est-ce qu'on l'ouvre ?

– Je ne sais pas... J'ai peur.

Bien sûr, elles avaient cliqué sur le mail et elles l'avaient lu ensemble en silence, en se tenant par la main de toutes leurs forces.

Bonjour, était-il écrit, je m'appelle Dan. J'aimerais vous rencontrer. Je suis un type sympa dans la vingtaine. Merci de me répondre pour me confirmer que vous existez vraiment et que ce n'est pas une arnaque.

– Il a fait une faute à « exister », observa Tanya.

– On s'en fout.

Nessa se tenait plus droite sur le canapé. Son corps était en effervescence. Elle ne s'était pas sentie aussi vivante depuis des années. *Dan*, pensa-t-elle en répétant plusieurs fois ce prénom dans sa tête.

– Il faut lui répondre, dit-elle.

– Tu es sûre ? Tu ne trouves pas ça bizarre ?

– Il a l'air normal.

– Ouais, mais...

Tanya posa les yeux sur l'écran de l'ordinateur, et Nessa aperçut une lueur de sarcasme dans le regard de sa sœur, ce qui, pour une raison inexplicable, la blessa.

– Tanya, on ne peut pas reculer maintenant.

– Pourquoi ?

– Parce que. Ça a marché.

Elles répondirent donc et proposèrent à Dan de passer chez lui le soir même.

– Comment on va s'habiller ? s'inquiéta aussitôt Nessa.

Tanya proposa de porter le genre de tenue qu'elles auraient mise à une soirée au bahut – des shorts et des tops à fines bretelles –, et Nessa suggéra plutôt de sortir acheter de la lingerie : le type, Dan, devait s'attendre à quelque chose d'exceptionnel.

Lorraine passait la nuit chez Jesse, et elle leur avait laissé de l'argent pour une pizza.

– Ça suffira jamais, dit Tanya en brandissant le billet de vingt dollars qu’elle avait trouvé sur le plan de travail de la cuisine.

– Suis-moi.

Elles montèrent dans la chambre de leur mère, et Nessa ouvrit le petit tiroir de la table de nuit de Lorraine. Elle connaissait le contenu des tiroirs de cette pièce par cœur, après des années à profiter des absences de Lorraine pour les explorer. Plusieurs billets de vingt dollars étaient cachés au fond, parmi un méli-mélo de tickets de caisse froissés et de cartes de visite, de pièces hérissées de poussière collée par des bouts de chewing-gum, de barrettes et de baumes à lèvres. Nessa récupéra deux billets qu’elle confia à Tanya, avant de continuer à fureter, en quête des petits carrés de plastique bleu qu’elle cherchait.

– Et ça, dit-elle en les montrant à sa sœur.

Elle comprit à la façon dont celle-ci les considérait, avec perplexité, qu’elle n’avait jamais vu de préservatif encore.

Elles allèrent dans un grand magasin acheter de la lingerie.

– J’aime bien cet ensemble.

Tanya avait sélectionné une parure rose. Les bretelles du soutien-gorge étaient constituées de fins rubans et les bonnets de dentelle rose. L’avant de la culotte était d’un rose opaque et l’arrière en gaze transparente. Nessa prit un second ensemble sur le présentoir, et elles allèrent les essayer toutes les deux dans la plus grande cabine, accessible aux fauteuils roulants.

La parure était jolie sur Tanya, mais Nessa avait une carnation plus rosée que celle de sa sœur, si bien que les sous-vêtements se confondaient avec sa peau.

– Le noir t’irait bien, lui suggéra sa petite sœur.

Nessa partit chercher le même modèle dans cette couleur et revint dans la cabine. Elles se postèrent devant l’immense miroir.

– Tu veux être qui ? demanda Nessa. Lola ou Layla ?

Tanya se tint plus droite et se cambra.

– Layla ?

– Alors je serai Lola.

Ce nom avait de jolies sonorités rondes dans sa bouche, et elle imagina combien elles seraient plus agréables encore dans celle d’un homme.

– Et si ça fait mal ? s’inquiéta Tanya en passant sa main sur son ventre.

Cette idée n’avait pas effleuré Nessa, et même à présent cette perspective ne l’inquiétait pas.

– Je crois que c’est seulement douloureux au début.

Elle sourit à sa petite sœur dans le miroir et lui donna un coup de hanche. Elles furent de nouveau submergées par le comique de la situation.

Nessa s’était déjà rendue à pied à la gare d’Alewife, mais c’était différent cette fois, de nuit, avec sa sœur, et la circulation dense. Elle s’attendait à ce que, à tout instant, un automobiliste baisse sa vitre et s’inquiète de ce qu’elles faisaient, de l’endroit où elles allaient, et leur dise de rentrer chez elles immédiatement. Personne ne leur adressa la parole. Une fois qu’elles eurent atteint la gare, ce bâtiment monstrueux en béton, haut de plusieurs étages, enchevêtré avec l’autoroute, Nessa sentit une émotion forte monter au creux de son ventre : la liberté. C’était en train d’arriver pour de vrai.

Elles achetèrent des billets et montèrent à bord de la rame, sans plus de difficultés. Alors qu’elles traversaient la ville de Cambridge dans un fracas métallique, Nessa observa les autres usagers. Il y avait des adolescents qui descendirent à Harvard Square, des étudiants chargés de livres et de sacs à dos, des gens en blouse d’hôpital, des sans-abri. Il y avait aussi un groupe d’adultes saouls et bruyants, tous coiffés de casquettes des Red Sox, qui occupaient une rangée entière de sièges. Des jeunes parents avec une poussette double et, sous la capote, deux jeunes enfants jetant des coups d’œil.

Et bien sûr il y avait les couples. Qui se tenaient par la main, s’abandonnaient l’un contre l’autre, se parlaient tout bas. Nessa les étudiait avec intérêt. Comment comptaient-ils tous occuper leur soirée ? s’interrogea-t-elle. Tous ces adultes, avec une destination précise en tête, des projets. Des rendez-vous.

Lorsqu’elles descendirent à leur tour sur Central Square, Nessa avait l’impression d’être un chiot avec un collier électrique. Elle s’attendait à recevoir une petite décharge, à être brusquement tirée en arrière. Et pourtant, alors qu’elles s’engageaient dans les rues de Cambridge par cette douce soirée, tout semblait possible.

La rue Inman était jolie et paisible, bordée d'arbres et de vieilles maisons précédées de jardins luxuriants. Celle de Dan faisait tache. Il n'avait pas de jardin. Il y avait un immense canapé défoncé, dehors, sur la galerie, un canapé qui n'avait rien d'un meuble d'extérieur, avec des rayures rouges et vertes, comme un papier cadeau pour Noël. Postées sur le trottoir d'en face, elles étudièrent les lieux en se gavant de Tic Tac et en imaginant l'homme qui vivait là.

– Il faut qu'on mette au point un signal, observa Tanya. Pour le cas où on voudrait tout arrêter.

– On n'a qu'à dire que dès que l'une de nous se touche le menton, on part.

Tanya prit le temps d'y réfléchir.

– Je me touche le menton quand je suis nerveuse. Je risque de le faire sans m'en rendre compte.

Elle se pinça le menton entre le pouce et le majeur pour illustrer son propos.

– Tu n'as pas remarqué ? J'ai l'impression que c'est un de mes tics, pourtant.

Elle n'avait pas l'air très sûre d'elle tout à coup.

– Peut-être, répondit Nessa, qui n'avait jamais vu Tanya faire ce geste. Le sourcil, alors ?

Tanya suivit le contour de l'un de ses sourcils avec son index.

– D'accord, dit-elle en hochant la tête. Ça marche.

À dix-neuf heures cinquante, elles traversèrent la rue et, alors que Tanya fixait nerveusement la porte, Nessa se chargea de frapper. Elles entendirent un chien aboyer, puis des bruits de pas lents.

Lorsque Dan ouvrit la porte, Nessa fut surprise d'apercevoir du gris dans sa barbe, surprise qu'il en ait une tout court. Ses petits yeux, verts et vifs, exprimaient une certaine perplexité à les voir toutes les deux sur son perron. Il portait une casquette blanche toute simple et une chemise à carreaux, sous laquelle on apercevait un maillot de corps. Ce maillot de corps effraya Nessa. Elle avait passé tant de temps à penser à leurs corps, à celui de sa sœur et au sien, qu'elle avait presque oublié que cet homme en avait un lui aussi.

Il n'était pas mignon, mais il n'était pas non plus vilain, et lorsqu'il leur ouvrit la porte en souriant, une main tendue en signe d'invitation à entrer, son geste avait quelque chose de galant.

– Soyez les bienvenues. Vous n'avez pas eu de mal à trouver ?

Il avait une voix douce, qui rappelait celle des profs parlant délibérément tout bas pour capter l'attention de leur auditoire.

Tanya hocha la tête. Elle était un peu pâle.

– On a pris le métro, répondit Nessa.

Dan les fit entrer dans son salon. Il y avait un canapé gris et un fauteuil relax vert, tourné vers la télé. La pièce sentait le tabac et le parfum artificiel d'orange.

– Je peux vous servir quelque chose à boire, mesdames ?

Nessa et Tanya échangèrent un regard.

– Qu'est-ce que vous avez ? s'enquit Nessa.

– Du vin. De la bière.

Il les détailla rapidement de la tête aux pieds, avant d'ajouter :

– Du jus d'orange.

– Une bière, lança Tanya, surprenant sa sœur par son ton étonnamment assuré soudain.

– Pour moi aussi.

– Pas de problème.

Elles s'assirent côte à côte sur le canapé gris pendant que Dan disparaissait dans la cuisine. Elles avaient toutes les deux envie de rire, même si aucune ne s'y autorisa.

Dan revint avec trois bouteilles. Il en déposa deux sur la table basse devant les sœurs, puis s'assit dans le fauteuil relax avec la troisième.

– Alors les filles, vous avez quel âge ? leur demanda-t-il après avoir avalé une gorgée.

– Dix-huit ans, répondit Tanya sans une seconde d'hésitation.

Elle but à la bouteille avec autant d'aisance que si elle avait déjà fait ce geste un million de fois, et Nessa se fit soudain la réflexion que c'était peut-être le cas.

Dan rabattit la visière de sa casquette pour la fixer plus solidement sur son crâne.

Au bout de quelques gorgées, Nessa se sentit réchauffée, plus détendue.

– Elle est bonne, dit-elle en levant la bouteille.

Elle aimait sa voix. Elle se trouvait sensuelle.

– Je suis content qu’elle te plaise.

Nessa jeta un coup d’œil à Tanya. Elle avait les joues rosies par l’alcool, et elle avait rabattu ses cheveux d’un côté, qui tombaient en cascade sur son visage. Nessa dut se retenir de tendre la main pour les glisser derrière l’oreille de sa sœur.

Le silence se prolongea encore plusieurs minutes, puis Dan posa sa bouteille sur la table et se pencha en avant.

– Bon, je ne m’attendais pas à ce que vous veniez à deux. Comment ça marche ? J’ai juste à choisir ?

Tanya et Nessa se consultèrent du regard. Elles n’y avaient pas vraiment réfléchi. À l’idée qu’elles puissent se séparer, Nessa sentit monter un tremblement, une sensation de terreur provenant du creux de son ventre. Elle pensa alors à leur mère, et elle se demanda ce que Lorraine en dirait, si elle savait ce que ses filles étaient en train de faire. Elle pensa ensuite à Jesse. À sa colère s’il apprenait que Dan leur avait servi de l’alcool. Jesse aurait désapprouvé leur présence ici, Nessa en avait la certitude. Elle se tourna vers Tanya et s’effleura légèrement le sourcil de l’index, espérant que sa sœur hocherait la tête ou se toucherait à son tour le sourcil, et pourtant celle-ci se contenta de pincer les lèvres et, se tournant vers Dan, de dire :

– Ouais, c’est à vous de choisir.

– Eh bien dans ce cas...

Il tendit le menton en direction de Tanya, et Nessa sentit quelque chose se rompre d’un coup sec dans sa poitrine.

– Tu veux...

Il laissa la fin de sa phrase en suspens. Nessa baissa les yeux vers la bouteille de bière dans ses mains, encore à moitié pleine, et s’efforça de ne rien laisser transparaître sur son visage. La peur et la vexation étaient si enchevêtrées qu’elle ne savait pas quel sentiment écouter.

Lorsqu’elle redressa la tête, Tanya lui parut de nouveau pâle, mais aussi, peut-être, un peu fière. Elle ne dit rien, faisant une moue qui semblait dire : ça ne te dérange pas ?

Nessa hocha la tête.

– On se retrouve plus tard.

Voyant que ni Tanya ni Dan n’esquissaient le moindre mouvement, Nessa se leva, tira sur son short d’une main – elle tenait toujours la bouteille par le goulot de l’autre. Puis elle partit.

Dehors, elle s’assit sur le canapé de Noël pour attendre. La seconde moitié de la bière fut plus facile à boire, et elle la vida à longues et lentes gorgées. Elle se sentait malheureuse et elle en voulait à Tanya. Sa sœur aurait dû la suivre quand elle avait touché son sourcil. Nessa posa la bouteille vide par terre et s’allongea sur le canapé. Il sentait le moisi, mais l’usure l’avait rendu moelleux et étonnamment confortable. Elle resta là, à contempler le bois pourri du plafond de la galerie et les toiles d’araignée qui recouvraient tout comme de la mousse. Plus loin dans la rue, elle entendit le vrombissement d’un moteur et le vacarme d’une radio, dont le volume augmenta puis décrut, alors que la voiture traversait le quartier.

D’un coup, la peur fut de retour. Nessa se redressa, le cœur tambourinant, et elle plaça ses mains en coupe de part et d’autre de son visage, avant de le presser contre la fenêtre. La pièce sur laquelle celle-ci donnait était plongée dans le noir, et il y avait une immense pile de courrier sur la table à manger. Nessa colla son oreille à la vitre. Elle ne savait pas très bien ce qu’elle espérait entendre, mais chaque fois que le grondement d’un bus lointain lui parvenait, ou le souffle du vent dans les arbres, elle avait l’impression qu’il s’agissait de sons humains, sinistres. Si les bruits étaient inquiétants, les instants de calme l’étaient encore plus – durant ceux-ci, la maison de Dan semblait émettre des ondes de menace silencieuses.

Nessa cogna à la fenêtre, d’abord doucement, comme si Tanya avait pu se trouver juste derrière et guetter ce signal. Puis elle se leva pour aller frapper à la porte d’entrée, plus fort cette fois. Elle essaya d’ouvrir, malheureusement c’était fermé à clé.

– Tanya ! hurla-t-elle, sans obtenir de réponse.

Des images de sa petite sœur commencèrent à défiler dans son esprit façon diaporama. : Tanya embrassant leur père à son mariage, Tanya blottie contre leur mère sur le canapé, Tanya, dans sa nudité parfaite, plongeant dans la piscine. À ces instantanés se mêlèrent soudain des plans du film X que Tanya avait vu : l’actrice au sexe rasé et à l’énorme poitrine gonflée, les gémissements étranges qui lui échappaient... Nessa fondit en larmes. Elle tambourina à la porte avec ses poings.

– Tanya !

Nessa fit le tour de la maison en courant. La pelouse était brûlée par le soleil, il ne restait plus que des mauvaises herbes et des cailloux. Elle trébucha sur quelque chose – un tuyau d’arrosage – et tomba violemment à quatre pattes. Il y eut une explosion de douleur dans sa bouche parce qu’elle s’était mordu la langue. Elle se releva. L’arrière de la maison de Dan était plongé dans le noir à l’exception d’une fenêtre au premier, d’où émanait une lueur grisâtre. Elle tenta d’ouvrir la porte de la cuisine, sans succès.

– Tanya ! hurla-t-elle de nouveau en agitant les bras au-dessus de sa tête.

Elle retourna en courant sur la galerie et secoua de toutes ses forces la poignée de la porte, avant de tenter d’ouvrir une fenêtre. Vaincue, elle finit par s’asseoir sur les marches du perron pour attendre. Elle commença à compter dans sa tête, puis tout fort. Elle en était à sept cent quarante-deux lorsque la porte s’ouvrit et que Tanya sortit.

– Tee.

Nessa se leva, la figure pleine de larmes, de morve et de sang.

Tanya lui rendit son regard, dans un état d’hébétude, les yeux cernés de maquillage.

– Ça va ?

Lorsque Nessa voulut la prendre dans ses bras, Tanya recula, puis hocha la tête sans la regarder.

– Viens, dit-elle.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Nessa en la suivant jusqu’au trottoir.

Tanya jeta un coup d’œil à droite et à gauche dans la rue. Un taxi se gara devant la maison et elle tendit le menton dans sa direction.

– Là. Il m’a appelé un taxi.

Elles montèrent ensemble à l’arrière, et Tanya donna leur adresse au chauffeur.

Elle ne disait pas un mot, tournée vers la fenêtre. Nessa lui effleura l’épaule, et Tanya lui sourit poliment, comme si elle la connaissait à peine.

– Et voilà, mesdemoiselles, lança le chauffeur en se garant devant chez elles.

Tanya sortit de l’argent de sa poche et lui remit deux billets de vingt. Il lui rendit la monnaie, et elle considéra l’argent avec perplexité, ne semblant pas savoir quoi en faire, avant de le ranger.

Dehors l'air était frais et pur, les odeurs familières. Tout était dans l'état où elles l'avaient laissé : les massifs aux contours flous devant, les poubelles adossées sur le côté de la maison, les fils téléphoniques incurvés.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? répéta Nessa, une fois que le taxi eut tourné au coin de la rue.

– Rien, répondit Tanya. Juste du sexe.

À la façon dont elle prononça ce mot, *sexe*, comme s'il se passait de toute explication, Nessa eut le sentiment qu'elle devait arrêter de poser des questions.

OceanofPDF.com

2003

Cette nuit-là, Nessa ne ferma pas l'œil et, de son côté de la chambre, Tanya non plus. Sa respiration était courte et précipitée, et elle se leva cinq fois pour se rendre aux toilettes, toutes les heures. Nessa tint le compte. Au troisième aller-retour de Tanya, Nessa murmura le prénom de sa sœur dans le noir, sans obtenir de réaction.

La lumière finit par s'infiltrer à travers les stores, découpant des bandes sur les murs et le plafond. Nessa resta couchée à écouter la respiration de sa sœur – qui ne dormait toujours pas – jusqu'à ce qu'elle se lève pour la sixième fois et que la douche se mette à couler.

Nessa s'assit dans son lit. Elle avait le corps courbaturé par cette nuit blanche, et ses yeux la brûlaient. Le lit de Tanya était en désordre. La couverture était en partie par terre, le drap défait, entortillé comme une créature vivante au milieu du matelas. Les peluches, habituellement logées entre le mur et le pied du lit, avaient été déplacées près des oreillers. Nessa alla s'asseoir sur le lit de Tanya et serra l'un des chiens en peluche contre elle. Lorsqu'elle tira sur la couverture pour se blottir dessous, elle aperçut le short en jean de Tanya, coincé entre le matelas et le mur. Elle le dégagea. La culotte était restée à l'intérieur, la dentelle rose était noircie et raidie par du sang. Nessa fut prise d'un vertige.

Tanya revint quelques minutes plus tard, enveloppée dans une serviette. Son visage était propre, il n'y avait plus la moindre trace de maquillage dessus. Elle posa sur sa grande sœur un regard vide en clignant des yeux. Nessa pensa aux joues rougeaudes et grêlées de Dan, au soupçon de sourire sur ses lèvres lorsqu'il leur avait ouvert. Elle se laissa glisser du lit de sa sœur au sol.

– Je suis tellement désolée, Tanya.

Elle pleurait de nouveau. Sa sœur ne fit pas un geste, ne dit pas un mot. Lorsque Nessa redressa la tête, elle vit qu'elle la considérait comme à distance.

– Tanya...

Elle lui montra la culotte tachée de sang, puis elle commença à se frapper. Sur les tempes, le visage, les oreilles, les joues. Sa respiration ralentissait, les coups lui faisant l'effet d'un métronome.

– Arrête, Nessa, haleta Tanya en lui arrachant la culotte des mains. Arrête, on dirait une folle.

– Tu as mal quelque part ? murmura Nessa.

Les yeux de Tanya étaient arides.

– Non.

– Tu veux qu'on en parle à maman ?

– Tu plaisantes ? s'exclama Tanya. Tu dois me jurer de ne rien lui dire.

– Mais tu vas bien ?

– La vache, Nessa. On peut juste arrêter d'en parler ?

– Je n'aurais jamais dû te laisser rester. Je suis trop conne. Cette idée était trop conne.

– Peut-être. Maintenant c'est fait. Ça ne sert à rien de continuer à en parler.

– Ça t'a fait mal ?

– Oui, répondit-elle sèchement.

Quelque chose se durcit dans les traits de Tanya. Elle ne dirait rien de plus. Elle se dirigea vers la penderie. Ses épaules, crispées, étaient constellées de gouttes d'eau, et ses cheveux mouillés formaient un voile noir dans son dos.

– Tu peux sortir ? lança-t-elle sans se retourner. Je voudrais me changer.

Tanya n'avait jamais exigé que sa sœur quitte la chambre pour cette raison, et Nessa fut terrifiée par l'idée que Tanya ne voulait pas qu'elle voie son corps. Elle sortit dans le couloir et referma la porte de la chambre, puis patienta, en tendant l'oreille. Elle entendit les pas de Tanya, le cliquetis du verrou. Nessa pensa que sa sœur allait pleurer, mais celle-ci conserva le silence. Les seuls bruits en provenance de la chambre étaient ceux de vêtements qu'elle arrachait à des cintres ou à des tiroirs pour les enfiler.

Peu après, Tanya eut son premier vrai copain. Il avait trois ans de plus qu'elle, soit un de plus que Nessa. C'était un élève de terminale, Dylan Starr. Tanya lui arrivait au menton, et quand ils marchaient dans les couloirs ensemble, il la tenait toujours par les épaules, lui effleurant la poitrine du bout des doigts.

Tanya se mit à rentrer de plus en plus tard à la maison, en général après le dîner, les cheveux emmêlés et les lèvres si rouges et gonflées que Nessa éprouvait un malaise en la voyant. Lorsqu'elle lui demanda si elle couchait avec Dylan, Tanya se contenta de hausser les sourcils, comme si la réponse tombait sous le sens.

– Alors ? Ça veut dire oui ?

– À ton avis ? lui répondit Tanya d'un ton ni narquois ni amène.

– Je n'en sais rien. C'est pour ça que je te pose la question.

Elle n'eut pas d'autres informations.

– C'est bien, le sexe avec Dylan ? s'enquit-elle un autre jour, avec légèreté, ainsi qu'elle imaginait les filles parler des garçons avec lesquels elles couchaient.

– Arrête avec tes questions, ça me met mal à l'aise.

Nessa attendit que sa sœur eût quitté la chambre pour pleurer. Elle versait beaucoup de larmes à cette époque, après les cours et le week-end. Ses crises la laissaient vidée et affaiblie. Elle s'endormait souvent après, et c'était d'ailleurs cette sensation, celle de son corps perdant conscience, qu'elle recherchait. Elle se réveillait plusieurs heures plus tard, alors que le soleil déclinait déjà dans le ciel, presque pour le dîner.

Pendant la journée, les siestes de Nessa étaient profondes et dépourvues de rêves – les heures disparaissaient tout simplement. La nuit, en revanche, elle rêvait de Dan. C'était elle qu'il avait choisie. Elle se réveillait parcourue de picotements, comme après avoir eu un orgasme, et c'était ce détail, plus que tout le reste, qui lui inspirait du mépris pour elle-même.

Tanya avait de nouveaux amis – ceux de Dylan, pour la plupart plus âgés. Nessa la voyait traîner sur la Corniche, un petit amas de bancs, où les élèves les plus branchés se réunissaient avant et après les cours, et pendant la pause de midi. Elle l'observait parfois, alors qu'elle se trouvait de l'autre côté de la cour, elle la voyait rire et s'abandonner contre Dylan Starr, rassembler ses cheveux en chignon informe sur le sommet de son crâne – avec ce geste assuré des filles populaires, aussi sensuel et exotique qu'un

mouvement de danse. Ce nouveau statut soudain de Tanya provoquait la perplexité de Nessa. Sa petite sœur l'avait surpassée. Abandonnée. Et Nessa ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même.

Un jour qu'elle avait oublié son déjeuner à la maison, au lieu de tourner à gauche, en sortant de sa salle de classe, pour monter manger dans le couloir des salles d'arts plastiques, elle prit à droite et emprunta la porte de derrière pour rejoindre la Corniche.

Tanya occupait l'un des bancs, coincée entre deux filles plus âgées. Elles balançaient leurs six jambes fines et nues, et leurs pieds chaussés de sandales. Un garçon leur racontait une histoire, et Tanya riait à gorge déployée. Elle avait l'air heureuse.

En approchant, Nessa remarqua que Tanya posait brièvement les yeux sur elle avant de reporter aussitôt son attention sur le garçon.

Au moment où Nessa franchissait la frontière invisible qui séparait la Corniche du reste du monde, les filles qui encadraient Tanya lui accordèrent un bref regard avec un mélange d'agacement et d'apathie, comme on considère un oiseau affamé qui lorgne un pique-nique.

Le garçon relatait son anecdote de façon très animée, avec d'immenses gestes des mains, et il ne s'interrompit que lorsqu'il eut remarqué qu'il n'avait plus toute l'attention de son auditoire.

– Désolée, lui dit Nessa.

Il ne répondit rien. Elle se tourna vers Tanya – qui affichait toujours un sourire immense.

– Qu'est-ce que tu veux ? lui lança-t-elle d'une petite voix agacée.

– J'ai oublié mon déjeuner et mon portefeuille. Tu as un peu d'argent ?

Tanya tapota ses poches puis secoua la tête.

Nessa se rendit soudain compte qu'elle avait peur.

– J'ai rien, lança Tanya plus fort, comme si Nessa n'avait pas compris le message.

Elle se détourna, les joues en feu.

– C'est qui ? demanda une fille alors que Nessa s'éloignait.

– Ma sœur.

– C'est elle, ta sœur ?

Tanya dut répondre d'un signe de tête, parce que Nessa n'entendit rien. Et elle n'eut aucune envie de se retourner pour découvrir l'expression de sa sœur.

Ce soir-là, Nessa, Tanya et Lorraine dînèrent dans le salon, devant la télé. Sur l'écran, une jolie participante d'une émission de télé-réalité parlait avec enthousiasme : « Je cherche quelqu'un avec qui partager les petites choses du quotidien. » Elle avait d'immenses dents blanches, parfaitement régulières. Elle portait un deux-pièces rose. « Les courses, la préparation du dîner. Regarder la télé. Promener mon chien, Gamin. » Elle fixa alors la caméra. « Je mérite d'être aimée. » Elle mettait tant de conviction dans cette déclaration que Nessa s'interrogea : y avait-il des gens qui ne le méritaient pas ?

Tanya et Lorraine avaient les pieds posés sur la table basse, et un petit orteil de Tanya effleurait une cheville de Lorraine. La boîte en carton d'un traiteur était posée en équilibre sur le ventre de Tanya, se soulevant à chaque inspiration qu'elle prenait. Elle avait le visage et les bras roses, ainsi que ce côté légèrement ébouriffé que Nessa associait systématiquement au sexe.

– On peut changer de chaîne ? demanda-t-elle.

Personne ne lui répondit. À l'écran, une autre participante pleurnichait. « C'est beaucoup plus dur que ce à quoi je m'attendais. Quand je l'ai vu avec les autres filles, ça m'a détruite. Pour la première fois, cette semaine, je me dis que je vais peut-être rentrer chez moi. » Elle avait des traits grossiers, des cheveux lissés à mort. Et elle avait raison, songea Nessa. Elle serait renvoyée chez elle. Peut-être pas ce soir, mais bientôt.

– On peut changer de chaîne, par pitié ?

Tanya lui coula un regard en biais.

– Détends-toi.

– Ça te plaît vraiment, cette merde ?

Tanya se renfrogna sans quitter l'écran des yeux. Lorraine tapait un message sur son téléphone, avec un sourire en coin.

Nessa se leva.

– Je monte.

– Bonne nuit, ma chérie, lui lança Lorraine d'un ton distrait.

Nessa avait presque atteint le sommet des marches lorsqu'elle entendit le claquement de pieds nus sur le bois, le souffle saccadé de Tanya. Au moment où elle fit volte-face, sa petite sœur était juste sur ses talons, et elle tendait la main d'un air espiègle. Nessa se jeta en avant, mais Tanya fut plus rapide : elle lui agrippa les chevilles et les serra.

– Arrête ! glapit Nessa.

Sa sœur serra plus fort. Les doigts de Tanya remontaient le long des jambes de Nessa, vers ses cuisses et ses fesses, pétrissant la chair comme s'il s'agissait de pâte à pain. Ça chatouillait tellement que les jambes de Nessa se déroberent sous elle. Ses muscles ne lui répondaient soudain plus. Elle essaya de dire stop, mais elle riait trop fort, gesticulant et se débattant sous les assauts de Tanya. Comme toujours dans les escaliers, les frissons du ventre étaient puissants. Ce n'était plus une sensation fugace, mais forte. Le corps tout entier de Nessa était livré aux frissons. Elle continuait à rire, les yeux pleins de larmes.

– Stop ! hurla-t-elle en réunissant suffisamment de forces pour libérer une de ses jambes.

Tanya avait le regard brillant, elle se jeta sur la cheville que Nessa venait de dégager.

– Stop ! répéta-t-elle, mais Tanya serrait toujours plus fort, ses doigts étaient brûlants et déchaînés sur la jambe de Nessa.

De son pied libre, elle essaya de la repousser.

– Tu as peur ? lui demanda Tanya, un millième de seconde avant que le pied de Nessa ne l'atteigne, violemment, en pleine poitrine.

Tanya se mit à battre des bras pour retrouver l'équilibre et, l'espace de plusieurs instants, elle resta là, suspendue, les pieds solidement campés sur une marche, le reste de son corps en apesanteur.

La suite se déroula à toute allure. Un saut périlleux en arrière – bras et jambes qui se confondent, blanc de la nuque, lueur des yeux. Il y eut un terrible bruit de craquement. Tanya atterrit au pied de l'escalier.

Nessa se précipita.

Dix marches.

Neuf.

Huit.

Elle guettait le cri de Tanya. Son « Va te faire foutre » enragé. Pourtant Tanya demeurait silencieuse, son corps était un tas muet de bras et de jambes. Dès que Nessa aperçut le sang, elle paniqua. Il était sombre, presque noir, et il formait une flaque de plus en plus grande sous la tête de sa sœur.

Lorraine surgit dans l'entrée de la maison. Elle émit un son à mi-chemin entre le cri et le haut-le-cœur.

– Appelle les secours, dit-elle d'une voix méconnaissable.

Nessa se rendit dans la cuisine comme une somnambule. Les chiffres du cadran dansaient sous ses yeux. Elle cligna des paupières pour faire le point. Elle composa le numéro avec des doigts épais et lourds. Elle avait l'impression d'avoir des mains aussi gigantesques que celles en mousse que l'on peut porter lors de rencontres sportives.

La sonnerie parut durer une éternité avant que la voix d'une femme, très calme, surgisse dans l'oreille de Nessa.

– Ici les secours, j'écoute.

– Ma sœur a fait une chute, expliqua-t-elle avec des lèvres engourdis. On a besoin d'une ambulance.

– Apporte-moi le téléphone ! lui cria Lorraine.

Nessa courut lui donner le combiné. Sa mère avait retiré son tee-shirt pour le glisser sous la tête de Tanya, qui reposait comme un objet inerte sur les genoux maternels. Lorraine avait les mains couvertes de sang, et il y avait des traînées rouges sur ses joues et son cou. Nessa se mit à trembler. Lorraine prit le téléphone et dit à Nessa de lui apporter une serviette propre, ce qu'elle fit en haletant. Elle regarda sa mère envelopper la tête de Tanya dans la serviette, tout en disant « Mmh-mmh, mmh-mmh », dans le combiné.

Ce fut à ce moment précis que Nessa commença à faire des promesses à Dieu. Elle ne mangerait plus jamais un seul cookie. Elle ne penserait plus jamais à ce porno immonde en se caressant. Elle ne se caresserait plus. Elle consacrerait le reste de sa vie à se racheter auprès de Tanya. Elle consacrerait le reste de sa vie à veiller sur la sécurité de sa sœur.

Quelques minutes plus tard, elles entendirent l'ambulance approcher, le hurlement d'une sirène qui s'intensifiait, jusqu'à ce qu'elle retentisse juste de l'autre côté de la porte. Nessa se précipita pour ouvrir, et des hommes en tenue jaune fluo s'engouffrèrent dans l'entrée.

Tanya était en train de passer un scanner quand Jonathan déboula, suivi de près par Simone. Il balaya les urgences d'un regard paniqué jusqu'à ce qu'il trouve celui de Nessa. Il était en costume cravate, et Simone en robe noire, avec les cheveux relevés.

Il portait sur lui l'odeur du monde extérieur, celle d'un restaurant élégant. Il serra Nessa dans ses bras et déposa un baiser rugueux sur son front. Puis il prit Lorraine contre lui, et elle s'effondra. Elle enfouit son visage dans le cou de Jonathan, qui posa une main à l'arrière de sa tête. Lorsqu'elle s'écarta, elle avait le visage maculé de larmes et de maquillage. Elle avait encore des traces de sang partout sur elle.

– J'ai eu tellement peur, bredouilla-t-elle. Elle ne bougeait plus. Je n'arrivais pas à la réveiller.

Les yeux de Lorraine bougeaient de gauche à droite et de haut en bas, elle semblait chercher quelque chose sur le visage de son ex-mari.

– Où est-elle ? s'inquiéta-t-il. Toujours inconsciente ?

– Elle a repris connaissance dans l'ambulance. Ils lui font passer un scanner. Oh lala, Jon, c'était affreux. Je n'ai jamais rien vu d'aussi affreux.

– C'est bon, lui dit-il, tout ira bien. Tu as fait ce qu'il fallait en l'amenant ici, Lorrie. C'est tout ce qui compte.

Il la prit de nouveau dans ses bras, puis étreignit aussi Nessa. Ils restèrent ainsi tous les trois, et Nessa respira les odeurs mêlées de ses parents, en se demandant s'ils pouvaient sentir la sienne, avec ses relents de culpabilité, de honte et de tout ce qu'elle avait de répugnant.

Lorsqu'ils se séparèrent, Nessa jeta un coup d'œil à Simone, qui les observait à quelques mètres de distance. Lorraine se tourna aussi dans sa direction, et Simone fit un pas vers elle.

– Je suis navrée, dit-elle. J'imagine combien tu as dû avoir peur.

Lorraine confirma d'un signe de tête en s'essuyant les yeux.

– Est-ce que je peux t'apporter quelque chose ? Un café ? Un truc à manger ?

– Non, merci, dit Lorraine. Peut-être que Nessa veut quelque chose, elle ?

Ils la regardèrent tous les trois, et elle acquiesça, pour permettre à ses parents de passer un peu de temps en tête-à-tête.

La cafétéria de l'hôpital, vivement éclairée, avait quelque chose de familier, et Nessa eut l'impression d'être déjà venue, même si elle n'en conservait aucun souvenir précis. Il y avait une fresque sur le mur du fond, un décor aquatique avec des poissons colorés et un coffre au trésor, une ancre reliée à la coque d'un navire.

Elle se mit dans la queue avec Simone.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Nessa n'en avait aucune idée. Elle balaya du regard les salades, les soupes, les corbeilles de pommes et de bananes brunies, les sachets de chips, de bonbons et de biscuits, les énormes muffins enrobés de film alimentaire.

Elle n'avait pas du tout faim, pourtant elle choisit une brique de lait chocolaté, le genre qu'on leur distribuait à l'école primaire pour le goûter.

– Tu ne veux rien d'autre ? lui demanda Simone.

– Non.

Simone prit un sachet de minicookies aux pépites de chocolat.

– Ça te dirait de partager ça en plus de ton lait ?

– D'accord.

Simone régla et elles s'assirent à une table près des fenêtres. Dehors se trouvaient quelques bancs et un carré de pelouse bien entretenu. La nuit était tombée, mais la cour était si bien éclairée qu'on aurait cru qu'il faisait encore jour.

Simone ouvrit le sachet de cookies pour les verser sur une serviette. Elle en mangea un, qu'elle mastiqua longuement, avant de pousser la serviette vers Nessa.

Celle-ci en plongea un dans son lait et mordit dedans. Elle posa l'autre moitié et s'adossa à sa chaise.

– Comment tu te sens ? Ça a dû être terrible de voir Tanya dans cet état.

Nessa fit semblant de ne pas remarquer que Simone l'observait. Elle n'avait aucune envie de connaître l'opinion de sa belle-mère à son sujet. Elle n'avait plus l'impression que celle-ci se forçait à l'apprécier pour faire plaisir à Jonathan, mais elle avait néanmoins la certitude que Simone pensait beaucoup moins souvent à Nessa que Nessa à elle.

– Ma chérie... est-ce que ça va ?

Nessa fut surprise, en redressant la tête, de constater que Simone avait les yeux humides et que sa bouche tremblait légèrement.

– Je l’ai poussée.

Simone écarquilla les yeux.

– Je l’ai poussée dans l’escalier, c’est ma faute.

Nessa posa la tête sur la table et fondit en sanglots. Elle entendit que Simone reculait sa chaise, puis elle sentit les bras de sa belle-mère autour d’elle. Celle-ci lui caressait les cheveux.

– Ce n’est rien, lui murmura-t-elle. C’était un accident. Elle va s’en sortir.

Nessa hocha la tête contre le cou de Simone, avant de l’enlacer. Elles s’étreignirent de toutes leurs forces.

2003

Tanya eut douze points de suture à l'arrière du crâne. Les médecins expliquèrent qu'elle avait eu une commotion cérébrale, mais qu'elle ne garderait pas de séquelles. Ils lui administrèrent des antidouleurs, et une infirmière passa régulièrement vérifier ses constantes et lui demander de compter à rebours à partir de cent. L'hôpital la garda pour la nuit par simple mesure de précaution.

Sa famille se réunit autour de son lit, sa mère et son père d'un côté, Nessa de l'autre. Tanya ne comprit que bien plus tard que Simone patientait dans le couloir. Ce fut étrange de se réveiller entourée de cette famille qui lui manquait depuis tant d'années.

– Comment tu te sens, Tee ? voulut savoir Nessa.

– Fatiguée.

Elle ne savait pas comment leur dire qu'elle se sentait heureuse.

– Est-ce que tu veux dormir, trésor ? lui proposa Lorraine.

– Je ne sais pas... J'ai envie de rester un peu réveillée.

– Ça fait mal ? insista Nessa.

Tanya secoua la tête et se mit à pleurer.

– Ma chérie, dit Lorraine en lui prenant la main. Oh, mon trésor, tout va bien. Tu n'as rien.

Puis son père entonna la berceuse qui parlait de la lune.

J'ai pris un quart de lune pour en faire un hochet...

Tanya leva les yeux au ciel, mais Lorraine et Nessa se mirent aussi à chanter.

*Léger comme la plume de l'oiselet
Jouez, bébé lune, jouez.*

*J'ai pris une demi-lune pour en faire un berceau
Léger comme la plume du grand oiseau
Dormez, bébé lune, dormez.*

À la fin de la chanson, le silence retomba sur la chambre d'hôpital. Ils souriaient tous les quatre. C'était à la fois agréable et triste. Cette facilité avec laquelle ils redevenaient une famille, et celle avec laquelle elle serait de nouveau disloquée.

Jonathan partit peu après. Il les serra, toutes les trois, contre lui, et déposa quelques baisers sur le front et la joue de Tanya.

– Je repasse te voir demain matin, d'accord ?

Lorraine sortit avec lui, laissant les deux sœurs seules.

– Je peux m'allonger à côté de toi ? lui demanda Nessa.

Tanya accepta et sa grande sœur se hissa sur le lit, se serrant dans le petit espace entre la rambarde et elle.

– Je suis désolée, Tee.

– Moi aussi, je suis désolée.

– C'est moi l'aînée. Je suis censée te protéger, pas te faire du mal.

Tanya sut aussitôt de quoi Nessa parlait. Ça ne remontait qu'à deux mois, et pourtant ici, dans cette chambre d'hôpital, entourée de sa famille et des médecins, toute cette soirée lui semblait très lointaine, un cauchemar dont elle peinait à se souvenir.

– Tu me protèges.

– Non, insista Nessa. Je ne l'ai pas fait.

La porte s'ouvrit alors et l'une des infirmières, Kathy, entra. Tanya fut soulagée que la conversation soit interrompue.

Kathy sourit en les voyant blotties l'une contre l'autre.

– Tu as de la chance d'avoir une sœur comme elle, Tanya. Je vais te redresser un peu, d'accord ?

L'infirmière appuya sur un bouton et la moitié supérieure du lit se releva à quarante-cinq degrés, entraînant les deux filles.

– Alors tu vas suivre mon doigt, sans bouger la tête, d'accord ?

Elle déplaça son index vers la droite et la gauche, puis de haut en bas. Tanya suivit le doigt des yeux.

– Parfait. Maintenant, tu vas repousser ma main avec la tienne.

Elle plaça sa main devant Tanya, qui fit ce qu'on attendait d'elle.

– Bien. Et l’autre.

Kathy auscultait ensuite les yeux de Tanya avec une torche, avant de prendre sa tension artérielle en hochant la tête. Elle ne cessait de répéter « bien », et Tanya se surprit à croire, à cet instant précis, que tout irait vraiment bien.

– Vous voulez que je baisse le lit ? leur proposa Kathy une fois qu’elle eut terminé son examen.

Tanya répondit oui.

– Bon, appelle si tu as besoin de quoi que ce soit.

Kathy les laissa. Tanya ferma les yeux.

– Tu veux essayer de dormir ? lui murmura Nessa.

Tanya hocha la tête, et sa grande sœur remonta la couverture sur elles deux.

– Tu peux me réveiller dans quinze minutes pour vérifier que je ne suis pas morte ? dit Tanya en fermant les yeux.

– Bien sûr.

– Merci.

Tanya s’assoupit, et Nessa resta étendue à côté d’elle, une main sur son épaule pour surveiller sa respiration. Au bout d’un quart d’heure, elle la secoua avec délicatesse.

– C’est bon, chuchota Tanya sans ouvrir les yeux. Je suis toujours vivante.

III

OceanofPDF.com

Le tribunal est plus animé le lundi matin que le vendredi. Nessa, Tanya et Lorraine trouvent un banc au fond de la salle d'audience n° 1. Chaque fois que la porte s'ouvre, elles se retournent, mais ce n'est jamais Jesse qui entre. Tanya conseille à sa mère d'inspirer profondément par le nez et d'expirer lentement par la bouche.

À dix heures précises, un gardien demande à l'ensemble de l'auditoire de se lever, et le juge, celui du vendredi, fait son entrée.

– Je vais aux toilettes, murmure Lorraine.

Tanya lui jette un regard noir.

– Dépêche-toi.

Le juge appelle un premier dossier, il souhaite entendre les deux parties dans une demande d'injonction d'éloignement. Puis il convoque Lorraine Bloom et Jesse Wright à la barre. Tanya se penche vers Nessa.

– Va la chercher, lui souffle-t-elle avant de se lever.

– Votre Honneur, ma mère, Lorraine Bloom, est présente, mais elle a dû aller aux toilettes.

La voix de Tanya ne tremble pas.

– Bien, répond-il. Nous reviendrons à cette affaire à la fin de l'audience.

Nessa ne croise pas sa mère dans les couloirs. Elle se rend aux toilettes pour femmes et se baisse pour chercher, sous les portes des différentes cabines, les chaussures de Lorraine.

– Maman ?

Personne ne lui répond.

Dehors, il s'est mis à faire chaud, et le soleil brûle Nessa à travers sa robe. Elle finit par trouver sa mère, de l'autre côté de l'avenue devant le tribunal, sur un petit parking. Elle est avec Jesse. En costume et en cravate,

il a les cheveux ébouriffés par la brise. Il gesticule en parlant, absorbant tout l'oxygène autour de lui, et Lorraine l'écoute, le regarde.

Nessa se met à courir, traverse l'artère n'importe comment, forçant les conducteurs à piler pour ne pas la renverser. L'un d'eux l'insulte copieusement par sa vitre baissée. C'est Jesse qui l'aperçoit en premier. Il se tait aussitôt et rive ses yeux sur elle. Lorraine se retourne alors, pour suivre son regard.

– Le juge vient de t'appeler, maman, dit-elle en les rejoignant.

Son corps entier est électrisé.

Lorraine ne répond rien.

– Tu n'iras pas.

Ça commence comme une question, et ça se termine en affirmation.

– Non, confirme Lorraine. On va d'abord essayer une thérapie de couple.

– Nessa...

Elle se tourne vers Jesse, qui pleure.

– J'ai été horrible. Et tu ne me pardonneras sans doute jamais, je le sais. Je vais m'améliorer, je te le promets. Ça me rend malade de repenser à ce que j'ai fait. Ta mère mérite le meilleur. Je vais être digne d'elle. Je vais me rattraper, tu as ma promesse.

La colère que Nessa guette depuis des jours finit par arriver – une pression dans sa poitrine, un pouls si fort, si rapide que son cœur pourrait s'échapper. Elle pourrait blesser quelqu'un avec cette colère. Elle pourrait détruire quelqu'un.

– Si j'étais la femme de Jesse, dit-elle à sa mère, et qu'il m'avait blessée comme il t'a blessée, s'il avait cherché à...

Tout à coup, elle s'avise qu'il vaut mieux se taire.

Il est subtil, le changement qu'elle perçoit en Jesse. Elle ne l'aurait d'ailleurs pas remarqué si elle ne le connaissait pas aussi bien. Le raidissement du dos, la légère dilatation des narines.

Il est trop dangereux, comprend-elle soudain, avec une peur qui réduit à néant sa colère. Ce serait une erreur de répéter à Jesse ce que Lorraine a dit à son sujet. Ce serait une erreur de s'emporter, ce serait imprudent de se laisser guider par ses émotions.

– Si vous pensez pouvoir régler le problème ensemble, alors vous avez mon soutien.

Elle plante ses yeux dans ceux de Jesse, cherche à l'appâter avec sa douceur et sa fragilité.

– Jesse, tu me promets que vous irez voir quelqu'un ?

Elle a presque un ton séducteur. Il hoche la tête et réussit à faire jaillir de nouvelles larmes. Il a repris son rôle de gentil.

– Tu as ma promesse, Nessa.

– Je vais chercher Tanya.

Elle constate, au moment de tourner les talons, que sa sœur est déjà là, qu'elle traverse le parking en courant pour les rejoindre. Elle pleure. De gros sanglots tristes – et qui n'ont rien de factice, eux.

– Pas ça, gémit-elle, sans qu'on puisse comprendre à qui elle s'adresse, pas ça, implore-t-elle.

Et tous les trois baissent la tête, honteux.

OceanofPDF.com

Quand Tanya a fini par comprendre que ni sa mère ni Nessa ne reviendraient dans la salle d'audience, elle s'est levée. Elle a dérangé les autres personnes de sa rangée, trébuchant sur un sac à main aux pieds d'une femme, marmonnant des excuses. Elle a jeté un coup d'œil aux avocats suffisants, bien à l'abri derrière leur table, séparés du reste de l'audience, et la jalousie lui a donné la nausée. Eux étaient là pour faire leur travail, après ils pourraient retourner à leur cabinet puis, à la fin de la journée, chez eux, et s'attabler pour dîner, en ayant depuis longtemps oublié cette matinée.

Au moment de quitter, sur des jambes chancelantes, la salle d'audience, elle a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule, dans l'idée insensée que l'un des avocats pourrait la remarquer et croiser son regard, ou pourquoi pas chercher à la retenir. Après tout, ça sautait aux yeux que quelque chose n'allait pas. Qu'elle avait besoin d'aide. Et ils étaient bien là pour cette raison, non ? Pour rétablir la justice, pour défendre, pour attaquer ?

Personne ne la regardait, et Tanya s'est retrouvée dans le couloir, seule et tremblante. Prenant appui contre le mur, elle a écouté le bourdonnement inintelligible du juge de l'autre côté. Puis elle s'est lancée tête la première dans l'action. Elle a trouvé les toilettes pour femmes et s'est engouffrée à l'intérieur, se penchant pour chercher les chaussures de sa mère sous l'une des portes, celles de Nessa. Rien. Ensuite, elle a fouillé le tribunal. Elle a ouvert les portes de salles de réunion et de bureaux interdits au public, elle a parcouru d'innombrables couloirs, ne s'attirant qu'un seul regard suspicieux. Elle était suffisamment bien habillée pour pouvoir passer pour une employée du tribunal. Elle a tenté d'appeler Lorraine et Nessa à de multiples reprises. Le portable de sa sœur était éteint. Sa mère ne décrochait pas.

Un pressentiment a alors envahi Tanya, alors qu'elle arpentait à toute allure le principal couloir du tribunal pour la cinquième fois, et c'était un pressentiment qu'elle connaissait, aussi glacial et soudain que lorsqu'on vous retire une couverture en pleine nuit. Elle était seule. Elle ne trouverait pas sa mère et sa sœur dans une salle cachée. Elles avaient quitté le bâtiment sans rien lui dire.

D'un geste de rage, Tanya a pressé ses poings contre ses joues et fermé ses yeux de toutes ses forces, s'ordonnant de ne pas céder à la panique – de tenir bon, putain ! –, mais un son lui a échappé, un cri aigu et enfantin, et elle a eu si honte qu'elle a perdu pied.

Elle est sortie du tribunal dans cet état, en pleurant comme une gamine, les poings toujours plaqués sur ses joues, et elle a fait le tour du bâtiment.

C'est à ce moment-là qu'elle les a aperçus de l'autre côté de la rue. Toutes les pièces du puzzle se sont instantanément mises en place : Jesse, imposant dans son costume, bras écartés dans un mouvement écrasant et arrogant, les deux visages de Lorraine et de Nessa levés vers lui.

Tanya n'a pas voulu croire ce qu'elle voyait. Elle a accéléré, se mettant à courir, traversant l'avenue à quatre voies en pleine circulation, ce qui tenait presque du suicide.

Maintenant qu'elle approche, ils font tous un pas dans sa direction.

– Tee, souffle sa mère en lui tendant la main, mais Tanya se dérobe.

Elle refuse de regarder Jesse. Elle sent ses yeux, fiers et brûlants, qui se vrillent sur elle. Après toutes ces années, il ne l'avait encore jamais vue pleurer. Elle se tourne vers Lorraine et utilise la dernière arme qu'il lui reste.

– Tu n'es pas une bonne mère.

– Tee...

Les yeux de Lorraine expriment une douleur brute, pourtant Tanya s'interdit de détourner les siens.

– Tu m'as laissée toute seule. Je t'ai cherchée partout. Tu aurais pu me prévenir que tu avais changé d'avis.

– Je sais... Je suis désolée, ma chérie. Je n'avais pas pris ma décision il y a encore un instant. Je ne...

Le cœur de Tanya dégringole ; elle espérait que sa mère lui répondrait qu'elle faisait erreur.

– Je dois rentrer, l'interrompt-elle.

– D'accord, dit Lorraine. Allons à la maison.

– Non, rétorque-t-elle brutalement. Je dois rentrer chez moi. Retrouver mon mari.

– Ah...

Elle lit de nouveau dans le regard de Lorraine sa vulnérabilité, sa souffrance.

– Bien sûr, ajoute sa mère. On va y aller, alors.

Elle s'essuie les yeux et Jesse, qui a suivi tout l'échange sans bouger, tend la main comme pour réconforter Lorraine, mais Tanya a l'impression que c'est elle qu'il cherche à toucher.

Elle a un mouvement de recul.

Pour la première fois, elle croise son regard. Il ne se dérobe pas, le bras toujours tendu vers Lorraine, les sourcils arqués d'un air interrogateur.

Tanya se ressaisit.

– Je t'interdis de la toucher devant moi.

Il reste silencieux, et une gigantesque vague enfle en elle.

– JE T'INTERDIS DE LA TOUCHER DEVANT MOI, JESSE, TU M'ENTENDS ? hurle-t-elle si fort qu'elle se surprend elle-même.

– J'ai entendu, répond Jesse en baissant le bras.

Elle lui tourne le dos, franchit le parking et guette une accalmie dans la circulation pour traverser. Elle se fait la promesse de ne plus pleurer avant d'être seule dans sa voiture de location, sur la route de New York, avec plusieurs kilomètres entre sa famille et elle. C'était une erreur de pleurer devant eux. Tout ce week-end a été une erreur. L'injonction d'éloignement, le motel, tout.

Une fois à la voiture, Tanya monte à l'arrière et claque la portière. Pendant que Lorraine démarre, Nessa se retourne vers sa sœur et lui demande d'un air inquiet :

– Est-ce que ça va ?

Tanya ressent soudain une colère inexplicable envers elle. Nessa n'a aucune part de responsabilité dans cette histoire, bien sûr, et pourtant elle a l'impression que tout est sa faute. Le visage de Dan surgit alors dans son esprit – comme ça arrive parfois, sans prévenir, à cause d'une odeur, d'un changement de saison ou du regard d'un homme dans le métro. Sauf que cette fois, c'est simplement le visage de Nessa qui a réveillé ce souvenir, avec ses yeux ronds, paisibles et sincères.

– Ça va.
Et Tanya se détourne.

OceanofPDF.com

Tanya prend la route moins de trente minutes plus tard. Elle embrasse Lorraine puis Nessa dans l'entrée de la maison, une accolade froide qui ressemble presque à une poignée de main de pure convention. Lorraine dépose des baisers sur ses joues et lui adresse un sourire qu'elle veut rassurant, mais Tanya s'est changée en statue impassible. Elle refuse d'adresser la parole ou un regard à Jesse, qui s'est réfugié dans la cuisine.

– Envoie-moi un texto pour me dire que tu es bien arrivée, d'accord, Tee ?

Tanya hoche la tête sans croiser le regard de sa mère.

– Et salue Eitan de ma part.

Tanya ne répond pas.

Nessa l'accompagne à sa voiture. Le temps s'est couvert, et Winter Street est paisible, presque fantomatique : les gamins du quartier sont en cours, les adultes au travail, il n'y a pas de voitures garées devant les maisons, les rideaux sont tirés.

– On a fait tout ce qu'on a pu, Tee, lui dit-elle une fois que sa sœur a mis son sac sur la banquette arrière.

Elles sont debout, adossées à la voiture.

– Maman n'est pas prête à le quitter, ajoute-t-elle.

– La question n'est pas d'être prête. Il l'a étranglée, Nessa.

– Je sais.

– Je n'en suis pas certaine.

– Tee, je suis aussi contrariée que toi.

Tanya semble indignée.

– Tu ne m'as pas l'air très contrariée.

– C’est parce qu’on est différentes. Je ne sais pas me mettre en colère, moi.

– Comment ça, tu ne sais pas te mettre en colère ? s’écrie Tanya. Tu dis ça comme si on le décidait, alors que c’est juste un sentiment qui te submerge.

– Je ne suis pas submergée de la même façon que toi.

– Qu’est-ce que tu ressens, alors ?

Nessa hausse les épaules dans un geste d’impuissance.

– De la tristesse. De la peur. J’ai l’impression que tu m’en veux et je ne sais pas quoi faire pour arranger les choses.

– Pourquoi tu aimes Jesse ?

– Je hais Jesse ! Je le hais, Tee.

– Pas quand on était petites. À l’époque, tu l’aimais bien.

Après un silence, elle ajoute :

– Tu en pinçais même un peu pour lui.

Elle a l’impression que Tanya vient de lui planter son poing dans le ventre.

– Non, pas du tout.

– Si, insiste Tanya tout bas, les yeux brillants de reproches. Ça sautait aux yeux.

– Non, je t’assure que non, Tee.

Tanya détourne le regard.

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse ? Tu veux que je reste avec maman et Jesse ? Je peux quitter mon boulot et venir vivre ici, tu sais.

Tout en parlant, elle se demande elle-même si elle est sarcastique ou sincère.

Tanya garde le silence.

– Écoute, j’envisageais de postuler à des formations en travail social de toute façon. Je pourrais m’installer ici le temps de suivre mes cours et m’assurer qu’il ne lui fera rien. Si c’est ce que tu veux, je le ferai.

Tanya souffle, exaspérée.

– Tu es adulte, Nessa. Fais ce que tu veux.

– Je ne sais pas ce que je veux ! Pourquoi tu me parles comme si c’était ma faute ?

– Mais non, enfin, c’est juste que je ne comprends pas toujours tes choix.

– Quels choix ?

– Je ne sais pas... tous.

Tanya sort son portable et déverrouille l'écran.

– Eitan m'a écrit, il faut que je le rappelle.

Son mensonge est flagrant.

– Tout de suite, là ?

Nessa est au bord des larmes. Elle ne veut pas que sa sœur parte, qu'elle les laisse seuls dans la maison tous les trois.

– Je dois y aller, je veux éviter les bouchons.

– Je ne veux pas que tu partes.

– Je n'ai pas le choix. Je dois bosser demain. Je suis crevée et j'ai cinq heures de route.

– Je t'aime, Tanya.

– Je t'aime aussi.

– Tu es sûre ?

Tanya rit, mais son regard est vide. Elle est ailleurs.

– Bien sûr que je suis sûre, dit-elle en guise de consolation avant de monter dans sa voiture et de quitter Winter Street.

Nessa rentre emprunter à sa mère la clé de sa voiture. Le trajet est trop rapide. Elle se gare le long du trottoir d'en face, vérifie qu'elle n'a rien de coincé entre les dents dans le rétroviseur, se remet du rouge à lèvres. Elle se déteste aussitôt de se soucier de son apparence alors qu'elle va le voir, lui.

Lorsqu'elle frappe à la porte – qui n'a absolument pas bougé –, son estomac proteste. Elle se tourne vers la voiture. Elle a besoin d'aller aux toilettes, et tout de suite. Elle pourrait partir en courant. Rouler jusqu'à un Starbucks, se vider entièrement. Et revenir plus tard, ou un autre jour.

La porte s'ouvre alors, et une femme l'observe à travers la moustiquaire. Elle est petite, avec des cheveux blonds décolorés et une coupe courte qui lui dégage les oreilles.

– Oui ? lance-t-elle d'une voix qui monte sur la dernière lettre, pour en faire une question, et il suffit de cela pour que l'estomac de Nessa s'apaise.

– Bonjour, je voulais savoir si... Dan est là ?

Elle n'a pas réfléchi à la façon dont elle formulerait les choses.

– Dan ? répète la femme en se renfrognant. Vous avez dû vous tromper d'adresse.

– Ah...

Le soulagement et la déception l'envahissent.

– Je suis désolée, reprend-elle. J'ai connu quelqu'un qui vivait ici.

– C'est vrai ? Mon père est dans cette maison depuis toujours. Elle lui appartient. Eddie Wood ?

– Eddie Wood.

Nessa répète le nom, le temps de digérer l'information : Dan n'est pas Dan. Dan a une fille.

– Eddie, mais oui. C'est à lui que je pensais.

La femme a un sourire gêné.

– Vous êtes venue rendre visite à mon père ?

Nessa confirme d'un signe de tête et la femme fronce les sourcils.

– Vous le connaissez comment ?

– Quand j'étais petite, je vivais dans le quartier, répond Nessa, juste avant de se souvenir des aboiements. Je promenais parfois son chien.

La femme écarquille les yeux.

– Daisy ! dit-elle. Pauvre chienne... Il a dû la faire piquer il y a quelques années. Un cancer.

Elle parle d'une voix douce en observant le visage de Nessa à la recherche d'une réaction. Elle n'est pas belle, mais elle n'est pas vilaine pour autant. Sa bouche est expressive, plus que ses yeux, sombres et durs, entourés de nombreuses rides. Elle est de ces personnes à qui l'on pourrait, selon l'éclairage, donner dix-neuf comme quarante-cinq ans.

– Ah, je suis désolée de l'apprendre, dit Nessa.

La femme lui ouvre la moustiquaire et l'invite à entrer.

– Ça a été un coup dur pour mon père. Je suis Heather, au fait.

– Nessa, se présente-t-elle à son tour.

Un sentiment de familiarité l'assaille dans l'entrée : les lambris, le plafond bas. L'odeur est toujours la même, celle de tabac froid, d'absence de ménage et un soupçon de parfum d'agrumes.

Heather lui fait traverser le salon pour la conduire dans la cuisine. Nessa lui emboîte le pas et observe les meubles. Le fauteuil relax, le canapé gris. Les mêmes murs vides, sur lesquels rien n'est accroché. Elle voudrait s'arrêter le temps de scruter le moindre détail, sortir son portable pour prendre des photos, ce qui est impossible.

Nessa s'était toujours représenté la cuisine de Dan comme un double de celle qu'elle a connue dans l'enfance, avec ses plans de travail en stratifié, son carrelage blanc au sol, ses fenêtres qui donnent sur un marécage et un établissement scolaire. Elle s'est imaginé la scène un nombre incalculable de fois : Dan qui sort les bières du réfrigérateur avant de les décapsuler, avec un ouvre-bouteille, ou peut-être simplement sur le rebord du plan de travail, comme Jesse le faisait parfois. Nessa s'était interrogée : Dan avait-il acheté les bières en prévision de la soirée ou étaient-elles déjà là ?

En réalité, la minuscule cuisine en longueur est dépourvue de fenêtres. Rien n'indique qu'elle a déjà servi à cuisiner quoi que ce soit.

Heather prend une photo sur la porte du réfrigérateur et la tend à Nessa. Une chienne marron, musclée et prognathe. Daisy.

Elle se force à avoir un sourire triste.

– Oh, la pauvre...

– Oui, dit Heather en reprenant la photo pour la remettre à sa place sous un aimant. Mon père se repose à l'étage. Vous êtes au courant qu'il est malade ?

Nessa fait non de la tête.

– Un cancer, répète Heather, avec une moue fataliste. Les poumons.

Après un silence elle ajoute :

– Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Il y a des années.

– Alors je préfère vous prévenir, il a beaucoup changé. La chimio n'agit plus sur lui depuis des mois. On n'a plus qu'à attendre la fin.

Sa voix est plus dure que lorsqu'elle parlait de Daisy.

– Je suis navrée. Depuis combien de temps est-il malade ?

– Ça fait un an maintenant. Le diagnostic est tombé juste après son cinquante-huitième anniversaire.

L'estomac de Nessa se noue et son cerveau se met aussitôt à faire le calcul. Il avait donc quarante-cinq ans le soir où il a couché avec Tanya. Elle a l'impression qu'un nœud se forme dans son ventre, qu'on vient d'y resserrer un boulon.

– Je peux aller aux toilettes ?

– Bien sûr.

Heather lui indique une porte juste à côté de la cuisine.

Nessa se précipite et, sans le vouloir, claque la porte derrière elle. Elle s'assied sur la cuvette juste à temps, ses intestins se vident instantanément. *Merde*, murmure-t-elle dans la pièce humide. Elle tremble. Elle est aussitôt parcourue de frissons brûlants qui laissent son corps endolori, exactement comme quand on souffre de troubles intestinaux. De la sueur perle sur son front et sa lèvre supérieure.

Nessa ferme les yeux et tente de se souvenir des traits de Dan. Qu'a-t-elle vu lorsqu'il est apparu sur le perron, toutes ces années auparavant ? Que n'a-t-elle pas vu ?

Elle regarde autour d'elle. Le robinet goutte lentement et régulièrement dans le lavabo, jauni et érodé par l'eau. Des taches de moisissure forment des sortes d'ecchymoses au-dessus de la douche, grignotant les murs et le plafond. Le rideau, raidi par la mousse de savon, doit avoir plusieurs dizaines d'années. Sur le rebord du lavabo se trouvent une brosse à dents violette, un tube de dentifrice format voyage et un verre d'eau dans lequel flotte un appareil dentaire bleu. Ces affaires appartiennent selon toute vraisemblance à Heather.

Nessa tire la chasse d'eau, se lave les mains puis ouvre l'armoire à pharmacie avec ses portes-miroirs. Anti-inflammatoire, fil dentaire, une petite paire de ciseaux à ongles argentés. Elle les prend pour les glisser dans sa poche.

Un raclement de gorge lui parvient du couloir, et Nessa imagine Heather une main en l'air, hésitant à frapper.

– Je n'en ai plus pour longtemps, dit-elle d'une voix forte.

Heather se trouve juste derrière la porte. Elles se dévisagent.

– Désolée, dit Nessa en se touchant le ventre. Je suis un peu dérangée.

– Aucun problème, s'empresse de répondre Heather. Mon père est dans sa chambre. Je suis sûre que ça lui fera du bien de voir un peu de monde. C'est très calme ici.

Nessa la suit jusqu'à l'escalier, puis au premier, imaginant Tanya, qui, il y a bien longtemps, a emboîté le pas à Dan.

Heather frappe deux fois avant d'entrouvrir la porte de la chambre.

– Tu as de la visite, dit-elle en écartant le battant en grand. Nessa, qui promenait Daisy autrefois.

Les deux femmes entrent. La pièce, sombre, possède une odeur aigre. Tous les stores sont fermés. La seule lumière provient d'un écran de télévision bleu, réglé sur une chaîne que le téléviseur ne capte pas. À l'autre bout de la chambre, un homme est assis dans son lit, calé sur des oreillers. Dan. Eddie. Il hoche lentement la tête.

– Ah, dit-il.

Nessa se racle la gorge.

– Je vous laisse discuter, dit Heather avant de les quitter.

Nessa s'approche du lit. Elle ne s'est pas préparée, la terreur la gagne. Dans sa poche, elle presse son pouce contre la lame froide des ciseaux. Heather a raison ; il a beaucoup changé. La peau de son visage s'est

affaissée, et ses paupières papillonnent sur des yeux enfoncés, morts. Les cheveux sur son crâne sont clairsemés, sans qu'on puisse dire si c'est un effet de la chimiothérapie ou de l'âge. La seule autre fois où elle l'a vu, il portait une casquette.

Nessa s'assied au bord du lit, et Eddie la considère sans la moindre émotion. Elle comprend qu'il ne la reconnaît pas. Elle glisse ses mains sous ses cuisses pour les empêcher de trembler.

– Vous ne savez pas qui je suis, je me trompe ?

Eddie fronce les sourcils, puis secoue la tête.

– On s'est rencontrés il y a très longtemps.

– J'ai oublié comment Heather vous a appelée.

– Nessa.

– Nessa... Ça me dit rien. J'ai peut-être oublié. J'ai connu une Vanessa, il me semble, mais pas de Nessa. Heather dit que vous promenez les chiens ?

Et cette fois, en l'entendant parler, tout lui revient d'un coup. Sa réserve. Son calme. La façon presque sereine avec laquelle il s'est adressé à elles ce soir-là. « Alors les filles, vous avez quel âge ? » avait-il demandé du même ton qu'un adulte s'adressant à un enfant. Il les avait regardées comme elles voulaient qu'on les regarde. Deux belles jeunes filles, deux faces de la même réalité. *À vous de faire votre choix.*

– Nessa est mon vrai prénom. Quand je vous ai rencontré, j'ai prétendu que je m'appelais Lola.

Cette fois, elle parle plus facilement. Elle libère ses mains et les croise sur ses cuisses.

Eddie hausse les épaules.

– Ça ne me dit rien.

– Vous avez aussi rencontré ma sœur ce soir-là. Layla ?

Le regard d'Eddie demeure terne et impassible.

– Et vous nous avez fait croire que vous vous appeliez Dan.

Une lueur éclaire alors ses yeux : il se souvient, à moins qu'il ne soit perdu dans ses pensées. Difficile de trancher.

Le lit dégage l'odeur tenace d'un endroit transformé en habitat. Où il mange, fait ses siestes, passe ses nuits et le reste des heures de la journée.

– Votre fille a quel âge, Eddie ?

– Pourquoi ?

Il a un ton neutre, qui exprime presque de l'ennui, comme s'il se fichait de la réponse, pourtant son corps s'est tendu.

– Quel âge a-t-elle ?

– Pourquoi tu me demandes ça ?

Il plante ses yeux dans ceux de Nessa, et elle a peur, alors même qu'il n'a plus aucune force dans ses bras, immobiles le long de ses flancs.

Elle se lève, le corps parcouru d'une électricité crépitante.

– Vous vous souvenez de la fois où vous avez donné cent dollars à une adolescente de quatorze ans pour qu'elle couche avec vous ?

Il arrondit les yeux. Il l'observe, fait glisser lentement son regard du visage de Nessa à son corps. Un muscle de sa mâchoire se crispe, on dirait qu'il cherche à contenir une réaction.

– Dehors, dit-il tout bas.

À son intonation, Nessa comprend qu'il sait qui elle est. Il se rappelle.

Elle fait un pas dans sa direction pour se dresser au-dessus de lui. De près, il est encore plus vieux et malade, et il sent mauvais. Elle cherche la peur dans ses yeux.

– Je veux savoir quel âge avait votre fille quand vous avez violé ma petite sœur.

Alors il rit. Un rire nerveux et sinistre.

– Dégage de chez moi, dit-il.

Même sa colère sonne creux, une vieille habitude dont il ne parvient pas à se défaire.

Elle sort les ciseaux de sa poche.

– Vous devriez avoir honte.

Ce sont des mots qu'elle lui a adressés des milliers de fois dans sa tête, et ça lui paraît irréel de les prononcer à voix haute.

– Tu es là pour quoi ? Me faire la leçon ?

Face au silence de Nessa, il ajoute en souriant :

– Me tuer ?

Nessa sent qu'elle commence à perdre pied. C'est si injuste qu'il reste aussi calme. Il devrait être terrifié.

– Qu'est-ce que ça vous ferait d'apprendre qu'un vieux dégueulasse a violé votre fille l'année de ses quatorze ans ?

– Je n'ai jamais violé personne.

Il a perdu son sourire.

– Et tu penses vraiment que c’est ma fille qui t’a ouvert ? Tu te plantes. C’est juste une salope avide qui compte récupérer mon argent et ma maison à ma mort. Et elle a de la chance, ça risque d’arriver bientôt. Et peut-être plus tôt qu’elle ne le croit si tu me tues maintenant.

Il hausse ses sourcils presque imberbes – un effet secondaire de la chimiothérapie comprend alors Nessa – et se penche vers elle.

– Ta sœur en avait envie, murmure-t-il. Elle en redemandait même. Juste là, sur ce lit. Elle gémissait et criait, elle me suppliait de...

Nessa lance les ciseaux à l’autre bout de la chambre pour le faire taire. Ils rebondissent contre le mur avant de tomber par terre. Il pose sur elle son regard mort.

Dans un moment de lucidité dévastateur, Nessa comprend à quel point elle n’a rien à faire ici, sous le toit de cet homme malade, pour la seconde fois de sa vie. Il ne pourra jamais, elle s’en rend compte, répondre à aucune de ses questions. Et elle ne pourra rien dire ni faire – non, rien – pour convaincre ce type, Dan, Eddie, peu importe, d’éprouver du remords.

Nessa perd son temps. Il s’est remis à parler, en la dévisageant, heureux d’avoir un public, lui qui, de toute évidence, passe le plus clair de son temps seul. Elle tourne les talons en silence et referme la porte de la chambre derrière elle. Elle l’entend bafouiller puis, enfin, il se tait.

Le temps d'arriver chez elle, Tanya a la tête qui menace d'éclater, et, au moment de franchir la porte de son appartement, elle est assaillie par une odeur de peinture, qui n'allège ni son humeur ni sa migraine.

Plantée sur le seuil du bureau qu'elle partage avec Eitan, elle observe les dégâts. Son mari a déplacé tous leurs rangements dans le couloir et réuni les meubles – leurs deux tables de travail et leurs fauteuils, ainsi que plusieurs étagères – au centre. Tous les murs à l'exception d'un ont été repeints d'un jaune écœurant qui rappelle à Tanya la salle d'audience n° 1.

– C'est sérieux, là ? lance-t-elle en entendant Eitan approcher derrière elle.

Elle repousse sa main lorsqu'il veut lui toucher le bas du dos et fait volte-face. Les derniers vestiges d'un sourire sont en train de disparaître sur son visage. Il s'attendait visiblement à ce qu'elle apprécie la surprise.

– Tu n'aimes pas ?

– Pas vraiment, non, Eitan.

– J'ai cru que ça te plairait.

– Comment tu as pu penser ça ?

Elle a une forte migraine, ses oreilles palpitent comme deux bombes à retardement de part et d'autre de son visage. La circulation était infernale sur Triborough Bridge, et pendant les cinq heures de route elle a été assaillie de messages en provenance de sa mère et de sa sœur. *Ne sois pas fâchée... Tu es fâchée ?* La même question répétée sous une dizaine de formulations différentes au moins.

Eitan accuse le coup.

– Je sais que tu as passé un mauvais week-end, je me suis dit que ça te remonterait le moral. J'ai eu l'autorisation du proprio.

– « Mauvais », c'est vraiment un euphémisme pour décrire le week-end que je viens de passer. Les odeurs de peinture vont faire éclater mon crâne. Tu peux ouvrir les fenêtres ?

Elle le bouscule légèrement pour se rendre dans la cuisine.

– S'il te plaît ! ajoute-t-elle par-dessus son épaule.

Elle se sert un verre d'eau et ouvre le tiroir où ils gardent toujours quelques médicaments à portée de main.

– Merde ! On n'a pas d'ibuprofène ?

Eitan la rejoint.

– Tan...

– Trouvé !

Elle ouvre le flacon et fait tomber deux comprimés blancs dans sa paume.

– Tanya, je ne suis pas sûr que tu devrais en prendre.

– Et pourquoi ?

– Tu es enceinte. Il vaut mieux privilégier le paracétamol...

Elle l'arrête d'un mouvement de la main.

– Ne me dis pas ce que je dois faire avec mon corps. C'est à cause de toi que je suis dans cet état.

Il a un geste de capitulation.

– J'ai la migraine, Eitan. Et pendant que tu peignais, j'ai passé mon week-end dans un motel pourri à essayer de convaincre ma mère de ne pas rentrer retrouver un homme qui l'a étranglée au point que les vaisseaux de ses yeux ont éclaté... Elle avait les yeux en sang, Eitan, tu te rends compte ? Et tu veux savoir le meilleur ? Elle est rentrée le retrouver. Et par pitié, ne me regarde pas comme ça.

– Je te regarde comment ?

– En te prenant pour Dieu.

C'est l'impression qu'elle a lorsque les yeux d'Eitan expriment à la fois de la gravité et de la bonté.

– Je ne peux pas pleurer. J'ai dépassé le stade où ça me soulage. Au point où j'en suis, ce serait juste la garantie d'avoir des yeux bouffis demain au travail.

Eitan opine du chef.

– D'accord, je comprends.

– Alors par pitié ne commence pas ton numéro de type gentil, je ne suis vraiment pas en état, là.

– OK, pas de larmes.

Tanya ne répond rien. Elle gobe les comprimés, remplit de nouveau son verre d'eau et le vide.

– Qu'est-ce que tu dirais de manger ? Tu dois avoir faim.

– Je suis tellement affamée que je pourrais te bouffer le visage.

– Je vois bien, oui.

– Qu'est-ce qu'on commande ?

Eitan énumère leurs options :

– Mexicain, coréen, chinois, la sandwicherie. Quoi ? Pourquoi tu fais cette moue ?

– Je suis allée dîner au restaurant avec ma mère et Nessa. J'ai été horrible. Je les ai plantées en plein repas.

– Tanya, tu sais que tu es une bonne fille, non ?

– Je t'ai déjà dit que je n'avais pas besoin qu'on me remonte le moral.

– Ce n'est pas ce que je fais. Simplement, tu as vécu un enfer ce week-end, parce que tu tiens énormément à elles.

Tanya se laisse glisser sur le carrelage et appuie sa tête contre la porte d'un placard.

– D'après Nessa, maman n'est pas prête à le quitter... Quand est-ce qu'elle le sera ? À la prochaine blessure ? Quand elle rencontrera un autre type ? Dans trois semaines, une fois qu'elle aura pris le temps de bien y réfléchir ? J'ai traité assez de dossiers de ce genre pour savoir que les enflures comme Jesse ne changent jamais. Et elle ne se rend pas service en se montrant aussi cruche devant le juge. Comment tu réagirais à ma place, Eitan ? Je n'arrive pas à lui faire entendre que Jesse la manipule.

Eitan s'assied par terre lui aussi, adossé au mur d'en face, et Tanya lui est reconnaissante de ne pas chercher à la toucher.

– L'autre jour, une femme s'est présentée à l'hôpital avec un poignet cassé. Son mari l'avait poussée dans l'escalier. J'ai consulté son dossier. C'était sa quatrième visite aux urgences en un an. Toujours pour violences conjugales. Baldwin était de garde. Il lui a parlé, il lui a dit qu'elle était dans une relation toxique et qu'elle devait en sortir, qu'en retournant auprès de son mari elle se condamnait à revenir aux urgences. Et elle l'a écouté en hochant la tête, en disant « Oui, docteur, je comprends... merci, merci ». Elle était gentille et polie, vraiment charmante. Baldwin a conclu son petit sermon, puis il l'a laissée. Je suis retourné dans sa chambre une heure plus

tard pour lui donner l'autorisation de sortir. Je ne crois pas qu'elle m'ait reconnu ni qu'elle se soit rendu compte que j'avais été présent tout le temps de son entretien avec Baldwin. Je lui ai demandé comment elle se sentait, elle m'a répondu qu'elle allait bien. Je me suis inquiété de savoir si quelqu'un passait la prendre pour la raccompagner chez elle, elle avait un plâtre et elle avait pris des antalgiques. Elle m'a dit avec un sourire : « Oui, mon mari, il est aux toilettes. » J'aurais pu la secouer, Tanya. J'étais à ça de dire quelque chose, mais brusquement j'ai compris... Cette femme s'entendait dire tous les jours, à longueur de journée, ce qu'elle devait faire. Chez elle son mari lui donnait des ordres, et dès qu'elle venait chercher de l'aide d'autres hommes lui donnaient d'autres ordres.

Il hausse les épaules.

– Et qu'est-ce que tu as fait finalement ?

– Je lui ai dit que j'étais content qu'elle aille mieux et qu'elle pouvait revenir au moindre problème.

– Tu penses que c'est suffisant ?

– Non. Pas vraiment. Seulement rien de ce que j'aurais pu dire ne l'aurait fait changer d'avis sur son mari.

– La situation est différente, Eitan. Il s'agissait d'une de tes patientes. Je te parle de ma mère.

– Je sais. Et je ne cherche pas à te dire que les situations sont identiques. Je pense juste que tu te mets beaucoup de pression sur les épaules pour sauver ta mère. Et je ne suis pas certain qu'elle puisse l'être.

– Non. Tu as peut-être raison.

Tanya ressent soudain une tristesse dévastatrice, à l'idée de la distance infinie entre les êtres. Par réflexe, elle pose les mains sur son ventre encore plat – ce dont elle ne se rend compte qu'*a posteriori*.

– Le jaune... dit-elle. Pourquoi est-ce que de toutes les couleurs c'est celle qui incarne la neutralité de genre ?

– J'aurais dû t'en parler avant de repeindre.

– Oui, tu aurais dû.

Elle ferme les yeux.

– Alors tu crois qu'il faut juste que j'attende que ma mère prenne conscience du problème par elle-même ? Que j'attende qu'elle soit « prête » ?

– Tu as le choix ?

Tanya ouvre les yeux et regarde son mari. Il lui inspire à la fois un amour infini et une irritation qui dépasse l'entendement. Elle songe pour la première fois qu'à l'avenir elle éprouvera sans doute, un nombre incalculable de fois, ce même mélange d'émotions le concernant.

– Sans doute pas... Des burritos ? propose-t-elle.

Il lui sourit.

– On commande ou on sort ?

– Qu'est-ce que tu préfères ?

– Sortons. J'en ai assez des odeurs de peinture.

Ils remontent les quatre blocs qui les séparent du restaurant, et mangent leurs burritos dehors, assis côte à côte sur un banc face à une aire de jeux protégée par un grillage. Tanya a commandé un burrito au porc braisé avec du guacamole. Eitan mange casher, par habitude plus que par conviction – après une vingtaine d'années sans les consommer, ni le porc ni les crustacés ne lui inspirent aucune envie.

Tanya se surprend parfois à se forcer à choisir le porc à la carte lorsqu'elle est avec lui, comme pour le tester. Quand finira-t-il par s'énervé ? Quand finira-t-il par exiger une petite épouse juive parfaite ?

Tanya est constamment tiraillée sur le sujet : est-elle vraiment juive ou non ? Elle a grandi dans une famille qui se considérait comme telle et, dans une certaine mesure, elle a eu du mal à se défaire de cette notion. Lorraine a épousé Jonathan sous une houppa, elle a pris et conservé le nom de Bloom. Elle a l'air dans son élément sur leurs photos de mariage, main dans la main avec Jonathan, ou riant sur la chaise que les invités soulèvent. La seule trace de l'éducation catholique de Lorraine se trouve dans la croix imposante que porte au cou sa mère, la grand-mère des filles, sur ces mêmes photos. Pendant les dix premières années de sa vie, Tanya a toujours vu une mezouza sur le chambranle de la porte du 12 Winter Street.

C'est Lorraine qui avait l'habitude de déposer les filles aux cours de Talmud Torah et de venir les chercher, chaque semaine. Après le divorce, pourtant, elle a cessé d'y conduire Tanya le jeudi après-midi. La bat-mitsva de Nessa, censée avoir lieu plus tard cette année-là, a été annulée. Pour Hanoukka, elles ont continué à allumer le chandelier, et Lorraine leur a offert des cadeaux, mais sans Jonathan pour les guider elles ne récitaient

plus les prières. Aucune d'elles ne connaissait suffisamment l'hébreu. Au bout de quelque temps, elles n'ont plus sorti le chandelier, puis les filles sont devenues trop grandes pour les cadeaux. Il arrivait que Tanya et Nessa soient avec leur père pour Pessah ou Rosh ha-Shana. En général, la famille de Simone était aussi présente. Ce n'était plus comme avant.

Tanya associe désormais le judaïsme à Jonathan, même si pour elle il reste synonyme de famille, de convivialité et d'enfance. Un lien entre sa mère, sa sœur et elle. Un souvenir tendre, qui lui rappelle la sensation qu'elle avait petite en se réveillant les jours de neige – le monde extérieur éclatant et scintillant, l'intérieur de la maison sombre et encore chaud de sommeil.

– Je ne me suis jamais sentie autant en sécurité, avait-elle confié un jour à Eitan. Les matins où il avait neigé. Mes parents qui dégageaient un chemin dans la neige, pendant qu'on restait dans nos lits superposés, Nessa et moi.

Chez lui, à Lexington, Jonathan possède une souffleuse à neige. Tanya doute que Simone ait touché une seule pelle dans son existence. Elle se demande s'il arrive parfois à son père de regretter sa vie à Arlington. Ils passaient rarement des moments parfaits tous les quatre. Ils n'avaient même pas tellement de bons souvenirs ensemble. Non que ses parents se soient souvent disputés. Tanya se rappelle surtout le silence. Sa mère faisait une blague, et son père ne riait pas ou exprimait de la perplexité. « Je n'ai pas compris. » Lorraine racontait une anecdote de sa jeunesse, et Jonathan ne l'écoutait que distraitement – c'est Nessa qui se chargeait d'être attentive.

Oui, les matins de neige étaient sans doute les meilleurs.

À présent, Eitan est le seul que Tanya associe vraiment au judaïsme. Elle ne peut sans doute même pas prétendre être juive, elle, avec sa mère catholique et sa consommation de porc. Et pourtant, à cet instant précis, assise sur un banc new-yorkais avec son mari, un ancien orthodoxe, elle se sent juive. Et elle a le ferme pressentiment que l'enfant qu'elle porte en elle l'est aussi – quel que soit le sens qu'il faille donner à ce terme.

Tanya termine son repas avant même qu'Eitan ait attaqué la seconde moitié de son burrito, et elle s'interroge : pourquoi est-elle capable de dévorer ainsi devant son mari et pas devant sa famille ? Il a toujours aimé la voir manger. « J'adore ça, quand tu as envie de quelque chose, et que ton

désir est satisfait. » Il parlait autant de nourriture que de sexe, de plaisirs terrestres. Il souhaite aussi qu'elle ait d'autres contentements – travail, augmentation, et même jolis vêtements. Toutefois il apprécie particulièrement de voir la femme qu'il aime satisfaire un de ses appétits.

Elle se souvient d'un jour, au début de leur histoire. Elle le regardait s'échiner à défaire un nœud. Le cordon d'un sweat-shirt de Tanya qui s'était emmêlé dans le lave-linge. Elle avait perdu patience et le lui avait apporté, puis elle l'avait observé tandis qu'il s'attaquait avec délicatesse et patience au nœud compact, jusqu'à réussir à le desserrer et à le défaire complètement. Elle avait été surprise par l'excitation que ce geste avait provoquée en elle – l'observation des doigts d'Eitan manipulant le cordon, le léger enfllement des veines de ses mains pendant l'opération. Une fois qu'il avait terminé, elle avait tellement eu envie qu'il la touche, qu'il lui accorde autant de concentration et de tendresse que celles qu'il avait dédiées à ce cordon ridicule, qu'elle lui avait carrément lancé : « On pourrait baiser ? » – ce jour-là, Tanya a prononcé cette phrase pour l'unique fois de sa vie. Après, alors qu'ils étaient encore dans le lit, nus à partir de la taille, elle lui avait parlé du cordon.

Il lui avait prêté une oreille attentive. Ils ne se touchaient plus, et pourtant l'espace entre leurs deux corps était comme parcouru de vibrations. « Est-ce que tu sais à quel point tu es sexy ? » lui avait-il demandé.

Le lien entre ces deux choses – le fait d'être sexy et le sexe – avait toujours échappé à Tanya. Elle se sentait souvent séduisante, le matin, à sa sortie de la douche, une fois qu'elle s'était préparée pour aller au travail. Quand elle apportait un argument de poids dans un échange, quand elle disait le fond de sa pensée. Le soir, quand elle lisait avant de dormir, en sous-vêtements, avec ses lunettes. Le sexe, en revanche, s'accompagnait de toutes sortes de choses qui n'avaient rien de sexy à ses yeux : les odeurs et les sécrétions, les poils aux mauvais endroits. Les sons qui vous échappaient sans que vous puissiez les retenir. Les pensées qui défilaient dans son esprit pendant un rapport, qui sur le moment se révélaient excitantes mais qui ensuite lui semblaient honteuses, répugnantes. Pornographiques.

Tanya se tourne vers Eitan. Il a un peu de crème sur le menton.

– Ça a coulé, là...

Elle lui indique l'endroit précis. Ils ont un accord : ils se signaleront toujours les traces de nourriture sur le visage.

Il s'essuie.

– Quand j'ai découvert que j'étais enceinte, j'ai immédiatement pensé avorter.

Eitan avale sa bouchée et la dévisage, attend qu'elle poursuive.

– Je comptais d'ailleurs t'annoncer que j'allais prendre rendez-vous dès mon retour à la maison. Je pensais que je franchirais le seuil de l'appartement et que je te dirais : *Eitan, je suis enceinte, et j'ai besoin de tuer cette grossesse dans l'œuf, illico.*

Après un silence, elle reprend :

– Tu as eu l'air si heureux en apprenant la nouvelle... Plus heureux que jamais. Je me suis sentie mal.

– J'étais heureux, c'est vrai, dit-il d'un ton hésitant.

– Je sais.

– Tu veux toujours avorter ?

Il y a une lueur d'inquiétude dans ses yeux, même s'il ne semble pas particulièrement surpris.

– Parfois. C'est arrivé ce week-end. J'avais l'impression qu'un enfant me lierait encore plus à elle. Qu'en devenant mère, j'allais forcément me mettre à ressembler à la mienne. Et puis je suis rentrée aujourd'hui et je t'ai vu, et même si tu m'as inspiré des envies de meurtre, j'ai aussi ressenti que j'étais impatiente de fonder une famille avec toi.

– Je sais que ta mère a des problèmes, Tanya, mais ça ne l'a pas empêchée de t'avoir, et tu es devenue une femme assez incroyable, tu sais.

Tanya retient un sourire, avant de lui en décocher un immense.

– Un point pour toi.

– Tanya, je ne veux pas d'un bébé dont tu n'aurais pas réellement envie.

– Je veux ce bébé. Je crois juste que ça va être beaucoup plus dur qu'on ne l'imagine tous les deux.

– Tu as sans doute raison.

– Il pourrait bien nous séparer.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Parce que ça arrive souvent, Eitan. Très souvent.

– Je ne sais pas... Je me dis, moi, qu'il pourrait plutôt bien être la meilleure chose qui nous soit jamais arrivée.

OceanofPDF.com

Dans le bus qui la ramène à Northampton, Nessa envoie un texto à Henry. *Salut, toi, lui écrit-elle. De retour à N. ce soir. Tu es pris ?*

Il répond sur-le-champ, ce qui l'emplit d'un soulagement si puissant qu'elle en a honte. Elle se sentait incapable de passer la nuit seule. *À quelle heure ? écrit-il.*

Mon bus arrive à 19 h.

Je passe te prendre.

Super.

Elle s'adosse à son siège et ferme les yeux.

Sa visite à Eddie l'a laissée fébrile, elle ne sait toujours pas quelle conclusion en tirer. Elle s'attendait à repartir de chez lui avec quelque chose d'utile, un élément qu'elle aurait pu transmettre à Tanya, mais maintenant, assise dans ce bus, elle se demande ce qu'elle espérait exactement. Des explications ? Des excuses ? Un cadavre ? Elle sait à présent que Tanya ne voudra en aucun cas entendre parler de cette visite.

De même que Dan est d'abord né d'un fantasme dans l'esprit de Nessa, c'est aussi là qu'il finira sa vie. Un vieil homme malade, malodorant et obscène, dans un lit qu'elle avait si souvent imaginé. Cette fois, elle laissera sa sœur en dehors de tout ça.

Quand le bus arrive à la gare routière, Henry est déjà là, assis sur le rebord du trottoir, devant la voiture de Nessa, en train de fumer. Il est voûté, tête baissée, pour examiner quelque chose sur la chaussée.

– Salut, dit-elle en le rejoignant.

Il lève les yeux vers elle en souriant. Éteint sa cigarette par terre, se lève et tend la main pour lui prendre son sac.

– Merci.

– Je t’en prie, répond-il avant de lui rendre la clé de sa voiture.

Pendant le trajet, ils ne parlent pas beaucoup, mais Henry laisse une main posée sur le genou de Nessa, au volant. Lorsque « Beast of Burden » passe à la radio, il monte le volume avec un sourire. Il paraît plus détendu qu’à son habitude.

Une fois à la maison, Nessa déverrouille la porte et il la suit à l’intérieur. Elle a des gargouillis dans le ventre à l’idée que, bientôt, elle sera tout contre lui dans le lit.

– Tu veux un verre d’eau ? lui propose-t-elle.

– Je veux bien.

Tout en remplissant deux verres au robinet, elle observe Henry, qui lâche le sac au milieu du salon. Il porte un jean et une chemise bordeaux. Elle ne l’a jamais vu en chemise... Est-ce qu’il se serait fait beau pour elle ?

Elle le rejoint dans le salon.

– Tiens, lui dit-elle en lui tendant un verre.

Ils boivent en même temps par petites gorgées, sans se quitter un instant du regard, même à travers le verre.

– Comment ça s’est passé, alors ? lance-t-il.

– Ça a été horrible.

Il se penche pour déposer un baiser léger sur ses lèvres. Ils restent enlacés un moment. Nessa s’attend à ce qu’il demande des précisions, mais il reste silencieux.

– Mon beau-père a étranglé ma mère, murmure-t-elle contre l’épaule de Henry.

Elle est parcourue d’un léger picotement d’impatience pendant le silence qui suit. Elle attend une réaction.

Il recule.

– La vache ! Pourquoi ?

Nessa le regarde.

– C’est vraiment important, le pourquoi ?

– Sans doute pas, non. Je suis désolé pour toi.

– Ouais. On l’a accompagnée aux urgences, ma sœur et moi.

– Et elle va bien ?

– Plus ou moins. Enfin si, maintenant ça va.

– Les gens sont nazes.

– C’est vraiment le moins qu’on puisse dire.

Nessa est déçue par la réaction de Henry. Elle aimerait réussir à pleurer, mais elle n’est pas assez triste pour ça. Elle se sent agitée, agacée et un peu excitée.

– Tu veux qu’on s’allonge ? lui propose-t-il.

Elle hoche la tête.

Dans la chambre, il l’embrasse pour de bon – sa bouche a le goût de son dîner et du tabac. Il lui retire son tee-shirt.

– Attends.

Elle se rend à la fenêtre en soutien-gorge pour baisser le store. Quand elle se retourne, il se tient près du lit, entièrement nu, un sourire penaud aux lèvres. Elle l’a déjà vu plusieurs fois en tenue d’Adam, mais cette fois elle est frappée par ses imperfections. Son ventre rond et mou, une bedaine de quinquagénaire, sous laquelle pointe une érection. Ses épaules sont enroulées vers l’avant, tant il se tient mal depuis des années.

Il la rejoint à grandes enjambées, avec une expression de désir.

– Tu peux enlever ça ? dit-il en faisant claquer la bretelle de son soutien-gorge.

Il a mauvaise haleine, et elle se demande comment il réagirait si elle le lui disait.

Elle glisse ses mains dans son dos pour dégrafer son soutien-gorge qu’elle laisse tomber par terre. Elle a presque pitié de lui, tant il semble hypnotisé par ce qu’il voit.

Ils s’embrassent de nouveau et elle descend sa main pour prendre le sexe de Henry, qu’elle sent gonfler dans son poing.

Il aime ça et se serre contre elle pour le plaquer contre son ventre. Puis il la touche partout – la poitrine, les côtes, avant de passer à l’arrière pour lui agripper les fesses. Nessa précipite sa respiration dans l’oreille de Henry pour l’exciter. Elle ne sait plus si elle a envie de lui ou si elle prend du plaisir à se donner en spectacle et au bout de quelques minutes elle conclut que ça n’a aucune importance au fond – une seule chose compte : c’est incroyablement bon.

Elle se laisse conduire vers le lit, et il la pousse d’un geste ferme pour l’étendre dessus. Il grimpe sur elle et la caresse avec brusquerie, insérant de force deux doigts dans son vagin. Il frictionne son clitoris comme on essaierait de retirer une tache sur le coussin d’un canapé.

C'est douloureux, mais elle ne veut pas le couper dans son élan – il a l'air si bien, presque euphorique. Elle a un peu de peine pour lui ; il n'a aucune idée du fonctionnement du corps féminin.

– Tu as couché avec combien de filles ?

Il lui adresse un sourire triomphant, et elle comprend qu'il a pris sa question pour un compliment.

– Pourquoi ?

Elle fait courir son index à l'intérieur de la cuisse de Henry.

– Comme ça.

– J'ai perdu le compte. Une quarantaine. Peut-être une cinquantaine.

Nessa hoche la tête. Elle ne s'attendait pas à autant. Et pour une raison qui lui échappe, ça l'excite.

– Et toi ? Tu as baisé avec combien de mecs ? lui lance-t-il en souriant.

– Vingt-sept, répond-elle honnêtement. En te comptant.

– Un chiffre porte-bonheur.

Il se plaque de nouveau sur elle, l'embrasse sur la bouche et dans le cou.

– Tu as couché avec quelqu'un pendant mon absence ? lance-t-elle.

Il s'écarte d'elle et la considère d'un air intrigué.

– Non, et toi ?

– Non. Je suis restée avec ma mère et ma sœur tout le week-end.

Après un silence, elle ajoute :

– Tu m'en aurais voulu si ça avait été le cas ?

Il hausse les épaules, puis semble y réfléchir à deux fois.

– Disons que ça ne m'aurait pas fait plaisir, mais je ne t'en aurais pas voulu pour autant.

Elle acquiesce et s'attend à ce qu'il lui pose la même question. Ce qu'il ne fait pas.

C'est après, alors qu'ils sont encore au lit ensemble, que la pitié que Henry a inspirée à Nessa s'estompe pour laisser place à l'affection. Il semble calme, il lui caresse le bras les yeux mi-clos.

– Tu t'es déjà battu ? murmure-t-elle. Physiquement, je veux dire.

Il ouvre un œil, l'observe à la dérobée.

– Ça m'est arrivé, oui.

– Quand par exemple ?

– En quatrième, j’ai envoyé mon poing dans la gueule de ce type, Adam Morris, qui m’avait traité de pédé.

– Et ensuite ?

– Il m’a frappé à son tour. Ça s’est transformé en combat d’anthologie en plein réfectoire. On a tous les deux été renvoyés.

Un éclat de rire enfantin lui échappe.

– Et toi ?

– J’ai bien failli aujourd’hui.

– Ah oui ? répond-il avec un sourire.

– Oui.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– J’ai failli m’en prendre à un vieux.

Comme Henry continue à rire, elle insiste :

– Je suis sérieuse.

– Pourquoi ?

Nessa hausse les épaules et se laisse retomber sur l’oreiller, puis ferme les yeux. Elle n’a jamais parlé de Dan à personne. Elle a toujours eu l’impression que ce secret ne lui appartenait pas. Et pourtant, à cet instant précis, elle éprouve le besoin dévorant de se confier à Henry. Elle veut voir sa réaction – la sienne... ou celle de n’importe qui, au fond. Elle a le pressentiment qu’il sera surpris et peut-être même impressionné. D’un autre côté, elle a peur qu’il ne se contente de rire, de prendre tout ça à la rigolade.

Soudain, contre toute attente, il l’embrasse sur le nez et elle rouvre les yeux.

Il la regarde avec insistance, et elle se demande s’il n’est pas en train de tomber amoureux d’elle. À cette idée elle sent sa poitrine se remplir de chaleur. Elle décide de lui parler de Dan, de ce qui est arrivé il y a quatorze ans et plus tôt dans la journée. Il est temps qu’elle le dise à quelqu’un.

Avant qu’elle n’ait le temps d’ouvrir la bouche, il lui lance d’un air malicieux :

– Tu as un bouton qui pousse.

– Quoi ?

– Juste là.

Il lui touche le visage.

– Sur la joue.

– Ah.

– Je peux l'éclater ?

– Tu es sérieux ?

– S'il te plaît ?

– Non.

Elle rejette les draps et file dans la salle de bains.

Elle claque la porte, soudain au bord des larmes. Elle se penche vers le miroir et examine le bouton, avant de baisser les yeux sur son corps nu. Il est marbré de rouge après leurs ébats, on dirait presque qu'elle fait une réaction allergique.

Lorsqu'elle retourne dans la chambre, Henry est toujours dans la même position sur le lit.

– Pourquoi tu as dit ça ?

Il la regarde sans comprendre.

– Quoi ? Que tu avais un bouton ?

– Oui.

Après un silence, elle ajoute :

– C'est malpoli. Tu es malpoli.

Il accuse le coup.

– Désolé. C'est juste que je me sens à l'aise avec toi.

Elle ne répond rien.

– Viens, dit-il en tapotant le lit à côté de lui.

– Pourquoi ?

– Parce que.

Elle le rejoint à contrecœur et s'allonge sans un regard pour lui. Elle laisse trente centimètres d'espace entre eux et croise les bras sur sa poitrine.

– Ce n'est pas parce que tu te sens à l'aise avec moi que tu peux éclater mes boutons.

Elle a conscience de prendre un ton de sale gosse, et elle se rend compte qu'en dépit de son irritation elle cherche à l'aguicher.

– Tu peux éclater les miens.

Elle lui jette un coup d'œil.

Il roule sur le ventre et passe une main sur son épaule pour se tapoter le dos.

– Juste là, tu vois ?

Elle se penche vers lui et aperçoit, sur son omoplate, un énorme point blanc.

- Je vois.
- Tu veux te faire ce vilain spot ?
- Tu es vraiment dégueu.
- Avoue que t'en as envie !

Malgré elle, elle rit.

- Un peu.
- Alors vas-y. Fais-toi plaisir.
- D'accord, mais ça ne veut pas dire pour autant que tu pourras toucher au mien.

- Compris.
- Bon, c'est parti.

Du bout des doigts elle presse la peau qui entoure le bouton et regarde le pus former une perle blanche compacte. Au bout de quelques secondes, celle-ci éclate avec un petit bruit satisfaisant.

- Et voilà.
- C'était agréable, non ?
- Tu es tordu.
- Avoue... c'était agréable.
- C'était répugnant.

Et pourtant elle se rapproche de lui et laisse leurs pieds s'effleurer.

Le docteur Louis Keller est plus petit que Jesse et même Lorraine. Il a des cheveux gris frisottés hérissés sur le sommet de son crâne et des poils dans les oreilles. Il porte une chemisette et un pantalon en velours, une tenue bien plus décontractée que celle à laquelle Lorraine s'attendait pour un psy et, derrière les verres sales et grossissants de ses lunettes, se trouvent des yeux bleus larmoyants.

– Merci de prendre le temps de nous recevoir, docteur, lui dit Jesse en lui serrant la main.

– Appelez-moi Lou, répond le médecin d'un ton chaleureux.

Lorraine est soulagée. Elle aime déjà Lou.

Il les conduit dans son bureau et les invite à s'asseoir là où ils le souhaitent. Il y a deux fauteuils assortis, tous deux d'un vert passé, et un vilain canapé en polyester. Jesse, qui tient Lorraine par la main, l'entraîne vers celui-ci. Ils s'y installent, et Lou prend place dans un des fauteuils, face à eux.

– Jesse, vous m'avez déjà un peu expliqué au téléphone ce qui se passait entre Lorraine et vous, mais maintenant que nous sommes réunis tous les trois, je propose que nous reprenions depuis le début. Vous pourriez m'exposer chacun la raison de votre présence ici aujourd'hui. Prenez votre temps, surtout. De toute façon, nous ne pourrons pas tout aborder en une séance, loin de là, et c'est parfaitement normal. La thérapie est un processus, et ce premier rendez-vous n'en marque que le tout début.

Il sourit à Lorraine.

– Voulez-vous commencer ?

Elle jette un coup d'œil à Jesse, qui lui serre la main et l'encourage d'un signe de tête.

– On se dispute souvent ces derniers temps. On a toujours eu des hauts et des bas, mais depuis peu il y a beaucoup de bas. On... on s'est séparés le week-end dernier. C'est ce qui a poussé Jesse à vous appeler pour prendre rendez-vous. La situation a vraiment dégénéré... On a convenu qu'on voulait tous les deux arranger les choses. On est ensemble depuis seize ans, et mariés depuis dix.

Lou opine du chef.

– Ça fait longtemps.

– Oui, confirme-t-elle. Et on a beaucoup d'amour l'un pour l'autre.

– Je le vois bien.

– J'y ai beaucoup réfléchi, docteur, intervient Jesse. Et je suis parvenu à la conclusion que beaucoup de nos problèmes viennent sans doute du fait qu'on s'aime autant... peut-être trop. Je n'ai jamais tenu autant à quelqu'un, et parfois je me sens submergé par mes sentiments. Je ne veux surtout pas perdre Lorrie. On a décidé de suivre une thérapie parce qu'on veut tout faire pour que notre mariage marche. Lorrie a raison, on a eu des hauts et des bas, mais je crois que c'est le cas de tous les couples, non ? De mon point de vue, on pourrait dire, au fond, que tout se résume à la façon dont un couple gère ces fameux bas. C'est précisément là qu'on rencontre des difficultés. Surtout moi.

Jesse a le buste incliné et les mains à plat sur les genoux. Sa posture évoque à Lorraine celle d'un coach sportif motivant son équipe avant une rencontre.

– Suivre une thérapie, poursuit-il, c'est la meilleure solution, pour nous deux. Et voilà pourquoi nous sommes ici.

Lou hoche la tête et se cale dans son fauteuil. Il ne prend aucune note, il n'a même pas de quoi écrire à portée de main.

– Très bien. Jesse, je pense que vous avez parfaitement raison de dire que gérer ces bas, qu'il s'agisse de malentendus, de disputes, ou que l'un de vous deux traverse une passe difficile, est un point crucial. Lorraine, vous avez évoqué une séparation le week-end dernier. Pouvez-vous m'en dire un peu plus et m'expliquer ce qui en a été la cause ?

– Euh, eh bien, j'ai déposé une requête pour une injonction d'éloignement.

À côté d'elle, Jesse se raidit.

– Ah, oui, dit Lou, sans qu'elle puisse saisir s'il s'agit d'une question ou d'une affirmation.

– Je ne suis pas allée au bout de ma démarche, finalement, reprend-elle.

– Tu devrais préciser que c'est ta fille qui t'a convaincue d'aller au tribunal, intervient Jesse. Ta fille qui m'a toujours cherché des noises, pour une raison qui m'échappe.

Il observe attentivement Lou en prononçant ces mots.

– C'est vrai, confirme Lorraine. Ma fille Tanya m'a plus ou moins poussée à faire cette démarche.

– Bien, dit Lou, avant de reparler de la requête en question, pourquoi ne m'expliqueriez-vous pas ce qui vous a conduite à la faire ?

– Il y avait eu un incident en pleine nuit, alors que mes filles dormaient à la maison.

– Ça me paraît un bon point de départ, l'encourage-t-il. Que s'est-il passé ?

Lorraine lui raconte sa conversation avec Nessa et Tanya, sur les marches du perron, surprise par Jesse. Elle explique combien il était furieux et jaloux quand il a exigé des explications de sa part plus tard ce soir-là, une fois les filles couchées. Elle mentionne le flacon de savon liquide que Jesse lui a lancé à travers la cuisine – mais elle ne précise pas qu'il le lui avait renversé sur la tête, qu'elle en avait partout sur le visage et dans les yeux. Lorsqu'elle atteint le point du récit où Jesse lui a enserré le cou des deux mains, elle omet ce détail, en se disant qu'elle l'évoquera plus tard, que c'est plus juste de laisser le temps à Jesse de s'exprimer d'abord, avant de tout raconter – et surtout ça.

– Il s'est mis très, très en colère contre moi parce que j'avais parlé de lui. Et de mon ex-mari.

– En colère comment ? demande Lou.

Elle baisse les yeux vers ses cuisses, où leurs deux mains, à Jesse et à elle, sont entrelacées.

– Ça m'a rendu fou de jalousie, répond Jesse. Je me suis laissé dominer par mon insécurité, c'est ma faute. J'ai donné une importance démesurée à ce que j'avais entendu. J'ai eu une réaction excessive, et j'ai perdu le contrôle. C'est une chose sur laquelle j'aimerais beaucoup travailler. Plutôt que hurler et exploser, j'aimerais apprendre à prendre un peu de recul et à parler calmement de mes problèmes. J'ai besoin d'aide pour y arriver.

Il se penche de nouveau en avant et baisse la voix.

– Mon père trompait ma mère. J’ai été témoin des difficultés de leur couple dès mon plus jeune âge. Et je crois que jusqu’à aujourd’hui je n’avais pas mesuré l’effet sur moi. Il l’a trompée du début à la fin de leur mariage. Avec de nombreuses femmes.

Il s’interrompt, comme s’il s’attendait à ce que Lou réagisse, mais celui-ci se contente d’un signe de tête.

– Par le passé, j’ai déjà eu des problèmes avec ça, du mal à faire confiance, reprend Jesse. Ce qui n’excuse en rien mon attitude. Lorrie est très séduisante. C’est vrai, regardez-la, elle est magnifique. Je sais comment fonctionnent les cerveaux des hommes, docteur Keller, et je suis sûr que vous aussi, après tout vous êtes psy. Je ne peux pas m’empêcher de me montrer protecteur avec elle.

– Merci, Jesse. Et appelez-moi Lou, s’il vous plaît. Tout ce que vous venez de dire est important, il me semble. Et j’aimerais vous entendre plus longuement, notamment sur votre relation avec vos parents pendant votre enfance. Ça a dû être très douloureux pour vous de grandir au contact de ce couple parental. Avant, je voudrais revenir à ce que disait Lorraine. Pourriez-vous me dire comment se manifeste la colère de Jesse, de votre point de vue ? Vous avez parlé d’un flacon de savon liquide qu’il avait lancé à travers la pièce ?

– Jesse vient de vous l’expliquer. Il crie beaucoup, il s’échauffe. Il devient un peu agressif.

– Ce serait bien, si vous en êtes capable, d’essayer de décrire plus précisément la scène. De me rapporter ce que vous avez dit, l’un et l’autre, ce que vous avez fait, l’un et l’autre. J’aimerais me faire une idée plus précise d’une dispute entre vous deux, visuellement, verbalement, sensiblement.

Lorraine se demande comment elle va bien pouvoir se livrer à cet exercice alors que Jesse est assis juste à côté d’elle. Lou se tourne vers lui.

– Jesse, vous ne voyez pas de problème à ce que Lorraine me décrive cette dispute entre vous deux, de son point de vue ?

– Bien sûr que non.

– Chérie, dit-il à Lorraine, sens-toi libre de parler.

Un sentiment puissant s’empare d’elle, bien qu’elle soit incapable de le nommer.

– Je ne sais pas très bien comment expliquer ça, reconnaît-elle.

– Je lui ai crié dessus ce soir-là, je lui ai pris la tête. Je me suis laissé dominer par ma colère et je l’ai... bousculée.

Les yeux de Jesse s’embuent de larmes et il prend une longue inspiration.

– Je m’en veux tellement. J’ai si honte.

– Merci, Jesse, dit Lou d’une voix douce. Merci de vous être confié ainsi. Lorraine, est-ce que vous utiliseriez les mêmes termes pour parler de cette dispute ?

– Il m’a bousculée, c’est vrai.

– Vous avez été blessée ?

– Non.

– Y a-t-il eu d’autres disputes qui ont donné lieu à des affrontements physiques ? insiste-t-il.

– En un sens.

Pendant une minute qui semble interminable, personne ne dit rien.

– J’ai dû prendre rendez-vous chez le dentiste, lâche Lorraine avant de se rendre compte de l’aveu terrible qu’elle vient de faire.

Trop tard. Il est là, suspendu au-dessus de leurs têtes comme l’un de ces énormes ballons rouges accrochés à la balustrade devant chez eux. Elle n’ose pas regarder Jesse.

– Et pourquoi avez-vous dû prendre ce rendez-vous ? s’enquiert Lou.

Lorraine sent son visage s’échauffer.

– Ça n’avait pas de rapport, bafouille-t-elle. J’avais un détartrage de prévu. J’ai dit ce qui me passait par la tête.

Lou prend une profonde inspiration à son tour, et quand il parle de nouveau c’est d’un ton plus léger, plus guilleret.

– Jesse, parlez-moi un peu de la situation actuelle. Lorsqu’on s’est entretenus au téléphone, vous m’avez dit que Lorraine avait passé la nuit à l’hôtel mais qu’elle allait revenir à la maison. Comment ça se passe depuis ?

Jesse lâche la main de Lorraine et s’adosse au canapé.

– Elle est rentrée, et les choses vont beaucoup mieux. Toute cette histoire m’a fait mesurer l’importance de notre mariage. J’ai pris conscience que j’avais été un imbécile, que j’avais risqué de tout perdre. Je ne veux surtout pas prendre le risque d’éloigner Lorraine de moi. Je suis investi à cent pour cent dans notre histoire.

– Je m’en rends bien compte, dit Lou. Vous sentez-vous capable d’élaborer ?

Ils disent au revoir à Lou après avoir calé un nouveau rendez-vous la semaine suivante. Sur le trajet vers la voiture, Lorraine se sent nerveuse. Elle craint d’en avoir trop dit. Pourtant, une fois qu’ils se sont installés côte à côte, Jesse la regarde avec tendresse.

– J’ai l’impression que ça avance déjà, pas toi ?

Elle est si soulagée qu’il ne soit pas en colère qu’elle se penche pour le serrer de toutes ses forces contre elle.

– J’ai le même sentiment, oui.

Puis elle fond en larmes.

– Pourquoi est-ce que tu pleures, mon bébé ?

– Tu dois me promettre de ne plus jamais me faire de mal comme ça, Jesse, d’accord ?

Il a une réaction de surprise.

– Bien sûr. Tu as ma promesse, Lorraine, je ne recommencerai jamais, jamais.

– Tu as déjà dit ça, avant. Et tu n’as pas tenu parole.

Il baisse les yeux.

– Je sais. J’ai déconné tellement de fois. Je sais que je ne mérite pas toutes les chances que tu m’as données.

Il redresse la tête et poursuit :

– Lorrie, cette fois, j’ai vraiment compris la leçon. Toi qui es partie... et ce flic qui s’est pointé chez nous. Bon Dieu, ça m’a tué à l’intérieur. Mais ça y est, j’ai eu le déclic. Je dois résoudre ce merdier. Tu sais, Lorrie, je crois que j’ai vraiment été détraqué par mes parents. À force de voir mon père bousiller ma mère quand j’étais petit. Et je pense que n’importe quel enfant dans cette situation aurait été... comment dire ? Un peu perturbé, tu ne crois pas ?

– Je sais, répond Lorraine. Je sais que tu as eu une enfance difficile.

– Oui.

Les yeux de Jesse s’embuent de larmes.

– Pendant que tu m’as laissé pour partir avec Nessa et Tanya, ces nuits où je me suis retrouvé seul, plein de souvenirs me sont revenus. La fois où mon père... Je devais avoir huit ans. Il était ivre mort et il s’en est pris à ma mère. Pire que jamais, je veux dire. Elle était à terre, et il lui bourrait le ventre de coups de pied. Il ne pouvait pas s’arrêter. Je me suis précipité pour intervenir, et il m’a frappé avec une telle violence que j’ai perdu connaissance.

Jesse se touche le bas du visage.

– Il m’a interdit d’aller à l’école pendant une semaine après ça, parce que ça aurait fait mauvaise impression. Je ne veux pas devenir comme lui, Lorraine. Je ne suis pas ce genre d’homme. Je ne suis pas mon père. Et tu es une si belle femme, Lorrie. Si belle et si gentille. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Lorraine pose une main sur la cuisse de Jesse.

– À notre prochain rendez-vous avec Lou, tu devrais lui raconter cet épisode.

Jesse ne peut s’empêcher de rire.

– C’est un peu un vieux schnoque, ce Lou, non ?

Lorraine hésite. Elle apprécie Lou, elle pensait que Jesse aussi.

– Je l’ai trouvé gentil.

– Gentil, exactement. C’est juste que je ne vois pas trop l’intérêt de payer quelqu’un pour nous balancer : « Pouvez-vous m’en dire plus ? » ou « Qu’est-ce que vous avez ressenti ? ». J’ai l’impression qu’on pourrait faire autant de progrès tout seuls, peut-être même plus, parce qu’on peut être vraiment nous-mêmes quand on est tous les deux.

– Jesse, tu t’étais engagé à suivre une thérapie.

– Je sais, Lorrie, et je tiens ma promesse. J’étais là aujourd’hui, non ? Je dis juste que n’importe quel vieux croûton pourrait devenir psy s’il le voulait. Pas besoin de formation spéciale pour faire ce qu’il a fait aujourd’hui.

– Peut-être...

Jesse lui presse le genou.

– Partons d’ici. Tu as faim ?

Lorraine répond que oui, bien sûr, même si c’est faux.

– Et pourquoi on n’irait pas chez Rocco ?

– D’accord.

– Super, dit-il en démarrant. Ça me dit bien aussi.

Dans la soirée, Lorraine remarque, sur son téléphone, un appel en absence d'un numéro inconnu. Elle ouvre sa messagerie vocale et a la surprise d'entendre la voix de son psy.

« Bonsoir, Lorraine, ici Lou Keller à l'appareil. Ça a été un plaisir de vous rencontrer, Jesse et vous, aujourd'hui. J'aimerais vous poser une question à l'occasion. Rappelez-moi lorsque vous aurez un moment de tranquillité pour parler. »

Il lui laisse ses coordonnées – son numéro au cabinet et celui de son portable –, qu'elle note sur une serviette en papier. Ce message la rend nerveuse.

Elle attend que Jesse soit sous la douche, un peu plus tard, pour rappeler le psy. Dès qu'elle entend l'eau couler, elle compose le numéro du portable de Lou.

Il décroche à la seconde sonnerie.

– Lou Keller à l'appareil.

– Bonsoir, Lou, c'est Lorraine. Lorraine Bloom.

– Lorraine.

Sa chaleur transpire à travers le téléphone.

– Merci de me rappeler, dit-il. Vous êtes dans de bonnes conditions pour discuter ?

– Oui, je suis à la maison.

– Parfait. Jesse est là ?

– Il est sous la douche. On peut vous rappeler quand il aura terminé, si vous voulez nous parler à tous les deux.

– Non, je voulais justement m'entretenir avec vous, seul à seul. Si le moment est mal choisi, nous pouvons convenir d'un rendez-vous téléphonique ultérieur, demain par exemple ?

– Maintenant, c'est parfait. Jesse prend de longues douches.

– Très bien, alors. Cette conversation mériterait que nous prenions plus de temps, et j'aimerais beaucoup vous voir en personne pour la prolonger, mais je tenais à vous appeler pour vous dire que je m'inquiète pour votre sécurité, Lorraine.

Elle sent son cœur s'emballer.

– Quoi ?

– De toute évidence, nous n'avons fait qu'effleurer la partie émergée de l'iceberg aujourd'hui, néanmoins je tenais à vous contacter, vous et vous seule, car pour être franc, et je ferais mal mon métier si je ne l'étais pas, je m'inquiète pour votre sécurité.

Il marque un silence et, constatant que Lorraine ne dit rien, il reprend :

– La thérapie de couple est une pratique intéressante. Elle accomplit des merveilles pour certains. De vraies merveilles. Pour d'autres, en revanche, elle ne peut rien du tout. Il y a cependant une condition préalable requise pour qu'elle puisse fonctionner, et c'est qu'il y ait une juste répartition du pouvoir au sein du couple. Ce que j'essaie de vous expliquer, c'est que si l'un des deux partenaires a l'ascendant sur l'autre, la thérapie ne peut tout simplement pas fonctionner. En d'autres termes, si l'un des partenaires exerce un pouvoir ou un contrôle sur l'autre, et il peut s'agir de toutes sortes de pouvoirs, physique, verbal, émotionnel, sexuel, financier même, le travail thérapeutique sera empêché. Lorraine, quand vous étiez dans mon cabinet tout à l'heure, qu'avez-vous ressenti en me parlant de vos disputes avec Jesse ?

– Ça m'a fait du bien, je crois.

Elle est humiliée. A-t-elle commis une erreur ? A-t-elle raté sa thérapie ? Elle ne savait pas que c'était possible d'échouer dans ce domaine.

– D'accord. Et pour quelle raison ?

– Ça m'a ôté un poids de la poitrine. D'en parler à quelqu'un d'autre.

– De parler de quoi, précisément ?

– De ce que Jesse m'a fait, je crois.

– Et que vous a-t-il fait exactement ?

– Il s'est montré jaloux. Colérique. Et il m'a fait du mal.

– Avez-vous remarqué que c'est Jesse qui avait presque entièrement accaparé la parole aujourd'hui ?

– Peut-être... J'ai trouvé qu'il disait des choses importantes. Il s'est quand même excusé, et puis il a parlé de son passé. Dans la voiture, après la séance, il m'a raconté un souvenir d'enfance, un jour où son père...

– Je me permets de vous interrompre une minute. Ce souvenir m'intéresse, mais je tiens à évoquer un autre point tant que nous en avons l'occasion. Lorraine, que se serait-il passé si vous m'aviez expliqué pourquoi vous avez dû prendre rendez-vous chez le dentiste ?

Lorraine sent son corps entier devenir brûlant.

– Quoi ?

– Que se serait-il passé si vous m’aviez expliqué aujourd’hui la raison de votre visite chez le dentiste ?

Elle hésite.

– Jesse aurait été contrarié.

– Pourquoi ?

– Parce que, c’est comme ça. Docteur... enfin Lou... vous n’êtes même pas au courant de ce qui s’est passé.

– Je n’en ai pas besoin, Lorraine. J’en sais assez pour avoir la certitude que c’était grave.

Elle ne proteste pas.

– Donc, si vous m’aviez dit aujourd’hui ce qui a conduit à ce rendez-vous chez le dentiste, comment aurait réagi Jesse ?

– Il aurait été en colère. Il se serait senti menacé.

– Et quand il se sent menacé, que se passe-t-il ?

Lorraine déglutit.

– Il me fait du mal.

L’eau cesse de couler à l’étage.

– J’ai dû aller chez le dentiste parce qu’il m’avait cogné le visage contre l’évier de la cuisine, murmure-t-elle dans le combiné. J’ai perdu trois dents, et plusieurs autres ont été cassées. C’est pour ça que je porte un appareil.

Puis, encore plus bas, elle ajoute :

– Il vient de sortir de la douche.

– D’accord, je vais faire vite alors. Voilà le conseil que j’ai à vous donner. Je ne pense pas que la thérapie de couple puisse quoi que ce soit pour votre mariage, Lorraine, ou pour vous. Ni pour Jesse, d’ailleurs. Si vous ne vous sentez pas autorisée à parler librement en présence de Jesse – et c’est visiblement le cas puisque vous seriez punie si vous le faites –, la thérapie ne servira à rien. Elle peut même devenir dangereuse. Je pense cependant qu’il est important que nous continuions à nous voir, tous les deux, et si vous le souhaitez je peux adresser Jesse à un de mes confrères. Ou vous, si vous préférez voir quelqu’un d’autre, naturellement. Je vous propose de venir tous les deux au rendez-vous de la semaine prochaine, comme convenu. Ça me permettra de vous soumettre l’idée à tous les deux, de suggérer que vous suiviez chacun une thérapie individuelle, sans vous

mettre dans une position délicate. Je ne sais pas grand-chose de votre relation avec Jesse encore, mais l'impression que j'ai retirée de notre rendez-vous d'aujourd'hui, c'est que vous n'êtes pas en sécurité, Lorraine. Si vous vous sentiez menacée, seriez-vous capable d'appeler la police ?

– Mmh...

– Avez-vous un endroit où vous pourriez aller vous réfugier si...

– Je dois raccrocher. Il est sorti de la douche.

– Dans ce cas appelez-moi... commence-t-il à dire, mais Lorraine a déjà raccroché.

OceanofPDF.com

Pendant longtemps, Tanya n'a pas considéré ce qui s'est passé chez Dan comme un viol. Pendant longtemps, cette soirée a signifié deux choses pour elle.

D'abord, elle avait voulu ce qui était arrivé, et donc elle l'avait mérité.

Ensuite, ce soir-là, quelque chose s'était cassé entre Nessa et elle.

Quand elle avait pris cette bière dans le salon de Dan, ce n'était ni la première ni même la seconde fois qu'elle buvait de l'alcool. Elle l'avait déjà fait à deux occasions, chaque fois chez des amis, dans le sous-sol de leur maison, et chaque fois elle avait embrassé un garçon.

Son premier baiser, elle l'avait échangé avec Matt Humphreys, et même si elle n'avait aucun point de comparaison, elle savait que ce n'était pas une réussite. Matt avait constamment hésité entre lui enfoncer sa langue dans la bouche, d'un mouvement vif de lézard, et ouvrir la sienne aussi grand que s'il était chez le médecin. Après le départ de Matt, Tanya avait raconté ce baiser à ses amies, qui avaient bien rigolé en mimant entre elles cette catastrophe.

Le second baiser était survenu quelques semaines plus tard seulement, avec un certain Scott Meeks. Scott, qui était plus mignon que Matt et dont la bouche avait un goût acidulé de bonbons, avait dit à Tanya qu'elle était l'une des filles les plus « canon » de leur année. Elle avait accueilli le compliment avec indifférence, et pourtant elle n'avait cessé de le garder en mémoire depuis.

Lorsque le mail de Dan était arrivé sur leur compte filleshot@hotmail.com, Tanya n'avait aucune envie de rencontrer un inconnu dans le but de coucher avec lui. Elle s'était rendu compte qu'elle n'avait jamais souhaité une chose pareille, et même si l'idée l'avait plutôt

amusée au début, elle l'avait aussi mise mal à l'aise – surtout cette façon qu'avait Nessa d'en parler, avec un enthousiasme inlassable, étrange.

Tanya avait voulu renoncer, mais sa sœur avait insisté, et elle avait fini par céder. Nessa avait rarement l'air aussi heureuse... Et Tanya se sentait coupable, avec ses deux baisers en poche, alors que son aînée n'avait encore jamais ne serait-ce que tenu un garçon par la main. Elles avaient donc répondu à Dan. Elles avaient acheté des sous-vêtements, marché de chez elles à la gare, pris la ligne T jusqu'à Central Square et frappé à sa porte.

Ça n'avait été qu'une fois assise dans le salon de Dan, après qu'il leur avait offert des bières, qu'elle avait senti bourgeonner un soupçon de désir inattendu, venu d'un endroit profond en elle. Un désir différent de celui qu'elle avait éprouvé avec Matt Humphreys ou Scott Meeks. Avec eux, elle avait eu l'impression d'avoir fait un mauvais coup et de s'en être sortie en toute impunité – un peu comme si elle avait triché à un contrôle ou volé un gloss au supermarché. Autant de choses que Tanya, toujours sage, toujours bien élevée, ne faisait pas. Elle avait surtout embrassé ces garçons en pensant à la suite : une fois seule, elle pourrait se rejouer cette scène typique d'une vie de collégienne en version améliorée, et bien sûr la raconter à ses amies. Ces baisers étaient un rite de passage : ni plus ni moins.

Dan, lui, avait éveillé quelque chose en elle, et en Nessa aussi, assise à côté. Tanya l'avait bien perçu, à la façon dont sa grande sœur ne cessait de se toucher le visage et les cheveux, d'un geste complexé. Chaque fois que Nessa ouvrait la bouche, elle devenait aussi rouge qu'une tomate. Elle considérait Dan avec une sorte d'émerveillement pétrifié qui rappelait à Tanya le regard que leur mère posait sur Jesse. Et ça la perturbait – cet appétit effréné, presque animal, qu'elles laissaient transparaître, aussi visible que le nez au milieu de la figure.

Puis Dan avait choisi Tanya, et elle avait senti s'allumer une lueur de malveillance dans sa poitrine.

Nessa, contrariée, s'était levée maladroitement, et Tanya l'avait regardée sortir en pensant : « Bien fait pour toi. »

Elle avait suivi Dan à l'étage, la bière toujours à la main, comme un trophée. Ce n'était qu'une fois qu'ils s'étaient retrouvés dans la chambre, dont il avait refermé la porte avec douceur et néanmoins fermeté, que Tanya avait commencé à ressentir de la peur. Il avait allumé la lampe et s'était

assis sur son lit, avant de river sur elle un regard chargé d'attente. Elle ne s'était pas dérobée, sans trop savoir quoi faire néanmoins. Avec Matt Humphreys et Scott Meeks, il y avait eu une parade de séduction maladroite, avec échange d'oeillades et tout petits mouvements d'approche progressifs sur le canapé. Dan était un adulte, lui. Tanya en prenait soudain conscience, à présent qu'ils étaient dans la chambre. Il n'y avait pas d'affiches ou de photos aux murs. Le mobilier de la pièce était celui d'un adulte : un grand lit double, une télévision, un tapis à poils longs beige.

– Est-ce que je peux te voir ? lui demanda-t-il.

Tanya hocha la tête, sans bien comprendre le sens de la question. Elle resta plantée là plusieurs instants, avant que Dan n'ajoute :

– Sans tes vêtements, je veux dire.

– Ah... d'accord.

D'une main tremblante, elle posa sa bière et se déshabilla, déboutonnant sa chemise et retirant son short en jean pour se retrouver en sous-vêtements de dentelle.

Dan la contempla avec émerveillement, la bouche légèrement entrouverte. Si les choses en étaient restées là, pense-t-elle parfois, il n'y aurait eu aucun problème. C'est humiliant à avouer, mais quand elle est honnête avec elle-même – ce qui n'est pas toujours le cas –, elle sait qu'une part d'elle a apprécié ce moment. Se tenir devant un homme adulte, le voir réduit au silence par le désir. Se sentir puissante. Se sentir, pour la première fois de sa vie, sexy.

Puis il se leva et retira ses propres vêtements – sans délicatesse ni grâce, avec des gestes brusques et maladroits, son marcel s'accrochant à son nez et à ses oreilles, le bas de son jean trop serré sur ses chevilles le forçant à se pencher pour tirer sur les jambes. Et son corps – la toison grise et bouclée sur son torse, son pénis, énorme, en érection, dressé vers elle – terrifia Tanya. Il s'approcha d'elle, et elle comprit aussitôt que c'était allé trop loin.

– Ce corps, dit-il en glissant les mains à l'intérieur de son soutien-gorge pour toucher ses minuscules seins.

Et bien qu'elle eût conscience qu'il s'agissait d'un compliment, elle fut envahie par la honte.

Il sembla soudain se rendre compte qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait, et il la conduisit au lit avant de lui dire de retirer le reste.

C'était bien dans ce but qu'elle avait fait tout ce chemin, non ? Ça ne lui paraissait ni bien, ni juste, ni même possible de refuser à ce stade. Il était déjà trop tard. Nessa l'attendait dehors, sa chemise et son short étaient en tas par terre, à l'autre bout de la chambre.

Alors Tanya retira son soutien-gorge et sa culotte, puis elle s'allongea sur le lit. Elle ferma les yeux et attendit. Elle attendit que ça commence – qu'il fasse ce que les hommes faisaient aux femmes quand ils couchaient avec elles ; elle n'en savait rien. Elle n'avait jamais été plus loin qu'un baiser, elle.

Pourtant il ne s'étendit pas sur elle, et il ne la toucha même pas. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle constata qu'il l'observait.

– Tu as déjà fait une fellation ? lui lança-t-il, du même ton poli avec lequel il leur avait demandé si elles avaient trouvé facilement.

Elle secoua la tête.

– Viens.

Il lui prit la main pour l'aider à se redresser.

– Je vais te montrer.

Il la fit s'agenouiller par terre, tandis qu'il s'asseyait au bord du lit, face à elle.

– C'est comme un baiser.

Il lui prit le visage à deux mains et l'attira vers son entrejambe.

– Ouvre un peu plus la bouche.

Elle obéit, les sinus brûlant de larmes, qui menaçaient de déborder à tout instant.

Puis il fut dans sa bouche.

– Replie tes lèvres sur tes dents, lui expliqua-t-il. Voilà, comme ça. C'est bien.

Il débuta lentement, mais au bout d'une minute il fit aller et venir la tête de Tanya avec une telle force que son pénis s'enfonça au fond de sa gorge et que, sans prévenir, elle vomit et fondit enfin en larmes.

Elle leva les yeux vers lui, soulagée d'avoir enfin craqué, soulagée d'être enfin libérée. Soit il ne remarqua pas le vomi, soit il n'y vit aucun problème. Il affermit sa prise des deux côtés de la tête de Tanya et continua à aller et venir dans sa bouche, une expression de constipation crispée sur le visage. Elle avait le goût de son vomi et du sexe de Dan sur la langue, sa respiration devenait de plus en plus laborieuse. Elle ferma les yeux et se

concentra pour inspirer par le nez. À compter de cet instant, elle ne fut plus en état de se rappeler grand-chose.

Elle sait qu'il avait fini par la hisser sur le lit et qu'il avait introduit de force ses doigts en elle. Puis qu'il était monté sur elle. Lorsqu'il l'avait pénétrée, elle avait poussé un hurlement de douleur, le premier son qu'elle émettait depuis le début, et il en avait été surpris.

– Je vais y aller plus doucement, avait-il dit, même si ça n'avait pas été moins douloureux.

À la fin il lui avait donné l'argent – cinq billets de vingt dollars, comme elles l'avaient indiqué dans l'annonce, et un de dix, en supplément, pour le taxi.

Elle s'était rhabillée à la hâte et était descendue en courant. Elle avait bien failli trébucher et tomber, tant elle était impatiente de retrouver Nessa, de se jeter dans les bras de sa grande sœur. Et pourtant, quand elle s'était retrouvée face à face avec elle, sur le perron de la maison de Dan, quand elle avait vu le visage mouillé de larmes de Nessa, Tanya s'était brusquement fermée. Elle ne voyait pas comment décrire autrement cet instant. Elle s'était fermée, tout simplement, repliée sur elle-même. Elle ne ressentait plus le besoin de pleurer, et lorsque Nessa avait tenté de la toucher et de lui poser des questions, Tanya avait eu un mouvement de recul.

De retour à la maison, elle avait trouvé du sang dans sa culotte, et quelques jours plus tard elle avait eu si mal, son vagin la brûlait avec une telle intensité chaque fois qu'elle essayait d'aller aux toilettes qu'elle s'était convaincue que Dan l'avait abîmée d'une façon irrémédiable et définitive.

Elle avait fini par aller chez le médecin après une semaine de supplice, et il lui avait prescrit des antibiotiques pour une infection urinaire.

– Tu n'as pas encore eu de relation sexuelle, Tanya, si ? s'était enquis son pédiatre après réception des résultats du test d'urine.

Elle avait secoué la tête avec tant d'énergie que le docteur Essinger s'était esclaffé en lui tapotant le genou :

– C'est bien ce que je pensais.

Tanya rencontra Dylan Starr à une fête peu de temps après. Elle avait entendu parler de lui. Comme tout le monde. Il était capitaine de l'équipe de lacrosse. Il avait dix-huit ans. Il avait des yeux bleus éclatants, une voiture et la réputation de savoir bien « s'occuper des filles ». Cette expression, autrefois mystérieuse pour elle, Tanya en avait désormais une compréhension un peu vague et déroutante.

Lorsqu'elle avait remarqué que Dylan Starr l'observait de l'autre bout de la pièce, elle avait été traversée par la même sensation de pouvoir que chez Dan. Elle avait soutenu le regard de Dylan, lui avait souri, puis elle avait reporté son attention sur la fille avec laquelle elle discutait, certaine qu'il viendrait l'aborder plus tard.

Elle avait raison.

– Tanya, c'est bien ça ?

– Hmm-hmm.

– Tu joues au bière-pong ?

– Un peu et toi ?

– Ça m'arrive, dit-il en souriant. Ça va justement être mon tour, tu veux être ma coéquipière ?

Tanya le suivit jusqu'à la table de ping-pong recouverte, des deux côtés, par des gobelets de bière disposés en forme de pyramide. Tanya mit la balle dans un gobelet au premier essai. Dylan l'acclama et lui tapa dans la main avant de pointer un index railleur sur l'équipe de garçons qui leur était opposée. Elle avait conscience qu'on la regardait – qu'on les regardait –, et ça lui plaisait. Elle était là, au centre de tout.

Lorsque Dylan rata deux tirs d'affilée, elle lui lança d'un ton taquin :

– J'ai bien l'impression que le bière-pong n'exige pas tout à fait les mêmes compétences que le lacrosse.

Il rit.

Plus tard dans la soirée, ils s'embrassèrent sur la banquette arrière de la voiture de Dylan, Tanya assise à califourchon sur lui.

– Tu sors d'où, toi ? lui murmura-t-il.

– Je suis en troisième.

– T'es encore au collège ?

– Tu le savais.

– Non.

– Ben, oui.

Il se mordilla la lèvre en la dévorant de son regard bleu embrumé par l'alcool.

– Tu t'es déjà occupée de quelqu'un ?

– Et toi ?

Il rit.

– Tu me plais.

– Tu ne me connais pas, répondit-elle en resserrant ses jambes autour de Dylan et en lui plantant ses ongles dans le dos.

Elle commença à traîner avec Dylan et ses potes après les cours et le week-end. Cette nouvelle vie sociale lui permettait d'éviter de passer du temps à la maison avec sa sœur ou sa mère, et c'était tant mieux, parce qu'elle ne supportait plus d'être dans la même pièce qu'elles.

La vie de Lorraine tournait, et c'était pitoyable, autour de Jesse. C'était le cas depuis des années, mais ce ne fut qu'à ce moment-là que Tanya parvint à se formuler la raison pour laquelle ça la dérangeait autant, et c'était à cause de ce manque qu'elle percevait chez sa mère. Elle prit la résolution de ne jamais être en demande face à un homme comme sa mère l'était, et de ne jamais sacrifier sa dignité pour l'un d'eux, comme Nessa y avait aspiré – et comme Tanya l'avait fait, elle, ce soir-là, chez Dan.

Tanya appréciait Dylan. Elle aimait ce qu'elle ressentait quand elle s'affichait avec lui. Elle aimait l'assurance qu'il dégageait, la facilité avec laquelle il riait, surtout en réponse à une chose qu'elle avait dite – ce qui arrivait souvent. Elle aimait assister à ses matchs de lacrosse, le voir si doué et sérieux sur le terrain. Elle aimait la façon dont les autres filles le regardaient, lui – avec convoitise –, et elle – avec admiration.

Elle détestait coucher avec lui, en revanche. Elle le faisait en partie parce qu'il en exprimait le désir, mais aussi parce qu'elle était persuadée qu'à force de pratiquer des actes sexuels – des actes normaux, des actes plaisants –, le cauchemar qu'elle avait vécu chez Dan finirait par s'effacer.

Leurs rapports sexuels n'avaient rien d'amusant, pourtant, et Dylan était insatiable. En général, ça se passait chez lui. Ses parents n'étaient jamais là, et sinon ils le faisaient sur la banquette arrière de sa voiture ou, parfois, très discrètement, dans sa chambre. Ça se déroulait toujours de la même

manière : Tanya allongée dessous, les jambes autour de la taille de Dylan. Il arrivait qu'il remonte les jambes de Tanya pour les passer sur ses épaules, et elle le laissait de temps en temps « s'occuper » d'elle, même si ça la mettait mal à l'aise. Quand il demandait la même faveur en retour, elle refusait tout simplement, et il n'insistait jamais.

Il s'inquiétait toujours de savoir si elle avait joui, ou si c'était sur le point d'arriver, et ce qu'il pouvait faire pour l'aider à y parvenir. Ces questions agaçaient Tanya. L'orgasme n'aurait pas pu lui paraître plus inatteignable, mais elle savait qu'elle ne pouvait pas le lui dire.

L'insistance de Dylan à la faire jouir devint peu à peu un problème. Il lui dit qu'il voulait prendre le temps, étudier le problème, tenter des choses. Elle finit par se résoudre à mentir. Dès les premières minutes d'un rapport, elle feignait l'orgasme. Rassuré dans son orgueil, Dylan l'embrassait et poursuivait encore quarante-cinq secondes le temps de terminer et de s'effondrer sur elle. Comme ça, la question du sexe était réglée pour la journée, et ils pouvaient passer à autre chose.

Tanya avait quinze ans à l'époque – elle n'avait donc pas encore l'âge de la majorité sexuelle au Massachusetts. Pour un observateur extérieur, la dynamique des pouvoirs en jeu n'aurait laissé aucune place au doute. Dylan était en terminale, il était populaire, c'était un garçon, il était le plus expérimenté des deux. Si un dossier similaire arrivait aujourd'hui sur le bureau du procureur, le verdict serait évident : atteinte sexuelle sur mineure.

Tanya, quant à elle, n'avait pas l'impression que Dylan profitait d'elle. À tout prendre, elle aurait dit que c'était même plutôt l'inverse. Il la vénérât. Il était dingue d'elle. Elle l'aimait bien. Elle était attirée par lui, mais en aucun cas elle n'éprouvait de la vénération, sans parler d'amour. Lorsqu'il la quitta à l'automne suivant, après son entrée à la fac, elle ne versa pas une larme, elle ne se sentit pas particulièrement triste. Elle n'était pas surprise.

Elle n'avait parlé à personne de ce qui lui était arrivé, alors même qu'elle ne restait pas un seul jour sans y penser. C'était là, bien présent dans son esprit, quand elle allait se coucher, et le matin au réveil. Parfois, elle était en cours et, sans prévenir, un souvenir précis de cette soirée surgissait de sa mémoire comme la scène d'un film : Dan, nu, venant vers elle. La chair distendue à l'intérieur de ses cuisses, l'enchevêtrement de ses poils pubiens.

Ces images la mettaient mal à l'aise, la consumaient, mais le fait qu'elle soit venue chez lui de son plein gré, qu'elle se soit sentie fière – excitée même – d'avoir été choisie la dévastait. Personne ne devait savoir, résolut-elle.

Entre-temps, Nessa était devenue plus sombre que jamais, dormant et mangeant avec excès, observant Tanya à distance avec des yeux tristes de chien battu, mettant presque Tanya au défi de lui crier dessus. Tanya ne haïssait pas sa sœur, mais elle ne supportait pas sa présence. Ce ne fut qu'une fois que Nessa eut quitté la maison, après la fin du lycée, pour prendre la route avec son petit copain, que les sensations de cette soirée chez Dan commencèrent à s'estomper. Dylan avait déjà rompu avec elle, et elle ne traînait plus autant avec les élèves les plus populaires du lycée. Elle s'intéressait davantage aux cours qu'elle suivait, surtout à son option « droit et instruction civique », et les professeurs lui accordaient plus d'attention. Elle avait toujours obtenu des A, mais elle dut attendre son année de première pour se penser intelligente. Un jour, son enseignante de droit et d'instruction civique, Mme Lowe, lui demanda dans quelles universités elle comptait déposer sa candidature.

– Je n'en ai aucune idée, reconnut Tanya.

Son père lui avait posé la même question, pourtant chaque fois qu'il abordait le sujet Tanya se montrait agacée. Il semblait vouloir à tout prix sa réussite scolaire, maintenant que Nessa était sortie du système.

La question ne lui fit néanmoins pas le même effet venant de Mme Lowe. Tanya se sentait valorisée par l'intérêt de sa prof, et elle n'avait pas, dans ce contexte, à se préoccuper de l'ego de son père.

– Tu devrais commencer à y réfléchir, lui dit Mme Lower. Si tu y mets du tien, tu pourrais avoir le choix. Et tu sais, bien sûr, que je suis prête à t'écrire une lettre de recommandation ?

– Vraiment ?

– Naturellement. Tu es l'une de mes meilleures élèves, Tanya.

– Où êtes-vous allée, vous ?

– À Smith. Une petite université de lettres et de sciences humaines à Northampton. Où il n'y a que des étudiantes.

Mme Lowe sourit avant de poursuivre :

– Je sais que ça peut en rebuter certaines, mais on se débrouille. Ce n'est jamais très compliqué de trouver des garçons si on en a envie.

Au cours de son année de terminale, Tanya envoya sa candidature pour une admission anticipée à Smith, et sa scolarité fut entièrement financée par sa bourse scolaire.

L'université fut une vraie libération. C'était si bon de s'éloigner de la maison, de sa mère et de Jesse, d'être entourée de nouvelles têtes. Les seuls hommes qu'elle voyait étaient ses enseignants et les rares étudiants des facs environnantes qui venaient suivre un cours sur le campus. Le week-end, elle se rendait rarement aux fêtes à l'université du Massachusetts avec les autres filles de sa résidence, surtout les hétéros en quête d'une aventure.

Elle passa ses quatre années entières d'étude à Smith sans avoir une seule relation sexuelle. Elle pensait au sexe. Elle y pensait même beaucoup. Elle se demanda si elle était lesbienne, et elle fit quelques expériences dans ce sens, la première fois, après avoir bu, avec une fille de sa résidence, Emma, puis, pendant la moitié d'un semestre, en toute sobriété, avec Irene de son cours de littérature des XIX^e et XX^e siècles.

Irene qui avait des mèches vert pomme. Qui portait d'immenses lunettes en écaille et plusieurs anneaux argentés aux oreilles.

Elles s'étaient rapprochées autour d'un agacement commun pour une autre élève du cours, une fille de la fac d'Amherst, du genre autoritaire et sans aucun recul sur elle-même, qui parlait trop fort et trop souvent, liant toujours les discussions en cours à un élément personnel de sa vie. Tanya et Irene avaient pris l'habitude d'échanger un regard chaque fois que l'étudiante prenait la parole. Elles ne tardèrent pas à déjeuner ensemble à l'issue du cours, toutes les semaines.

Irene était détendue et pleine d'assurance. Elle avait un don d'observation et Tanya aimait discuter avec elle. Elle n'avait jamais l'impression de jouer les mauvaises langues, tant Irene semblait avoir un regard juste sur ceux qui l'entouraient. La littérature était sa matière principale, et elle suivait un cours d'écriture créative. Tanya lui demanda à lire son travail, et Irene lui passa un de ses devoirs, une nouvelle sur une lycéenne faisant son coming out devant ses parents. Tanya fut impressionnée par le mordant des descriptions des personnages. Irene ne cherchait pas à édulcorer les choses. Si le père de fiction acceptait l'homosexualité de sa fille, la mère, non. Le passage préféré de Tanya était

une scène de dîner entre les trois personnages. C'était passionnant de voir quelle forme la tension pouvait prendre au sein d'une autre famille.

– Tu t'es inspirée de tes parents ?

La question de Tanya fit rire Irene.

– Mes parents me croient hétéro. Et les tiens ?

Tanya ne sut que répondre. Elle ne s'imaginait pas parler chez elle d'Irene. Elle ne confiait jamais rien de personnel à sa famille.

Elles passèrent plusieurs après-midi d'hiver de cette année de licence au lit. Ce n'était, au fond, pas très différent d'embrasser une fille ou un garçon. Il y avait toujours ce vertige de la proximité avec une autre personne, ce vertige de désirer et d'être désiré. Sans ses vêtements et ses lunettes, Irene paraissait plus douce, ce qui rendait, en un sens, ses mèches vertes moins punk, plus tendres.

Le jour où Irene glissa une main entre les jambes de Tanya, cependant, celle-ci l'arrêta.

– Tu es sûre d'aimer les filles ? s'étonna Irene, sans animosité, après que cet incident se fut reproduit plusieurs fois.

– Je ne sais pas, répondit Tanya, qui savait très bien, pourtant, que la réponse était négative. Je sais que toi, tu me plais.

– On peut prendre notre temps, la rassura Irene.

Elles finirent cependant par cesser de se fréquenter. À la fin du semestre, Irene avait une copine, et même si Tanya et elle continuaient à se dire bonjour quand elles se croisaient dans le campus, leur amitié se dissolut.

À l'époque où Tanya fit la rencontre d'Eitan, elle avait appris à tolérer le sexe, et même à en apprécier certains aspects. Pour elle, c'était un peu comme prendre une douche en hiver. Elle redoutait d'avoir à pénétrer dans la salle de bains glaciale le matin, de retirer ses vêtements et d'attendre que l'eau soit suffisamment chaude pour pouvoir se mouiller. Une fois qu'elle était dessous, en revanche, c'était agréable. Chaud, un peu tonifiant. Elle avait l'impression d'activer une fonction de réinitialisation. Et cependant, elle était toujours soulagée quand ça se terminait, qu'elle pouvait se sécher, s'emmitoufler dans des vêtements épais et, enfin, démarrer sa journée.

Lorsqu'elle rencontra Eitan, elle fréquentait un autre étudiant en droit, Nate Oliver, depuis près d'un an. Nate était sérieux, bûcheur et, comme elle, perfectionniste. Ils aimaient dire, pour plaisanter, qu'ils entretenaient l'un chez l'autre un côté « troisième âge » – ils passaient leurs journées à la bibliothèque, prenaient leurs pauses café et déjeuner ensemble, se tenant par la main pour aller de leurs appartements au campus et inversement. Ils discutaient essentiellement de leurs cours et de leurs enseignants. Ils ne couchaient ensemble que les rares soirs où aucun d'eux n'avait à travailler tard, et c'était toujours après quelques verres de vin.

Puis Tanya fit la connaissance d'Eitan, et elle ressentit quelque chose de différent. Elle fut attirée par lui.

Comme Nate, il était impliqué dans ses études, mais moins sérieux. Il se montrait taquin. Il se moquait d'elle. Et elle se sentait séduite.

Tanya adorait les mains d'Eitan. Leur fiabilité, ce mélange d'assurance et de douceur dans leurs gestes. Quand elle fantasmaut au sujet d'Eitan, elle voyait ses mains. Il lui arrivait parfois, en cours, d'imaginer qu'il la touchait, et ça la mettait dans un tel état que, si elle portait le bon jean, il suffisait d'un mouvement presque imperceptible – se tenir plus droite, se pencher en avant – pour qu'elle frôle l'orgasme.

C'était la première fois qu'elle couchait avec quelqu'un qu'elle aimait. Et elle le lui dit – à l'issue de leur tout premier rapport.

– Tu m'aimes ?

Il parut surpris. Ils sortaient ensemble depuis des mois déjà, ils avaient fait les choses à rebours de leurs amis, apprenant d'abord à se connaître avant d'envisager autre chose.

Tanya confirma d'un signe de tête.

– Ça te fait flipper ?

Eitan soutint son regard.

– Ça me rend sans doute plus heureux que je ne l'ai jamais été.

Et malgré tout, ça restait compliqué. Elle voulait plus que tout apprécier sa sexualité avec Eitan, et elle voulait le satisfaire. Pourtant, elle était toujours soulagée quand un rapport se terminait.

– S'il te plaît, dis-moi ce que tu aimes, lui demandait-il sans relâche, mais Tanya était incapable de lui répondre.

Elle restait silencieuse pendant les ébats – plus silencieuse qu’elle ne l’était jamais dans la vie. Les questions d’Eitan lui rappelaient un peu Dylan, et son insistance à la faire jouir. Chez lui, néanmoins, ça relevait de la fierté : chaque orgasme de Tanya était une victoire. Les interrogations d’Eitan étaient le fruit, elles, d’un mélange de confusion et de curiosité.

Tanya n’attribuait pas entièrement sa gêne dans ce domaine à Dan. Une seule soirée ne pouvait pas avoir un tel pouvoir, se répétait-elle. Et plutôt mourir que laisser un seul homme – un type tordu et malade – avoir un tel effet sur elle. Non, les effets durables de cette soirée avaient moins à voir avec lui qu’avec la relation de Tanya et de Nessa. Avec celles qu’elles étaient devenues assises côte à côte sur le canapé de Dan. Pas Lola et Layla, non, ce n’était rien qu’un fantasme, qu’un jeu. C’était quelque chose en elles, ce manque, cette façon qu’elles avaient de le laisser les dominer, les monter l’une contre l’autre. Elle avait toujours pensé de sa sœur et d’elle qu’elles étaient farouchement loyales – elles s’étaient protégées en grandissant. Ce soir-là, néanmoins, mises en compétition, elles avaient révélé le pire d’elles-mêmes.

Ce fut à peu près à cette époque que Tanya alla trouver Simone et parla pour la première fois de ce qui s’était passé des années auparavant. Simone insista sur la nécessité pour Tanya de se confier à Eitan, ce qu’elle fit quelques semaines plus tard. À son grand soulagement, il réagit avec calme. Il n’exigea pas de connaître le nom de famille de Dan, il ne l’injuria pas. Il ne cria pas, ne pleura pas, ne la regarda pas avec dégoût – la plus grande crainte de Tanya.

Pendant le mois qui suivit cette conversation, ils n’eurent aucun rapport. Ils se prenaient dans les bras au lit, se serraient l’un contre l’autre, mais ils gardaient leurs vêtements et leurs caresses pour eux.

Puis un soir, Tanya fit le premier pas.

– Est-ce que ça va ? lui demanda-t-elle en laissant sa main glisser sur le ventre plat d’Eitan pour se poser sur le devant de son caleçon.

Il la regarda et hocha la tête.

Ils restèrent allongés ainsi un long moment, Tanya effleurant d’une main la surface du corps d’Eitan, parfaitement immobile, à l’exception du mouvement de sa respiration, qui agitait sa poitrine.

Lorsqu'il finit par tendre à son tour une main vers elle et par suivre du doigt l'élastique de son bas de pyjama, Tanya poussa un soupir éclatant de soulagement.

– Est-ce que ça va ? lui lança-t-il.

Elle hocha la tête, ferma les yeux et se rapprocha de lui.

Ils continuèrent ainsi. À chaque nouvelle étape, ils se demandaient mutuellement si ça allait. Avant de se déshabiller l'un l'autre, avant de se prodiguer des caresses avec les mains ou la bouche, avant que Tanya ne s'allonge sur Eitan et l'introduise en elle.

Tanya ne reproche plus ce qui s'est passé ce soir-là à Nessa. Et pourtant, quand Nessa lui a dit qu'elle s'était rendue chez Dan, quand elle a suggéré d'aller déposer une plainte après toutes ces années, Tanya s'est surprise à ruminer de nouveau la notion de responsabilité. En un sens, ce serait facile de tenir Nessa pour seule fautive, plus facile encore d'en vouloir à Lorraine. Tanya a envisagé, parfois, de raconter à sa mère ce qui lui est arrivé. Non pour se soulager d'un poids, mais par colère. *Tu nous laissais seules, regarde le résultat.*

Ce serait trop terrible, malgré tout, de voir l'expression de sa mère. La colère s'épuise vite. Et après, il faudrait vivre avec ça entre elles. À tout jamais. Tanya se rappelle l'air meurtri de Lorraine lorsqu'elle lui a dit, devant le tribunal, qu'elle n'était pas une bonne mère. Lorraine rendait toute conversation impossible – sa peine, sa tristesse, sa dépendance affective écrasaient tout et tout le monde autour d'elle. Exception faite de Jesse, bien sûr. Dès qu'il est question de lui, Lorraine s'efface aussitôt.

Et pourtant, toutes ces années plus tard, Nessa continue à accuser Dan, comme si Dan avait un quelconque rapport avec tout ça. Tanya n'a aucune preuve de ce qui s'est passé – elle n'a pas été à l'hôpital, elle n'a fait aucun prélèvement. Et même si c'était le cas, elle n'a aucun souhait d'engager des poursuites, de témoigner à la barre. Elle ne veut plus revoir Dan. Jamais.

Tanya a parfois l'impression que sa sœur vit dans un univers parallèle, un monde imaginaire. Et que, d'une certaine façon, ce soir-là, Tanya a été aspirée à l'intérieur de la tête de sa sœur et s'est retrouvée dans ce monde où elle n'a jamais vraiment voulu se rendre.

À moins que, pense-t-elle parfois, ce ne soit plus compliqué. Peut-être que Nessa a ouvert, à cette occasion, une autre dimension dans le propre esprit de Tanya – une dimension qu'elle n'avait pas voulu explorer. Ce petit germe de désir. Ce sentiment de fierté. Il y a certaines choses auxquelles il vaut mieux ne pas s'ouvrir.

– Nessa est passée devant chez Dan, en voiture.

Voilà ce que Tanya lâche à Eitan, ce soir-là, au lit. Ça lui fait drôle de prononcer ce nom à voix haute, et l'espace d'un instant elle redoute qu'Eitan ne sache pas de qui elle parle, mais lorsqu'il roule sur le flanc pour la regarder, elle voit bien qu'il sait, si.

– Pourquoi ? lui demande-t-il.

– Pour aucune raison vraiment sensée.

– Qu'est-ce que ça te fait ?

Aussitôt, Tanya regrette d'avoir abordé le sujet ; elle n'a aucune envie d'avoir une discussion sur Dan.

– Ça ne me fait rien, ni dans un sens ni dans l'autre. Je trouve ça juste complètement débile.

– On ne peut pas dire que trouver une chose complètement débile soit neutre, je crois.

– Merci, monsieur le psy.

– C'était juste une réflexion, dit-il en lui prenant la main sous la couette.

– « C'était juste une réflexion », répète-t-elle en lui serrant la main.

Quand elle pense au genre de mère qu'elle aimerait être, elle a la certitude de vouloir être différente de la sienne. Elle veut être ce genre de parent qui ne laisse jamais transparaître devant son enfant sa tristesse, sa colère ou sa solitude, parce qu'elle sait combien c'est douloureux de voir sa mère en proie à de tels tourments. Combien ça étouffe, combien ça empêche de s'autoriser à avoir ses propres sentiments. Elle est consciente que c'est impossible, néanmoins. Que si elle cherche à masquer ses émotions, alors elle ne réussira qu'à se cacher. Et en vérité, les enfants sont plus malins que ça. Ils voient à travers.

Non, ce qu'elle veut vraiment, c'est être une mère qui ne souffre pas. Et elle se demande si une telle femme existe.

Lorraine ne parle pas à Jesse de l'appel de Lou. Tout va bien avec lui, et elle ne veut surtout pas faire de vagues. Elle n'a pas eu l'impression que les choses étaient aussi détendues entre eux depuis des années. Il semble plus lucide, sur la vie, sur elle. Bien sûr, cette part-là n'a pas disparu comme par magie – elle se doute qu'elle doit toujours être là –, mais ensemble, en joignant leurs forces, ils réussiront à la combattre. À la contrôler. Si quelqu'un sait comment s'y prendre, c'est bien Lorraine.

Lou a rappelé deux fois cette semaine et laissé, chaque fois, un message sur son répondeur. Elle ne l'a pas rappelé. La veille de leur deuxième séance, elle parvient à la conclusion qu'elle n'a d'autre solution que rompre le contact avec le psy avant qu'il ne gâche tout entre Jesse et elle.

– J'ai repensé à ce que tu disais la semaine dernière, lance-t-elle à Jesse ce soir-là dans la cuisine.

Elle prépare le dîner, et Jesse s'est installé à table pour régler des factures.

– Tu as raison, Lou est un vieux schnoque.

Jesse redresse la tête, surpris.

– Tu trouves ?

– Oui. Et je ne suis même pas certaine d'avoir envie d'y aller demain.

– Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

– Je ne sais pas. J'y ai repensé et je trouve que ça nous coûte très cher pour simplement s'asseoir et discuter.

Jesse reporte son attention sur son carnet de chèques en souriant.

– Tu m'étonnes.

Un accès de malaise serre le cœur de Lorraine.

– Je continue à penser qu'on a besoin de discuter, dit-elle. Tous les deux.

– Bien sûr.

Il plie le chèque et le glisse dans une enveloppe, avant de la porter à sa bouche pour en lécher consciencieusement le rabat.

– On pourrait d’ailleurs peut-être le faire tout de suite.

– Je suis un peu occupé, là, Lorrie.

– D’accord. Quand tu auras terminé.

Il la considère avec irritation.

– J’ai travaillé toute la journée. On ne peut pas faire ça à un moment où je suis moins fatigué ?

– Si, si, évidemment.

Elle se retourne vers la cuisinière et remue les oignons dans la poêle. Elle tente de chasser le malaise qui monte en elle, mais celui-ci est tenace. Il vient du ton sur lequel Jesse a répondu « Tu m’étonnes ».

Elle éteint sous la poêle et s’apprête à faire glisser les oignons dans la casserole, lorsque Jesse se faufile derrière elle et accroche les passants de son jean avec ses pouces.

– J’ai envie de toi, lui susurre-t-il.

Elle sourit. Depuis qu’elle est rentrée, ils couchent souvent ensemble. Et ça se passe bien, en prime.

– D’accord. Laisse-moi juste le temps de...

– Non. J’ai envie de toi maintenant.

– J’ai besoin de quelques minutes.

Il glisse une main entre ses deux jambes.

– Je ne peux pas attendre.

– Jesse, c’est une opération délicate...

– Je me fous de la sauce.

Il passe un bras autour de la taille de Lorraine et se débat avec le bouton de son jean.

– Merde, peste-t-il en tirant dessus sans réussir à l’ouvrir.

Lorraine lui vient en aide. Il baisse le pantalon d’un coup sec puis fait pareil avec le sien.

– Penche-toi, lui dit-il d’un ton brusque.

Elle s’incline vers le plan de travail, bras écartés.

Elle n’est pas prête, et ça lui fait mal.

– C’est si bon, lui dit-il en haletant dans son oreille.

– Oh, oui.

Elle ferme les yeux de toutes ses forces et tente de se concentrer pour prendre du plaisir elle aussi, mais le visage de Lou ne cesse de surgir dans son esprit, alors elle renonce au plaisir, rouvre les yeux et se concentre sur le stratifié rouge du plan de travail, décoloré à certains endroits, et d'une teinte encore bien vive à d'autres. Dans un coin de sa tête, elle continue à penser à la sauce, à calculer le temps dont elle dispose avant qu'elle ne soit fichue. Et dans un second coin, Lou est toujours présent, il l'observe d'en haut, avec ses grands yeux doux qui débordent de déception.

Il ne faut que quelques secondes à Jesse pour terminer dans une secousse.

– Bon Dieu, lâche-t-il dans les cheveux de Lorraine.

Elle répond d'un petit gémissement.

Il recule d'un pas et remonte sa braguette.

– Je vais poster ça, annonce-t-il en se dirigeant vers la table.

Elle est encore penchée vers le plan de travail, le jean baissé sur les chevilles, lorsqu'il quitte la cuisine.

Sally entre alors de son pas lourd, comme si elle avait attendu qu'ils aient fini pour entrer. Lorraine se laisse glisser par terre, et la chienne vient poser sa tête sur ses cuisses, en geignant. Elles restent assises ainsi jusqu'à ce que Lorraine entende la porte de la maison se fermer et la voiture de Jesse démarrer.

Elle se relève alors doucement, remonte son jean et va sortir son téléphone de son sac à main. Elle trouve le numéro de Lou et lui écrit un texto. *C'est Lorraine Bloom. On ne pourra pas venir à la séance demain, mais j'aimerais prendre un rendez-vous pour moi toute seule. Je crois que vous avez peut-être raison pour Jesse. Appelez-moi s'il vous plaît.*

Après avoir envoyé le message, elle l'efface aussitôt de son téléphone. Si Jesse fouille, il ne trouvera rien.

Le lendemain soir, Lorraine et Jesse sont assis chacun à une extrémité du canapé. La journée s'est déroulée sans événement marquant, même si l'humeur de Jesse a subi un changement léger, quoique perceptible. Aucun d'eux n'a mentionné la séance chez le psy, et le moment du rendez-vous, quinze heures, est passé sans le moindre commentaire. Lorraine a regardé son téléphone plusieurs fois, mais Lou n'a ni appelé ni répondu à son texto. Elle tente de se convaincre qu'il est sans doute occupé, qu'elle ne doit

surtout pas interpréter son silence, et pourtant elle ne peut s'empêcher d'avoir le sentiment d'être abandonnée par le psy.

À côté d'elle, Jesse zappe d'une chaîne à l'autre, dans un silence anormal.

– Qu'est-ce que tu veux pour le dîner ? lui demande-t-elle.

Sa voix a un timbre nasal, et elle perçoit l'irritation de Jesse, comme une alarme muette.

Il hausse les épaules, les yeux rivés sur l'écran, qui se réfléchit en minuscule dans chacune de ses pupilles.

– Ça te dirait, une pizza ? Chez Andrina ?

– Pourquoi pas.

– Une pizza blanche ?

– Si tu veux.

Lorraine se lève, soulagée d'avoir une raison de quitter le salon.

– Attends, Lorrie !

Le ton de Jesse est presque guilleret soudain, et l'espace d'un instant elle se dit que l'orage pourrait passer.

– Prends plutôt une pizza pepperoni. Ça n'a pas d'intérêt sans sauce tomate.

Elle acquiesce.

– D'accord.

– Avec un supplément fromage.

– On va se régaler, rétorque-t-elle en forçant un peu trop l'enjouement.

Il roule les yeux avant de les river de nouveau sur la télé.

Lorraine appelle la pizzeria du téléphone de la cuisine. Jesse a peut-être faim, pense-t-elle en attendant que quelqu'un décroche. Il a peut-être juste besoin de se remplir le ventre.

Après avoir passé commande, elle reste dans la cuisine où elle s'affaire, pour ne pas être obligée de retourner dans le salon. Elle ouvre le réfrigérateur, et une mauvaise odeur s'en échappe, puissante et humide. Elle sort les aliments un par un. Tous ont, apparemment, dépassé leur date d'expiration. Les framboises sont recouvertes d'un duvet de moisissure, les feuilles de la laitue ont foncé et sont devenues visqueuses au contact du sachet en plastique. Elle retrouve une boîte en plastique contenant du poulet et des haricots verts, fourrée au fond du réfrigérateur depuis si longtemps qu'elle n'ose pas soulever le couvercle. En sortant une brique de lait vide,

elle est saisie d'une rage subite. Ça fait des années qu'elle n'a pas vu Jesse nettoyer.

– Qu'est-ce qu'ils foutent ? crie-t-il du salon.

Lorraine jette un coup d'œil à l'horloge du micro-ondes. Ça fait presque quarante minutes qu'elle a téléphoné.

– Je les appelle.

Quand, vingt minutes plus tard, la sonnette de la maison finit par retentir, il est presque vingt et une heures. Lorraine se précipite pour ouvrir, suivie de Sally et de son pas lourd.

Le livreur, un adolescent débraillé, lui adresse un sourire penaud.

– Désolé pour l'attente. Je suis allé à Winter Lane au lieu de Winter Street.

– Aucun problème, lui répond-elle. L'erreur est compréhensible.

L'ado se baisse pour gratter Sally derrière les oreilles.

– Ouais, dit-il. Et en plus il y avait une fête au 12 Winter Lane. Ils ont essayé de me convaincre de leur laisser la pizza.

– Ha ! Merci de nous l'avoir gardée. Combien je vous dois ?

Le livreur regarde le ticket de caisse agrafé au carton de la pizza.

– Quatorze dollars et soixante-huit cents.

– Parfait, laissez-moi juste le temps d'aller chercher...

– Je m'en occupe, Lorrie.

Jesse vient de surgir sur le pas de la porte. Elle prend la pizza des mains du livreur.

– Merci, c'est sympa, l'entend-elle dire à son mari.

Puis Jesse ferme la porte et la rejoint dans la cuisine avec un air narquois.

– Alors comme ça on drague le livreur ?

Lorraine se retient de faire une grimace.

– Non.

– C'est pour lui que tu t'es maquillée ?

– Je ne me suis pas maquillée.

– Mais si. Tes lèvres sont rouges.

– Non, Jesse.

– J'ai bien vu comment il te regardait.

Jesse sourit, pourtant il cligne à peine des yeux, son regard est brillant de dureté.

– Il ne m'a pas du tout regardée. Il a quatorze ans, Jesse.

Elle tend le menton en direction de la table, où le carton de la pizza se trouve.

– On mange tant qu’elle est encore chaude ?

– Ne me prends pas pour un idiot, Lorraine. Pour qui as-tu mis ce rouge à lèvres ?

– Je suis sérieuse, Jesse, je n’en porte pas.

– Allez...

Il est si proche d’elle à présent qu’elle peut discerner la teinte bleutée de ses lentilles de contact.

– Et même si j’avais mis du rouge à lèvres, ce ne serait pas pour séduire le livreur de pizzas.

– Elle te va bien, tu sais, cette nuance de rouge.

Lorraine tente de le contourner, mais Jesse l’empêche de passer. Il se penche pour presser ses lèvres contre les siennes.

– Tu veux manger ? dit-elle en s’écartant.

– Oui.

Lorraine traverse la cuisine pour sortir deux verres du placard. Elle fulmine. Lou avait raison. Bien sûr qu’il avait raison. Elle le rappellera, peut-être même plus tard dans la soirée, pendant que Jesse se douchera. D’un geste rageur, elle fait tomber les glaçons du bac dans les verres, puis elle le remplit d’eau avant de le remettre au congélateur.

Lorsqu’elle se retourne, elle constate que le visage de Jesse est crispé par la fureur, et elle sent son ventre se serrer.

– Qu’est-ce qui se passe ?

Jesse prend le carton de la pizza sur la table pour le lui fourrer sous le nez. Le cœur de Lorraine se serre. C’est une pizza blanche.

– Merde, lâche-t-elle. Je ne comprends pas ce qui est arrivé.

– C’est pourtant pas très compliqué à deviner. Tu t’es plantée en passant commande.

– Je peux y aller d’un coup de voiture.

Jesse lance le carton sur la table.

– Putain, Lorraine, il est vingt et une heures ! Le temps que tu y ailles et que tu attendes une nouvelle pizza, il sera vingt-deux heures.

Lorraine jette un coup d’œil à la chienne, allongée en travers de la porte et qui les observe, ses yeux allant et venant entre eux deux.

– Je peux préparer un truc rapidement, propose-t-elle. J’ai du fromage à...

– Et la pizza ? l’interrompt-il. On la jette ?

– Je suis désolée, d’accord ?

Elle repense à leur séance chez Lou, lorsque Jesse a parlé de sa volonté de prendre du recul, de parler calmement de ses problèmes au lieu d’exploser.

– Jesse, je n’ai vraiment pas fait exprès. Et tu avais promis de ne plus me parler sur ce ton.

– Tu te rends compte de tout ce que tu m’as fait subir, Lorraine ? Est-ce que ça t’arrive de penser au mois que je viens de passer à cause de toutes tes conneries ? Un flic s’est pointé chez moi bordel !

Il a cette expression dans son regard ; Lorraine sait que ce n’est pas le moment de tenter de le raisonner.

– J’ai vu les textos du psy sur ton téléphone, au fait.

Il accompagne cet aveu d’un sourire, et la peur se diffuse en Lorraine comme un brouillard.

– Au sujet d’un rendez-vous seule avec lui, *dès que possible*.

Il fait un pas vers elle.

– Tu es tellement en demande d’attention que tu cherches à séduire ce type, si petit, si laid qu’il n’a sans doute pas sauté une femme depuis des dizaines d’années. Tu as quand même compris qu’il prenait son pied en écoutant les autres parler de leur vie sexuelle à défaut d’en avoir une ?

Les yeux de Jesse sont devenus aussi durs que du silex.

– Lorraine, tu as conscience de ce que tu serais devenue sans moi ?

Dans son champ de vision périphérique, Lorraine aperçoit le salon. Un plan prend forme dans son esprit. Elle va insister pour aller chercher une autre pizza et emmènera Sally. Dans la voiture, elle appellera Nessa. Elle foncera tout droit chez sa fille, à Northampton. Elle appellera Lou aussi, lui expliquera qu’elle n’a jamais reçu ses textos, que Jesse a dû les lire en premier et les effacer. Et demain matin, elle téléphonera à Tanya. Elle dira à sa fille cadette qu’il lui faut un plan B : une injonction d’éloignement ne suffira pas à la protéger de Jesse.

Il ne lui reste plus qu’à récupérer son portefeuille et ses clés. Son sac à main est posé sur le fauteuil dans le salon. Elle fait un minuscule pas en arrière.

- Je vais chercher une autre pizza.
- Ne t’embête pas, rétorque Jesse en avançant d’un pas.
- J’en ai pour une minute, Jesse.
- Non.

Il abat une main sur l’épaule de Lorraine.

- Reste.
- D’accord. Alors je vais juste aller...

Soudain, sans qu’elle ait le temps de comprendre ce qui lui arrive, elle a le visage en feu. Elle se touche par réflexe la joue et laisse sa main là, sur la peau brûlante qui palpite contre sa paume.

- Je t’interdis de partir.

Sally s’est levée pour venir presser son vieux corps chaud contre la jambe de Lorraine. Elle tente de déglutir, mais elle a la bouche trop sèche, et l’espace d’un instant elle manque de s’étouffer, incapable d’inspirer.

En général, quand Jesse se met dans cet état, Lorraine lui livre entièrement son corps. C’est mieux que de résister. Parfois, elle l’encourage, même. Plus tôt ça débute, plus tôt c’est terminé, et l’attente est presque pire que ce qui suit. La douleur physique ne l’effraie plus. Elle la hait. Elle la redoute. Toutefois elle a appris à fermer les yeux et à attendre que ça passe. C’est simplement une question de temps. Une fois que Jesse a épuisé sa rage, une fois que l’heure de partir au travail est arrivée, une fois qu’ils ont atteint l’extrémité de la pièce, que Lorraine est acculée contre un mur et qu’ils n’ont plus nulle part où aller.

Aujourd’hui, c’est différent, malgré tout. Aujourd’hui, elle a envie de partir avant qu’il ne commence. Elle ne supporte pas l’idée de souffrir aujourd’hui. Elle s’y refuse. Elle est pieds nus, mais elle ne s’embêtera pas à mettre des chaussures ou une veste. Il ne lui faut que son sac à main dans le salon.

Jesse l’empoigne par les avant-bras, il lui crache son haleine brûlante et aigre d’alcool au visage.

- Lâche-moi, dit-elle en se jetant sur lui de toutes ses forces.

Il chancelle, les sourcils et la bouche froncés par l’incrédulité. Lorraine n’a jamais réagi ainsi encore. Elle saute sur l’occasion et se précipite dans le salon, son souffle résonne bruyamment dans ses oreilles. Sally lui emboîte le pas.

Elle bondit sur le fauteuil où se trouve son sac à main, mais ne l'y voit pas, et elle se souvient alors qu'elle l'a laissé à l'étage.

– Merde...

Des larmes de panique lui brûlent les yeux.

Elle veut courir vers la porte d'entrée, mais Jesse est déjà là et il la coince contre le canapé. Il projette tout son corps contre le sien, et elle tombe, atterrissant violemment sur son coccyx. Un hurlement de douleur lui échappe.

Jesse est au-dessus d'elle, rouge et pantelant, une haine brute dans les yeux. Parce qu'il la hait, comprend-elle soudain, dans un moment de lucidité terrifiante. Il la méprise.

Il se met à la frapper, la cognant contre le sol avec ses bras et ses jambes. L'atmosphère résonne des aboiements de Sally, de plus en plus retentissants et désespérés. Lorraine s'est roulée en boule, bras sur la tête, et le bruit des poings de Jesse déchaînés, des protestations de Sally, de leurs respirations à tous les deux, de leurs cris et de leurs sanglots emplissent la maison. Ils finiront par traverser la pièce, Jesse la plaquera contre le mur et il n'y aura plus d'endroit où aller. Lorraine écarte les doigts pour regarder à travers eux quelle distance les sépare du mur, et elle commence à compter dans sa tête. *Un, deux...*

« C'est encore long ? » lui demandaient souvent les filles lors des trajets en voiture. Et elle leur répondait : « Cent secondes. » En général elles entamaient le décompte, atteignant parfois cent, mais, le plus souvent, elles renonçaient bien avant, par ennui, ce qui était précisément l'objectif.

Dix, se dit-elle à présent. Dix secondes pour atteindre le mur, et ce sera terminé.

Elle est à huit lorsqu'elle reçoit un coup plus violent dans le flanc et la tête – elle a touché le mur –, lorsque la respiration de Jesse ralentit, lorsque sa propre respiration ne lui donne plus l'impression d'appartenir à quelqu'un d'autre, quelqu'un qui soufflerait dans un micro. Pendant un instant, tous les sons cessent brusquement, et avec eux la douleur. La peur. Même Sally reprend son souffle. C'est terminé. Lorraine se tâte le visage. Son nez saigne et sa bouche aussi – l'intérieur de ses lèvres s'est déchiqueté sur les bagues. Elle sent un élancement aigu au-dessus de sa hanche gauche. Elle lève les yeux vers Jesse.

Elle pleure et elle ouvre la bouche pour dire quelque chose – à ce stade, normalement, la douceur revient habiter le regard de Jesse. Avant qu'elle n'ait le temps de parler, pourtant, il pose les mains sur son cou et serre. Elle agite les bras pour le repousser, mais elle est au sol et il est sur elle. Elle est impuissante.

Dans le silence de mort, on n'entend que Sally, dont les gémissements résonnent de façon étrange et inquiétante. C'est bien ce qui, plus que tout le reste, la terrifie ; ce calme infini. Lorraine commence à voir des étoiles, et le visage du docteur Reimer surgit dans son esprit : *Décrivez-moi les étoiles*, Lorraine, lui dit-il. Elle se répète les prénoms de ses filles dans sa tête : *Nessa Tanya Nessa Tanya*, comme une incantation ou une prière, à moins que ce ne soit des excuses. Aidez-moi, hurle-t-elle, mais ses hurlements sont silencieux, parce que Jesse lui serre le cou des deux mains et qu'elle ne peut plus respirer et qu'à présent elle voit vraiment des étoiles. Par centaines, par milliers, qui scintillent dans le plus noir des ciels.

On est vendredi, et le pub est bondé. La musique – un truc bruyant et mélodieux – vibre dans les murs, le sol et les verres sur le bar. Nessa en est à son second Cuba libre, et Henry finit sa troisième Guinness. Ils sont assis à l'angle du bar, penchés l'un vers l'autre pour s'entendre. Le portable de Nessa est rangé dans son sac à main, suspendu au dossier de sa chaise, si bien que lorsque les appels commencent, à vingt-trois heures, elle ne les entend pas.

– On a tous perdu contact après le lycée, lui explique Henry. En tout cas moi, j'ai perdu contact.

Elle hoche la tête en signe d'encouragement. Elle a interrogé Henry sur ses amis, et en insistant un peu elle a obtenu qu'il se livre sur le sujet avec plus d'émotion qu'elle ne l'en croyait capable.

– Aujourd'hui, la plupart de mes potes sont mariés et ont des gosses.

– Et ils étalent leur vie sur Facebook ? demande-t-elle avec un sourire, qu'il lui retourne avant d'avaler une gorgée de bière et de lancer un regard en direction du barman.

– Ouais, répond-il. Si je dois encore me taper des photos de bébé réalisées par un putain de pro, je te jure...

Nessa éclate de rire.

– Tu en veux un autre ? lui propose-t-il en indiquant son verre d'un signe de tête.

– Avec plaisir.

Elle recule sa chaise en disant :

– Je reviens tout de suite.

Elle se dirige vers les toilettes, consciente du regard de Henry sur elle. Elle sourit alors en repensant à lui ce matin, nu et entortillé dans les draps à fleurs, ses pieds dépassant du lit de Nessa. Cette semaine, ils ont passé toutes les nuits ensemble, et plus tôt dans la soirée Henry lui a proposé de sortir boire des coups avec lui dans le nouveau pub de Main Street. Elle a dit oui, avec plaisir. Il s'agit, techniquement, de leur premier rendez-vous.

Il y a la queue pour les toilettes, et Nessa sort son téléphone. C'est alors qu'elle remarque les vingt-quatre appels en absence. La plupart viennent de Tanya, mais il y en a aussi de son père, de Simone et d'une poignée de numéros inconnus. La terreur s'empare d'elle et son ventre se serre.

Elle se précipite vers la sortie en bousculant les gens sur son passage. Elle a conscience du tambourinement de la musique, des regards que lui jettent ceux qu'elle pousse pour aller plus vite, pourtant elle n'entend que le sang qui bat dans ses oreilles, comme un pouls, une sorte de marche funèbre jouée sous l'eau.

Dehors, il fait frais et une pluie fine a commencé à tomber. Tanya décroche à la seconde sonnerie.

– Nessa, souffle-t-elle, haletante.

Nessa comprend aussitôt au ton de sa sœur qu'il est arrivé quelque chose de terrible.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu es seule ? lui demande Tanya.

– Je suis avec Henry. Qu'est-ce qui se passe ?

– Maman...

Tanya se met alors à pleurer.

Un froid glacial se répand en Nessa. Elle agrippe son téléphone.

– Explique-moi, Tanya !

– Il l'a tuée.

Nessa tombe à terre. Comme s'il y avait un fil qui courait tout le long de son corps et que quelqu'un venait de tirer d'un grand coup dessus – un fil qui passe par sa tête, son buste et l'une de ses jambes, pour ressortir derrière son genou.

– Quoi ? rétorque-t-elle, même si elle n'est pas certaine d'avoir parlé à voix haute ou dans sa tête.

À l'autre bout, Tanya sanglote, incapable de parler, et Nessa plaque le téléphone contre sa joue. Elle est agenouillée sur le bitume, à plusieurs mètres de l'entrée du bar, et les gens la contournent, ils ont des voix à la fois fortes et distantes. Elle a l'impression que son cœur est devenu énorme, trop grand dans sa poitrine, il bat si fort qu'elle pourrait bien s'évanouir.

– Attention, peste un passant qui manque de la percuter.

La propre voix de Nessa est comme désarticulée.

– Tanya... Qu'est-ce que tu racontes ? Qui t'a dit ça ?

– L'hôpital, gémit-elle. La police a appelé.

Nessa secoue la tête de toutes ses forces.

– Donne-moi leur numéro. Je vais les joindre. Il a dû encore s'en prendre à elle. Dans quel hôpital est-elle ? Somerville ?

– Nessa, dit Tanya d'une voix secouée de sanglots. Elle était déjà... quand ils sont arrivés.

– Quand qui est arrivé où ?

– Les policiers. Les O'Brien ont appelé les secours en entendant des bruits inquiétants en provenance de la maison.

Une sensation lourde et noire s'abat sur Nessa.

– Tanya... Tu es sûre ?

– Je suis sûre.

Nessa sent d'abord le goût – l'aigreur brûlante dans sa bouche, le rhum, puis la bile. Elle vomit sur le bitume.

Derrière elle, quelqu'un lance :

– Vous avez vu ça ? Cette fille vient de dégueuler.

Ses oreilles tintent, elle n'entend plus Tanya. La voix de sa sœur est trop lointaine, hors d'atteinte.

Eitan prend le combiné, et sa voix à lui est plus forte, il parle pile dans l'oreille de Nessa. Il lui explique que Jesse a été arrêté et emmené à l'hôpital, mais qu'il sera bientôt transféré en prison, où il sera détenu sans possibilité de libération sous caution, qu'ils doivent aller à Arlington pour identifier... Il s'interrompt alors. Reprend la parole pour dire des choses comme *Tu ne seras pas seule* et *Nous traverserons cette épreuve ensemble*.

Henry la rejoint alors sur le parking. Il a pensé à prendre la veste que Nessa avait oubliée à l'intérieur. Quand il la voit, agenouillée et penchée vers le sol, il se met à courir l'air affolé.

– Eitan, je dois y aller, dit-elle au téléphone, avant de se lever en tremblant.

Le fil relié à son corps est toujours là, il menace de se tendre à tout instant.

– Qu’est-ce qui se passe ? demande Henry alors qu’elle se laisse aller contre lui. Nessa, qu’est-ce qui t’est arrivé ?

Il la serre dans ses bras et lui caresse le dos.

– Il a tué ma mère, halète-t-elle dans son cou.

Et c’est à ce moment-là qu’elle fond en larmes. De profonds sanglots terribles, qui ressemblent à des bruits que pousseraient des animaux, et non des humains. En tout cas pas elle.

– Comment ça a pu arriver ? dit-elle en s’écartant pour regarder Henry, qui la considère avec inquiétude.

Il l’attire à lui. Elle sanglote contre son épaule, il lui caresse les cheveux, le dos et les côtés du visage. Elle sent la poitrine de Henry se soulever contre la sienne. La voix de Tanya tourne en boucle dans son crâne – les paroles qu’elle a prononcées –, et Nessa se triture les méninges pour savoir comment elle pourrait bien les faire mentir.

L’heure suivante est un tourbillon de coups de fil. Jonathan et Simone proposent tous les deux de venir chercher Nessa à Northampton, mais elle refuse – elle ne supporte pas l’idée de voir son père – et leur dit que Henry la conduira chez eux, à Lexington, le lendemain matin. Dans la nuit, elle prépare un sac : une robe pour l’enterrement, deux pantalons, trois pyjamas, une jupe et pas un seul haut. Assez de sous-vêtements pour deux semaines. Des baskets et une veste trop chaude pour le mois de mai. Elle oublie complètement sa trousse de toilette.

Henry lui donne un comprimé pour dormir qu’elle avale sans prendre la peine de demander de quoi il s’agit, et elle tombe dans un sommeil terrifiant, dont elle sort en sursaut toutes les trente minutes. Elle hurle dans ses cauchemars, et chaque fois elle ouvre l’œil.

Des images de sa mère défilent dans son esprit – certaines si éprouvantes qu’elle se griffe les bras, plantant ses ongles dans la chair pour s’empêcher de les voir avec trop de précision. À trois heures du matin, elle va dans la salle de bains et, pour la première fois depuis l’appel de Tanya, elle se

regarde dans le miroir. En voyant son reflet, elle se sent si seule qu'elle en est malade et qu'elle a la tentation, par réflexe, d'appeler sa mère. Elle va même jusqu'à sortir son téléphone portable.

Henry passe la nuit chez elle et, le lendemain matin, ils prennent sa voiture à lui. Il a récupéré son permis, et c'est la première fois qu'il prend le volant pour l'emmener quelque part – plutôt que l'inverse. Nessa se carre sur le siège passager et regarde par la fenêtre. Ils n'échangent pas un mot du trajet, mais le silence entre eux déborde de complicité. À un moment donné Henry tend le menton vers la radio et dit :

– Ça ne te dérange pas ?

Nessa répond d'un signe de tête. Elle ne s'était pas rendu compte qu'il y avait de la musique.

– Ça va ? s'inquiète-t-il un peu plus tard, avant d'ajouter : Non, c'est une question bête. Pardon.

Ils s'arrêtent dans une station-service à Sturbridge, et Nessa le regarde faire le plein. Il garde une main dans la poche de son jean tandis qu'il agrippe la pompe de l'autre. Il a les lèvres gercées, des cicatrices d'acné rouges sur les joues. Elle s'interroge alors : est-elle amoureuse de Henry ? Elle imagine à quoi ressemblerait sa vie s'ils devaient se marier. Elle les voit avec une tripotée d'enfants, des garçons uniquement, qui deviendraient aussi grands que leur père. Elle se voit dans une cuisine, servant d'immenses plats de viande à tous ces petits hommes. Henry de retour du travail, en costume, qui se penche pour l'embrasser sur la joue. C'est un tableau étrange, mais réconfortant.

Après avoir rempli le réservoir, Henry se rend dans la supérette, dont il sort avec des cigarettes et des bonbons.

– Tu en veux une ? lui propose-t-il en lui tendant le paquet de Camel.

Elle accepte. À eux deux, ils fument la totalité du paquet le temps d'arriver à Lexington.

Lorsqu'ils se garent devant la maison du père de Nessa, la voiture de location de Tanya et Eitan est déjà là. Nessa se tourne vers Henry. Les larmes lui montent aux yeux et elle cligne des paupières pour les chasser.

– Tu veux rester ? lui propose-t-elle.

– Ici ? répond-il en jetant un coup d'œil à la maison.

Elle hoche la tête.

– L’enterrement aura lieu lundi.

– Je ne sais pas.

Il baisse les yeux vers ses cuisses.

– Je dois bosser ce week-end, ajoute-t-il.

– Tu crois que tu pourrais rester rien qu’une nuit ?

Il a l’air mal à l’aise.

– Je pourrais, oui, mais j’ai prévu de travailler cet après-midi.

Il regarde l’horloge du tableau de bord.

– Ils m’attendent à quatorze heures.

– D’accord.

L’image de Henry et de leurs fils gigantesques s’éloigne aussitôt comme un ballon qui s’échapperait des mains d’un enfant.

– Merci de m’avoir accompagnée, dit-elle, accablée d’une couche supplémentaire de tristesse.

– Aucun problème.

Il lui prend la main, puis ajoute :

– Écoute, je me sens vraiment mal d’avoir à te demander ça, mais tu crois que tu pourrais me donner un peu de blé pour l’essence ? Je ne serai pas payé avant la semaine prochaine et je suis à sec.

Nessa ramasse son sac à ses pieds. Elle a de nouveau la nausée.

– Combien ?

– Quinze dollars, ça fait trop ?

Elle sort tout le liquide qu’elle a dans son porte-monnaie pour le compter.

– Je n’ai que douze dollars sur moi.

– Ça ira.

– D’accord.

– Je suis vraiment, vraiment désolé pour ta mère.

Il se penche vers elle et dépose un baiser rapide sur sa joue.

– On se voit à ton retour ?

– Bien sûr, répond-elle.

Elle descend de voiture et récupère son sac en toile sur le siège arrière, puis le glisse sur son épaule.

– Salut, dit-elle en claquant la portière, bien qu’elle doute que Henry puisse l’entendre.

Dans la maison de son père, on étouffe de chagrin. Il y règne une atmosphère si dense qu'on dirait qu'elle a atteint son niveau de saturation, et Nessa a l'impression qu'elle pourrait étouffer en inspirant trop profondément. Elle aimerait tellement pouvoir faire demi-tour et rattraper la voiture de Henry.

Puis Tanya la rejoint dans le hall d'entrée, et Nessa est pétrifiée par ce qu'elle voit. Sa sœur a les yeux si gonflés qu'on dirait qu'elle a fait une réaction allergique, les joues si rouges et à vif, presque en sang, que ça fait mal à regarder. Le visage de Tanya exprime une terreur si inconcevable que Nessa ne peut qu'ouvrir les bras en grand et serrer sa sœur contre elle. Tanya gémit contre l'épaule de son aînée.

– Ça va aller, lui murmure Nessa en étreignant le corps tremblant de Tanya. Je suis là, et on va traverser ça ensemble.

Elle ignore d'où lui viennent ces paroles ni même, d'ailleurs, le calme subit qu'elle ressent, mais elle sait maintenant ce qu'elle fait là, quel est son rôle, et c'est un soulagement en soi. Elle est ici pour prendre soin de Tanya.

Sa petite sœur s'est effondrée dans ses bras et elle est secouée de pleurs si violents qu'elle en a des haut-le-cœur.

– Ça va aller, dit Nessa avant de conduire Tanya dans le salon, où elle la fait asseoir sur le canapé.

Elle s'agenouille devant elle et lui prend les mains.

– Respire, Tee. Concentre-toi sur ça, d'accord ? Inspire.

Tanya avale une goulée d'air frémissante, et Nessa l'encourage d'un hochement de tête.

– Bien. Maintenant expire doucement.

Elle guide sa sœur tout le long du processus, respiration après respiration, jusqu'à ce que Tanya se soit calmée. À un moment donné, elle prend conscience de la présence d'autres personnes dans la pièce. Une fois que Tanya respire de nouveau normalement, Tanya se retourne.

– Mon trésor, lui dit son père.

Elle constate alors que Jonathan et Simone pleurent eux aussi. Quand il prend Nessa dans ses bras, il lui dit :

– Je suis désolé.

Elle n'est pas certaine de savoir pourquoi il s'excuse.

Puis Ben les rejoint, silencieux et grave, et Nessa le serre contre elle. Son petit frère ne dit rien, mais il abandonne sa tête contre le cou de Nessa, et elle sent qu'il a les yeux humides, même s'il retient ses larmes comme un adulte.

– Ben...

La douceur de cette syllabe possède quelque chose d'étrangement réconfortant. Elle renifle bruyamment et se contient, laissant ses larmes former deux écrans liquides sur ses yeux qui troublent sa vision et sur lesquels elle peut se focaliser.

Ce n'est que lorsque Sally fait son entrée, avec ses yeux tristes mais vigilants, que l'intolérable chagrin de la veille revient en force. La chienne promène son regard sur la pièce avec perplexité, ne sachant où aller. Puis, elle va trouver Nessa, qui s'accroupit pour prendre la tête de Sally entre ses deux mains. De près, elle constate que la chienne a vieilli depuis qu'elle l'a vue pour la dernière fois, douze jours plus tôt. Les poils de sa gueule ont blanchi et se sont clairsemés. Sally enfouit sa truffe dans le ventre de Nessa en poussant de petits gémissements inhabituels, enfantins.

Cette nuit-là, sentir le poids du corps de sa sœur, à côté d'elle, suffit à Tanya pour fermer les yeux. Elles se sont couchées ensemble dans la chambre d'amis, dans un lit qui venait d'être fait, avec des draps doux sentant le propre. La lumière du couloir s'infiltre par l'interstice sous la porte et s'étire sur toute la longueur de la pièce.

Le corps de Tanya est endolori. Sa gorge, ses poumons, son abdomen, tous les muscles de son cou. Ce matin, le tout premier de sa vie sans sa mère, elle s'est réveillée avec les yeux si gonflés qu'elle pouvait à peine les ouvrir. Pendant quinze minutes, elle n'a pas pu voir, contrainte de sentir les choses autour d'elle comme une aveugle, d'appeler Eitan en criant. Elle pense à se tuer – à se jeter sous les roues d'un train, à avaler un flacon de somnifères. Elle se convainc que c'est le bébé qui la retient.

Quand, avec Eitan, ils sont arrivés à Lexington ce matin-là, elle a eu l'impression de rendre visite à un parent lointain – une tante et un oncle qu'elle ne verrait que de temps en temps pour les fêtes ou les réunions de famille. Tanya a tenté de se dominer, pourtant lorsque Simone a voulu la prendre dans ses bras en murmurant des paroles de sympathie, Tanya s'est

écartée d'elle, écœurée par l'odeur de Rose Noir, par le son de la voix de sa belle-mère, par sa coiffure ce jour-là – ses cheveux étaient attachés avec une barrette en écaille.

Celle-ci a poussé un petit cri – de surprise ou de désarroi – et Jonathan lui a délicatement suggéré de les attendre à l'intérieur.

– Je ne supporte pas de la voir pour l'instant, a expliqué Tanya.

Son père lui a dit qu'il comprenait.

Nessa était la seule personne que Tanya voulait voir.

– Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, murmure-t-elle à sa grande sœur dans le lit, ce soir-là.

– Moi non plus, répond Nessa.

– Je me tuerais.

Pendant si longtemps Tanya a craint de devenir comme sa mère, et à présent que sa mère est partie elle se sent désaxée, flottante. Elle a l'impression de ne plus se connaître elle-même.

Nessa se retourne pour l'observer malgré l'obscurité. Les yeux de sa sœur luisent dans le noir.

– Ne fais pas ça, Tanya. Promets-le-moi.

– Je ne le ferai pas. Tu as ma promesse. Toi aussi.

– Je te le promets.

– Je n'arrive même pas à regarder Simone.

Nessa hoche la tête.

– Tu n'as pas à te punir en te coupant d'elle, tu sais.

– Ce n'est pas ce que je fais. Je me sens coupable.

– Coupable de quoi ?

Tanya hésite. Elle se demande comment elle pourrait bien expliquer à Nessa toutes les raisons de sa culpabilité.

– Je sais que vous êtes proches, lui dit sa grande sœur. Et ça ne me dérange pas.

– Je ne suis pas plus proche d'elle que de toi ou de maman. C'est davantage une amie. Ça n'a vraiment rien à voir.

– Je sais.

– Elle ne deviendra jamais ma mère. Elle n'en a jamais été une pour moi, et elle ne le sera jamais.

Tanya sent qu'elle va se remettre à pleurer.

– Je sais, répète Nessa. Ce n'est pas un problème que tu sois proche d'elle. C'est même une bonne chose.

Il s'agit d'un mensonge, bien sûr. Tanya rêve d'avoir Simone comme mère depuis qu'elle est au lycée.

Elle laisse Nessa la prendre dans ses bras. Pendant quelques minutes, elles restent ainsi en silence, à écouter les bruits de la maison. Eitan dort au rez-de-chaussée, sur le canapé-lit, et Ben dans la chambre voisine. Celle de Jonathan et Simone se trouve au bout du couloir. Tanya n'y est entrée qu'une poignée de fois, en général pour prendre du papier toilette sous le lavabo ou pour se regarder dans le miroir en pied à l'intérieur de la porte du placard de Simone.

Elle s'imagine frapper à la porte de cette chambre. Simone viendrait lui ouvrir, dans un pyjama luxueux et féminin. Prendrait-elle Tanya dans ses bras ? Iraient-elles se blottir l'une contre l'autre dans le lit ? Non, bien sûr que non. Leurs étreintes ne durent jamais plus de quelques secondes, et il y a toujours de l'espace entre leurs corps. Elles se sont déjà assises côte à côte sur le lit, mais elles ne se sont jamais glissées sous les draps, elles ne se sont jamais allongées ensemble. Quand Tanya était petite, Lorraine dormait avec elle dans le lit du bas les nuits où elle ne voulait pas être seule. Tanya lui en voulait à l'époque. « Ce n'était pas normal, se souvient-elle s'être plainte à une amie de la fac. Elle n'avait pas de limites. »

Sur la table de nuit, le portable de Nessa vibre, et celle-ci se libère des bras de sa sœur pour l'attraper.

– C'est qui ? s'enquiert Tanya, même si elle devine la réponse à l'expression de Nessa.

– Henry, confirme-t-elle.

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– « Comment ça va ? »

– Qu'est-ce que tu comptes lui répondre ?

– Rien.

Nessa repose son téléphone sur la table de nuit.

– Il a été comment hier soir ?

– Très bien, dit-elle d'un ton qui exprime pourtant le doute. Il ne m'a pas laissée seule un instant.

Tanya s'apprête à lui demander pourquoi il n'est pas là, cette nuit, mais elle se retient.

- Tu as réussi à dormir la nuit dernière ?
- Par bribes. Et toi ?
- À peine. Non.
- Alors ferme les yeux. Et chaque fois que tu te réveilleras, serre-moi.
- D'accord.

Tanya trouve ça bizarre, même si elle comprend l'idée.

Lorsqu'elle ne trouvait pas le sommeil dans son enfance, Lorraine lui caressait le dos et jouait avec ses cheveux. Il y avait eu une époque où être touchée par sa mère ne lui avait pas paru insupportable mais au contraire apaisant. Tanya donnerait n'importe quoi pour que sa mère puisse la réconforter à cet instant précis, pour pouvoir lui dire qu'elle avait le droit de la prendre dans ses bras.

Le lendemain, quand elles entrent chez elles, dans Winter Street, l'odeur de leur enfance – de leur mère – frappe Tanya avec une force physique.

– Merde, dit-elle en ravalant ses larmes. On est censées faire comment, merde ?

– Faut pas réfléchir, répond Nessa.

Ensemble, elles montent, évitant le salon et la cuisine, où se trouvent toujours les rubans jaunes que la police a posés, le vendredi soir, en débarquant après le coup de fil des O'Brien.

La porte de la chambre maternelle est ouverte, et la pièce n'a pas bougé. Le lit est fait, mais à la hâte, et il y a une pile de linge propre posé tout au bout, attendant d'être plié. Les volets sont ouverts et le soleil de l'après-midi pénètre à flots, éclairant les grains de poussière qui dansent dans l'atmosphère. Le sac à main de Lorraine est avachi sur le fauteuil à côté du lit. Son ordinateur portable, ouvert, est posé à côté. Il y a des traces de doigt sur l'écran noir.

Nessa se dirige courageusement vers la penderie de sa mère.

– Qu'est-ce qu'elle aurait aimé porter d'après toi ?

Tanya la rejoint, pleine d'appréhension à l'idée de sentir l'odeur des vêtements de sa mère.

– Qu'est-ce que tu penses de ça ? propose Nessa en sortant une robe en lin bleue à manches courtes qui a l'air confortable.

Tanya la lui prend des mains pour l'examiner. Puis elle jette un coup d'œil à l'étiquette.

– C'est une Gap. On ne va pas enterrer maman dans du Gap.

– Ah très bien, laisse-moi chercher ses Chanel et ses Gucci alors.

– Arrête. Et celle-là ?

Elle effleure la jupe d'une autre robe, longue cette fois, en tissu soyeux émeraude. Elle est élégante, même sur un cintre.

Nessa écarquille les yeux en approchant la main de la robe.

– C'est Jesse qui la lui a achetée.

– Hors de question, rétorque Tanya, alors que la colère éclate dans sa poitrine.

Elle arrache le vêtement du cintre et le jette de toutes ses forces contre le mur, mais il est si aérien qu'il retombe légèrement en tas délicat. Elle se venge en balançant le cintre, qui cogne la fenêtre avec un bruit sourd avant de rebondir par terre.

– Je le hais, bordel. Je le hais tellement.

Nessa hoche la tête.

– Je sais.

– Pourquoi il a fait ça, putain ?

Tanya s'essuie les yeux et le nez. Elle en a assez de pleurer. Son visage est irrité à force, la peau de ses joues la brûle.

– Faisons une pause, suggère Nessa.

– Ça servirait à quoi ? riposte Tanya, irritée par le calme de sa sœur, tout en lui en étant reconnaissante.

– Je ne sais pas. On pourrait prendre un peu l'air. Et tu as peut-être envie d'appeler Eitan ?

– Et toi, tu appelleras qui ?

Elle n'avait aucune intention d'être cruelle, son ton l'est pourtant.

Nessa hausse les épaules.

– Henry, dit-elle.

Et c'est ce qui, bien plus que la robe débile, fait déborder les larmes de Tanya.

– D'accord, sanglote-t-elle, je vais sortir l'appeler un instant.

– Bien. Je t'attends ici.

Dehors, Tanya s'avance jusqu'au trottoir et balaie du regard les environs. Ce n'est pas une rue où on s'attendrait à voir se produire un homicide. Il y a des pelouses devant les maisons, des signes de présence d'enfants : vélos, dessins à la craie sur le bitume des voies privées. Elle se surprend à rebrousser chemin vers chez eux, mais pour sonner chez les O'Brien.

Quand elles étaient petites, Tanya et Nessa aimaient jouer des tours à leurs voisins, sonner puis s'enfuir en courant et se cacher derrière un arbre pour les regarder ouvrir la porte et baisser les yeux, l'air renfrogné, vers le paillason, sur lequel elles avaient déposé un petit objet : un morceau de fromage moisi, une serviette hygiénique ou même, un jour, un masque en caoutchouc de George W. Bush avec une expression démoniaque.

Lorsque Tanya s'arrête devant la sonnette des O'Brien aujourd'hui, elle a soudain l'impression ridicule que celle-ci pourrait être une sorte de portail, qu'en l'actionnant elle pourrait voyager dans le temps, retourner à l'époque où Nessa et elle étaient enfants, où Lorraine était toujours en vie. Elle appuie sur le rectangle de plastique blanc, puis entend la sonnerie familière à l'intérieur. Cette fois elle ne s'enfuit pas, mais elle attend que la porte s'ouvre. C'est Mme O'Brien qui s'en charge, et quand elle découvre qu'il s'agit de Tanya, la vieille femme cligne des yeux et ouvre les bras sans un mot.

La jeune femme hésite avant de laisser sa voisine l'embrasser.

– Tanya...

Elle prend conscience qu'elles ont, pour la première fois, une conversation entre adultes.

– Entre, ajoute Mme O'Brien.

– Je ne peux pas rester très longtemps, dit-elle en lui emboîtant le pas. Ma sœur m'attend.

– Évidemment. Assieds-toi, je t'en prie, ajoute-t-elle en lui indiquant la table de la cuisine. Un thé ?

– Merci.

Elle s'assied et observe la pièce pendant que Mme O'Brien met la bouilloire sur la cuisinière. Tanya n'est jamais entrée chez leurs voisins, et elle est surprise que leur intérieur soit si différent. D'une propreté méticuleuse, il est décoré dans les tons rouges et verts foncés, comme un pavillon de chasse. Mme O'Brien place plusieurs boîtes de thé sur la table avant de s'asseoir en face de Tanya le temps que l'eau soit prête.

– Je voulais juste vous demander...

La vieille femme interrompt Tanya d'un signe de tête et recouvre sa main de la sienne, d'un geste déterminé.

– J'imagine. Si tu savais, je me suis repassé cette nuit un million de fois dans ma tête.

– Qu’est-il arrivé ?

– Nous étions au lit, Bob et moi. Ma belle, nous avons déjà entendu du bruit à côté, mais pas comme ça.

– Qu’est-ce que vous avez entendu ?

Mme O’Brien regarde Tanya et semble hésiter à répondre.

– Des cris. Beaucoup. Ils criaient tous les deux. Et la chienne. J’ai dit à Bob d’aller voir et j’ai appelé la police.

– Bob y est allé ?

Mme O’Brien baisse les yeux vers la table. Quand elle les relève, ils sont bordés de rouge, et Tanya devine que la voisine a déjà versé beaucoup de larmes.

– Oui, mais pas assez vite. Je suis si navrée... Il a tenté de la ranimer. De lui faire un massage cardiaque. Et du bouche-à-bouche. Il a tout essayé.

– Il était toujours là ? À l’arrivée de Bob ?

– Jesse, tu veux dire ?

Tanya confirme d’un hochement de tête.

Un éclair traverse le regard de Mme O’Brien.

– Il était là.

– Et qu’est-ce qu’il faisait à l’arrivée de Bob ?

– Je ne crois pas que tu veuilles connaître la réponse à cette question.

– Si.

Mme O’Brien plisse les yeux comme si elle souffrait.

– Il... Bob m’a raconté que Jesse s’était... fait du mal. Il saignait.

– Où ? Où s’était-il fait du mal ?

La voisine se touche le poignet.

– Là, dit-elle. Et à la gorge.

Elle s’éclaircit la voix. Le ventre de Tanya se serre en apprenant cette information.

– Jesse a voulu se suicider ?

– Je ne peux rien affirmer, mais... c’est l’impression que Bob a eue, oui.

Tanya éclate d’un rire étrange, dépourvu de toute chaleur, qui semble surprendre Mme O’Brien.

– Je suis heureuse qu’il ait raté son coup. Je suis heureuse qu’il ne s’en tire pas aussi facilement.

– C’est terrible. Il n’y a rien de plus terrible.

– Et quand la police est arrivée ?

– Bob m’a raconté que les secours avaient ranimé Jesse. Il est parti presque aussitôt en ambulance.

Tanya se sent fébrile. Presque en proie à un vertige. Que Jesse ait tenté de se suicider ne fait que confirmer sa culpabilité, sa lâcheté. Elle éprouve la même chose que lorsqu’elle découvre une nouvelle preuve dans un dossier, ou un argument de poids. Ce n’est pas exactement de la joie qui l’envahit lorsqu’elle imagine Jesse moisissant dans une cellule sans rasoir, pistolet ou corde, mais c’est un sentiment qui s’en rapproche : soulagement, impression de justice.

L’eau se met alors à bouillir, et Mme O’Brien se lève.

– Je suis désolée, dit Tanya en se levant à son tour. Il faut que j’aille retrouver ma sœur.

– J’espère que je ne t’ai pas bouleversée. Oh, ma belle, c’est une tragédie, ce qui est arrivé à ta mère. Ça n’aurait jamais dû se produire.

– Merci d’avoir appelé la police. Et, s’il vous plaît, remerciez votre mari d’y être allé. D’avoir essayé.

– Si tu savais comme je regrette qu’on ne soit pas arrivés à temps.

– Vous n’y êtes pour rien, répond Tanya d’un ton définitif.

– Peut-être mais...

Ensemble elles se dirigent vers la porte d’entrée. Tanya se retourne vers la voisine avant de prendre congé.

– Vous venez à l’enterrement, lundi ?

– Nous serons là, Bob et moi.

– Bien. Je m’excuse pour toutes les fois où on a sonné chez vous, Nessa et moi. Vous deviez nous haïr.

Pour la première fois, Mme O’Brien sourit.

– Ma belle, il y a beaucoup de choses à haïr dans ce monde, mais les jeux d’enfants n’en font pas partie.

– Ça a quand même dû vous rendre fous !

– Un peu. On s’en est remis. On a encore ce masque de George W. Bush quelque part. Bob le met parfois à Halloween pour accueillir les enfants du quartier.

Elle rit, même si ses yeux demeurent tristes.

Tanya retourne à côté, et cette fois l'odeur de la maison ne la gêne pas autant. Ce qu'elle vient d'apprendre au sujet de Jesse lui a remonté le moral. Elle se rend à l'étage, animée par une colère et une énergie renouvelées, prête à tout raconter à Nessa, mais elle s'arrête brusquement sur le seuil de la chambre de Lorraine.

Sa sœur se trouve à l'autre bout de la pièce, devant le miroir en pied. Elle a les yeux fermés. Elle porte la robe émeraude de Lorraine.

– Ness ?

Nessa ouvre les yeux et les deux sœurs s'observent dans le miroir.

– Ça t'embête ? Si je la garde ?

Soudain épuisée, Tanya s'approche du lit et s'allonge.

– Non, pas du tout.

Nessa vient s'étendre à côté d'elle. Pendant plusieurs minutes, elles restent ainsi en silence. Tanya voudrait parler de Jesse, mais elle sait que ça bouleversera sa grande sœur.

– Tu es jolie, dit-elle à la place.

Pour la première fois de la journée, Nessa laisse couler ses larmes.

– Tu trouves ?

– Oui.

Sa grande sœur se détourne, gênée tout à coup.

– Tu es jolie, Nessa. Tu as toujours été jolie.

Nessa presse ses paupières de toutes ses forces et secoue la tête.

– Maman a toujours trouvé que tu étais, toi, tellement jolie. Je voyais bien qu'elle était comme émerveillée chaque fois qu'elle posait les yeux sur toi.

Elle pleure à chaudes larmes à présent.

– Quand tu t'es mariée, elle n'en revenait pas. Tu aurais dû voir sa tête, Tanya. Elle ne pouvait pas détacher son regard de toi.

Tanya observe sa sœur.

– Maman te trouvait belle aussi, Ness.

Nessa hausse les épaules et fixe le plafond.

– Comment je pourrais me marier maintenant qu'elle n'est plus là ? Et avoir des enfants ?

Tanya pense à son bébé, ce minuscule secret de la taille d'une framboise dans son ventre, et elle se demande si c'est le moment d'annoncer la nouvelle à Nessa. Elle chasse aussitôt cette idée et roule sur le flanc.

– Je serai là, moi. Je serai là pour tout ça.

Nessa cligne ses cils luisants.

– Je crois que j’ai trouvé une tenue. Ce n’est pas une robe.

– Je peux la voir ?

Tanya s’assied et Nessa se lève pour sortir un pantalon vert olive ainsi qu’un pull en cachemire noir de la penderie.

– C’est décontracté, mais élégant.

– Ça me plaît. Et je crois que ça lui plairait aussi.

– Ouais, répond Nessa en s’essuyant le nez. C’est ce que je me suis dit.

Tanya rabat la couverture en laine bleue posée au pied du lit sur elle, alors qu’il fait chaud ce jour-là, surtout à l’étage. Cette couverture est là depuis toujours. Elle lui est aussi familière que l’odeur de la maison, que la sensation des marches de l’escalier sous ses pieds.

Elle se tourne vers Nessa, qui est revenue s’allonger.

– Je peux garder la couverture ?

Une expression étrange passe sur les traits de Nessa et, l’espace d’un instant, Tanya a l’impression qu’elle va dire non, et cette perspective l’horrifie – la perspective qu’elles puissent se disputer au sujet des affaires de leur mère. Pourtant Nessa se contente, finalement, d’un hochement de tête.

Le matin de l'enterrement, Tanya se réveille en sursaut d'un vieux cauchemar récurrent qu'elle n'a pas fait depuis des années. Dans ce rêve, elle monte un escalier interminable sans contremarches. Elle ne cesse de glisser et manque, chaque fois, de passer dans un des trous. En général, le cauchemar se termine lorsqu'elle finit par tomber et se réveille en agitant les bras avec un cri étouffé.

Ce matin, pourtant, le réveil ne lui procure aucun soulagement. Sa vie est devenue un cauchemar. À choisir, elle préférerait cent fois le supplice des escaliers à l'enterrement de sa mère.

À côté d'elle, Nessa est aussi réveillée, et elle fixe le plafond d'un air incrédule.

– Je voudrais que cette journée soit déjà terminée.

Ces dernières quarante-huit heures ont été un tumulte d'activité et d'organisation, et Tanya comprend enfin, aujourd'hui, la raison d'être des enterrements. Cette cérémonie n'a en réalité que peu à voir avec Lorraine. Elle se destine à ceux qui restent. C'est une façon pour les vivants d'avoir un cadre, une liste de tâches à accomplir. En deux jours, elles ont rencontré un directeur de pompes funèbres et un rabbin, elles ont choisi le cercueil dans lequel Lorraine sera enterrée, elles ont commandé des bagels, du fromage frais et deux cents dollars de saumon fumé pour la shiva, elles ont passé d'innombrables coups de fil, elles ont eu plusieurs disputes au sujet des fleurs, elles ont fini par choisir les fleurs.

À présent tout est prêt, et il ne reste plus qu'à pleurer Lorraine. Tanya sait qu'une fois qu'elle aura ouvert les vannes aujourd'hui, elle ne pourra plus les refermer.

– Je vais prendre une douche, annonce Nessa en s'asseyant dans le lit.

Tanya la regarde se déshabiller, retirer son tee-shirt et son short, se débarrasser de sa culotte d'un petit mouvement de la cheville, pour la faire tomber par terre. Elle se rend nue dans la salle de bains qui dépend de leur chambre. En temps normal, Nessa se montre pudique en présence de Tanya, elle se change rapidement en lui tournant le dos. Aujourd'hui, étonnamment, il y a une forme d'aisance dans sa nudité, dans son pas lent qui la mène du lit à la salle de bains.

Pendant que sa sœur se douche, Tanya sort du lit et descend trouver Eitan. Elle entend un bruit de conversation discrète dans la cuisine. Assis l'un en face de l'autre en pyjama, Eitan et Ben mangent des céréales.

– Bonjour, lance-t-elle en restant sur le seuil.

– Salut, répond Ben.

– Viens t'asseoir, ajoute Eitan.

– Les autres dorment encore ?

– Ton père vient de sortir dans le jardin.

– Je reviens tout de suite.

Jonathan est déjà en costume et kippa, alors que la cérémonie ne débutera pas avant deux heures et demie. Tanya prend brusquement conscience, sous la lumière crue du soleil, qu'il a beaucoup plus de cheveux gris. Il y a de la lassitude dans son regard, de la résignation. Pour la première fois depuis qu'il s'est remarié, il a l'air considérablement plus vieux que Simone.

Jonathan la serre rapidement, mais fort, dans ses bras. Il a déjà commencé à pleurer, lui.

– Tu as les bagels ? lui demande Tanya.

– On est allé tout chercher ce matin. Camille arrive à neuf heures pour préparer la maison.

Il parle de leur femme de ménage, qui vient chez eux toutes les semaines.

– Super.

– Comment as-tu dormi ?

– Pas mal, ment-elle. Et toi ?

– J'ai à peine fermé l'œil. Ben est venu réveiller Simone au milieu de la nuit. C'est la première fois que ça lui arrive depuis des années.

– Qu'est-ce qu'il sait exactement ?

– Pas grand-chose. Il sait que ta mère est morte, mais pas dans quelles circonstances. Même s'il a posé des questions. Simone lui a expliqué qu'il s'agissait d'un accident.

Tanya hoche la tête et contemple le jardin. Il est envahi d'équipements sportifs – une cage de foot et quelques plots orange, un portique, un « batting tee » de base-ball. La propriété est entièrement entourée d'arbres – des arbres énormes, immenses, qui doivent avoir plusieurs siècles. Tanya a du mal à croire que son père et Simone possèdent tout ça.

– Comment ça va, ma chérie ?

– Pas génial, tu t'en doutes, répond-elle, irritée par l'emploi de cette formule affective.

– Je peux faire quelque chose ?

– À moins que tu ne sois capable de remonter le temps, pas grand-chose, non.

– J'aimais ta mère, Tee. Je l'ai toujours aimée.

Elle lui jette un regard dur.

– On ne trompe pas les gens qu'on aime.

Il paraît surpris et baisse les yeux.

– Je me suis mal conduit.

– Tu as choisi une autre vie. Et tu l'as aujourd'hui, avec Simone et Ben.

D'un geste, elle désigne le jardin.

– Et tu en avais le droit, c'était ton choix. Mais tu as quitté notre famille. Et aujourd'hui ce deuil n'est pas vraiment le tien.

– Je ne prétends pas le contraire, Tanya. J'essaie juste d'être là pour vous, Nessa et toi. Je vous aime plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Tanya regarde son père. Sa paupière gauche tremble, et elle n'arrive pas à savoir si c'est un tic nerveux ou s'il est sur le point de pleurer.

– Tu nous as abandonnées, papa, dit-elle en retenant ses propres larmes. Tu nous as laissées seules avec maman et Jesse.

– Tanya, tu dois me croire, je ne savais pas quel homme c'était. Bonté divine, si je m'étais douté de quoi que ce soit, j'aurais agi. Ça me tue de...

– Et tu aurais agi comment ?

– Eh bien...

Il hésite.

– J'en aurais parlé à ta mère. Je n'aurais pas voulu que vous restiez sous ce toit, Nessa et toi, si... Je n'arrête pas d'y penser et... Il ne t'a jamais touchée, si ?

– Enfin, papa, non.

– Parce que si j'avais été au courant de la gravité de...

– Pourquoi t’aurait-elle écouté ? l’interrompt Tanya. Tu t’es tiré avec une nouvelle femme, que tu as mise enceinte, et ensuite tu aurais appelé maman pour lui dire de plaquer son mec ? Comment elle l’aurait pris à ton avis ? Non. Du jour où tu l’as trompée, puis quittée, tu as renoncé au droit d’avoir une opinion sur ses relations.

– Je sais bien que ce n’est pas aussi simple. Ce qui ne m’empêche pas d’être désolé de vous avoir laissées tomber.

Tanya ne répond rien, soudain épuisée par cette conversation.

– Ça ne me dérange pas que tu sois en colère contre moi, reprend-il. Je peux encaisser.

– Je ne sais pas ce que tu attends que je te dise.

– Tu n’as rien à me dire.

Ils restent silencieux quelques minutes. Les voix d’Eitan et de Ben, assourdies et incompréhensibles, leur parviennent de la cuisine.

– Il sait, finit par lâcher Tanya.

– Quoi ?

– Ben sait. Il a dix ans. Il est futé.

Jonathan semble réfléchir.

– Tu as sans doute raison.

– Les enfants remarquent des choses. Et ils les comprennent même s’ils ne savent pas comment.

Jonathan ferme les yeux et hoche lentement la tête. Avec son costume et sa kippa, on dirait presque qu’il prie.

– Papa, je suis enceinte.

Il rouvre les yeux et tourne la tête d’un mouvement vif. Tanya confirme d’un hochement, et les yeux de son père s’arrondissent, deux flaques vertes.

– Quoi ? dit-il, avant de l’attirer contre lui et de la serrer si fort qu’il l’étouffe.

Il se met à pleurer, et Tanya ne sait pas si c’est de joie ou de tristesse, même si la frontière entre les deux ne semble plus avoir d’importance.

– Je t’aime tellement, lui chuchote-t-il.

Et pour la première fois depuis qu’elle n’est plus une enfant, Tanya lui dit qu’elle l’aime aussi.

Après l'enterrement, un petit groupe de membres de la famille et d'amis de Lorraine se retrouvent à la maison, à Lexington, pour une shiva écourtée. Simone est en cuisine avec Camille, elle coupe des bagels et les fait griller, alors que tout le monde est réuni dans le salon ou la salle télé, et parle à voix basse. Nessa va et vient entre la cuisine et les autres pièces, elle aide à apporter à manger et à débarrasser les assiettes et verres vides.

Les meilleures amies de Lorraine, Wendy et Marcy, ont proposé leur aide à de nombreuses reprises.

– Assieds-toi et repose-toi un peu, ont-elles dit à Nessa, qui a refusé.

Elle préfère s'occuper. Elle n'a pas le courage de s'asseoir et ainsi risquer de se liquéfier sur le canapé comme Tanya.

Elle est roulée en boule, on dirait une petite fille, le fidèle Eitan à ses côtés. Elle a le visage et les lèvres à vif à cause des larmes, elle ne porte aucun maquillage. Nessa ne sait pas quoi faire des larmes de Tanya. Elle ne s'attendait pas à être la plus stoïque des deux, la seule à prendre la parole aux obsèques. Quand son tour est venu, Tanya s'est effondrée contre Eitan. Elle était si éperdue de douleur que Nessa a bien eu peur qu'elle ne doive quitter la pièce.

Les gens sont passés apporter à manger toute la journée, et c'est Nessa qui leur a ouvert la porte, qui a reçu leurs condoléances et répondu aux questions. Les gens se montrent curieux des détails de la mort de Lorraine.

– Où est Jesse à présent ? demandent-ils. Qu'est-ce qui va se passer ?

L'une des collègues de Lorraine s'est même faufilée jusqu'à Nessa pour lui lâcher :

– Ça t'embête de me dire ce qu'il lui a fait ?

– Oui, a-t-elle répondu sèchement.

La femme, surprise, a accusé le coup, avant de s'éclipser rapidement. Les détails commencent à circuler, malgré tout. Nessa le voit bien. Elle lit sur les visages des convives ce qu'ils savent. Ils les regardent, Tanya et elle, avec un mélange de sidération incrédule et de pitié.

Deux heures plus tard, Nessa descend au sous-sol, qui sert de réserve à son père et à Simone. Elle est en train de fouiller dans le placard à la recherche de serviettes en papier quand elle entend Wendy et Marcy discuter de l'autre côté du mur.

– Pour être honnête, dit Marcy, je n'ai pas été vraiment surprise.

Elle baisse la voix, et Nessa doit tendre l'oreille pour entendre la suite.

– Quand j'ai reçu le coup de fil, Wendy, j'avais presque un sentiment de déjà-vu. Comme si ça n'arrivait pas pour la première fois.

– Je sais.

– C'est terrible à dire, mais je m'y attendais presque.

– Je crois que c'était notre cas à tous, surenchérit Wendy. Tu te rappelles toutes les fois où on lui a parlé du danger qu'elle courait, Marcy ? On l'a suppliée. Et tu me connais. Je ne suis pourtant pas du genre à supplier.

– Bon sang... Je suis rongée par la culpabilité.

– Marce... Nous faire des reproches n'avancera à rien. On n'y est pour rien. Tu le sais, non ?

– C'est juste que je n'arrête pas de repenser à la dernière fois que je l'ai vue. À mon départ avec éclat. Elle m'avait rendue dingue.

– Elle nous rendait dingues ! rétorque Wendy, qui hausse la voix en signe de protestation. Elle se voilait complètement la face. Comme toujours avec les hommes. Et surtout Jesse. Ça ne date pas d'hier, Marcy. C'était inévitable.

– Et les filles. J'ai tellement de peine pour elles...

– Nessa m'a paru distante.

Wendy a changé de ton. Elle semble soulagée de ne plus parler de Lorraine mais de la fille aînée.

– Oui, j'ai trouvé aussi.

– Tu crois qu'elle a pris quelque chose ?

– Aujourd'hui ?

– Je ne sais pas. C'est bien possible. Elle a l'air tellement ailleurs.

– Difficile de le lui reprocher, observe Marcy avec ironie. Quelle journée affreuse...

– Et quand elle a pris la parole... C'était bizarre, tu n'as pas trouvé ? On aurait presque dit qu'elle était en transe.

– Oh et puis ça fait tout drôle de revoir Jonathan. Quel gros con, celui-là.

– Avec sa nouvelle femme sublime.

– Plus si nouvelle que ça...

– Enfin toujours aussi sublime. Pfff...

– Lorraine aurait détesté ça, poursuit Marcy avec un rire amer. Qu'on soit là avec eux, à manger des bagels au saumon. Et ne me lance pas sur tout ce tralala judaïque. C'est bizarre. Complètement abracadabrant même.

Nessa décide de sortir de sa cachette, le paquet de serviettes en papier pressé contre elle.

– Nessa, dit Wendy.

Les deux femmes en restent bouche bée, l'air complètement ahuri.

– Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez vous ? leur crache Nessa, surprise par le venin dans sa voix. Si vous saviez qu'elle était en danger, pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? J'aurais pu faire quelque chose !

Marcy ouvre des yeux immenses.

– Ma chérie, nous...

– Ne m'appelle pas « ma chérie », Marcy. Tu n'arrangeras rien en m'appelant comme ça.

– Nessa, aucune de nous ne se doutait de la gravité de...

– On dirait que pour vous les membres de ma famille sont les personnages d'une série télé. Ma belle-mère « sublime ». Mon « con » de père. Mon épave de mère. Et je ne parle pas de vos suppositions à mon sujet. Ce n'est pas parce que je ne déverse pas mon chagrin et que je ne pleure pas toutes les larmes de mon corps que je ne ressens rien. Qu'est-ce que vous faites ici ? Si vous êtes venues nous critiquer pour vous sentir mieux et vous convaincre que vous n'avez rien à vous reprocher, alors vous feriez mieux de partir.

Marcy pleure en silence et se tamponne les yeux avec une liasse de mouchoirs en papier qu'elle a sortis de son sac à main, mais les traits de Wendy se sont durcis, et c'est avec une pointe de condescendance agacée qu'elle répond :

– En vérité, Nessa, nous étions tous dans le déni par rapport à ce qui se passait entre ta mère et Jesse, par rapport à la gravité de la situation. Il n'en reste pas moins que ce qui est arrivé à ta mère est la faute d'une seule

personne, et c'est Jesse. Te rendre coupable ou accuser les...

– Je ne me rends coupable de rien, l'interrompt Nessa. Pourquoi est-ce que je ferais une chose pareille, enfin ?

Elles sont alors interrompues par Simone, descendue à son tour et dont le regard circule avec inquiétude de sa belle-fille aux deux autres femmes.

– Est-ce que tout va bien ? leur demande-t-elle.

Et c'est à ce moment-là que Nessa s'effondre à terre. Ses sanglots montent du creux de son ventre, comme si son corps essayait de se débarrasser d'une chose impossible, d'un organe. Les trois femmes se précipitent vers elle. Elles sont là pour ça, au fond. Pour consoler, pour bercer, pour aimer. Pourtant Nessa hait ces femmes. Elle n'a pas besoin d'elles. La seule dont Nessa a besoin, c'est sa propre mère.

OceanofPDF.com

Nessa rentre à Northampton en bus. Elle raconte à tout le monde qu'elle est attendue au travail, ce qui est un mensonge. Le docteur Janeski lui a dit de prendre tout le temps nécessaire. Jonathan et Simone lui ont proposé de rester le temps qu'elle voulait, et Tanya l'a presque suppliée de les accompagner à New York, Eitan et elle. Nessa l'a envisagé, mais même si la séparation avec sa famille est douloureuse, l'inverse serait pire.

Et puis elle veut voir Henry. Ils ont échangé des textos quotidiennement depuis qu'il l'a déposée à Lexington, et avec l'éloignement elle pense à lui presque sans arrêt.

Elle a été contrariée, ce samedi, qu'il ne reste pas avec elle, mais sa colère s'est vite estompée. Il lui a écrit le soir même, et bien que vexée elle a été terriblement heureuse de voir le nom « Henry » apparaître sur l'écran de son téléphone portable. Quelques jours plus tard, il lui a demandé : *Tu rentres quand à la maison ?*

À la maison. Une expression si tendre.

Ce soir-là elle se douche, se rase les jambes et le maillot. Elle se maquille, vaporise du parfum sur ses poignets et son cou. Elle trouve une bouteille de vin au fond du placard et la met au congélateur, puis elle explore son placard en quête d'une tenue. Elle opte pour un jean noir dans lequel elle ne rentrait plus depuis des années et un haut noir avec manches courtes en dentelle. Elle a perdu du poids. Elle n'est pas montée sur une balance, mais elle dirait cinq kilos à peu près. Son corps lui semble différent. Elle se ressemble moins qu'elle ne ressemble à Tanya.

Depuis la mort de Lorraine, la nourriture a un goût étrange et chimique, trop exacerbé – comme si elle avait une migraine de la bouche. Le simple fait d’avaler lui donne la nausée. Elle a aussi pris l’habitude de fumer, ce qui lui coupe l’appétit. Ça lui donne une excuse pour sortir, quitter la pièce remplie de monde dans laquelle elle ne supporte plus de se trouver.

Elle attend Henry à vingt heures. À dix-neuf heures quarante-cinq, Nessa est prête. À vingt heures trente, elle lui écrit. *Tu es où ?*

Désolé, j’ai été retenu. Puis, quelques minutes plus tard, un autre texto. *Je suis en route.*

À vingt heures cinquante, elle entend Henry se garer et elle s’observe rapidement dans le miroir avant d’aller lui ouvrir.

Il a les deux mains dans les poches de son jean. Il porte un vieux sweat-shirt, et quand elle le prend dans ses bras elle sent l’odeur de bière dans son haleine.

– Comment est-ce que tu vas ? lui demande-t-il lorsqu’ils s’éloignent l’un de l’autre.

Nessa ne sait pas ce qu’elle avait espéré, pas ça en tout cas. Elle refoule sa déception et l’emmène dans le salon.

– Je te sers un verre de vin ? lui propose-t-elle.

– Avec plaisir.

Dans la cuisine, elle remplit deux verres avec générosité et le regarde prendre place sur le canapé.

– Alors ? Raconte ! lance-t-il comme si elle rentrait d’un concert.

Elle lui tend un verre qu’il se met aussitôt à boire, ce qui la met en colère – il aurait pu attendre qu’elle trempe ses lèvres en premier.

– Ça va bien ?

– Pas vraiment, répond-elle.

Tout le temps où elle a été à Lexington, elle a parlé à Henry dans sa tête. Voilà ma mère, lui a-t-elle dit. Le corps de ma mère. À présent qu’elle est avec lui, elle ne sait plus quoi raconter.

Elle vide son verre de vin, impatiente tout à coup d’aller au lit. Elle aspire désespérément à être dans les bras de quelqu’un. Elle a envie de sentir les mains gigantesques de Henry sur son nouveau corps inconnu. Son ventre est plus plat, son visage plus fin, et elle se sent particulièrement petite face à l’immensité de Henry. Elle se sent plus elle-même. Il pourrait

refermer ses grands bras autour d'elle et la faire disparaître, tout simplement.

Le verre de vin suffit à lui faire tourner la tête, et elle se met à rire.

Il l'observe, hésite à sourire.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Elle hausse les épaules et pose son verre vide.

– Je me sens juste un peu pétée.

– Déjà ?

Elle se rapproche de lui sur le canapé.

Il finit son verre et le pose par terre.

– Tu es bourré ? lui lance-t-elle.

– On peut dire ça.

Elle s'assied à califourchon sur lui et enroule ses jambes autour de sa taille.

– Tu m'as manqué, lui chuchote-t-elle.

– Toi aussi.

Il glisse ses mains sous le top de Nessa, lui caresse le dos.

– Je suis sérieuse, dit-elle. Tu m'as vraiment, sincèrement, manqué.

– Moi aussi je suis sérieux.

Ils s'embrassent, et Nessa l'enlace par les épaules, passe les doigts dans ses cheveux. Elle guette la sensation de disparition, cet état presque onirique dans lequel elle se retrouve lors des rapports sexuels, ou lors des échanges de caresses qui les précèdent. L'euphorie, l'anticipation, presque plus satisfaisantes que ce qui suit.

Ce soir-là, l'euphorie ne vient pas. Nessa ne parvient pas à se défaire du sentiment de terreur. Tout est là, tout ce qui s'est passé. Elle se demande, avec tristesse, si ce sera toujours présent.

– Allons dans ma chambre, lui murmure-t-elle.

Henry se lève en gardant Nessa dans ses bras. Et la magie semble enfin opérer, l'euphorie est là. L'impression de disparaître.

Elle est une petite fille qu'on transporte. Elle enfouit son visage dans le cou de Henry et respire son odeur. Elle ferme les yeux et s'autorise à savourer le trajet du salon à la chambre. Elle s'autorise à savourer la sensation d'être déposée sur le matelas comme un enfant qu'on mettrait au lit.

Elle garde les yeux fermés pendant qu'il la déshabille.

- Tu as changé, observe-t-il.
- Comment ?
- Je ne sais. Tu paraissais plus petite.
- Il l’embrasse sur l’épaule.
- Tu es si jolie...
- Ces mots la font fondre.
- Ça m’avait manqué.
- À moi aussi.

Quand il a fini de lui retirer ses vêtements, il se déshabille à son tour. Elle écoute les sons : le zip de la fermeture éclair, le bruissement du jean, les bruits discrets que font les vêtements en atterrissant par terre.

- Tu sais ce qui m’a vraiment manqué ?
- La voix de Henry est douce au creux de l’oreille de Nessa.
- Quoi ? l’encourage-t-elle en gardant les yeux fermés.
- Ça.

Il lui prend la main et la guide vers son sexe en érection. Nessa ouvre les yeux. La nausée se livre à sa danse familière dans son ventre. Elle retire sa main d’un geste brusque et s’assied.

- Il se renfrogne.
- Quoi ?
- Je ne voulais pas que tu fasses ça.
- Euh... d’accord. J’avais juste l’impression que tu voulais...
- Que je voulais quoi ?
- Baiser.

Nessa se lève et tire sur le drap d’un coup sec pour se cacher dedans.

- Pourquoi tu utilises ce mot-là ?
- Baiser ?
- Oui.
- Je pensais pas à mal, tu sais.
- Pourquoi tu n’es pas plus gentil avec moi, Henry ? Tu n’es pas très gentil avec moi.
- Désolé, grommelle-t-il. Je savais que c’était une mauvaise idée.
- Qu’est-ce qui était une mauvaise idée ?
- Coucher avec toi. Après ce qui est arrivé à ta mère.
- Je t’interdis de parler d’elle.

Elle étudie le corps nu de Henry, étendu sur le lit, et elle se sent révoltée. Son sexe est redevenu flasque, petit champignon duveteux contre sa cuisse. Elle attrape le réveil sur sa table de nuit et vise l'entrejambe de Henry avec.

– La vache ! dit-il en se protégeant des deux mains.

– C'est de ça qu'il s'agit pour toi ? Je suis juste une fille avec qui tu couches ?

– Je t'aime bien, dit-il sans plus chercher à croiser son regard, et elle ne reconnaît plus le visage de Henry, son expression froide. Tu m'attires, Nessa, mais je ne veux pas... d'une vraie histoire. J'avais eu l'impression que...

– Tais-toi, l'interrompt-elle en lui tournant le dos. Va-t'en.

– Bien sûr, s'empresse-t-il de répondre avec un soulagement perceptible.

OceanofPDF.com

Lorsque le docteur Janeski se présente chez elle avec un énorme plat de lasagnes, Nessa se demande d’abord si sa patronne a préparé ce plat en personne, puis si elle en mange, même.

– Nessa, dit-elle en poussant la porte moustiquaire, ma chérie.

À la grande surprise de Nessa, la psy l’enlace d’un bras fin tout en tenant le plat de lasagnes de l’autre et l’embrasse sur la joue. « Ma chérie. »

Elle est habillée comme pour aller travailler, en noir de la tête aux pieds, avec de gros bijoux en argent assortis à la couleur de ses cheveux. Elle a un maintien irréprochable. Petite et mince sans être maigre, elle évoque à Nessa un insecte élégant.

– Merci d’être venue, docteur.

– Naturellement, Nessa. Mais appelle-moi Janet, d’accord ?

– D’accord. Vous voulez entrer ?

– Seulement si tu en as envie. Je te dérange peut-être.

– Non, non, entrez. C’est un peu le désordre.

La psy secoue la tête avec chaleur et évite de poser les yeux sur le bazar dans l’entrée ou dans le salon, encombré de couvertures, de courriers et de verres d’eau à moitié vides.

– Ne t’en fais vraiment pas pour ça, la rassure-t-elle.

– Je peux vous servir quelque chose à boire ?

– Non, merci, Nessa. On pourrait s’asseoir quelques minutes ?

– Oui, bien sûr.

Elle conduit le docteur Janeski dans sa cuisine. Des boîtes en plastique sont empilées sur les plans de travail, l’évier est rempli de vaisselle sale. Il y a une odeur bizarre, qui vient d’elle ne sait où et qu’elle n’avait pas remarquée auparavant. À présent que sa patronne est là, elle lui paraît

évidente. Elles s'installent autour de la table de la cuisine, et Nessa pousse quelques miettes par terre.

– Désolée, répète-t-elle.

– Je t'en prie, lui dit la psy en balayant l'air de la main.

Elle se penche au-dessus de la table pour plonger ses yeux au fond de ceux de Nessa.

– J'ai été *dévastée* quand j'ai appris pour ta mère.

– Oui, répond Nessa d'une petite voix avant, sans prévenir, d'éclater de rire.

C'est à cause du ton sur lequel le docteur Janeski a prononcé ce mot, « *dévastée* », comme si elle avait connu Lorraine, comme si cette nouvelle l'avait littéralement anéantie, ce qui, Nessa le sait bien, n'est pas le cas. Elles ne se sont jamais rencontrées.

La psy demeure impassible.

– Je ne sais pas ce qui ne tourne pas rond chez moi, dit Nessa en se couvrant la bouche. Je ne sais pas pourquoi je ris.

Le docteur hausse les épaules en souriant.

– C'est tout à fait normal.

Puis elle attend. Nessa se demande si c'est à ça que ressemble une séance avec la psy, si ses patients ont la liberté de dire ou de faire ce qu'ils veulent, tandis qu'elle reste assise face à eux et encaisse. Sa patientèle est composée pour l'essentiel de jeunes femmes, des étudiantes de Smith aux beaux cheveux et aux yeux intelligents, qui portent des jeans hors de prix savamment déchirés aux genoux. Elles regardent leur téléphone dans la salle d'attente et, dès que le docteur vient les chercher, elles se lèvent avec impatience, guettant le sourire – la chaleur – de la psy, auquel elles ont toujours droit, contrairement à Nessa. Puis elles ressortent un quart d'heure plus tard, aussi rouges et fébriles que si elles venaient d'avoir un rapport sexuel ou de gratter un ticket gagnant. Le docteur Janeski leur dit que leur vie est importante. Leurs souffrances bien réelles.

– C'est gentil à vous d'être venue. Vous n'avez pas de rendez-vous aujourd'hui ?

– On est samedi, répond la psy. Je tenais à passer te voir, bien sûr. J'ai beaucoup pensé à toi, tu sais. Comment vas-tu ?

À son grand soulagement, Nessa sent ses yeux s'emplir de larmes.

– Pas très bien, reconnaît-elle.

Elle n'a pas dormi depuis plusieurs jours. Il lui arrive de s'assoupir, mais jamais plus de vingt ou trente minutes. Et elle redoute le réveil – la prise de conscience renouvelée. Elle ne supporte pas l'idée de s'allonger sur son lit, de se mettre en pyjama, de se brosser les dents, de remonter les couvertures sur elle, elle évite donc sa chambre et a pris l'habitude de dormir sur le canapé, en laissant la télévision et les lumières allumées.

– Tu dors ? lui demande le docteur Janeski, qui semble lire dans ses pensées.

Elle secoue la tête.

– Et tu manges ?

– De temps en temps.

– C'est important de manger un peu, même si tu n'as pas d'appétit, tu sais. Je peux te réchauffer un peu de lasagnes ?

– D'accord.

Elle se lève et Nessa la regarde s'affairer dans la cuisine en désordre, ouvrir le tiroir des couverts, puis laver une assiette sale, l'essuyer avec un torchon, avant de découper soigneusement une part de lasagnes, de taille très raisonnable. Après l'avoir placée au micro-ondes, elle se décale d'un pas sur la gauche pour éviter les ondes cancérogènes.

– Essaie de manger quelques bouchées, dit-elle en posant l'assiette devant Nessa. Ce que tu peux.

Nessa approche de sa bouche un morceau de pâte fumante recouverte de fromage fondu et de sauce.

– Merci, dit-elle après l'avoir avalé. C'est délicieux.

La façon dont la psy l'observe, en plissant les yeux et en hochant continuellement la tête, met Nessa à cran.

– Pourquoi c'est normal de rire ?

Le docteur incline la tête d'un air admiratif, comme si cette question était remarquable.

– Tu es en état de choc. Comment en serait-il autrement ? Ta sœur et toi, vous venez de subir un énorme trauma. Le chagrin exerce un stress sur ton corps et sur tes émotions. Ce rire peut être un moyen, pour toi, de te libérer d'une partie de ce stress.

Elle sourit.

– Un jour, j'ai eu une patiente qui n'arrêtait pas de roter après la mort de sa grand-mère.

– Et le sommeil, reprend Nessa. Pourquoi c’est aussi dur de me coucher dans mon lit d’après vous ? Je n’ai même pas envie d’entrer dans ma chambre. L’idée de m’allonger et d’éteindre les lumières...

– Mmh... As-tu passé une seule nuit dans ton lit depuis que c’est arrivé ?

– Non.

La psy réfléchit, ses yeux s’agitent de droite à gauche.

– Le coucher est un moment très difficile de la journée. À quelle fréquence avais-tu ta mère au téléphone, Nessa ?

– Presque tous les jours, ment-elle.

– À quelle heure ?

– En général le soir, j’imagine.

– Pas étonnant que tu fuies ta chambre à ce moment de la journée ! C’est trop douloureux, bien sûr. Nessa, est-ce que tu parles au téléphone avec ta famille ou des amis ? Et, si je peux me permettre cette question, es-tu suivie par un psy ?

– Non. Je n’ai pas de psy.

– Si tu veux, je peux t’en recommander un. J’en connais de vraiment adorables dans le coin. Certains sont spécialistes du deuil.

– Je ne pense pas avoir les moyens.

– J’ai plusieurs confrères qui seront en mesure, j’en suis à peu près certaine, de te proposer des tarifs adaptés.

Elle a un sourire satisfait, comme si la générosité de ses collègues rejaillissait sur elle.

– Peut-être... Docteur Janeski ?

– Oui ?

– C’est normal, pendant le deuil... d’avoir des relations sans sentiments ?

La psy ne sourcille pas.

– Tout à fait.

Nessa baisse les yeux vers la table et frotte une éraflure avec son index.

– Il n’a pas été très gentil avec moi, murmure-t-elle.

Elle sent le regard du docteur sur elle, attendant qu’elle en dise plus.

– C’était ce type... Henry, lâche-t-elle en redressant la tête. Un de vos patients. Henry Alden.

La psy hoche lentement la tête sans prononcer un seul mot ni contracter un seul muscle.

Nessa éprouve le besoin d'informer le docteur Janeski que Henry n'a pas été gentil avec elle. Elle veut même que ce soit la faute du docteur.

– Quand est-ce arrivé ? lui demande celle-ci. Avec Henry ?

Nessa hausse les épaules. Elle sait qu'elle devrait être prudente, ne pas divulguer trop d'informations.

– Quelques jours après l'enterrement.

– Et c'est récent, avec Henry ?

– Il est tombé sur moi, à l'arrêt de bus. Il m'a taxé une cigarette.

– Je ne savais pas que tu fumais.

Nessa garde un visage de marbre.

– Enfin bref, continue la psy, il a dû te reconnaître, non ?

– J'imagine...

– Et toi, tu l'as reconnu ?

– Pas tout de suite.

– De toute façon, ça n'a plus aucune importance. Enfin, oui, Nessa, avoir des liaisons sans lendemain, adopter des comportements à risque, tout ça est lié, je suppose, à ton deuil.

Son ton est devenu strictement professionnel – la Janet qui a préparé les lasagnes s'est volatilisée.

– Il y a une de mes consœurs, le docteur Roberta Hughes, qui te conviendrait à merveille, je pense. Si tu veux, je peux te laisser son numéro et lui passer un coup de fil aujourd'hui pour la prévenir que tu vas la contacter.

– Je ne pense pas pouvoir payer plus de cinquante dollars la séance. Surtout en ce moment.

– Tu pourras avoir cette discussion avec Roberta. Je suis convaincue qu'elle fera tout pour être arrangeante, mais je ne peux pas me prononcer pour elle.

– Je vous remercie, docteur, du fond du cœur. Pour les lasagnes aussi. Je mangerai mieux plus tard.

Elle incline la tête vers son assiette, où les lasagnes ont refroidi.

– Bien sûr. Tu sais que tu peux m'appeler si tu as besoin de quoi que ce soit, n'est-ce pas ?

– Oui, je sais. Merci.

La psy se lève.

– Quand tu seras prête, tu retourneras dormir dans ton lit. Et si tu as envie, tu peux m’appeler pour discuter. Seulement si tu es à l’aise avec cette idée, naturellement. Je veux que tu saches que je suis là pour toi. On s’est rapprochées au fil des années, non ? Je tiens à toi, Nessa. Je tiens beaucoup à toi.

– C’est réciproque, docteur Janeski.

– Je peux t’embrasser de nouveau ?

– Bien sûr.

De près, la psy sent la savonnette à la lavande.

– Tiens, dit-elle en ouvrant son sac à main pour en sortir une carte de visite qu’elle remet à Nessa. Voilà le numéro du docteur Hughes.

– Attendez, je dois l’appeler docteur Hughes ou Roberta ?

Une lueur s’allume dans le regard de la psy.

– C’est à elle qu’il faut le demander.

– Je le ferai, répond Nessa en raccompagnant sa patronne à la porte. À plus tard, Janet.

Après le départ du docteur Janeski, Nessa se précipite dans sa chambre. Celle-ci est sens dessus dessous, Nessa ne l’a pas rangée depuis la nuit où elle a retourné sa penderie pour trouver une robe à porter à l’enterrement de Lorraine. Sa colère, qu’elle se représente telle une grosse balle remplie de sang, aussi dense qu’une tumeur, palpite dans son ventre.

Elle s’assied par terre et appelle Tanya.

– Salut.

La voix de Tanya surgit presque aussitôt dans le téléphone, comme si elle avait guetté ce coup de fil.

– Salut.

– Tu pleures ? s’enquiert Tanya.

– Non. Cette pute de Janeski vient de me rendre visite.

– C’est vrai ?

– Ça fait deux ans que je bosse pour elle, et c’est seulement aujourd’hui qu’elle me dit de l’appeler Janet. Qu’est-ce que je dois comprendre, enfin ? Que j’y ai droit... parce que maman est partie ?

Elles n'utilisent pas le mot « morte » entre elles. Ni le passé. Pas parce qu'elles sont dans le déni, pas parce que ça les bouleverserait ; non, elles craignent juste, chacune, de heurter l'autre.

– Je ne sais pas, répond Tanya, qui semble distraite. C'est une conne, mais elle cherchait peut-être juste à être sympa.

– Et moi, pendant toute la conversation, je n'ai pas arrêté de l'appeler « docteur ». J'ai dû le répéter cinq fois, et elle ne m'a jamais corrigée. Puis elle me conseille une psy à aller voir, qu'elle me présente quasi dans la même phrase comme le « docteur Hughes » et « Roberta ». Une sale manipulatrice sadique, voilà ce qu'elle est. Et sans doute une très mauvaise psy.

– C'est tordu, c'est vrai.

Tanya ajoute d'une voix un peu plus distante :

– Eitan, tu peux vérifier le four ?

– Vous mangez quoi ?

– Des lasagnes de la mère d'Eitan. Elle est là.

– Janeski m'a apporté la même chose.

En un éclair, Nessa est submergée par la solitude.

– Ness, je peux te rappeler ? Bina vient juste d'arriver en fait.

– Évidemment.

Elle s'efforce d'avoir un ton joyeux, pour cacher qu'elle est blessée.

– Ça va ? Ça n'a pas l'air d'être la forme.

– Si, si, ça va.

Nessa raccroche et fond en larmes.

Tanya raccroche et pose une main sur son ventre, inspire en comptant jusqu'à trois, puis expire en comptant jusqu'à cinq. *Ma mère est morte.* C'est la phrase qui tourne en boucle dans sa tête chaque seconde de chaque journée depuis que c'est arrivé. Sa mère a été victime d'un crime odieux, ce qui fait de Tanya la victime d'un crime odieux elle aussi. Or Tanya n'a aucune envie d'être une victime. Elle n'a aucune envie d'être une martyre. Rien que ces termes – que les avocats emploient en prenant des pincettes avec leurs clients, veillant toujours à vérifier ceux qu'ils préfèrent, comme si cela faisait une vraie différence – la mettent hors d'elle.

Jesse attend son jugement au fond d'une prison de Concord, dans le Massachusetts. Et si Tanya s'implique dans ce procès – ce qu'elle fera –, il restera enfermé jusqu'à la fin de ses jours.

Elle a eu Nessa au téléphone tous les jours depuis l'enterrement, souvent plusieurs fois. Elles n'évoquent pas directement ce qui est arrivé. Elles préfèrent discuter des gens qui se sont manifestés – anciens petits amis et parents lointains, amis de colo, maîtres et maîtresses d'école primaire. Elles parlent du menu de leur dîner, le gratin de thon que la voisine de Nessa lui a apporté et qui a aussitôt empesté tout l'appartement, le cake à la banane et aux pépites de chocolat que Tanya a englouti d'une traite. Elles se plaignent de leurs maux – migraines et crampes d'estomac, courbatures. Elles ont toutes les deux eu des douleurs aux dents. Elles regardent de vieux épisodes de *Friends* – leur série préférée, à l'adolescence –, et il leur arrive de s'installer devant le même épisode pour ponctuer le visionnage de commentaires au téléphone et rire aux mêmes gags. C'est une des choses qui a surpris Tanya. En dépit de leur tristesse infinie, elles rient souvent ensemble.

Elle n'a pas encore réussi à parler du bébé à Nessa. Personne dans sa famille n'est au courant, à l'exception de son père, qui a promis de ne rien dire pour le moment, même à Simone.

Tanya est là, à porter littéralement ce secret, écrasée par la culpabilité. Elle est obnubilée par l'idée que c'est injuste pour Nessa. Tanya a une famille, elle. Une famille toute neuve, qui patiente en coulisses. Ça ne rend pas la douleur plus supportable, la perte moins grande, mais ça les atténue. Elle mentirait si elle affirmait que ça ne les atténuait pas.

Le jour de son retour au travail, Tanya trouve une enveloppe vert pâle sur son bureau. À l'intérieur, la carte sur laquelle on peut lire en lettres très tarabiscotées « Sincères condoléances » a été signée par tout le monde au tribunal. La plupart des collègues de Tanya ont ajouté des petits mots. *Je pense à toi. Je prie pour ta famille. Dis-moi si je peux faire quoi que ce soit.*

C'est forcément Marjorie qui a acheté la carte et l'a fait circuler. Marjorie, c'est la mère de ce tribunal, celle qui apporte des cupcakes aux anniversaires, qui organise le Secret Santa en décembre, qui retient toujours les noms des époux et des enfants. Tanya range la carte dans son enveloppe, qu'elle place dans le tiroir de son bureau, avant d'ouvrir son ordinateur portable pour parcourir son planning de la matinée. Les mots dansent sur l'écran, et l'image de Lorraine dans son cercueil reprend sa place habituelle, au premier plan, dans l'esprit de Tanya.

Son téléphone vibre sur son bureau – un appel en provenance d'un numéro inconnu, sans doute un démarcheur, pourtant elle décroche.

– Allô ?

– Bonjour, c'est bien Tanya ? lui demande une voix de femme.

– Oui, c'est moi.

– Bonjour, Tanya, ici Lily du salon de coiffure. Je vous appelais pour savoir si vous voulez reprogrammer le rendez-vous avec Amanda que vous avez dû annuler il y a quelques semaines.

La femme parle d'une voix forte et pleine de vitalité, ignorante, par chance, des récents événements qui ont frappé Tanya.

– Ah, dit-elle.

Ça lui était complètement sorti de la tête. Elle joue avec une mèche de ses cheveux et en examine les pointes, sèches et où apparaissent quelques fourches.

– Oui, poursuit-elle, merci de m’avoir appelée.

– Formidable ! Quand pouvez-vous venir ?

– Quelles sont ses disponibilités la semaine prochaine ?

– Amanda sera en congé maternité à partir de la semaine prochaine, mais nous avons d’autres coiffeuses qui seront ravies de s’occuper de vous.

– C’est vrai ? s’étonne Tanya.

Elle repense à son dernier rendez-vous avec Amanda et tente de se souvenir si celle-ci semblait enceinte. Elle ne se rappelle rien.

– Est-ce qu’il lui resterait une disponibilité cette semaine alors ?

Tanya entend le cliquetis d’un clavier d’ordinateur.

– Elle vient d’avoir une annulation à dix-huit heures trente ce soir. Ça vous conviendrait ?

– C’est parfait, répond Tanya, même si elle devra quitter le travail plus tôt. À tout à l’heure.

Elle raccroche et effleure sa souris pour que l’ordinateur sorte de son état de veille.

On frappe à sa porte. C’est Patrick McConnell, un avocat de génie.

– Tanya, lui dit-il, je te présente toutes mes condoléances.

– Merci.

Il approche pour la serrer dans ses bras avec chaleur. Ça ne dure pas longtemps, mais Tanya a le temps de sentir l’odeur de son shampooing, de son eau de Cologne luxueuse et du café dans son haleine.

– Je ne savais pas que ta mère était malade, dit-il en s’écartant.

– Ce n’était pas le cas. Son mari l’a assassinée.

Patrick ne cache pas sa stupéfaction, et Tanya en éprouve du soulagement. D’ici peu, tout le monde sera au courant, et elle pourra peut-être avoir la paix.

– Bonté divine, lâche-t-il d’une voix rauque, je ne sais pas quoi dire. C’est absolument terrible, Tanya. Terrible.

– Ouais, je sais. Tu n’as pas besoin de dire quoi que ce soit.

– Qu’est-ce qui ne tourne pas rond chez les gens ?

Il s'agit d'ironie, évidemment. Patrick défend constamment des gens comme Jesse – enfin surtout des gens beaucoup plus riches que Jesse. C'est grâce à ça que Patrick peut se payer son eau de Cologne, ses beaux costumes bien repassés, son appartement à Murray Hill avec portier, toit-terrasse et ascenseur qui conduit directement à son salon. Il a organisé une fête chez lui en décembre.

– Les gens sont des monstres.

Patrick plante ses immenses yeux intrépides dans ceux de Tanya.

– Dis-moi ce que je peux faire, et je le ferai.

Il dégage une assurance aussi puissante et coûteuse que son parfum. Si Tanya devait commettre un meurtre, Patrick McConnell serait le premier avocat auquel elle penserait pour sa défense.

– Merci. J'aimerais pouvoir penser à quelque chose.

– Si jamais c'est le cas, tu m'appelles, promis ?

Elle hoche la tête. De près, il a de longs cils noirs, presque féminins.

– C'est promis.

Amanda n'éprouve pas le besoin de combler les silences contrairement aux autres coiffeuses, elle n'interroge pas Tanya sur son programme du week-end, sur d'éventuels projets de vacances, ni sur les derniers bons films qu'elle aurait pu voir.

C'est une jolie femme ronde avec une peau laiteuse et des tatouages colorés qui dépassent de ses manches et de son col. À chacun de ses rendez-vous, Tanya la trouve avec une coiffure différente – un mois elle a des cheveux bordeaux et raides comme des baguettes de tambour, le suivant, un carré noir et sévère. La dernière fois, ils étaient longs et dévalaient dans son dos, façon sirène.

Lorsqu'elle vient chercher Tanya à l'entrée du salon, ce vendredi-là, elle porte une robe noire moulante qui épouse les contours de son ventre absolument énorme. Ses cheveux sont coiffés en queue-de-cheval lâche, et quelques mèches encadrent son visage. Tanya est frappée par sa beauté.

– Oh lala, dit-elle en se levant, toutes mes félicitations. Vous êtes resplendissante.

Amanda sourit et elles s'embrassent – ce qui se révèle compliqué avec le ventre de la coiffeuse.

– Ce n'est pas l'impression que j'ai. Je me suis transformée en gigantesque vessie sur pattes.

Tanya rit.

– C'est pour quand ?

– Le 15 juin pile. Ma césarienne est déjà programmée.

Elle se caresse le ventre.

– Le petit bout est déjà prêt à sortir. Je le sens.

Elle emmène Tanya à l'autre bout du salon, lui fait longer des rangées de fauteuils devant des miroirs, où sont installés des clients dont la coiffure est à un stade plus ou moins avancé. La pièce résonne du bourdonnement des sèche-cheveux et, en fond, d'une pop indifférenciée.

Tanya s'installe dans le fauteuil d'Amanda, qui lui enfle une blouse noire s'attachant dans le dos. Elle libère les cheveux de Tanya, coincés dans le col, et les étale sur ses épaules.

– Ils ont bien poussé, dit-elle en passant les doigts dedans.

C'est agréable comme sensation, les mains d'Amanda qui glissent dans ses cheveux et défont d'un geste expert les nœuds aux pointes.

Tanya se fait soudain la réflexion que les cheveux sur sa tête étaient déjà là quand elle a vu sa mère pour la dernière fois. Qu'en les coupant, elle s'en séparera pour toujours. À cette idée, elle frémit.

– Alors qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?

– Je crois que j'ai envie de changement, dit Tanya d'une voix si ferme qu'elle en est elle-même surprise. Qu'est-ce que vous me conseilleriez ?

Amanda recule d'un pas et incline la tête pour examiner le reflet de Tanya.

– Vous seriez prête à raccourcir ? Pas de façon radicale, je pense à une longueur juste au-dessus des épaules, qui vous permettrait encore de les attacher. On pourrait partir sur un carré plongeant avec un dégradé qui viendrait encadrer votre visage. Ajouter un peu de volume. Ça ferait vraiment ressortir vos grands yeux.

– D'accord. Je vous fais confiance.

– Génial ! s'exclame Amanda avec un sourire. C'est excitant.

Pendant le shampoing, Tanya ferme les yeux pour se concentrer sur la sensation de l'eau chaude sur son crâne, des doigts d'Amanda qui la massent, du rebord du bac qui s'enfonce dans sa nuque. Elle ne pleure pas, mais elle en est proche, et c'est la taille si imposante du ventre d'Amanda

qui l'empêche de craquer. Elle se demande si les bébés se perçoivent mutuellement, chacun bien au chaud, bien en sécurité dans un ventre, et pourtant à quelques dizaines de centimètres l'un de l'autre.

Amanda enveloppe la tête de Tanya dans une serviette éponge et l'invite à retourner au fauteuil.

– Je suis enceinte, moi aussi, lâche Tanya tout à trac, alors qu'Amanda lui sèche les cheveux avec la serviette.

– Oh, mais non !

Le visage d'Amanda s'éclaire aussitôt et elle se penche pour étreindre Tanya.

– C'est incroyable ! Vous en êtes à combien de mois ?

– Seulement deux, dit Tanya en penchant la tête vers le ventre d'Amanda. J'ai encore beaucoup de chemin à faire.

– Deux mois, répète Amanda en se plongeant dans ses souvenirs. Votre poitrine vous fait souffrir le martyr ?

– Pas vraiment. Elle doit être trop petite pour ça. J'ai d'horribles nausées, par contre.

– C'est le pire. Il faut manger. Quelque chose de neutre, comme des crackers. Elles sont encore plus violentes quand on a le ventre vide.

– Merci pour le conseil. Vous connaissez le sexe ?

– Oui, c'est une fille, répond Amanda, un sourire jusqu'aux oreilles. On va l'appeler Rosie, comme la mère de Curt.

– Rosie, c'est joli.

– Rose Elizabeth Campbell.

Amanda s'attaque à la coupe, et Tanya regarde ses mèches humides et noires dégringoler par terre. Elle tente de se débarrasser de la pensée qu'elle fait quelque chose de mal, quelque chose de violent, et elle reporte son attention sur le miroir, pour se focaliser sur le reflet d'Amanda, avec son ventre comme un ballon.

– Curt est heureux ?

– Fou de joie. Il sera le meilleur des pères. Bon, malheureusement, la pauvre petite va être surprotégée.

– Ah oui ?

– Il a déjà décrété qu'elle ne serait pas autorisée à fréquenter de garçon avant ses dix-huit ans. Vous pouvez relever un peu la tête ?

Tanya s'exécute.

– Et votre compagnon ? Quel genre de père sera-t-il ?

– Oh, Eitan se laissera marcher sur les pieds. S’il faut faire la police, c’est moi qui devrai m’y coller.

Amanda sourit.

– Ça doit être quelqu’un de bien.

– Oui, c’est vrai.

– Ne bougez pas une seconde, je vais chercher un soin.

– Pas de problème.

Tanya contemple ses nombreuses mèches mouillées éparpillées sur le sol. À l’autre bout de la pièce, une femme balaie des cheveux dans une pelle. Tanya se lève et s’agenouille pour ramasser une poignée de mèches. Elles s’accrochent à ses doigts, mais elle les fourre dans son sac à main, où elles atterrissent en tas sur son portefeuille, ses clés, son rouge à lèvres.

– Je suis désolée, maman, murmure-t-elle comme une folle.

Au retour d’Amanda, Tanya a retrouvé sa place dans son fauteuil, et ses mèches sont bien cachées dans son sac à main.

– Vous voulez un garçon ou une fille ? lui demande Amanda en lui appliquant le produit.

Tanya hésite. Elle est censée vouloir une fille, elle sait bien. En vérité, elle est terrifiée à l’idée d’en faire naître une dans un monde où Donald Trump est président, où des hommes comme Jesse et Dan existent.

– Un garçon, répond-elle en toute sincérité.

Elle est soulagée de voir qu’Amanda ne s’en étonne pas, n’attend pas plus d’explications.

Pendant le reste de la coupe, Tanya ferme les yeux, et l’habituel silence confortable s’installe.

– Qu’est-ce que vous en dites ? lui lance Amanda quelques minutes plus tard.

Tanya ouvre les yeux et observe son reflet. Elle est jolie – ses cheveux particulièrement –, tout en ayant l’air terriblement triste.

– J’adore, merci. C’est vraiment très réussi.

Elle se force à sourire.

– C’est sympa de changer, non ? observe Amanda en l’ébouriffant légèrement.

– Oui, convient-elle.

– Vous pensez que ça plaira à votre mari ?

Tanya est alors surprise de constater qu'elle était en train de se demander si ça plairait à Patrick McConnell, du travail.

– Il va adorer. J'ai hâte de voir sa tête. Merci beaucoup.

– Tout le plaisir est pour moi.

Amanda lui retire la blouse noire, et Tanya se lève, chasse quelques mèches sur ses cuisses.

Elle laisse à Amanda un pourboire insensé – presque quarante pour cent du prix de la prestation –, et sort du salon pour retrouver la douceur du mois de mai. Cette soirée est un vrai régal, l'air chaud embaume les parfums de la fin du printemps, les nuages pommelés dans le ciel sont roses, orange et bleus, comme une friandise tropicale. Tanya a la tête plus légère. L'odeur de ses propres cheveux lui fait le même effet que si elle provenait d'une inconnue croisée dans la rue – et cette sensation d'étrangeté par rapport à elle-même a quelque chose de grisant.

Elle reste plantée sur le trottoir, gagnée par la panique, ce sentiment familier qui s'empare dorénavant d'elle chaque fois qu'elle est privée d'une occupation précise, qu'elle se retrouve seule ou qu'elle voit quelque chose de beau, comme la ville et le ciel. Son corps se pétrifie, ainsi qu'il l'a fait le soir où elle a reçu cet appel de la police. Elle se demande si elle sera un jour capable de se défaire de cette sensation, celle que l'impensable s'est produit, qu'il ne pourra jamais être effacé.

Elle prend la direction de Central Park, n'ayant pas envie de rentrer dans son appartement vide. Elle descend Seventy-Sixth Street en direction de l'est, puis tourne à gauche et atteint le parc, où elle navigue entre familles, groupes de vendeurs ambulants et touristes vers l'ouest. Elle regarde les gens qui sortent du musée d'Histoire naturelle et s'arrêtent sur les marches de pierre, levant leur portable pour prendre une photo du ciel. Les arbres qui bordent le parc sont sombres, le soleil s'y accroche comme du sirop d'érable qui goutte à travers leurs feuilles, éclaboussant de lumière le trottoir ombragé.

Elle envie ces gens ; le plaisir qu'ils tirent du ciel, de leur visite du musée. Il semble impossible à Tanya que quelque chose d'aussi simple et parfait qu'un coucher de soleil sur New York redevienne un jour une source de joie pour elle.

Elle sort son portable pour appeler Eitan au travail.

– Qu’est-ce que tu fais ? lui demande-t-elle quand il décroche.

– C’est un peu la panique ici. Tu viens de partir du boulot ?

– Non, ça fait un moment, déjà. Je suis à Central Park, en face du musée d’Histoire naturelle.

– Comment s’est passée la reprise ?

– Ça va. Tu veux me rejoindre ? On pourrait aller dîner ?

– J’aimerais bien, mon cœur, mais je ne vais pas pouvoir partir avant plusieurs heures.

– Je comprends.

Ils raccrochent, et Tanya fait défiler les numéros dans sa liste de contacts. Elle s’arrête quand elle tombe sur le nom de Patrick McConnell et le fixe en essayant d’imaginer ce qu’elle ressentirait en appuyant dessus.

Elle tomberait sans doute sur un répondeur.

Elle l’a entendu dans sa tête toute la journée. « Dis-moi ce que je peux faire, et je le ferai. » Il avait l’air si sûr de lui, comme s’il y avait une réponse, une chose à faire.

Avec une audace qui lui est totalement étrangère, Tanya appuie sur ce nom et approche le téléphone de son oreille. Il y a une première sonnerie, une deuxième puis une troisième, jusqu’à ce que la messagerie s’enclenche. *Vous êtes bien sur le portable de Patrick McConnell. Je ne peux pas...*

Soulagée, et légèrement essoufflée, elle raccroche.

Quelques instants plus tard, son téléphone vibre dans sa main : Patrick la rappelle.

– Hé ! lance-t-elle d’une voix ridiculement guillerette qui la fait grimacer.

– J’ai raté ton appel, Tanya.

Sa voix paraît plus grave et plus sérieuse au bout du fil.

Elle envisage de jouer les imbéciles, de dire qu’il s’agit d’un appel par erreur dans son sac. Et pourtant elle se contente de répondre :

– Oui.

– Comment vas-tu ?

Il y a de la tendresse dans sa question.

– Bien, dit-elle en laissant entendre que c’est plus compliqué.

– Où es-tu ?

– À Central Park. En face du musée d’Histoire naturelle.

Après un silence, elle ajoute :

- Je prendrais bien un verre. Sauf que j’ai arrêté de boire dernièrement.
- C’est marrant, moi aussi. Qu’est-ce que tu dirais d’une balade dans le parc, plutôt, avant la tombée de la nuit ? Et d’un bretzel ?
- Parfait.
- Donne-moi dix minutes. Il faut juste que j’envoie un mail, et je saute dans un taxi.
- Tu es sûr que je ne te dérange pas ?
- Sûr et certain. À tout de suite.

Tanya l’attend sur un banc près de l’entrée du parc. Elle sait que sa conduite est imprudente et qu’elle pourrait mener à l’irréparable, mais elle a aussi l’impression d’être entrée dans une sorte d’état second, de ne plus avoir vraiment le contrôle. Ce qui arrivera ensuite ne dépend pas entièrement d’elle. Et puis, se rassure-t-elle, quel mal y a-t-il à appeler un ami pour une promenade ? Même si Patrick n’est pas un ami à proprement parler.

Un taxi se gare le long du musée, et Tanya regarde Patrick en descendre. Il y a quelque chose de quasi présidentiel dans la façon qu’il a de déployer son corps et d’observer les alentours derrière ses lunettes de soleil. Il traverse la rue à grandes enjambées élégantes, et dès qu’il l’aperçoit il retire ses lunettes et lève la main.

– Ça me fait plaisir que tu aies appelé, dit-il en arrivant à sa hauteur. Toute la journée je me suis demandé comment tu allais.

Ils se prennent dans les bras pour la seconde fois de la journée, ce qui reste étrange, même s’ils s’attardent un peu plus cette fois.

– Tu es allée chez le coiffeur, remarque-t-il en reculant.

Elle glisse ses cheveux derrière ses oreilles.

– J’aime beaucoup. Ça te va bien.

– Merci. On va chercher ce bretzel ?

– Avec plaisir.

Ensemble ils se dirigent vers l’entrée du parc. Tanya s’interroge sur la petite amie de Patrick, Selena. Elle l’a croisée une poignée de fois, et elle n’a pas eu le temps de discuter avec elle lors de la soirée de Noël de Patrick. Une blonde sculpturale, au charme entretenu par l’argent, comme Patrick : un corps sculpté par une pratique sportive encadrée, une beauté qui

resplendit de santé grâce à une alimentation impeccable, jamais un cheveu qui dépasse. Ils ont le physique des gens qui ont les moyens de ne se déplacer qu'en taxi, qui ne transpirent jamais et ne sont jamais dépendants de la météo.

– Tu es sobre depuis combien de temps ?

La question de Patrick prend Tanya au dépourvu.

– Pardon ?

– Tu disais que tu avais arrêté de boire.

– Ah... Eh bien, je...

– Ne me réponds pas si c'est personnel. Le mois prochain ça fera deux ans que je n'aurai pas touché à l'alcool.

– C'est formidable, Patrick, le félicite-t-elle en toute sincérité, même si elle se sent prise de court. Je ne suis pas dans la même situation. Je veux dire que je n'ai aucun problème d'alcool. Simplement je n'en bois plus.

– Je vois. J'allais justement dire que tu n'en avais pas l'air.

– Pas l'air de quoi ? Alcoolique ?

Il sourit.

– Tu es une personne très mesurée.

– Vraiment ?

– C'est un compliment dans ma bouche. Tu restes toujours d'un calme olympien.

Il lui montre un stand qui vend des bretzels et des glaces.

– Ça te dit ?

– Je ne suis pas toujours calme, tu sais.

Il la considère avec intérêt.

– Il m'arrive d'avoir des réactions impulsives. De commettre des erreurs.

– Tu veux dire que tu es humaine ?

– Oui, concède-t-elle.

– Quelle est la chose la plus folle que tu aies jamais faite ?

Elle l'observe à la dérobée. Il n'est pas en train de la draguer, du moins elle ne croit pas. La réponse semble sincèrement l'intéresser.

Elle se demande s'il a été en cure de désintoxication, s'il participe à des réunions des Alcooliques anonymes. Elle a du mal à l'imaginer dans le sous-sol d'une église, assis sur une chaise en métal pliante, à écouter les autres participants du cercle partager leur expérience. Et pourtant, il dévoile une part de vulnérabilité en lui faisant cet aveu, et elle songe qu'il doit avoir

confiance en elle, en tout cas suffisamment pour qu'elle garde cette information pour elle.

Elle pense à ce qu'elle ressentirait si elle embrassait Patrick. Voilà qui serait impulsif, et idiot. Ce serait amusant d'échanger un baiser avec ce bel homme plein d'assurance, capable de lui faire découvrir une autre réalité. La suite serait un vrai supplice, néanmoins. En parler à Eitan. Ou ne pas lui en parler. Dans les deux cas, ce serait un calvaire.

– T'appeler, c'était impulsif, mais j'ai fait des choses plus folles. Je ne suis pas aussi rasoir que ça, ajoute-t-elle avec un sourire ironique. Disons juste que je n'ai pas vraiment réfléchi avant de composer ton numéro. J'ai ressenti le besoin de te contacter. Et je l'ai fait.

– J'ai été surpris de voir ton nom s'afficher.

Ils ont atteint le stand.

– Un bretzel, s'il vous plaît, commande Tanya, soulagée par la présence d'un tiers. Avec de la moutarde.

– Je prendrai la même chose.

Le vendeur leur tend deux énormes bretzels, ainsi que de petits tubes de moutarde. Patrick insiste pour payer, et ils marchent jusqu'à un banc, un peu plus loin. Les arbres sont en fleurs, et une fois assise Tanya lève les yeux vers les feuilles vert tendre qui se découpent sur le ciel couleur de barbe à papa.

– Tu sais que je n'ai jamais mangé de bretzel new-yorkais ? confesse-t-elle.

– Jamais ?

– Non.

– Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

– C'est bon. Salé. Meilleur que ce que j'imaginai.

Alors qu'elle étudie le bretzel entre ses mains, son regard est attiré par son alliance et sa bague de fiançailles. D'un coup d'œil, elle remarque que Patrick ne porte aucun anneau. Il semble se rendre compte qu'il est observé, et il pose son bretzel sur ses genoux pour se tourner vers elle.

– Alors pourquoi as-tu ressenti le besoin de me contacter ?

– Je me sentais paumée.

Il hoche la tête, d'un air de comprendre.

– Tu dois vivre un enfer à l'heure actuelle.

– Oui. Je ne me sens plus moi-même.

À son tour, elle pose son bretzel, sur le banc, et croise ses mains sur ses cuisses. Il continue à la considérer avec tendresse.

– Ça m’a fait plaisir de voir ton nom s’afficher. *Tanya Bloom*, dit-il avec un sourire. J’étais si troublé que je n’ai pas décroché.

– Moi aussi, j’ai été troublée quand tu as rappelé.

– J’ai bien noté que nous ne buvions ni l’un ni l’autre, mais j’ai une excellente herbe que j’adorerais fumer avec toi. C’est une variété médicinale. Je la trouve très apaisante, si ça te tente.

– Ah...

– Il faudrait aller chez moi. On pourrait la fumer sur le balcon.

Tanya n’a fumé qu’une seule fois dans sa vie, en première année à Smith, avec des étudiants, et elle ne peut pas vraiment dire que l’expérience lui a laissé un bon souvenir. Le joint avait circulé de bouche en bouche – ce qui n’était pas très hygiénique –, et après ils n’avaient fait que commander des pizzas et regarder une émission débile à la télévision. Tout le monde avait semblé rire de choses qui ne la faisaient pas rire, alors Tanya avait fini par partir, en se disant qu’elle n’avait pas dû correctement inhaler la fumée.

De retour dans sa chambre, elle avait tenté de lire *La Séquestrée* pour son cours de littérature, mais elle ne parvenait pas à se concentrer, son esprit tournait en boucle, ce qui n’était pas habituel. Elle avait reposé le livre, éteint le plafonnier et mis de la musique : l’album *Blue*, de Joni Mitchell. Le genre de musique que Nessa aurait écouté dans un moment pareil : un peu triste, un peu romantique, un peu solitaire.

Se sentait-elle seule ? s’était-elle demandé, elle s’en souvient, allongée dans sa chambre ce vendredi soir. Le reste du campus s’agitait. Les étudiants étaient réunis par affinités pour danser, jouer à des jeux alcoolisés, fumer des joints. Dans d’autres chambres, certains devaient s’embrasser ou être sur le point de le faire, coucher ensemble ou être sur le point de le faire. Dans le bâtiment d’en face, les étudiants qu’elle venait de quitter continuaient sans doute à rire devant une émission.

– D’accord, dit-elle à Patrick, le ventre noué par la nervosité. Pourquoi pas.

Ils descendent Lexington à l’arrière d’un taxi, dépassent en trombe le Hunter College, le grand magasin Bloomingdale’s, le Chrysler Building. Le chauffeur est agressif, comme s’il savait qu’ils allaient faire quelque chose d’illicite, que Tanya, si on lui laissait trop de temps, risquait bien de changer

d'avis. Il zigzague entre les files de voitures, accélère pour passer à l'orange, ne fait perdre de temps à personne. Patrick et elle regardent tous les deux en silence New York défilier derrière les vitres. Lorsque le chauffeur pile à cause d'un piéton, Tanya est projetée en avant contre sa ceinture de sécurité, et Patrick tend un bras protecteur comme pour l'empêcher de passer à travers le pare-brise.

– Attention, dit-il sèchement au conducteur, qui ne daigne pas répondre.

Il les dépose au pied de l'immeuble de Patrick, sur Madison Avenue, avec un large auvent vert devant l'entrée. Le portier leur ouvre la porte en inclinant la tête et en souriant.

– Merci, Rudy, dit Patrick en s'effaçant pour permettre à Tanya de passer la première.

– Je vous en prie, monsieur McConnell.

Tanya pénètre dans le hall climatisé. Il est en marbre blanc immaculé. Il y a un espace d'attente avec des canapés à la ligne moderne et un tapis crème. Le mur face aux ascenseurs est recouvert de miroirs du sol au plafond. Elle est déjà venue, bien sûr, en décembre, pour la soirée de Noël. Elle est arrivée ivre, avec Eitan. Elle se souvient qu'ils avaient leur manteau d'hiver, qu'ils se tenaient par la main et que, dans l'ascenseur, ils s'étaient moqués du luxe excessif des lieux.

L'endroit lui paraît différent aujourd'hui qu'elle est sobre et qu'elle y entre avec Patrick. Elle se demande ce que pense Rudy, à supposer qu'il pense quoi que ce soit. Ils montent dans l'ascenseur, et Patrick presse le bouton du dixième.

– Tu vis ici depuis combien de temps ?

– Deux ans et demi. J'envisage de déménager un peu plus au sud de Manhattan.

– Pourquoi ?

– On s'emmerde ici.

– Et Selena ? Elle vit où ?

– Elle est à Brooklyn maintenant. À Williamsburg.

Il lève les yeux au ciel.

– Tu n'aimes pas ce quartier ?

– Ah non, et je reste poli.

– Moi non plus. Je ne suis pas très fan des barbus à chignon.

Il éclate de rire au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

– On est arrivés.

L'appartement est aussi magnifique que dans le souvenir de Tanya. Un immense plateau articulé autour d'un salon qui fait la taille de l'appartement de Tanya. Des vues incroyables.

– Tu es déjà venue, non ?

– Pour la fête de Noël. Tu as un très bel appartement.

– Merci. Mets-toi à l'aise, je t'en prie. Je peux te servir de l'eau plate ou gazeuse ? Un soda ?

– De l'eau plate, c'est parfait.

– Super. Et si ça ne te dérange pas, je vais me changer rapidement, j'ai porté cette chemise toute la journée, et mes clients m'ont fait transpirer.

– Bien sûr, je t'en prie.

Patrick s'éclipse, et Tanya s'aventure dans le coin lecture. Il y a un immense canapé en cuir marron, qui forme un angle avec une petite banquette, une table basse sur laquelle sont éparpillés des journaux et des numéros du *New Yorker*. Le mur d'en face est entièrement tapissé d'étagères, qui débordent de livres. Elle parcourt les titres – il s'agit surtout d'ouvrages de droit et de livres documentaires, sans oublier les encyclopédies, les anthologies, les biographies, la poignée de romans.

Patrick revient quelques minutes plus tard, en jean et tee-shirt blanc, et Tanya sent aussitôt son corps réagir – cette pulsation caractéristique entre ses jambes. Elle est attirée par cet homme.

– Tu évalues ma bibliothèque ?

– En quelque sorte.

– Et ?

– Et quoi ?

– Qu'est-ce que tu retiens ?

Il y a un petit sourire sur son visage. Il tient un sachet en plastique contenant de l'herbe.

– Tu lis surtout des auteurs masculins.

– Ah...

– Les seules femmes présentes ici ont écrit des livres de cuisine, apparemment.

Elle en sort un sur la gastronomie traditionnelle irlandaise.

– Tu cuisines ?

Patrick rit.

– C’est un cadeau de ma mère. Je ne sais pas pourquoi elle me l’a offert.

Tanya range le livre en souriant. Le mot « mère » la terrasse de tristesse.

– Ça ne te dérange pas, un peu de tabac ? lui lance-t-il.

Tanya jette un coup d’œil au sachet et un souvenir lui revient, avec une précision absolue : Patrick buvant un whisky dans un verre en cristal lors de sa fête en décembre. Elle s’en souvient parce qu’il avait pris Eitan par les épaules et lui avait proposé de le goûter.

« Pourquoi boire ça, avait-il dit en référence à la bière d’Eitan, alors que tu pourrais t’offrir cette merveille ? Tiens, goûte dans mon verre. Du Johnnie Walker Blue. Taylor va t’en préparer un. »

Tanya se demande si le whisky de cette soirée était un accident, ou si les deux années de sobriété ne sont qu’un mensonge.

– Je suis désolée, lui dit-elle, je viens juste de voir l’heure.

Elle brandit son téléphone, comme pour étayer ses propos.

– Il est plus tard que je ne pensais. Il faut vraiment que je rentre.

– Ah bon ?

Il a beau garder son sourire bien vissé aux lèvres, il y a de la déception dans ses yeux, et peut-être même un soupçon de fièvre.

Brusquement Tanya est saisie de tremblements. Elle pense à Eitan, au septième étage de l’hôpital, puis elle pense au bébé, et dès qu’elle songe à sa petite famille fragile elle est gagnée par le soulagement.

– Ça va, Tanya ?

– Non, ça ne va pas. Et je ne crois pas que fumer m’aidera.

Patrick s’empresse de fourrer le sachet dans la poche de son jean. À la surprise de Tanya, il paraît penaud.

– Écoute, je ne prétends pas savoir ce que tu traverses. Pas du tout. Et tu n’as peut-être pas envie d’entendre ça, Tanya, mais tu es l’une des personnes les plus fortes que je connaisse. À ta place, j’aurais déjà vidé toutes les bouteilles du caviste du coin.

Il secoue la tête.

– Chacun se débrouille pour affronter les épreuves qu’il traverse, et je suis sûr que tu as tes trucs, toi aussi. En tout cas, de mon point de vue, tu es une sacrée championne.

Sa voix a changé, il a troqué le ton assuré qu’il emploie au téléphone et le ton séducteur qu’il avait à Central Park.

Pour la première fois, Tanya entend le petit garçon en lui. Pas dans sa juvénilité, non. Dans sa vulnérabilité. Elle voudrait le remercier de lui dévoiler cette facette de sa personnalité, mais il n'en serait que mal à l'aise et elle risquerait de la voir disparaître à tout jamais.

– Les gens répètent constamment que je suis forte, lui dit-elle plutôt. Comme si j'avais eu le choix. Ce n'est pas le cas. C'est arrivé. Je ne suis pas forte, je suis juste comme je suis.

Patrick secoue la tête avec détermination.

– Regarde-toi enfin. Tu es déjà de retour au travail. Tu es allée chez le coiffeur. Tu as pris la sage décision de ne pas fumer avec moi.

Il sourit.

– Rien ne peut t'arrêter, ajoute-t-il.

– Si tu veux tout savoir, je peux à peine poser les yeux sur un arbre sans fondre en larmes.

– Hé, Tanya, dit-il en haussant les épaules. C'est le cas de la plupart des gens en temps normal. Ne sois pas si dure avec toi.

Une fois dans la rue, Tanya respire l'air nocturne, heureuse d'être seule. Elle n'éprouve pas le besoin d'appeler quiconque pour dire où elle se trouvait, ce qu'elle a presque fait. Ni Eitan, ni Nessa, ni Simone. Il n'y a rien à confesser, aucune excuse à formuler. Il y a tout un monde dans ce « presque ». Ce « presque » n'est pas un crime.

Elle marche jusqu'à Times Square, un endroit qu'elle évite farouchement en temps normal, mais ce soir ça ne la dérange pas de s'y trouver. Les lumières criardes et les panneaux vidéo qui clignotent, les essaims de touristes avec leurs souvenirs et leurs perches à selfie lui donnent quasi l'impression d'être dans un autre pays. C'est dans la lignée de cette soirée si étrange.

Elle prend la ligne 1 en direction du nord. Le métro est silencieux pour un lundi soir, il y a plein de places assises, mais Tanya décide de rester debout. Elle observe les autres passagers. La plupart sont absents, concentrés sur leur musique, leur lecture ou leur téléphone, qu'ils fassent défiler l'écran ou tapent un message. Certains ont les yeux fermés.

Le secret de son bébé – savoir qu’elle n’est pas seule dans cette ville, à bord de cette rame, dans son propre corps – la réconforte comme il ne l’a jamais fait encore. Elle se demande si le petit être en elle a déjà une conscience ; s’il a la moindre intuition d’être transporté dans tous ces endroits si différents : le tribunal et le salon de coiffure, Central Park, Murray Hill, Times Square, et maintenant le métro pour filer vers le nord de la ville – Fiftieth Street, Columbus Circle, Sixty-Sixth Street, Seventy-Second Street, jusqu’à Seventy-Ninth Street. Cette minuscule âme sent-elle déjà – Tanya s’interroge – ce que ça fait de rentrer à la maison ?

OceanofPDF.com

IV

OceanofPDF.com

Il est huit heures du matin, en ce jour de la mi-août, et déjà la ville est étouffante, les conduits d'aération soufflant un air brûlant comme une haleine sur le trottoir. Nessa extraie sa valise des entrailles du bus et prend la direction du métro qui la conduira à l'appartement de Tanya et Eitan.

Elle doit faire une longue queue pour acheter son ticket, et quand elle finit par atteindre une machine, elle doit s'y reprendre à quatre fois avant que la machine n'accepte de lire sa carte de crédit. Lorsque celle-ci lui recrache un rectangle jaune, Nessa a le sentiment d'avoir réussi quelque chose.

Les rames sont bondées. Elle est coincée entre un homme bien charpenté qui lutte contre le sommeil et une femme vêtue pour aller travailler avec des AirPods dans les oreilles. Nessa est assez proche pour entendre la musique de sa voisine, quelque chose de fort et rythmé. Elle serre sa valise entre ses jambes et observe autour d'elle les New-Yorkais et les touristes, plutôt silencieux, chacun dans sa bulle.

Elle descend à la station Seventy-Ninth Street, et la ville est plus calme ici, dans ce coin résidentiel. Il y a des gens qui promènent des chiens et poussent des poussettes, et au lieu de se précipiter dans toutes les directions possibles ils semblent prisonniers du quadrillage de la ville. Nessa marche de Broadway à West End Avenue, puis remonte quatre blocs jusqu'à l'immeuble de Tanya.

– Coucou ! lui dit-elle d'une voix qui grésille dans l'interphone. Monte !

La porte s'ouvre avec un bourdonnement électrique, et Nessa traîne sa valise dans le hall, puis la hisse jusqu'au deuxième.

Tanya l'attend sur le seuil de chez elle. On ne peut pas rater son ventre, qui s'est arrondi pour prendre la taille d'un melon, sous son tee-shirt.

– Oh lala, lance Nessa, submergée d'émotion.

Elle n'a appris la grossesse de sa sœur qu'un mois plus tôt, lorsque Tanya l'a appelée pour lui demander si elle accepterait d'être présente lors de l'échographie qui leur apprendrait le sexe du bébé.

Elles s'embrassent, et c'est différent avec le ventre de Tanya entre elles, avec ce troisième petit être.

– Bordel, tu vas être maman.

– Ce pauvre enfant innocent...

Nessa s'agenouille et pose les mains sur le ventre de Tanya. Il est chaud et ferme. Elle y colle son oreille et donne deux tout petits coups.

– Toc toc... Qui se cache là-dedans ?

Cet après-midi-là, les deux sœurs patientent dans la salle d'attente de la gynécologue-obstétricienne de Tanya.

– Alors qu'est-ce que tu veux ? lui demande Nessa. Un garçon ou une fille ?

– Ça m'est égal. Du moment qu'il est en bonne santé et heureux...

– Oh, sérieux, pas avec moi. Je ne le répéterai pas à...

– Non, l'interrompt Tanya. Si je te le dis et que ce n'est pas ce que j'attends, tu le sauras pour toujours.

– Et quelle importance ? Ce n'est pas comme si j'allais le répéter à ton enfant.

– Je ne te dirai rien.

– Très bien. Je sais ce que tu veux de toute façon.

– Non. Mais ne dis rien quand même. Tu vas me porter la poisse sinon.

Nessa pince les lèvres et ouvre un magazine sur la parentalité. Sur la couverture, une belle femme blonde tient un bébé blond et sourit de toutes ses dents. Sans l'enfant serré contre elle, on croirait à une publicité pour du dentifrice.

– Voilà comment tu vas être, lui dit Nessa en la lui montrant.

Tanya roule les yeux.

Eitan entre précipitamment dans le cabinet, dégoulinant de sueur et le regard brillant.

– Il y avait de gros retards sur la 6, dit-il en se laissant tomber sur le siège à côté de Tanya. J'ai carrément dû courir jusqu'ici depuis la Fifty-Eight.

Tanya a un sourire un peu sec.

– Il est temps de se remettre au sport, hein ?

– Elle te parle toujours comme ça ? lui lance Nessa.

– Presque.

– C’est pour son bien, dit Tanya en tapotant le genou d’Eitan. Je ne veux pas qu’il me fasse une crise cardiaque.

– Madame Bloom ?

Ils tournent tous les trois la tête vers l’infirmière qui vient de parler.

– Suivez-moi.

Dans la salle d’examen, l’infirmière prend la tension et la température de Tanya, elle la mesure et la pèse.

– Je vous laisse enfiler cette blouse, lui dit-elle, en laissant le devant ouvert. Le docteur Townes ne va pas tarder.

– Tournez-vous pendant que je me change, dit-elle à Nessa et à Eitan, une fois que l’infirmière a refermé la porte derrière elle.

– Non, tu es une femme enceinte magnifique, proteste Nessa. Je veux te voir.

– Tourne-toi.

– Alors, Eitan, ça va être quoi, d’après toi ? lui demande Nessa, tandis qu’ils laissent Tanya se changer.

Eitan prend un air songeur.

– Ce matin, je me suis réveillé avec la certitude que c’était une fille. Mais en courant jusqu’ici, j’ai eu le pressentiment très fort que c’était un garçon. Je n’en sais rien. Je n’en sais vraiment rien.

Une excitation presque enfantine brille dans ses yeux, et Nessa tente de se représenter une vie avec un homme aussi gentil qu’Eitan. Un homme qui traite les femmes avec délicatesse, sans rien attendre en retour.

Les hommes de ce genre n’ont jamais manifesté le moindre intérêt pour Nessa. L’espace d’un instant, elle se sent furieuse, mais le médecin arrive alors, et Nessa se débarrasse aussitôt de ce sentiment.

Le docteur Townes est une petite femme aux joues rondes et roses, et au nez rond et rose.

– Vous êtes venue avec toute votre équipe, dit-elle en leur serrant la main.

Elle s'installe pour examiner Tanya, étale du gel sur son ventre protubérant et déplace lentement la sonde dessus.

– Alors, vous voulez connaître le sexe du bébé ?

Tanya regarde Eitan, puis Nessa.

– On veut savoir, oui, dit-elle au médecin.

Le docteur Townes sourit. Elle aime cet aspect de son métier.

– Vous attendez un petit garçon.

Le ventre de Nessa se serre. Elle regarde sa sœur, dont les yeux se remplissent de larmes.

– Oh, mon Dieu ! dit-elle en pleurant.

Elle agrippe les mains de Nessa et d'Eitan. Il se penche pour embrasser Tanya sur la joue.

– Un garçon, dit-il, aux anges. On va avoir un petit garçon.

Nessa s'écarte pour que les futurs parents puissent se prendre dans les bras.

Le médecin, Nessa et Eitan quittent la pièce et, enfin, Tanya se retrouve seule avec son bébé. Son premier véritable moment en tête-à-tête avec son garçon. Elle pose les mains sur son ventre et, pour la première fois depuis qu'elle est enceinte, elle lui parle à voix haute.

– Tu es mon fils.

Elle l'a dit d'une voix normale, pas celle qu'on adopte quand on s'adresse à un enfant. Elle a simplement énoncé cette réalité. Elle est soulagée.

Elle s'approche de la fenêtre, toujours en blouse. La pièce est glaciale, encore plus près de la vitre. Elle se trouve au treizième étage, et à cette hauteur les voitures sur le parking et les ambulances rangées le long du trottoir ressemblent à des jouets, des miniatures.

Le ciel est rempli de cumulus absolument énormes, si lumineux, si cotonneux qu'ils paraissent faux – le genre de nuages qui pourraient évoquer pour une personne croyante, ou peut-être un enfant, le paradis. Le regard de Tanya rebondit de nuage en nuage.

– C'est un garçon, dit-elle.

Et cette fois elle s'adresse à Lorraine. Lorraine qui aurait dû être présente lors de l'examen. Tanya ressent une douleur au sternum – une douleur vive, physique – à l'idée que sa mère ne connaîtra jamais son fils, qu'elle ne le tiendra jamais dans ses bras. Le fils de Tanya n'entendra jamais la voix de Lorraine.

Elle ne s'attarde pas près de la fenêtre. Elle n'a pas la croyance que Lorraine peut l'entendre. L'absence de sa mère est absolue.

Elle se rhabille. Elle quitte la salle d'examen et prend le couloir qui mène au bureau du médecin, devenu un endroit familier, presque accueillant, ces derniers mois. Avant de pousser la porte battante qui mène à la salle d'attente, elle jette un coup d'œil à travers le petit hublot et elle aperçoit Nessa et Eitan, assis côte à côte. Nessa a ouvert un magazine sur la parentalité qu'elle lit à voix haute.

Tanya sourit en observant Eitan. Il fait tellement d'efforts pour contenir sa joie, tout en écoutant Nessa. Ses lèvres frémissent – il retient un sourire, il remue le pied d'impatience. On dirait un petit garçon enfermé par un beau jour d'été, qui tourne sans arrêt la tête vers la fenêtre, impatient de retrouver le plein air, le soleil, le vent et l'herbe. Un petit garçon qui a du mal à tenir en place, tellement son désir de bondir de son siège est fort, son désir de courir jusqu'à épuisement, jusqu'à s'effondrer dans l'herbe, le nez, les joues et la poitrine palpitant de chaleur. Elle l'imagine si bien petit, avec sa kippa, priant avec son père le samedi matin, son visage mangé à moitié par ses immenses yeux. Cette image lui coupe le souffle. Le petit Eitan débordant d'énergie.

Ils entament un nouveau chapitre ensemble, son mari et elle. Un chapitre résolument différent. Plein d'optimisme, bien sûr. Peut-être de façon insensée d'ailleurs. C'est le lot de tous les jeunes couples qui se lancent dans la vie : ils gardent de leur passé ce qu'ils aimeraient transmettre et jettent le reste. Or la vie est toujours plus compliquée que ce à quoi on s'attend. Quand ils parleront à leur petit garçon de sa grand-mère, il faudra bien aussi finir par évoquer Jesse. Quand ils chanteront à leur fils la chanson sur la lune, ce sera bien plus qu'une berceuse. Elle contiendra de la tristesse aussi, mais ce n'est pas pour autant qu'ils ne la chanteront pas.

Tanya pousse la porte, et Eitan et Nessa redressent la tête en même temps.

– Te voilà, dit Nessa. Tee, tu as déjà réfléchi au genre d'accouchement que tu veux ? J'étais justement en train d'en parler à Eitan. Je sais bien que le trip doula ce n'est pas vraiment ton truc, mais tu devrais réfléchir à un accouchement dans l'eau.

– Pourquoi pas, dit Tanya.

– Qu'est-ce qui te fait rire ? lui demande Nessa en souriant.

Tanya secoue la tête.

– Je ne sais pas. C'est dur à expliquer.

OceanofPDF.com

C'est plus facile d'être seule à New York qu'à Northampton, dans cette ville universitaire où tout le monde semble amoureux. Avec ses innombrables pelouses vertes parfaites. Son indéfectible rue principale bordée de cafés et de boutiques de CBD. Et les trottoirs bondés de couples en pleine histoire d'amour.

À New York, les gens marchent seuls, se croisent à toute allure. Après l'échographie de Tanya, Nessa se rend au Met. Sa solitude monte comme une vague de chaleur, se mêlant à toutes les autres dans un élan collectif. Alors qu'elle traverse Central Park en direction du musée, elle sent qu'elle est en train d'intégrer quelque chose de plus grand qu'elle. Une sensation presque religieuse, même si ça n'a aucun rapport avec Dieu.

Lorsqu'elle atteint le côté est de la ville, elle remonte Madison Avenue sur dix blocs, et longe les vitrines extravagantes de boutiques de luxe – Ralph Lauren, Vera Wang, Gabriela Hearst –, ainsi que des immeubles d'habitation devant lesquels des portiers patientent sagement. Les trottoirs sont larges et propres, des tulipes ponctuent d'explosions de couleur savamment orchestrées les rangées de robiniers.

À l'intérieur du musée, l'éclairage est sophistiqué, d'une blancheur angélique. Elle traverse les collections dans une sorte d'état second, s'arrêtant pour regarder les tableaux qui retiennent son attention, et ignorant ceux qui l'indiffèrent. Elle a une préférence pour ceux qui représentent des gens, l'art abstrait ou surréaliste ne l'intéresse pas. Elle est attirée par les œuvres qui racontent une histoire. Elle se surprend à commenter ce qu'elle voit dans sa tête, comme si elle s'adressait à quelqu'un, et elle reprend soudain conscience de sa solitude infinie. Ça ne la dérange pas – elle vit avec depuis si longtemps. Disons que ça la frappe tout à coup. Même si

dans ce musée, dans cette ville, entourée de toute cette beauté, elle est chez elle au sein de cette solitude.

Elle passe par la boutique avant de sortir et achète un carnet à dessin hors de prix ainsi que des crayons. Puis elle retrouve le monde extérieur munie de ces fournitures. Elle prend le métro vers le sud de Manhattan, les secousses et le fracas de la rame formant un contraste radical avec la tranquillité suffocante des quartiers résidentiels du nord. Elle descend à Bleecker Street.

Elle achète une empanada à un vendeur de rue, avant de s'asseoir dans un parc pour manger et dessiner. C'est un petit parc, pas très vert, avec quelques bancs semés le long d'une allée pavée sinueuse. En face d'elle, deux adolescentes sont assises sur un banc. Sur les genoux de l'une d'elles se trouve la boîte en carton blanc d'une pâtisserie, qui contient deux cupcakes parfaits, à la vanille avec un glaçage rose pâle. Nessa les observe. Elles prennent le temps d'admirer les gâteaux en gloussant. Quand elles décident enfin de les déguster, Nessa pose son empanada et sort le carnet pour dessiner. Une des filles commence par manger le glaçage, l'autre préfère attaquer par le bas et garder le glaçage pour la fin. Elles sont légèrement tournées l'une vers l'autre sur le banc, comme pour assister mutuellement au plaisir de l'autre, mais elles ont cessé de parler ou de rire. Nessa en déduit qu'elles sont proches. Suffisamment pour oser manger en présence l'une de l'autre sans ressentir le besoin de maintenir un lien social en même temps.

Elles terminent leurs cupcakes et se lèvent pour partir avant que Nessa ait pu finir d'ébaucher la structure du banc et la silhouette de l'une des deux adolescentes. Elle pose son carnet. Son dessin n'évoque pas du tout deux filles en train de manger des gâteaux. Elle finit son propre déjeuner et pense au bébé de Tanya. Au fait qu'on naît toujours au sein d'une famille, lestée de chagrins spécifiques. Que ça fait partie de soi avant même que l'on vienne au monde. Ce petit garçon a déjà une longue histoire derrière lui – ce qui ne signifie pas que celle-ci lui gâchera la vie. C'est juste qu'elle le constituera aussi. Même si Tanya décide de ne jamais lui en parler. Nessa observe le parc, puis les rues au-delà, et elle pense à tous les gens qui trimballent des choses sans s'en rendre compte. Elle se demande ce qu'elle porte elle, toutes ces choses dont elle n'a pas conscience.

Dans quelle mesure, s'interroge-t-elle, la maternité va-t-elle transformer Tanya ? Nessa sait que sa sœur a peur, elle la voit dans ses yeux, cette panique qu'elle peine à cacher. Nessa ne s'explique pas pourquoi c'est toujours comme ça, pourquoi sa petite sœur est celle qui grandit avant elle, pourquoi elle a constamment l'impression d'être en retard sur elle. Et pourtant Tanya semble toujours avoir besoin d'elle, souhaiter sa présence à ses côtés. Et c'est une source de réconfort pour elle.

Nessa rouvre le carnet pour commencer un nouveau dessin. Elle se tourne sur le banc et ébauche un arbre. Derrière se trouvent une clôture et un immeuble. Avec des fenêtres ouvertes, des climatiseurs qui font des verrues sur la façade, des rideaux et des stores – fermés pour certains. Sur le rebord d'une fenêtre paresse un chat. Elle prend surtout plaisir à dessiner ces fenêtres, elle a l'impression de créer un motif, mais un motif dans lequel elle introduit de petites différences cruciales à chaque rectangle.

– Vous êtes artiste ?

Nessa jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

Un homme se tient derrière le banc et regarde son dessin, une cigarette aux lèvres. Il porte un manteau foncé, trop chaud pour la saison. Il a le crâne rasé, et sa petite barbe de trois jours est argentée. Il est séduisant, même si une douche ne lui ferait pas de mal.

– Non, dit-elle en changeant aussitôt de feuille.

Il sourit en voyant la page vierge.

– Vous êtes timide. Pourquoi ?

Elle le considère de nouveau, avec une certaine dureté. Il a les yeux qui brillent. Elle tente de comprendre ce qu'elle voit sur son visage. Ce qu'elle ressent.

– Vous en voulez une ? lui propose-t-il en sortant son paquet de cigarettes. Les artistes fument, non ?

Nessa se rend compte qu'elle a pris de grandes inspirations par le nez pour sentir la fumée de cigarette, comme une fumeuse qui aurait récemment arrêté et désirerait plus que tout une bouffée de tabac. Cette odeur lui a toujours été familière, et elle comprend soudain qu'elle est associée, sans doute pour toujours, à sa mère – bien plus qu'à aucun homme.

Nessa envisage d'accepter. De fumer avec cet inconnu. L'odeur la transportera-t-elle ailleurs ? Se sentira-t-elle plus proche de sa mère ? Et en cédant à cet homme – ce qu'elle brûle d'envie de faire, ce serait si simple –,

se sentira-t-elle un peu moins seule ?

– Non, finit-elle par répondre. Je ne fume pas.

Puis, avant qu'il ne puisse poursuivre la conversation, elle se lève et quitte le parc.

Elle marche longtemps, regarde la ville qui change de rue en rue, de quartier en quartier. L'air se rafraîchit à mesure que le soleil décroît lentement dans le ciel, disparaissant derrière les buildings. Elle commence à avoir mal partout. D'abord dans le bas du dos, puis dans les jambes. Ses chaussures frottent contre ses talons et le dessus de ses orteils. Si elle réussit à ignorer la douleur un temps, bientôt elle ne pense plus qu'à ça, aux petites ampoules qu'elle imagine rosir et grossir, qui l'élancent un peu plus de minute en minute. Elle se force à continuer. Lorsqu'elle arrive sur Times Square, c'est une explosion d'échelle, de couleurs, et les ampoules sur ses pieds éclatent aussi. Elle s'engouffre dans une pharmacie pour acheter des pansements, dont elle recouvre ses pieds.

La nuit est tombée lorsqu'elle s'arrête pour dîner. La faim lui donne le tournis. Elle commande un steak.

– Et comme boisson ?

– De l'eau, répond-elle au serveur.

Quand il lui apporte son plat, elle doit se retenir de pousser des grognements en mangeant, tellement c'est bon, tellement elle éprouve de plaisir. Elle dévore son repas trop vite, ne laisse absolument rien dans son assiette.

– Il vous reste de la place pour un dessert ? lui lance le serveur.

Nessa lui jette un coup d'œil. Elle regrette qu'il soit aussi mignon – brun, avec des yeux juvéniles et un petit sourire en coin. Elle se répète qu'elle ne le reverra jamais.

– Oui, avoue-t-elle.

Il lui apporte la carte, et elle commande une part de gâteau à neuf dollars. Le dessert est si beau que pendant une minute entière elle se contente de l'admirer. Repensant aux adolescentes dans le parc, elle sort son carnet à dessin pour l'immortaliser, avec son glaçage sophistiqué, ses framboises bien dodues, sa quenelle de crème fouettée. Elle ajoute l'assiette sur laquelle il est posé, en porcelaine blanche, avec un filet de chocolat, puis, en

dessous de l'assiette, la nappe à carreaux. Elle esquisse aussi le haut de son sac à main, la courbe de la bandoulière et un bout du sachet de la pharmacie, entassés sur un coin de la table.

Au moment d'attaquer le gâteau, elle se rend compte que le steak l'a rassasiée, mais elle n'est pas du genre à laisser se perdre un dessert, et elle le termine, lentement, jusqu'à la dernière miette.

– Vous souhaitez autre chose ? lui demande le serveur mignon, en débarrassant son assiette vide. Un café ou un thé ?

– L'addition, s'il vous plaît.

Elle lui laisse un pourboire très généreux et quitte le restaurant le ventre plein, avec une envie de dormir.

Il est presque vingt-trois heures quand elle arrive à l'immeuble.

L'interphone grésille, et la voix de Tanya surgit.

– Il est super tard, Nessa.

– Ouvre-moi.

Elle pousse la porte et s'élance dans l'escalier.

Tanya l'attend à l'entrée de l'appartement d'un air bougon. Elle est en pyjama, les cheveux coiffés en chignon, lunettes perchées sur le bout de son nez. Elle porte son appareil dentaire. Son tee-shirt est tendu sur son ventre.

– Je t'ai réveillée ?

– À ton avis ?

– Désolée, s'excuse Nessa.

Tanya hausse les épaules, mais l'ombre d'un sourire étire ses lèvres.

– Comment a été ta journée ?

Nessa entre dans l'appartement, où il fait frais grâce à l'air conditionné.

– C'était chouette.

– Ah oui ?

– Je suis d'abord allée au musée...

– Chut, l'interrompt Tanya en lui montrant la chambre. Eitan dort.

– Désolée.

Nessa reprend plus bas :

– Je suis d'abord...

– Attends, lui dit Tanya en l'entraînant dans le salon. On va s'asseoir.

Nessa retire ses chaussures abîmées et ensanglantées, puis elle ouvre la fermeture éclair de son short qui la serre depuis le gâteau.

Tanya allume la lampe à côté du canapé, et elles s'asseyent chacune contre un accoudoir.

– Tiens, dit Nessa en dépliant la couverture bleue posée sur le dossier et en l'étalant sur leurs jambes. Tu en as assez ?

– Oui, mais j'ai froid aux pieds.

– Tu peux les mettre sous mes cuisses, si tu veux.

Tanya grimace.

– Non, merci.

– Comme tu veux.

– Remarque...

Elle hésite. Nessa soulève son bassin pour que Tanya puisse y faufiler ses pieds. Puis elle borde la couverture autour de leurs jambes pour qu'elles soient bien au chaud, bien emmaillotées. Elle repense à cet après-midi, dans la chambre de leur mère, deux jours après sa mort, quand Tanya a demandé à garder la couverture bleue. Nessa a failli refuser. Celle-ci occupait tellement de place dans ses souvenirs... Dès que Tanya a formulé son souhait, Nessa en a aussi eu terriblement envie. Et pourtant, elle a réussi à surmonter son instinct, à s'empêcher de dire non. Et à présent, assise en face de sa sœur, elle est soulagée de lui avoir laissé la couverture.

Tanya retire son appareil dentaire et le pose délicatement sur la table basse, puis elle remonte la couverture jusqu'à son menton et se penche vers Nessa, le regard brillant d'impatience.

À cet instant précis, Tanya ressemble tellement à la petite fille qu'elle était – avant l'époque du maquillage, avant l'époque où elles se sont mutuellement laissées tomber – que Nessa ressent une légèreté dans sa poitrine. La sensation d'un renouveau.

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier mon agent, Margaret Riley King, et mon éditrice, Allison Lorentzen. Sans ces deux femmes brillantes, ce roman n'existerait pas. Margaret a cru en ce livre alors qu'il n'en était pas encore vraiment un, et elle l'a défendu depuis ses tout débuts. Sa grande perspicacité a contribué à en faire l'histoire qu'elle est aujourd'hui. Son implication n'a pas de prix à mes yeux. Merci aussi à Allison Lorentzen pour ses relectures délicates et judicieuses. C'est rare de trouver le lecteur ou la lectrice idéal, et Allison l'est à mes yeux. Travailler avec elle est un immense honneur.

Je suis reconnaissante à tous ceux chez Viking qui ont tant fait pour que ce roman voie le jour. Je pense à Carolyn Coleburn, Bel Banta, Camille Leblanc, Lindsay Prevette, Nora Alice Demick et Mary Stone. Merci à Lynn Buckley pour sa magnifique couverture. Et à Sophie Cudd et Haley Heidemann chez WME.

Les graines de cette histoire ont été semées pendant le Master of Fine Arts de l'université du Wisconsin-Madison. J'ai une gratitude éternelle pour ma famille d'écriture de cette époque : Danielle Evans, Jesse Lee Kercheval, Judith Claire Mitchell, Piyali Bhattacharya, Christian Holt, Will Kelly, Lucy Tan et Jackson Tobin qui ont tous lu des brouillons, de nombreux brouillons, ou des extraits de leurs romans pendant les cours.

Les retours et encouragements de certains de mes enseignants en écriture ont eu un impact durable sur moi. Ce sont ceux d'Amelia Kahaney et Judith Claire Mitchell. Merci pour votre générosité, merci d'avoir pris mon écriture au sérieux. Et merci aussi d'avoir été là dans les périodes de découragement.

Merci à tous ceux avec qui j'ai eu l'honneur de collaborer chez Emerge et CONNECT. Merci pour tout ce que vous faites afin de mettre un terme aux violences conjugales et pour changer des vies : David Adams, Susan Cayouette, Ted German, Zack Moser, Erika Robinson, Teresa Martinez McCallum, Maria Ciriello, Jennifer Neary, Heather Arpin, Sara Townes, Isadora Brito et Haven Huck. J'ai rencontré énormément de personnes impliquées dans ce domaine et dont les récits et la force m'ont transformée à tout jamais.

Je remercie Lizzy Schule et Mike Broida, qui ont été parmi mes premiers lecteurs, pour leurs retours excellents, qui m'ont constamment guidée. Merci à Kevin Jiang pour les longues conversations au sujet de l'écriture et de la vie, à Rebecca Luberoff et Laura Olivier pour les balades et discussions, à Linda Kilner Olivier pour les souvenirs d'Arlington, à Jenna Bernstein, d'avoir été une âme sœur d'écriture. Merci à Andrew Ding, qui est un bon ami et a toujours des observations sincères et inestimables sur mon écriture. Merci à ma grand-mère, Joan Halperin, qui a été l'une de mes premières lectrices, de m'avoir encouragée et de m'inspirer.

Ma sœur, Sofia, et mon frère, Gabe, sont mes amis les plus proches ; j'ai tellement de chance de partager des liens de sang avec vous. Je remercie mon père, qui m'a appris à écouter. Et ma mère, qui m'a montré que les choses les plus inattendues pouvaient être des sources de beauté et d'inventivité. J'ai une chance folle d'être votre fille.

OceanofPDF.com

Titre original :
Something Wild
© 2021 by Hanna Halperin
Initialement publié par Viking Press, New York

Et pour la traduction française :
© Buchet-Chastel, Libella, Paris, 2023

Illustration de couverture :
Couverture : Caroline Gioux
© Nathalie Seiferth / Trevillion Images

OceanofPDF.com

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 30 novembre 2022 par [V. Fouillet](#)
ISBN 9782283036242

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en décembre 2022
par CPI
(ISBN 9782283036235)

OceanofPDF.com

Retrouvez toutes nos publications sur
www.buchetchastel.fr

BUCHET • CHASTEL

OceanofPDF.com